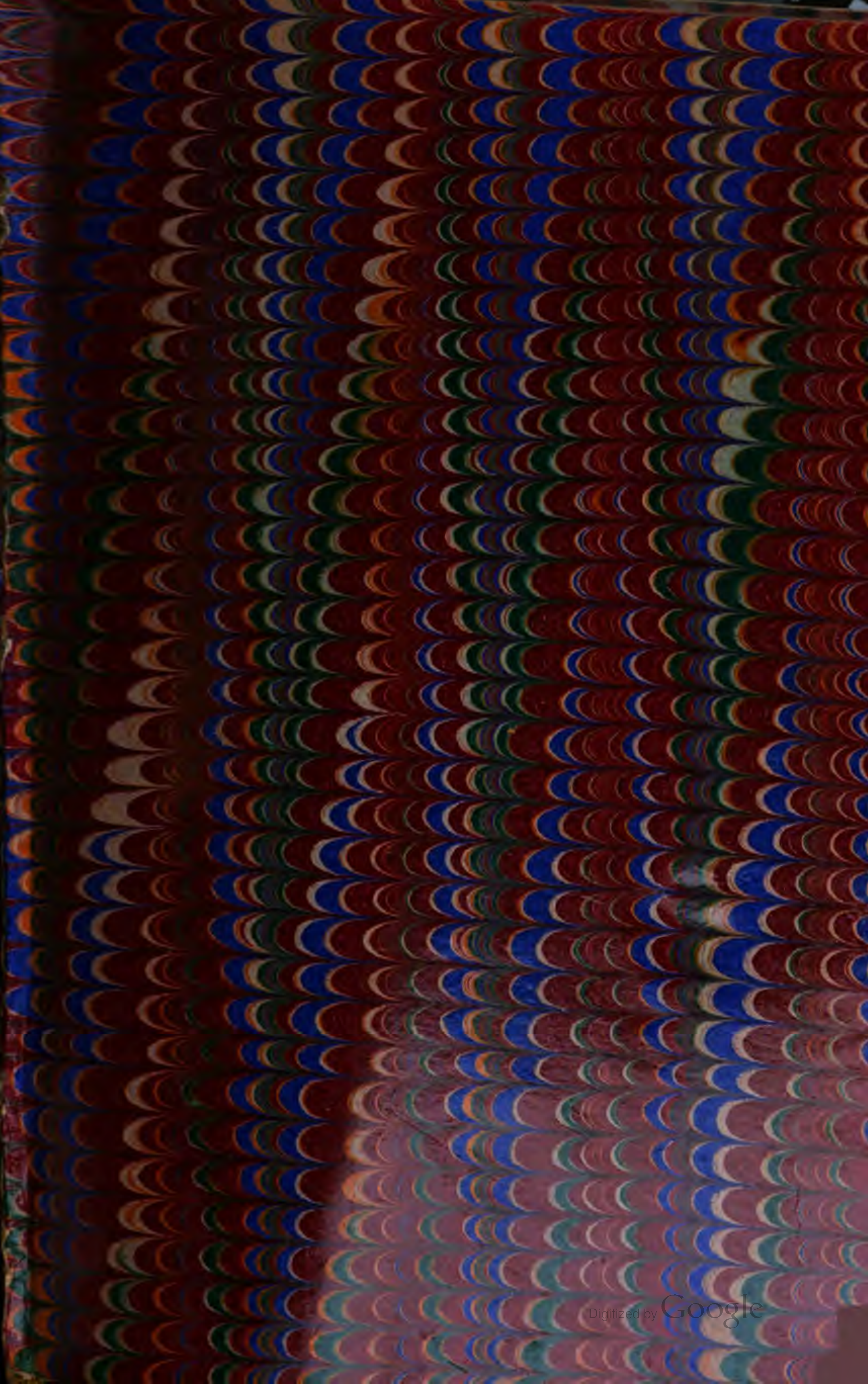

BUHR B
a39015 00024987 3b
Digitized by Google


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



TRADITIONS ET SOUVENIRS

OU

MÉMOIRES

TOUCHANT LE TEMPS ET LA VIE

DU GÉNÉRAL AUGUSTE COLBERT

(1793-1809).

Paris. — Typographie Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères.

TRADITIONS ET SOUVENIRS

OU

MÉMOIRES

TOUCHANT LE TEMPS ET LA VIE

DU GÉNÉRAL AUGUSTE COLBERT

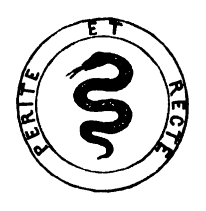
(1793-1809)

Auguste Napoléon Joseph, marquis de

PAR N.-J. COLBERT, Chabanais

MARQUIS DE CHABANAIS (SON FILS).

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT, FRÈRES, FILS ET Cie,

RUE JACOB, 56.

—

1873

TRADITIONS ET SOUVENIRS

OU

MÉMOIRES

TOUCHANT LE TEMPS ET LA VIE

Du général AUGUSTE COLBERT.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Embarras de la Prusse. — Haugwitz, cession du Hanovre à la Prusse. — Les Bourbons de Naples ont *cessé de régner.* — Conséquences du traité de Presbourg. — L'électeur de Wurtemberg, l'électeur de Bavière deviennent rois. — Retour de Napoléon à Paris. — Crise financière. — Mort de Pitt. — Rapprochement de Fox et de Napoléon. — Mort de Fox, rupture des négociations. — Le grand empire. — Confédération du Rhin. — États des esprits en Allemagne. — Politique de Napoléon. — Opinion de l'historien Alison. — L'armée française cantonnée en Allemagne. — Caractère du soldat français. — Lettre d'Auguste Colbert. — Besoin de se *dégermaniser.* — Le colonel Walmoden. — Lettre du prince de Neufchâtel. — Auguste Colbert revient à Paris.

La paix conclue le 26 décembre à Presbourg allait sans doute donner quelque repos à l'armée, mais elle ne devait pas la ramener dans la patrie.

A chaque pas de Napoléon dans sa prodigieuse carrière, le champ s'élargit autour de lui : les événements grandissent, se compliquent et semblent le conduire fatalement, soit par la force des choses même, soit qu'il subisse l'entraînement de son ambition et de son génie guerrier, à marcher toujours en avant et à vaincre, jusqu'à ce qu'enfin il succombe sous la grandeur même de ses entreprises.

Mais n'anticipons pas sur les temps. Il est d'ailleurs curieux de s'arrêter au spectacle que présentait l'Europe au commencement de l'année 1806.

Cette coalition, sur laquelle Pitt avait fondé tant d'espérances, qui lui semblait être la plus forte barrière qui eût jamais été opposée à l'ambition de la France, était brisée, vaincue. L'Autriche accablée subissait la loi que lui dictait le vainqueur. L'empereur Alexandre, ayant derrière lui les profondeurs de son empire, s'était soustrait par une retraite rapide aux conséquences d'Austerlitz. Le projet d'attaquer la France au nord par des troupes russes, anglaises et suédoises placées sous le commandement

du roi de Suède, Gustave IV, avait complétement échoué.

Au milieu de ce désarroi général de la coalition, la Prusse se trouvait placée par ses incessantes tergiversations dans une situation non-seulement fausse, mais menaçante et pleine de périls. Elle avait d'abord voulu rester neutre et refusé de se joindre au mouvement contre Napoléon; puis elle s'était montrée profondément blessée de la violation de son territoire à Anspach par l'armée française. Profitant de l'irritation qu'éprouvait le roi de Prusse, l'empereur Alexandre était accouru, et le 3 novembre 1805, après un échange de protestations d'amitié et des serments prononcés sur la tombe du grand Frédéric, une convention avait été conclue à Potsdam, par laquelle Frédéric-Guillaume s'engageait à faire cause commune avec la coalition. Toutefois il voulut d'abord se poser en médiateur et faire à l'empereur Napoléon des propositions relatives à une paix générale, propositions qui, si elles étaient rejetées, devaient se changer en une déclaration de guerre. Tout d'abord, et comme première mesure, il mettait

ses troupes sur pied. Ce fut le comte de Haugwitz, homme d'un esprit modéré et partisan de la France, qui fut chargé de cet e mission. Il arriva à Vienne le 18 novembre, et n'eut que le 28 une audience de Napoléon, dans laquelle on ne traita que de questions secondaires.

Les événements marchèrent rapidement; Austerlitz avait changé toutes les situations, et lorsque, le 7 décembre, Haugwitz fut reçu par l'empereur Napoléon, le temps d'imposer des conditions était passé, il fallait en subir. La Prusse se trouvait désormais seule en face du vainqueur qui venait de la surprendre en flagrant délit d'agression. Elle avait tiré l'épée du fourreau; si elle ne s'en était pas servie, c'est que les événements avaient été trop rapides. Napoléon pouvait, avec 150,000 soldats enivrés de leurs triomphes, tomber sur la Prusse isolée, envahir la Silésie dégarnie de troupes, soulever la Pologne prussienne toujours frémissante: ce fut la menace qu'il fit entendre dans un véhément langage; mais il voulait une vengeance plus calculée et qui répondît mieux à ses fins :

c'était d'asservir la Prusse à son alliance en la brouillant avec l'Angleterre et la Russie, ce qu'il fit en lui imposant un traité par lequel il lui cédait le Hanovre. En échange du Hanovre, le roi de Prusse devait abandonner quelques lambeaux du territoire d'Anspach, la principauté de Neufchâtel et le duché de Clèves.

Le dilemme était posé : Haugwitz avait à choisir immédiatement entre une guerre qui pouvait entraîner la ruine de son pays et une convention qui donnait à la Prusse un territoire toujours convoité, un notable accroissement de force, une ligne de défense qui lui manquait et lui assurait enfin le cours de l'Elbe et le commerce du nord de l'Allemagne. Haugwitz signa la convention le 15 décembre : c'était le jour même où, d'après la convention de Potsdam, la Prusse devait commencer les hostilités.

Il y eut bien à Berlin quelques scrupules : on avait des engagements avec l'Angleterre relativement au Hanovre ; mais enfin, après une assez longue hésitation, l'intérêt ou plutôt la nécessité l'emporta et le traité fut ratifié, sauf quelques modifications pour lesquelles Haugwitz fut en-

voyé à Paris et dont nous reparlerons plus tard.

Tandis que Napoléon grandissait ainsi la Prusse pour la séparer de la coalition et la mieux dominer, sa main s'appesantissait sur les Bourbons de Naples. De par la toute-puissance de l'épée d'Austerlitz, il déclarait que la dynastie de Naples avait cessé de régner : « son existence, disait-il, est incompatible avec le repos de l'Europe et l'honneur de ma couronne. » En même temps, une armée française commandée par Gouvion Saint-Cyr s'avançait à marches forcées pour exécuter cet arrêt. L'expiation qu'il imposait était singulièrement sévère; mais, il faut le dire, la mauvaise foi avait été insigne. Au commencement de la guerre, Napoléon avait reconnu la neutralité de Naples; le roi s'était engagé à repousser par la force toute atteinte portée à cette neutralité; mais bientôt, à la vue de la coalition puissante qui se formait contre la France, les têtes s'égarèrent, la reine, l'ardente Marie-Caroline, crut que la dernière heure de la puissance de Napoléon avait sonné : les traités étaient-ils sacrés à l'égard d'un tel homme?

Bientôt l'expédition anglo-russe fut accueillie à Naples. Mais revenons aux conditions essentielles de la paix de Presbourg.

Par ce traité, l'empereur Napoléon enlevait à l'Autriche : Venise et ses États de *terre ferme*, l'Istrie et la Dalmatie qui lui avaient été concédées à Campo-Formio, et les joignait au royaume d'Italie. A la Bavière il donnait le Tyrol, le Vorarlberg, les comtés de Trente et de Brixen, le territoire de Lindau, la principauté d'Eichstædt et une partie de l'évêché de Passau.

Au Wurtemberg : les cinq villes dites du Danube, les deux comtés de Hohenherg, le landgraviat de Nellenbourg et les portions du Brisgau enclavées dans ses possessions.

Au grand-duc de Bade : le reste du Brisgau, l'Ortenau et la ville de Constance.

Ces abandons étaient faits par le chef de la maison d'Autriche, qui, comme empereur d'Allemagne, en approuvait encore d'autres. C'est ainsi que la Bavière réunissait à ses possessions la ville d'Augsbourg et son territoire.

Une déclaration importante accompagnait ces concessions : il y était dit que l'électeur de Ba-

vière, l'électeur de Wurtemberg et l'électeur de Bade jouiraient sur les territoires à eux cédés, comme aussi sur leurs anciens États, de la plénitude de la souveraineté et de tous les droits qui en dérivent, de la même manière qu'en jouissaient l'Autriche et la Prusse sur leurs États allemands.

C'était la destruction de l'ancienne constitution germanique; les liens qui jusqu'alors rattachaient les divers États au chef de l'empire étaient brisés.

Enfin, pour consacrer la plénitude de la souveraineté dont ils étaient désormais investis, les électeurs de Bavière et de Wurtemberg prenaient le titre de roi, qui devenait le signe matériel de leur nouvelle puissance. Par le traité de Presbourg, l'Autriche perdait 2 millions 700,000 habitants et 13 à 14 millions de florins de revenu.

Ces abandons de territoire changeaient en outre complétement ses frontières : elle ne touchait plus à l'Italie, se trouvait éloignée du Rhin, de la Souabe et de la Suisse; Napoléon, en concédant à ses alliés allemands les pays

qu'il venait d'arracher à l'Autriche, renforçait la ceinture d'États qu'il interposait entre elle et son propre empire. C'était, au reste, la politique que l'ancienne France avait toujours poursuivie.

Les princes allemands, les électeurs de Wurtemberg, de Bavière et de Bade, entraînés par l'ambition, le désir d'indépendance, par leur vieille jalousie contre le chef de l'empire germanique, étaient entrés avec ardeur dans la voie ouverte par Napoléon.

Mais alors, il faut le dire, le sentiment d'une patrie commune existait à peine en Allemagne ou était oblitéré par d'autres intérêts. Les princes ne pensaient qu'à celui de leur puissance; pour les peuples, et particulièrement ceux de la rive gauche du Rhin, qui étaient réunis à la France, voici ce qu'en dit un historien allemand, Pfister :

« Si les Allemands de la rive gauche sentaient moins la honte d'une domination étrangère, c'est qu'ils venaient de se soustraire à la dépendance dans laquelle la cour de Rome tenait les États ecclésiastiques jadis situés sur cette

rive, et que les petits États des princes et des comtes du Rhin avaient toujours été despotiquement gouvernés [1]. »

Enfin, par un de ces contrastes aveugles qu'on rencontre si fréquemment dans les choses humaines, tandis que chacun à l'envi travaillait à détruire le vieil empire, qui en définitive était une forme incomplète, si l'on veut, mais enfin une forme de l'unité allemande, dans le pays de Bade, en Wurtemberg, en Bavière, les souverains s'emparaient des biens de la noblesse immédiate, de ceux de l'ordre équestre teutonique enclavés dans leurs États, préparant ainsi à leur insu pour l'avenir de plus grandes spoliations et une nouvelle et plus complète unité.

Napoléon, avant de retourner en France, voulut cimenter son alliance avec les souverains allemands ; il fit épouser la fille du roi de Bavière à Eugène, son fils adoptif, qui fut créé vice-roi d'Italie, et peu après il maria au grand-duc de Bade Stéphanie de Beauharnais, qu'il avait aussi adoptée.

[1] *Histoire d'Allemagne*, par J.-C. Pfister, traduite par M. Paquis, t. II, p. 1.

Le 30 décembre, Napoléon arriva à Munich. Le lendemain, une proclamation annonçait aux Bavarois que leur électeur était désormais roi. On vit alors au milieu de fêtes brillantes Napoléon, sur un trône, recevoir les hommages des souverains dont il venait d'agrandir la puissance. A ses côtés était l'impératrice Joséphine; il l'associait à l'éclat de sa gloire, et le cœur de la mère se remplissait d'orgueil et de joie en voyant son fils Eugène recevoir la main de la princesse de Bavière et la couronne d'Italie, dont Napoléon, à défaut d'héritiers directs et légitimes, lui assurait la possession pleine et entière pour lui et ses descendants.

Stuttgard eut aussi ses fêtes, et, tandis que Napoléon parcourait l'Allemagne en souverain, recevant les hommages des rois qu'il avait faits, les prescriptions du traité de Presbourg s'accomplissaient : Venise rentrait avec joie dans le sein de la patrie italienne, et le Tyrol se voyait avec peine arraché à ses anciens maîtres pour passer sous la domination de la Bavière.

Sur un point éloigné seulement, aux bouches du Cattaro, se rencontrait un obstacle, une ré-

sistance imprévue : soit faiblesse, soit connivence de la part du gouverneur autrichien, une flotte russe avait pénétré dans le port et s'était emparée de Cattaro. L'armée française venait de quitter Vienne et se retirait des États héréditaires. Lorsque Napoléon reçut cette nouvelle, de suite il arrêta la reddition de Braunau et somma l'Autriche de mettre la France en possession de Cattaro.

Par suite de ces circonstances et s'appuyant sur des motifs fort plausibles, l'empereur des Français maintint ses troupes sur les deux rives du Danube, position d'où il pouvait surveiller l'Autriche et assurer l'exécution du traité de Presbourg en Allemagne. On verra d'ailleurs plus tard quel parti il en tira contre la Prusse.

Laissant alors le commandement de l'armée à Berthier, il se mit en route pour la France. Jamais retour plus triomphal n'avait eu lieu; jamais peut-être l'histoire n'avait montré tant de victoires, tant de grands événements accomplis en si peu de temps : moins de quatre mois avaient suffi. Ce n'était pas seulement l'Autriche envahie, réduite aux abois, la Russie vaincue :

c'était la face de l'Allemagne changée, le gothique édifice de l'empire germanique écroulé, c'était l'Europe, enfin, confondue de tant de génie et de tant de fortune.

Napoléon rentra en France par le pont de Kehl et Strasbourg. Une immense population couvrait les deux rives du Rhin, qui semblait désormais ne plus séparer l'Allemagne de la France. Paris, enfin, l'attendait : sa population impressionnable, ardente, toujours avide d'émotion et amoureuse de gloire, avait appris avec un sentiment d'orgueil la nouvelle de nos triomphes; mais, lorsqu'on vit les trophées dont s'était fait précéder le vainqueur, ces amas de drapeaux conquis à Ulm, à Austerlitz, encore tout couverts de la poussière et du sang des batailles, l'enthousiasme fut au comble. Le peuple, le sénat s'apprêtaient à recevoir l'empereur au milieu d'arcs de triomphe, mais il se déroba à ces ovations et rentra inopinément aux Tuileries dans la soirée du 25. Le lendemain, après une nuit tout entière passée au travail, le jour naissant l'y retrouvait encore.

En arrivant, par le fait le plus imprévu, il avait trouvé le trésor public pour ainsi dire vide et la banqueroute presque menaçante. Le ministre, Barbé-Marbois, avait eu l'idée de faire valoir les fonds du trésor en plaçant 140 millions en obligations espagnoles sur la Véra-Cruz; elles n'avaient pu être réalisées, la banque de France avait été impuissante à venir au secours de l'État, et la foule effrayée assiégeait les portes du trésor, demandant son remboursement. La présence de l'Empereur, des mesures énergiques, quelques ressources provisoires qu'on fut assez heureux pour se procurer, arrêtèrent la panique et la confiance se rétablit.

On dit que ce fut à partir de cette époque que Napoléon conçut la pensée, qu'il réalisa, d'un trésor, d'une réserve métallique pour parer à de semblables accidents. Ce recours à une réserve métallique peut paraître bien primitif et faire sourire les financiers; cependant nous avons vu ce moyen, traditionnel en Prusse, la servir grandement lors des événements de 1866, et lui faciliter singulièrement le succès.

Ces légers nuages furent bientôt dissipés, et le vainqueur et la France purent jouir désormais sans partage de l'éclat incomparable de leur triomphe. Où allait-on? nul ne le demandait alors; on se laissait entraîner par le génie et par la gloire, et le poids de cette gloire ne se faisait pas encore sentir. Nos pertes avaient été relativement peu considérables dans cette rapide et décisive campagne. Enfin l'ennemi en avait payé les frais.

Napoléon savait-il lui-même où il allait? avait-il fixé des bornes à l'ardeur inquiète de son génie, qui, dès qu'un horizon nouveau s'entr'ouvrait devant lui, s'y précipitait avec fougue pour bientôt en découvrir de nouveaux : semblable au joueur, qui, à mesure que les millions s'entassent sous ses mains avides, les prodigue toujours pour courir à des chances nouvelles?

Napoléon subit alors un entraînement de ce genre; sans doute, il roulait déjà dans sa tête de vastes projets, mais les succès inouïs qu'il venait d'obtenir contribuèrent à les grandir encore. Ce fut alors qu'il rêva *l'empire du monde :* il l'a dit plus tard; il alla plus loin

et se crut une *Providence :* il l'a avoué lui-même[1].

Un événement survint à cette époque, qui, pour quelque temps, sembla devoir modifier les conditions qui pesaient sur les destinées de l'Europe et de Napoléon. Pitt, l'âme de toutes les coalitions, l'instigateur de cette guerre à outrance contre la révolution française et Napoléon, était mort le 21 janvier 1806, usé par le long et laborieux exercice du pouvoir, dévoré par les luttes incessantes de la vie parlementaire. Déjà frappé par le désastre d'Ulm, un instant ranimé par le canon de Trafalgar, Austerlitz fut pour lui le dernier coup. En mourant, il voyait ses combinaisons anéanties et put se croire vaincu.

A sa mort, Fox, son éloquent rival, qui n'avait cessé de combattre ses idées de guerre sans trêve contre la France, forma, avec quelques hommes modérés dont les idées se rapprochaient des siennes, une administration qui pouvait faire concevoir des espérances de paix.

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène.* Voir, à propos des affaires d'Espagne, t. IV, p. 287 et 288.

A peine Fox était-il ministre des affaires étrangères depuis quelques jours, qu'un individu arrivé de France vint lui proposer d'assassiner Napoléon. Fox, indigné, le fit immédiatement arrêter; mais, comme les lois anglaises ne permettaient pas de le détenir longtemps, Fox écrivit à M. de Talleyrand pour le prévenir.

Le gouvernement anglais n'avait pas toujours eu de semblables procédés : aussi l'empereur se montra-t-il fort touché d'un acte tout naturel à l'âme élevée et généreuse de Fox ; il chargea son ministre de l'en remercier : « Dites-lui (ce sont les paroles de Napoléon) que, soit que la politique de son souverain nous fasse rester encore longtemps en guerre, soit qu'une querelle aussi inutile pour l'humanité ait un terme aussi rapproché que les deux nations doivent le désirer, je me réjouis du nouveau caractère que par cette démarche la guerre a déjà pris et qui est le présage de ce qu'on peut attendre d'un cabinet, dont je me plais à apprécier les principes d'après ceux de M. Fox, un des hommes les plus faits pour apprécier en toutes choses ce qui est beau, ce qui est vraiment grand. »

insista pour que la Sicile lui fût abandonnée : c'était ce que Fox ne voulait ni ne pouvait concéder.

La négociation traîna quelque temps encore, puis Fox tomba malade et mourut bientôt. Alors à l'esprit de conciliation, à la bienveillance qui avaient présidé aux premiers pourparlers, succédèrent l'aigreur, les récriminations. L'empereur de Russie, de son côté, désavoua son ambassadeur, M. d'Oubril, et refusa de ratifier le traité conclu avec la France. Toutes négociations furent alors rompues, et s'évanouirent avec elles les espérances de paix qu'avaient pu faire concevoir un instant le désir qui avait d'abord animé Napoléon, son ministre, M. de Talleyrand, et l'esprit généreux de M. Fox.

A qui faut-il imputer une rupture qui replongea encore pendant plusieurs années l'Europe dans des guerres sanglantes et attira sur elle et sur nous toutes les calamités? Des historiens favorables à Napoléon l'ont vivement blâmé en cette circonstance, et considèrent comme une des plus grandes fautes qu'il ait jamais commi-

ses, celle d'avoir ainsi, pour des questions secondaires (la possession de la Sicile, celle d'un petit port dans l'Adriatique), laissé échapper l'occasion de se voir, lui et son empire, reconnus par le plus redoutable de ses ennemis.

L'Angleterre ne peut-elle être aussi blâmée d'avoir alors refusé de donner la paix au monde, lorsqu'en définitive elle obtenait, en 1806, tout ce qu'elle obtint en 1814 : la consécration de la formidable puissance qu'elle avait acquise depuis la révolution française? Sans doute : mais il ne s'agissait pas seulement pour elle, pour Napoléon, comme semblent le faire croire les apparences, de la Sicile laissée aux Bourbons de Naples ou donnée à Joseph. La Sicile était, pour l'un comme pour l'autre, la domination, l'empire de la Méditerranée, la possession du chemin qui conduit en Égypte et aux Indes.

Quant aux bouches du Cattaro et à la Dalmatie, le traité de Presbourg les avait données à la France, la Russie s'était frauduleusement emparée de Cattaro. Il importait certes à l'Angleterre, autant qu'à Napoléon, que cette puissance ne vînt pas s'établir dans une contrée, sur un point

d'où elle pouvait menacer l'empire ottoman ; et cependant l'Angleterre, entraînée par sa haine, appuyait les prétentions de la Russie, et faisait du Cattaro un des motifs principaux de la rupture des négociations.

C'est ainsi que, sous les apparences de questions qui pouvaient paraître secondaires, Napoléon et l'Angleterre, luttant d'ambition, entraînés par leur ardeur jusqu'à l'aveuglement, poursuivaient, implacables, sans que rien pût les en détourner, l'un la domination du continent, l'autre l'empire des mers.

Pour cette dernière, l'œuvre était accomplie; à Trafalgar elle avait anéanti les grandes flottes de la France et de l'Espagne ; les quelques vaisseaux qui avaient échappé au désastre, hasardés sur l'Océan, étaient bientôt devenus sa proie, et désormais elle pouvait, sans crainte que nul osât lui porter un défi, entonner son hymne orgueilleux : « *Rule, Britannia! rule the waves!* »

Il faut oser voir la vérité, la regarder en face. La révolution nous avait coûté notre puissance maritime. Les glorieuses escadres qui avaient conquis l'indépendance des États-Unis, qui,

sous Suffren, avaient vaincu les Anglais dans l'Inde, tout avait disparu. Nos colonies, la riche Saint-Domingue, toutes les colonies de nos alliés, de la Hollande, de l'Espagne, étaient devenues la proie du vainqueur. Depuis l'expédition d'Égypte seulement, la puissance anglaise avait plus que triplé dans l'Inde. Dans toutes les parties du monde son pavillon seul flottait en maître sur les mers, et l'or de son commerce soudoyait les coalitions contre la France.

A cette puissance contre laquelle Napoléon ne pouvait lutter corps à corps, qu'opposait-il ? la domination du continent européen qu'il entreprit de fermer aux Anglais et à leur commerce.

Pour atteindre ce but, il fallait non-seulement vaincre, mais créer un pouvoir formidable reposant sur des bases solides, susceptible de durée, capable de tenir en respect les États tels que la Russie, dont la puissance était encore intacte, et de maintenir ceux qui, tels que l'Autriche, bien que vaincus, n'aspiraient qu'à prendre leur revanche.

Telle fut la raison de ce grand empire dont

la France ou plutôt la vieille Gaule formait le centre, allant de l'Océan au Rhin et des Alpes à la mer du Nord, tandis qu'au sud et au nord, semblables à des bras gigantesques qui voulaient enserrer l'Europe, s'étendaient les royaumes de Naples, d'Italie et de Hollande.

Napoléon, tout en conservant à ces pays leur nationalité distincte, leur avait donné pour les gouverner ses frères et son fils adoptif : à Joseph, Naples; à Louis, la Hollande; à Eugène, l'Italie. Bientôt, à ces États, il en joignit un autre composé du Hanovre, de la Hesse-Cassel et de quelques principautés allemandes, formant comme un bastion avancé qui couvrait le nord de l'empire. Il en fit le royaume de Westphalie qu'il donna à son plus jeune frère, Jérôme. Enfin au centre, sur la rive droite du Rhin, il se couvrit par une ceinture d'États allemands confédérés et placés sous sa protection.

Bien que des écrivains, entraînés par la passion, l'esprit d'hostilité contre Napoléon, aient qualifié la formation de cette confédération d'acte d'iniquité, d'attentat à l'indépendance de l'Allemagne et de l'Europe, ce serait une grande

erreur de croire que cette création ne fut qu'une loi du conquérant imposée par la force. La première pensée d'une confédération avait été suggérée, en 1804, par le baron de Waitz, ministre de l'électeur de Hesse : « Affligé, disait-il, de voir ce prince obstiné à rester feld-maréchal au service de la Prusse et asservi en esclave à cette puissance, il avait, dans le dessein de l'en affranchir, imaginé qu'il serait possible de former une association d'États secondaires, qui, par la réunion de leurs forces, assureraient leur indépendance, surtout en se plaçant sous la protection d'un grand État étranger à l'Allemagne[1]. »

Cette combinaison, qui fut communiquée au gouvernement français, répondait à la pensée de Napoléon : celle de constituer en Allemagne un État qui pût être, à l'égard de l'Autriche et de la Russie, ce qu'avait été autrefois la Pologne, État assez fort pour être un obstacle, pour servir de contre-poids à ces puissances, mais pas tellement fort cependant qu'il ne fût obligé de compter sur la France pour se soutenir. Pen-

[1] *Histoire générale des traités de paix*, par M. le comte de Garden, t. IX, p. 129.

dant quelque temps, Napoléon avait pensé à faire jouer ce rôle à la Prusse agrandie, qui serait devenue le centre de l'unité allemande; mais les tergiversations incessantes de cette puissance, sa conduite ambiguë, l'aversion de la cour de Berlin pour l'alliance française le forcèrent enfin à renoncer à ce projet.

Il rencontrait des dispositions toutes différentes, non-seulement chez la plupart des princes, mais même chez les peuples de l'Allemagne. Pour les princes, deux parmi eux, l'électeur de Bavière et l'électeur de Wurtemberg, avaient été élevés à la dignité royale, tous enfin se trouvaient soustraits à la suzeraineté de l'empereur d'Allemagne : désormais leur puissance était absolue. Autrefois ballottés incessamment entre la Prusse et l'Autriche, ils se trouvaient jouir d'une indépendance qu'ils n'avaient jamais connue. Pour les peuples, l'influence française faisait pénétrer chez eux un souffle plus libéral, et même, sous une forme despotique, de nombreuses améliorations s'accomplissaient dans l'administration. Il n'y eut pas jusqu'à la gloire des armes qui n'exerçât son prestige et n'entraînât

ceux des Allemands qui se montraient fiers d'avoir combattu à nos côtés et vaincu avec nous.

Tous voulaient donc conserver les avantages qu'ils avaient acquis et se montraient impatients de se réunir pour se les assurer en se plaçant sous la protection de l'empereur des Français. On peut s'étonner aujourd'hui de ce mouvement d'un peuple se plaçant ainsi sous le joug d'un conquérant étranger; mais alors l'Allemagne sortait à peine des langes du moyen âge, de la féodalité; trop longtemps elle avait subi l'influence dissolvante, énervante, des petits États; le sentiment de la nationalité allemande ne s'était pas encore développé, ou ne germait que dans quelques âmes. L'heure du réveil n'avait pas sonné. L'on vit à cette époque les plus grands esprits de ce pays vanter, glorifier l'influence étrangère.

Jean de Müller, le célèbre historien de la Suisse, esprit élevé, cœur sincère, proclamait avec enthousiasme que le peuple allemand avait besoin d'une impulsion, et que c'était Napoléon qui la lui imprimait : « Les hommes, dit l'historien Pfister, qui représentaient le génie et la

littérature allemande, descendirent à un tel degré d'abaissement qu'ils devinrent les adorateurs du conquérant, et Gœthe lui-même chanta les hauts faits de Napoléon [1]. »

Tous ces sentiments ayant été habilement exploités, les négociations furent menées avec rapidité et dans le plus grand secret par M. de Talleyrand. Au commencement de juillet 1806, les plénipotentiaires des princes allemands se réunissaient à Paris, et le 12 l'acte de confédération était signé par le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg, l'électeur archichancelier, l'électeur de Bade, le duc de Berg et de Clèves, le landgrave de Hesse-Darmstadt, les princes de Nassau-Usingen et Nassau-Weilbourg, les princes de Hohenzollern-Hechingen et Hohenzollern-Sigmaringen, les princes de Salm-Salm et Salm-Kirbourg, le prince d'Isenbourg-Birstein, le duc d'Aremberg, le prince de Lichtenstein et le comte de la Leyen. Par l'article premier, ils déclaraient être pour jamais séparés de l'empire germanique et indé-

[1] Pfister, *Histoire d'Allemagne*, t. XI, p. 5.

pendants de toute puissance étrangère à la confédération, et reconnaissaient pour protecteur l'empereur des Français. Ils formaient enfin avec la France une alliance offensive et défensive : en cas de guerre, le contingent de la confédération devait être de 58,000 hommes.

La notification de l'acte de confédération ayant été faite à la diète de Ratisbonne, le 1er août, l'empereur François II d'Allemagne déclara renoncer à l'empire. Ainsi disparaissait, après dix siècles, ce vieux monument du moyen âge. Déjà, depuis près de deux cents ans, il avait reçu bien des atteintes : la Réforme, la paix de Westphalie, les conquêtes de Louis XIV, plus tard les guerres entre Frédéric et Marie-Thérèse, l'avaient profondément ébranlé, désorganisé; il était réservé au mouvement produit par la révolution française de lui porter le dernier coup et de déterminer une transformation qui, après des phases diverses, aboutit sous nos yeux à un résultat qu'il était alors difficile de prévoir.

La sensation fut grande en Europe, lorsqu'on vit plus de dix millions d'Allemands, se re-

tournant en quelque sorte contre l'Allemagne, se placer sous le protectorat de la France contre laquelle ils s'étaient conjurés tant de fois.

On peut maintenant considérer l'œuvre de Napoléon dans son ensemble et essayer d'en saisir la pensée.

En créant ainsi un grand empire fédératif, en s'entourant de feudataires couronnés, en se faisant le roi des rois, Napoléon n'obéissait pas seulement, comme tendrait à le faire croire une opinion superficielle, à l'entraînement de l'orgueil ou bien à un sentiment de mesquine vanité. Sans doute le rôle de Charlemagne put briller à ses yeux, émouvoir une imagination telle que la sienne, mais ce furent des raisons bien autrement puissantes qui le guidèrent.

La victoire avait mis sous sa domination de vastes États : ne fallait-il pas les organiser, les constituer? Devait-il, en présence des coalitions sans cesse renouvelées contre lui, abandonner au hasard les éléments de puissance dont il pouvait disposer? Ne devait-il pas, au contraire, en les hiérarchisant, les ramener, les concentrer dans sa main? Ainsi, était-il possible

d'abandonner la Hollande à elle-même ou de lui laisser une forme républicaine tombée en décrépitude? Pouvait-il placer sur le trône qu'il y élevait ou sur ceux d'Italie des princes étrangers appartenant aux anciennes dynasties qui toutes lui étaient hostiles? S'il y plaça ses frères, des membres de sa famille, c'est parce qu'en eux seuls il pouvait trouver des garanties d'appui, de sécurité.

Ceux qui veulent ne voir dans tous les actes de Napoléon qu'une insatiable et vaine ambition oublient, il me semble, de se rendre compte des nécessités impérieuses qui pesèrent toujours sur lui : « La vérité, a-t-il dit, est que je n'ai jamais été maître de mes mouvements et que j'ai toujours été entraîné par les circonstances. » Aussi l'éminent et sage historien anglais, Alison, n'hésite pas à dire : « Le système qu'adopta résolûment Napoléon de placer sa famille et les siens sur les trônes des royaumes voisins et d'entourer la France non point de républiques affiliées, mais de dynasties dépendantes, n'était pas, comme on a quelquefois pu l'imaginer, une simple ébullition de vanité personnelle ou d'or-

gueil de souverain. Ce système reposait sur les principes d'une politique profonde et sur une juste appréciation tout à la fois des circonstances qui l'avaient élevé au trône et qui l'entouraient lorsqu'il y fut [1]. »

Tandis que toutes les grandes questions d'où devaient dépendre les destinées de l'Europe s'agitaient, l'armée française continuait d'occuper l'Allemagne du Sud. Napoléon l'y maintenait sous le prétexte de la non-exécution du traité de Presbourg, en ce qui touchait les bouches du Cattaro et la Dalmatie. Il surveillait ainsi l'Autriche, menaçait la Prusse, et tenait dans la dépendance ceux des princes allemands qui eussent été tentés de se soustraire à la confédération.

En évacuant la haute Autriche, le corps de Soult, qui formait l'arrière-garde de l'armée, fut placé derrière l'Inn, dans l'angle que forme l'Inn en se jetant dans le Danube; il occupa Passau, Braunau et Landshut. Tous les autres corps de la grande armée, à l'exception de la garde impériale qui était rentrée en France,

[1] Alison, tome V, p. 583.

furent cantonnés en Bavière et en Souabe, de manière à pouvoir se réunir sur l'Inn. Berthier avait établi son quartier général à Munich. Un peu plus tard, une partie des troupes françaises fut portée plus au nord : Bernadotte occupa Anspach; Davout alla s'établir à OEttingen, dans la principauté de Limbourg et le Mergentheim, tandis que Ney remontait dans la Souabe, sur la rive droite du haut Danube.

Le 6e corps avait beaucoup couru avant de prendre des cantonnements un peu stables. Nous l'avons vu, après la conquête du Tyrol, se diriger sur Salzbourg; de là il se rendit à Clagenfurth, pour revenir, le 11 janvier 1806, à Salzbourg, où s'établit le quartier général. La cavalerie, commandée par le général Colbert, occupait les environs de cette ville : la guerre le ramenait aux lieux où déjà elle l'avait conduit en 1800.

Vers le milieu de mars, le corps d'armée se replia sur Munich, autour duquel il se dispersa.

Le général Colbert occupa alors successivement Mindelheim, Wolfech, Kaufbeuren, Alschausen, où je le vois rester le mois de juin et

le mois de juillet, enfin Memmingen, où il se trouvait encore en septembre.

Indépendamment des raisons politiques ou stratégiques que j'ai déjà signalées, ces changements de cantonnements étaient motivés par le besoin de trouver des subsistances ; on disséminait les troupes autant que possible, puis, quand on avait tout épuisé dans le pays, il fallait bien chercher ailleurs.

Ce fut ainsi, que pendant près d'une année, nous vécûmes aux dépens de nos amis et alliés de Bavière et de la confédération du Rhin.

En somme, nos soldats se trouvaient fort bien, et, après s'être remis de leurs fatigues, ils jouissaient d'une hospitalité qui, pour être imposée à leurs hôtes, n'en était pas moins douce et bonne pour eux. Lorsque j'entrai au service, on rencontrait encore dans l'armée bon nombre de vieux officiers qui se rappelaient ce temps, et pour eux c'était le bon temps. Les récits qu'ils en faisaient semblaient être une idylle au milieu des autres souvenirs des rudes campagnes qu'ils avaient faites. Comme ils vantaient la bonhomie de leurs hôtes, la complaisance, la

douceur de ces bonnes familles allemandes au milieu desquelles ils avaient vécu! Aussi leur conclusion était-elle que le meilleur des pays pour faire la guerre était l'Allemagne.

Il faut aussi le dire : lorsque le soldat français ne fait que passer dans un pays, il est le plus exigeant, le plus insupportable des visiteurs; mais, s'il est établi pour quelque temps, il s'associe et s'assimile en quelque sorte aux gens au milieu desquels il vit, témoin ce maréchal des logis de hussards dont on raconte l'histoire, qui, le jour de son arrivée, s'amusait, après dîner, à faire tourner les molettes de ses éperons par son hôte pendant qu'il fumait sa pipe, et qui, au bout de deux jours, jouait avec les enfants et, au besoin, leur eût fait manger la soupe.

Malgré l'inaction, malgré les douceurs de ce long repos, l'Allemagne ne fut pas une Capoue pour nos soldats. On pourrait également croire que cette dissémination des troupes éparses au loin dans les villes, dans des cantonnements, souvent séparées de leurs chefs, aurait relâché la discipline et enlevé à l'armée quelque chose

de cet esprit d'ensemble qu'elle avait en quittant le camp de Boulogne. Il n'en fut rien : on la verra bientôt reparaître sur les champs de bataille avec toute sa vigueur, son entrain, sa mobilité. Elle s'était reposée, refaite, mais ne s'était pas endormie dans le repos. Enfin, par les soins de l'empereur, qui avait toujours les yeux fixés sur elle, les pertes qu'elle avait faites en hommes, en chevaux, en matériel, avaient été, non pas seulement réparées, mais elle avait reçu des renforts, tous les corps étaient au complet et prêts à tout événement.

Il n'avait pas été permis aux généraux de s'absenter, et c'est à peine si le maréchal Ney lui-même quitta son corps d'armée pendant quelques jours.

Cependant on parlait souvent du retour en France, l'empereur lui-même le désirait; il y crut un instant et faisait préparer des fêtes magnifiques pour cette grande armée, l'instrument de sa gloire; mais les jours, les mois s'écoulèrent dans une longue et vaine attente.

Pour des hommes habitués à une vie active, pleine d'émotions, il n'y avait que la guerre ou

le retour ; condamnés au repos loin de la patrie, l'impatience les gagnait : « Je me promène de château en château, écrivait mon père ; je suis à présent dans une grande commanderie de l'ordre Teutonique ; le commandeur est homme de bonne compagnie et gourmand, ce qui me convient assez..... Dernièrement j'étais dans un grand manoir, des corridors comme au couvent ; un prince sourd et une princesse criarde en étaient les maîtres ; du reste, bien logé et bien soigné... et je n'en suis que plus ennuyé. Le maréchal lui-même est atteint ; je cherche à le distraire, je l'entraîne ; nous chassons la grosse bête et l'ennui, mais l'ennui revient toujours. Ah ! j'ai grand besoin de me *dégermaniser*. »

Malgré cet ennui, il écrivait des lettres gaies, spirituelles, dont je regrette de ne pouvoir citer que quelques rapides passages. Une chose surtout le préoccupait, c'était l'éducation de ce fils qu'il n'avait pas encore vu : « Qu'on ne cède pas à ses caprices, écrivait-il ; les caprices de l'enfant sont les volontés de l'adolescent et trop souvent les vices de l'âge viril. » Puis il disait à la mère : « Garde ton enfant pour ton

cœur, n'en fais pas un objet de vanité. » Enfin, il ajoutait : « Quant à moi, je ne sais quand je le verrai; je pense qu'il faudra bientôt l'engager, et très-probablement je ne l'embrasserai que lorsqu'il sera sous-lieutenant. »

Auguste Colbert avait su se créer de nombreuses relations et même rencontrer des amis. Il est une de ces amitiés que je ne dois pas passer sous silence, parce qu'elle a un caractère particulier et digne d'intérêt.

Dans la campagne de 1800, en Allemagne, les hasards de la guerre l'avaient mis en présence d'un colonel Walmoden : c'était le plus jeune colonel de l'armée autrichienne; mon père était le plus jeune colonel de l'armée française : ce fut un motif de rapprochement. D'autres circonstances s'y mêlèrent probablement, mais je les ignore. Toujours est-il qu'il en résulta une liaison qui durait encore en 1806.

J'ai de cette époque plusieurs lettres de Walmoden; il écrivait le 10 mars, après la campagne : « Votre lettre m'est parvenue il y a quelques jours, mon cher Colbert, et je n'ai sûrement pas besoin de vous dire qu'elle m'a causé un

plaisir bien sensible. Nous avons fait, renoué et cultivé connaissance sous des rapports trop intéressants pour ne pas s'attacher réciproquement, quand, du reste, les caractères se conviennent. C'est ce qui nous est arrivé, et dès les premiers moments nous nous sommes rapprochés, et je me rappelais toujours le jeune colonel que je désire extrêmement revoir.

« Au début de cette campagne, je me suis bien informé de vous, et comme à Aicha j'ai eu une affaire sérieuse avec le 11e de chasseurs et le 8e de hussards, je craignais bien que le 10e ne fût à côté. C'est la dernière fois que je me suis battu avec plaisir, et je prévoyais déjà ce qui est arrivé plus tard.

« Mon régiment est une des choses qui m'attristent le plus, je me suis donné pendant quatre ans de paix tant de peines pour le bien composer; nombre de jeunes gens de famille, d'éducation, se seraient distingués dans une campagne médiocre à l'envi l'un de l'autre; deux escadrons que j'avais détachés en Bohême pendant toute la guerre ont bien maltraité la cavalerie bavaroise à Iglau. Adieu tout cela à présent, on nous

a mis en garnison sur les frontières de Saxe, dans les montagnes, où il y a six mois d'hiver : je ne vais avoir que des gens ennuyés, dégoûtés et mécontents. Adieu, cher Colbert, répondez-moi et présentez-moi des tableaux plus riants que ceux que je puis vous offrir : savoir ses amis heureux fait toujours plaisir ; parlez-moi de vos projets, où vous passerez l'été, et n'oubliez pas votre ami.

« Vienne, 24 mars 1806. »

La famille de M. de Walmoden possédait dans le duché de Berg des domaines qui avaient été séquestrés. D'après l'avis de mon père, et probablement avec une recommandation de lui, le colonel Walmoden alla trouver Murat, qui était devenu grand-duc de Berg. Il en fut personnellement fort bien reçu, et, bientôt compris dans une mesure générale, il rentra en possession d'une partie de ses droits et de ses biens. Toutefois il évaluait encore la perte à la moitié.

On me pardonnera ces détails : ils peuvent servir à faire connaître quelle était la position des nobles allemands à cette époque. Enfin cette liaison de deux jeunes et vaillants hommes com-

battant l'un en face de l'autre, se prenant d'une estime mutuelle et se liant d'une étroite amitié, a quelque chose de chevaleresque qui m'a paru ne pas devoir être laissé dans l'oubli.

Si Murat était devenu grand-duc de Berg, prince souverain, Berthier était aussi devenu souverain, prince de Neufchâtel et Valengin. On ne devenait pas alors seulement général, maréchal; on *passait* prince, on *passait* roi.

Berthier était un excellent homme, je l'ai déjà dit et prends plaisir à lui rendre hommage; mon père le connaissait d'Italie, d'Égypte, et l'Égypte avait créé un lien entre tous ceux qui avaient fait cette campagne. Il lui écrivit donc pour le féliciter, et voici la réponse qu'il reçut; elle est curieuse et peut servir à faire connaître l'homme et l'époque :

« Mon cher Colbert, je reçois avec plaisir vos félicitations, parce que ce sont celles de l'amitié. L'empereur m'a fait servir d'exemple pour prouver à l'armée que tel zèle que l'on puisse porter à le servir, il sait encore mieux récompenser.

« Vous avez apprécié mes sentiments : la grandeur ni les dignités ne sont rien pour moi,

mais je suis sensible à l'intérêt que me porte un ami, à celui de l'homme de bien, à l'idée de savoir que l'empereur est satisfait de mes services.

« Conservez-moi l'amitié que vous devez à celle que je vous porte : c'est là le véritable bonheur de la condition humaine ; le reste est chimère.

« Croyez, mon cher Colbert, à mon attachement.

« Le maréchal prince ALEXANDRE.

« 18 avril 1806. »

Cependant l'année s'avançait, on touchait à l'automne; c'était en vain que la France avait élevé des arcs de triomphe ; l'armée ne devait pas encore revenir.

Dans la lutte engagée contre l'Europe, aux flots qui venaient d'être repoussés en succédaient d'autres. Enfin, le 15 septembre, huit mois après la bataille d'Austerlitz, un an après le départ de Boulogne, mon père ayant obtenu un congé, partit pour Paris, où, pour la première fois, il allait embrasser ce fils qui préoccupait si vivement sa tendresse.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Le roi de Prusse accepte la cession du Hanovre. — Colère de l'Angleterre. — Paroles de Fox. — Sentiments de Napoléon à l'égard de la Prusse. — La reine Louise. — Le parti de la guerre l'emporte. — Le général Knobelsdorf à Paris. — Le duc de Brunswick et les généraux prussiens. — L'armée française quitte ses cantonnements. — Napoléon à Bamberg. — Sa prévoyance. — Proclamation à l'armée. — Le 6e corps. — Le général Colbert en commande l'avant-garde. — Schleitz, Saalfeld. — Mort du prince Louis de Prusse. — M. de Gentz à Weimar. — Consternation, désordre dans l'armée prussienne. — Lannes devant Iéna. — Le Landgrafenberg. — Hohenlohe. — Capellendorf. — Le roi avec le gros de l'armée marche sur Freybourg. — Arrivée de l'empereur. — Bataille d'Iéna.

On se rappelle que le comte de Haugwitz avait été envoyé à Vienne quelque temps avant Austerlitz pour porter à Napoléon des propositions de son souverain, et déclarer la guerre dans le cas où elles seraient rejetées. Après la bataille d'Austerlitz, le 15 décembre 1806, c'est-à-dire le jour même où le ministre de Prusse devait déclarer les hostilités, il signait un traité par lequel la Prusse, acceptant le Hanovre de l'empereur des Français, lui abandonnait en échange les margraviats d'Anspach, Bayreuth, la princi-

pauté de Neufchâtel et le duché de Clèves. Le roi Frédéric-Guillaume, ignorant encore le traité auquel venait d'adhérer son ministre, avait fait proposer, le 22 décembre, au gouvernement anglais de lui garantir la sécurité des troupes britanniques qui se trouvaient dans le Hanovre; il fut donc d'abord fort embarrassé en apprenant ce qui s'était fait à Vienne; toutefois la tentation était grande; la possession du Hanovre répondait si bien aux convoitises de la Prusse, à son ambition, qu'il finit par accepter. Seulement, par une espèce de capitulation de conscience, il envoya Haugwitz à Paris pour demander à Napoléon que la cession ne fût définitivement ratifiée qu'à la paix générale, et après avoir obtenu l'assentiment du roi d'Angleterre.

Napoléon n'était pas homme à permettre qu'on revînt sur des engagements. Il signifia à Haugwitz que le traité du 15 décembre n'ayant pas été ratifié dans le délai voulu, il n'existait plus; en même temps il en imposa un nouveau plus impératif, par lequel la France devait immédiatement occuper le Hanovre et fermer ses ports au pavillon anglais. Ce traité fut ratifié le

9 mars et de suite mis à exécution. Le roi de Prusse déclara par un manifeste solennel qu'il prenait possession du Hanovre que lui cédait l'empereur des Français, qui le possédait par droit de conquête.

L'indignation fut grande en Angleterre. Elle déclara immédiatement la guerre à la Prusse, ordonna le blocus de ses ports et mit l'embargo sur tous les navires prussiens qui se trouvaient dans les ports de la Grande-Bretagne. Dans le parlement, Fox stigmatisa en ces termes la conduite de la Prusse : « Cette conduite, dit-il, est un composé de tout ce que la servilité a de méprisable et la rapacité de plus odieux ; d'autres nations ont pu céder à l'ascendant de la force; l'Autriche a été obligée, par la fortune de la guerre, de céder plusieurs de ses provinces ; la Prusse seule, sans désastre venant du dehors, est descendue au dernier degré d'abaissement en se faisant l'instrument de l'injustice et de la rapacité d'un maître [1]. »

Pour Napoléon, la duplicité de la Prusse lors

[1] Alison, *History of Europe*, tome V, page 715 ; *Parliamentary debates*, tome VI, p. 800 (*Annual register*, 1806, p. 160).

de la campagne d'Austerlitz l'avait déjà profondément blessé; toutefois il avait passé outre, tenant toujours à ses projets d'alliance avec cette puissance; mais, lorsqu'il la vit de nouveau hésitant, ne sachant ni accepter ni refuser, il n'eut plus alors pour elle que des dédains, et nous le verrons désormais ne plus sembler tenir le même compte de la Prusse dans les combinaisons de sa politique, résolu d'ailleurs de la courber à sa volonté s'il le fallait.

Comment, se demandera-t-on, la Prusse pouvait-elle en être arrivée à s'attirer tout à la fois les justes et durs reproches de l'Angleterre et la colère de Napoléon?

Il faut se rendre compte de ce qu'était cette puissance. Il y a un peu plus de deux cents ans la Prusse n'était qu'un pauvre petit pays sablonneux, stérile et fort obscur, lorsque tout à coup, au dix-septième siècle, elle prit son essor; son accroissement fut rapide, dû à l'habileté, aux singularités mêmes de quelques-uns de ses princes, plutôt encore, si l'on en croit Frédéric II, au hasard, à des circonstances heureuses qu'à leurs talents réels.

Au commencement du dix-huitième siècle, ils prirent le titre de roi, les premiers des princes allemands qui osassent ceindre le diadème à côté de l'empereur d'Allemagne, dont ils avaient d'ailleurs obtenu l'agrément.

Bientôt le génie et les victoires de Frédéric second donnèrent à la Prusse l'éclat d'une grande puissance. Dès lors elle en eut tout l'orgueil et toutes les ambitions; mais, sous cet orgueil, sous ces prétentions, se cachaient bien des faiblesses. Composée de pièces rapportées [1], souvent séparées les unes des autres par des États intermédiaires, ces parties ne pouvaient avoir cette cohésion qui seule fait la force. Elle avait fait l'épreuve de sa faiblesse en 1792; la première elle avait attaqué la France, entrepris avec fanfaronnade de la mettre à la raison. On se rappelle le manifeste du duc de Brunswick; on sait aussi comment l'armée prussienne se retira de la Champagne. La première alors aussi, la Prusse abandonna la coa-

[1] Expression de Frédéric; voir l'appendice du livre du docteur Klopp, intitulé : *Frédéric II roi de Prusse et la nation allemande*, traduit par Émile Borchgrave.

lition et fit alliance avec la république française[1].

Pendant près de quatorze ans, tous les efforts de la Russie, de l'Angleterre, de l'Autriche, pour la faire sortir de sa neutralité, restèrent vains. Elle avait compris que c'était pendant la paix seulement qu'elle pouvait conserver un rôle et maintenir un rang que sa faiblesse réelle ne lui permettait pas de soutenir pendant la guerre. C'est dans le contraste qui existait entre les instincts ambitieux qui ne l'ont jamais abandonnée et la conscience de sa faiblesse qu'il faut chercher l'explication de son étrange conduite.

De là l'incertitude de ses conseils, les hésitations, les tergiversations de sa politique. Elle fait des promesses tantôt à la Russie, tantôt à la France; elle ne les tient pas ou ne les tient qu'à demi; elle prend des résolutions, et l'audace lui manque pour les exécuter.

D'autres motifs encore plus puissants, parce que les passions et les préjugés ont une énergie d'action que n'ont pas toujours les idées, influèrent sur la conduite de la Prusse et finirent

[1] Traité de Bâle, 5 avril 1795.

par l'entraîner. Je veux parler des sentiments qui animaient la cour de Berlin.

Tandis que le roi Frédéric-Guillaume s'efforçait de conserver à la Prusse une neutralité qu'il croyait nécessaire, son entourage, sa famille, la reine[1] surtout, ne voyaient dans une semblable conduite qu'une trahison, une désertion de ce qu'on appelait la *cause des rois;* et ces sentiments, qui étaient ceux de toute l'aristocratie, furent bientôt ceux d'une grande partie de la nation.

Ce serait une longue et assez triste histoire que de suivre pas à pas les diverses phases qui amenèrent enfin la Prusse à une rupture violente avec la France.

Les griefs de la Prusse avaient été d'abord la violation de son territoire à Anspach, puis la création de la confédération du Rhin l'avait blessée dans ce que son ambition avait de plus chatouilleux.

On a fort accusé Napoléon de perfidie en cette circonstance ; ce dont on pourrait l'accuser plu-

[1] Louise-Augustine-Amélie de Mecklenbourg-Strélitz, née en mars 1776, mariée à Frédéric-Guillaume III en 1793, morte en 1810.

tôt, ce serait d'avoir agi avec la violence et l'orgueil de la force. Dans la forme même et dans les détails, il avait été sans ménagements : ainsi le prince d'Orange, beau-frère du roi Frédéric-Guillaume, avait été dépouillé de ses États et *médiatisé*.

Il avait nommé Murat, duc de Berg et de Clèves, souverain de ces principautés cédées par la Prusse, et l'intronisation de ce soldat de fortune parmi les souverains allemands avait froissé autant que possible leur vanité féodale.

Cependant, vers la fin de juillet, on semblait avoir oublié tous ces griefs, et le ministre prussien écrivait : « Le roi sent qu'il est difficile d'arriver à de grands résultats sans quelques froissements, et il donne une adhésion sans réserve à la confédération du Rhin. »

Tant qu'il ne fut pas question du Hanovre, on supporta tout. « Le Hanovre, disait Lombard, secrétaire intime du roi, console de tout, sert de remède à tout. » Mais, lorsqu'on apprit à Berlin que, dans les négociations avec l'Angleterre pour la paix générale, il avait été question d'un commun accord de rendre le Hanovre

à cette puissance, bien que cette proposition n'eût été suivie d'aucun acte, encore moins d'un traité, elle apparut à des esprits prévenus sous les couleurs de la plus noire et de la plus perfide trahison. A cette nouvelle, on en avait joint une autre qui n'était qu'un mensonge : « Des stipulations, disait-on, avaient été signées entre la Russie et la France, pour dépouiller la Prusse en rétablissant le royaume de Pologne. » L'exaspération des esprits fut alors à son comble; le roi lui-même fut débordé, et le parti de la guerre l'emporta.

Ainsi la Prusse, après avoir pendant près de quatorze ans sacrifié tout à la paix, laissé échapper les occasions de faire la guerre avec avantage, s'être compromise avec ses alliés, brouillée avec l'Angleterre, allait, sans avoir d'autre espoir que le secours lointain d'Alexandre, s'attaquer seule à la France.

A la cour, dans l'armée, dans la ville, dans le pays tout entier, l'exaspération était à son comble. La Prusse, disait-on, se réveille donc enfin; la belle reine Louise montait à cheval, passait des revues, brodait des écharpes pour de

nouveaux paladins ; les jeunes officiers des gardes aiguisaient leurs épées sous les fenêtres de M. de Laforest, ministre de France. Ce n'est pas tout : les vieux généraux de Frédéric eux-mêmes, par une singulière magie, se crurent tout d'un coup au lendemain de Leuthen. Il semblait que, sortant d'une longue léthargie, ils eussent oublié les revers de 1792, et que les prodiges accomplis par Napoléon en Italie et en Allemagne fussent non avenus pour eux ou bien lettre morte : « La tactique prussienne, disait-on, aurait bientôt raison de ces Français, vainqueurs, il est vrai, jusqu'ici des Autrichiens et des Russes, mais qui n'avaient pas trouvé en face d'eux l'armée de Frédéric et les traditions du grand roi. » Il est des gens qui, parce qu'ils ne marchent pas, croient le monde immobile.

Un jeune prince de la famille royale se montrait des plus ardents à cette guerre contre les Français : c'était le prince Louis-Ferdinand, cousin germain du roi, doué par la nature des plus brillantes qualités, beau, brave, d'un esprit élevé, cultivé, avide de gloire ; les regards et les espérances étaient tournés vers lui. Quelle que

fût son ardeur guerrière, il avait trop d'esprit et de sens pour partager la jactance que des têtes folles et quelques vieillards infatués montraient à l'égard des Français, et, s'il eut le tort d'entraîner sa patrie dans une guerre fatale, il ne céda qu'aux sentiments les plus patriotiques, les plus chevaleresques, et sut noblement payer de sa vie une si généreuse erreur.

Près de deux mois cependant se passèrent encore, les relations diplomatiques durant toujours. Le roi Frédéric-Guillaume était parfois tenté de revenir sur ses pas, et, tout en rassemblant son armée, ne cessait de protester de ses sentiments amicaux à l'égard de l'empereur et de la France. Il envoya même à Paris, pour mieux y faire croire, le général Knobelsdorf, convaincu lui-même de la sincérité des paroles qu'il portait : moyen, dit-on, qui ne manque jamais son effet en diplomatie. On l'a avoué plus tard, et M. de Haugwitz disait dans une conversation qu'il eut avec M. de Gentz[1], un ou deux jours avant la bataille d'Iéna : « Si jamais il a existé une puissance que nous ayons eu l'intention de

[1] Célèbre publiciste, né à Breslau en 1764, mort en 1833.

tromper, c'était la France; » puis il ajoutait un peu plus tard : « M. de Knobelsdorf fut nommé pour compléter l'illusion[1]. » En somme, il n'y eut dans toute la conduite de la Prusse que fausseté, faiblesse, ambition dissimulée, mêlées à une ridicule jactance[2].

Pour Napoléon, si l'on suit les détails de sa correspondance publique et privée telle qu'on la possède aujourd'hui, on voit qu'il plane sur les événements, il les prévoit; il voit la Prusse s'agiter, se débattre, et sait où elle va lorsqu'elle l'ignore encore; sans s'en préoccuper, il poursuit l'ensemble de ses desseins, et, dans sa conduite comme dans son langage, il ne se départ en rien de son apparente impassibilité. Rien ne me semble pouvoir mieux donner l'idée de cette conduite et de ce langage que la lettre suivante, adressée le 12 septembre au roi de Prusse :

« Monsieur mon frère, j'ai reçu la lettre de

[1] Garden, tome XI, pages 75 et 78.

[2] Je sais bien que M. de Haugwitz, qui longtemps avait soutenu l'alliance française, du moment où il se vit entraîné par le torrent, se peignit comme plus faux qu'il ne l'avait réellement été. Mais toujours est-il que les sentiments qu'il exprime dans sa conversation avec M. de Gentz étaient bien réellement ceux du parti qui avait triomphé.

Votre Majesté; les assurances qu'elle me donne de ses sentiments me sont d'autant plus agréables, que tout ce qui se passe depuis quinze jours me donnait lieu d'en douter. Si je suis contraint à prendre les armes pour me défendre, ce sera avec le plus grand regret que je les emploierai contre les troupes de Votre Majesté. Je considérerai cette guerre comme une guerre civile, tant les intérêts de nos États sont liés. Je ne veux rien d'elle; je ne lui ai rien demandé. Toutes les fois que les ennemis du continent ont fait courir de faux bruits, je lui ai fait donner les assurances les plus positives de ma constance à persister dans les liens de notre alliance. C'est à elle à voir si elle n'a pas donné trop légèrement confiance au parti qui dans sa cour a été si prompt et si chaud à seconder les desseins de nos ennemis communs. J'ai une telle opinion de sa justice, que je m'en rapporte à elle pour savoir qui a tort, dans cette circonstance, de la Prusse ou de la France.

« Tous les renseignements qu'on lui a donnés sont faux; cela seul, dont elle est à présent convaincue, doit lui prouver que je suis à l'abri de

tout reproche. Si Votre Majesté m'eût dit que les troupes que j'ai en Westphalie lui donnaient de l'inquiétude, je les eusse retirées pour lui plaire. Je suis ami ou ennemi franchement. Ceux de ses ministres qui ont traité ses affaires, et que j'ai admis à mon audience, peuvent le lui témoigner. Je tiens plus que par le cœur à Votre Majesté; je tiens à elle par la raison. Toutefois je viens de faire aussi des dispositions pour me mettre en mesure contre ses troupes, qui menacent d'attaquer mon peuple si je ne m'étais pas prémuni contre les préparatifs formidables qu'elle fait; préparatifs qui sont si avancés, que les troupes de sa capitale sont parties, même après la lettre qu'elle m'a écrite. Je dois le dire à Votre Majesté, jamais la guerre ne sera de mon fait, parce que, si cela était, je me considérerais comme criminel: c'est ainsi que j'appelle un souverain qui fait une guerre de fantaisie qui n'est pas justifiée par la politique de ses États. Je reste inébranlable dans mes liens d'alliance avec elle. Que par sa réponse elle me fasse connaître qu'elle les repousse, qu'elle ne veut mettre sa confiance que dans la force de ses armes,

je serai obligé de recevoir la guerre qu'elle m'aura déclarée; mais je resterai le même au milieu des combats, après des victoires, si la justice de ma cause m'en fait obtenir. Je demanderai la paix, regardant cette guerre comme une guerre sacrilége, puisqu'elle n'est propre qu'à faire triompher et sourire nos ennemis. Que Votre Majesté me réponde au contraire qu'elle a contremandé ses dispositions, et je contremanderai les miennes de grand cœur; nos ennemis seront déjoués, et, j'ose le dire, ma conduite froide et impassible dans cette circonstance sera pour elle et ses ministres une garantie de la confiance qu'elle doit mettre dans mes dispositions, qui ne seront jamais influencées ni par l'intrigue et les instigations étrangères, ni par la chaleur des sentiments effervescents, mais qui seront uniquement dirigées par la saine politique et l'intérêt de mes peuples.

« NAPOLÉON.

« Saint-Cloud, 12 septembre 1806[1]. »

Enfin, tandis que les généraux prussiens faisaient et défaisaient leurs plans de campagne,

[1] *Correspondance de Napoléon*, tome XIII, lettre 10764.

lui, calme, avait tout prévu, tout arrêté avant d'avoir fait bouger un seul homme. « Si véritablement, écrivait-il à la même date à son frère Joseph, je dois encore frapper, mes mesures sont prises, et si sûres, que l'Europe n'apprendra mon départ de Paris que par la ruine entière de mes ennemis[1]. »

Au 12 septembre, l'armée prussienne rassemblée avait son aile droite à Eisnack; le centre occupait Erfurt; l'aile gauche, ou plutôt l'armée de gauche, de force égale, les environs de Blankenhayn. On s'était si souvent répété que les succès des Français tenaient à l'offensive qu'ils savaient prendre, que cette fois on avait résolu de les prévenir. D'après le projet arrêté au quartier général par le duc de Brunswick, généralissime, l'armée, sortant de la forêt de Thuringe, devait « se précipiter vers le Mayn et couper ainsi par son centre la ligne d'opération de l'ennemi ». C'était juger singulièrement Napoléon que de croire qu'il allait les attendre de pied ferme.

On s'était beaucoup moqué de Mack, qui

[1] *Correspondance de Napoléon*, tome XIII, lettre 10771.

s'était laissé tourner par sa droite. Napoléon, se jetant en masse par Bamberg, allait tourner leur gauche et la couper par Hof et Gera de la ligne de l'Elbe, de Berlin et de leurs magasins. Lorsqu'enfin le mouvement des troupes françaises par Cobourg et Bamberg se dessina, le duc de Brunswick commença à ouvrir les yeux et résolut de se concentrer à Weymar pour nous attendre de front; se concentrant ainsi vers sa droite, il abandonnait la gauche qui restait en l'air à Schleitz, laissant ainsi la route ouverte aux Français, tandis qu'il aurait dû au contraire se masser sur Hof.

Du reste, l'armée prussienne était admirable de tenue et de discipline; elle était belle, ce qui veut dire qu'elle avait toutes les apparences de la bonté. Lorsqu'un homme de génie a passé quelque part, il laisse une empreinte profonde; seulement, ce qui persiste le plus dans son œuvre, c'est la forme; quant à l'âme, elle disparaît; aussi les rangs étaient probablement aussi bien alignés que du temps de Frédéric, et les queues peut-être encore mieux ajustées [1].

[1] Je dois ici une explication à ceux des générations nouvelles qui

Cependant la cavalerie avait, dit-on, conservé le souvenir et les traditions de Zieten et de Seidlitz, et je me rappelle ce dicton répandu dans l'armée française : que lorsqu'un cavalier prussien était tué, il fallait encore un coup de pied pour le faire tomber; l'éloge était assez brutal, mais enfin c'était un éloge.

Le roi Frédéric-Guillaume marchait à la tête de son armée; toutefois il avait le bon sens de reconnaître que, tout petit-neveu qu'il était de Frédéric, la nature ne lui avait pas donné le génie militaire; il était, du reste, très-brave de sa personne.

Il avait donc nommé généralissime de ses troupes le duc de Brunswick; pouvait-il faire autrement? Ses exploits, il est vrai, remontaient à Crevelt et à Minden : c'était un peu vieux; ses revers de 1792 étaient plus récents. C'était d'ailleurs un homme fort instruit, ami des let-

peut-être ignorent ce qu'était au juste cet ornement bizarre auquel on a donné le nom de queue, et qui consistait à lier avec un ruban les cheveux du derrière de la tête. La mode variait à cet égard; les Prussiens portaient une queue longue et descendant jusqu'au milieu du dos. La garde impériale a conservé jusqu'à la fin de grosses queues courtes, pommadées et poudrées. On conçoit l'importance qu'il y avait pour le coup d'œil, lorsque les troupes étaient en bataille, à ce que ces queues fussent ajustées à la même hauteur.

tres, des arts, réformateur dans ses États, mais n'ayant ni les vues assez étendues ni le caractère assez vigoureux pour le commandement d'une armée, irrésolu, vaniteux, et, malgré sa position, jaloux de ce qui l'entourait. On peut s'en faire une idée d'après ce que disait Mirabeau[1] en 1780, ou par ce qu'en pensait le général Kalkreuth en 1806[2]. C'était, en somme, une de ces médiocrités brillantes qui ont pu faire dire avec raison « que l'esprit servait à tout, mais ne suffisait à rien ».

Le duc de Brunswick conduisait lui-même avec le roi l'armée du centre, forte d'environ 70,000 hommes; sous leurs ordres, commandant la réserve, était le maréchal Mollendorf, vieux compagnon de Frédéric, sans volonté personnelle, et qui n'était plus que l'écho du duc.

L'aile droite, de 40,000 hommes, y compris un corps de 15,000 hommes sous les ordres de Blucher, était commandée par Rüchel. La grande aile gauche avait pour chef le prince d'Hohenlohe, esprit faux, emporté, prétentieux;

[1] Voir *la Monarchie prussienne*, par Mirabeau.
[2] Voir le journal de Gentz, Garden, tome X, page 76.

il avait exigé un commandement à part de 50,000 hommes; sous ses ordres étaient le prince Louis, le général Tauenzien et le général Grawaert.

On avait laissé sur le second plan, comme commandant la réserve du centre, ce qu'on appelait l'armée du roi, un homme qui, par son caractère, ses brillants services, eût semblé devoir être au premier rang : c'était le général Kalkreuth, qui, bien qu'ayant pris une glorieuse part aux guerres de Frédéric, était encore capable de supporter les fatigues de la guerre.

Pour l'armée française, elle avait conservé la même organisation que dans la campagne précédente; les mêmes corps étaient commandés par les mêmes chefs; en un mot, l'armée était la même, mais grandie de toute la gloire d'Ulm et d'Austerlitz.

Le gros de l'armée française était encore tranquillement dans ses cantonnements de Souabe et de Bavière, lorsque, le 24 septembre seulement, Berthier, qui en l'absence de l'empereur commandait l'armée, transmit de son quartier général de Munich les ordres qui allaient mettre en mouvement les divers corps d'armée.

Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, qui avait ses troupes concentrées autour de Nuremberg, avait l'ordre de se porter, le 2 octobre, sur Bamberg.

Soult, qui était à Passau avec le 4e corps, devait, après avoir pris toutes les dispositions nécessaires à la défense de l'Inn, dans le cas où l'Autriche deviendrait menaçante, réunir son corps le 3 octobre à Amberg, pour marcher ensuite dans la direction de Bayreuth.

Le maréchal Davout, avec le 3e corps, partit d'OEttingen avec ordre de se porter le 3 octobre sur Bamberg.

Le 5e corps devait être réuni à Kœnigshoffen également le 3.

Ney, avec le 6e, partant de Memmingen, devait être rendu le 3 à Anspach.

Augereau devait être à Francfort le 3, et porter son avant-garde sur Giessen.

Les six divisions de grosse cavalerie et de dragons, formant la réserve sous les ordres du prince Murat, partaient de leurs cantonnements et devaient arriver le 3 sur le Mayn.

En même temps, le roi de Bavière, le roi de

Wurtemberg, les grands-ducs de Bade et de Hesse-Darmstadt, étaient invités, comme membres de la confédération du Rhin, à réunir leurs contingents.

De part et d'autre, tout était préparé; les armées étaient pour ainsi dire en présence, et cependant on échangeait encore des paroles amicales; le général Knobelsdorf les prodiguait à Paris.

Vers le milieu de septembre, la garde impériale occupait encore le camp de Meudon, la tente de l'empereur y était dressée; il semblait que ce fût plutôt un camp de plaisance qu'une préparation à la guerre.

Cependant, le 19 septembre, l'empereur fit d'abord partir la cavalerie, l'artillerie légère; puis l'infanterie de la garde fut conduite par des relais de voitures, et lui-même quitta Saint-Cloud dans la nuit du 25, emmenant l'impératrice Joséphine, qui l'accompagna jusqu'à Mayence; le 5 il était à Wurtzbourg, et le 6 à Bamberg. Ses ordres avaient été exécutés, et toute son armée, qu'on pouvait croire encore dans la Souabe ou éparse sur les bords du

Mayn, se trouvait rassemblée en deux masses principales à Wurtzbourg et à Bamberg.

Toutes ces forces s'élevaient à 170,000 hommes, sans compter les contingents allemands ni l'armée avec laquelle le roi de Hollande occupait Wesel.

On admire la facilité avec laquelle Napoléon fait mouvoir d'immenses armées, les amenant avec sûreté, à jour fixe, au point désigné par son génie, et s'assurant tout d'abord la victoire stratégique. Ainsi, à Marengo, dès qu'il a franchi le Simplon; à Ulm, dès qu'il a tourné par Donawerth la droite de l'armée autrichienne, il est assuré de la victoire; de même à Bamberg, dans la campagne qui va s'ouvrir, débordant la gauche de l'armée prussienne, il est déjà assuré de la gagner par sa droite, et de la devancer toujours sur l'Elbe et sur l'Oder.

Les résultats obtenus par ces combinaisons tiennent du prodige : ce sont des armées entières anéanties d'un seul coup; voilà ce que tout le monde voit, admire; mais, ce qui est également digne d'attention, rempli d'enseignements, ce sont les détails, les soins minutieux, enfin la

prévoyance en quelque sorte surhumaine avec laquelle Napoléon préparait l'exécution de sa pensée. C'est une étude qu'on ne saurait trop recommander non-seulement aux hommes de guerre, mais encore aux hommes d'État, surtout à ceux qui se figurent la conduite de grandes armées chose facile, et qui croient que le succès s'improvise[1].

A chaque instant il avait présents la situation de chacun de ses corps d'armée, des régiments qui les composaient, l'état de leur armement, de leur équipement, de leur habillement, ce qu'il y avait dans les magasins de souliers, de capotes, etc. Si un régiment était en marche, il savait à jour donné où il devait être. Avide de tous les renseignements qui devaient l'éclairer sur l'état réel et l'effectif de ses troupes, il écrivait un jour au prince Eugène, qui lui faisait

[1] La *Correspondance de Napoléon* et le *Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, qui contient toutes les lettres adressées par Berthier aux maréchaux, par ordre et sous l'inspiration de l'empereur, forment déjà les éléments les plus précieux de cette étude. Il serait désirable qu'ils fussent complétés par la publication de la correspondance des maréchaux eux-mêmes avec l'empereur et le major général; c'est ce que, dans des limites fort restreintes, j'ai essayé de faire dans ce livre.

de belles phrases dans un rapport : « Envoyez-moi des états de situation bien faits; sachez qu'aucune lecture ne m'est plus agréable. »

Il apportait la même attention aux approvisionnements, qui, successivement placés dans des lieux de dépôt ou suivant les mouvements de l'armée, en assuraient la subsistance. Le service des hôpitaux et des ambulances était pour lui l'objet d'une sollicitude incessante; l'état des places fortes, des arsenaux, lui était toujours présent; en un mot, son regard se portait sur tout, pénétrait tout, et cette vigilance, qui de l'ensemble descendait aux moindres détails, embrassait son immense empire.

Dans les préparatifs de la guerre contre la Prusse, on le vit redoubler, s'il était possible, de soins et de prévoyance. L'armée prussienne était encore entourée pour lui du prestige de la gloire et du génie de Frédéric. Il s'en faisait une haute idée; aussi disait-il à ses généraux : « Ce ne sera pas comme à Ulm; nous aurons de la terre à remuer; » et dans cette prévision, chaque corps d'armée était muni de pelles, de

pioches, et il avait attaché à chacun d'eux trois officiers du génie.

Tout était donc prêt du côté de Napoléon. Il tenait concentrés dans ses mains 180,000 hommes, qui n'attendaient que le signal. Ce fut la Prusse qui se chargea de le donner, et le 7 arriva à Bamberg l'ultimatum que M. de Knobelsdorf venait de remettre à M. de Talleyrand. Il était accompagné d'une longue lettre du roi et se résumait ainsi: « On sommait Napoléon d'évacuer immédiatement l'Allemagne, et sa réponse à l'ultimatum devait être envoyée avant le 8 au quartier général prussien. » Sommation hautaine, contraire à tous les usages des puissances entre elles et qui semblait être un défi jeté à Napoléon; aussi dit-il à Berthier : « On nous donne un rendez-vous, nous n'y manquerons pas. » Puis, s'adressant à son armée dans ce langage qui va remuer au fond des âmes tout ce qu'il y a d'instincts patriotiques, d'orgueil militaire, d'amour de la gloire, il leur disait :

« Soldats, l'ordre pour votre rentrée en France était parti ; vous vous en étiez déjà rapprochés de plusieurs marches. Des fêtes triom-

phales vous attendaient, et les préparatifs pour vous recevoir étaient commencés dans la capitale.

« Mais, lorsque nous nous abandonnions à cette trop confiante sécurité, de nouvelles trames s'ourdissaient sous le masque de l'amitié et de l'alliance. Des cris de guerre se sont fait entendre à Berlin. Depuis deux mois, nous sommes provoqués tous les jours davantage.

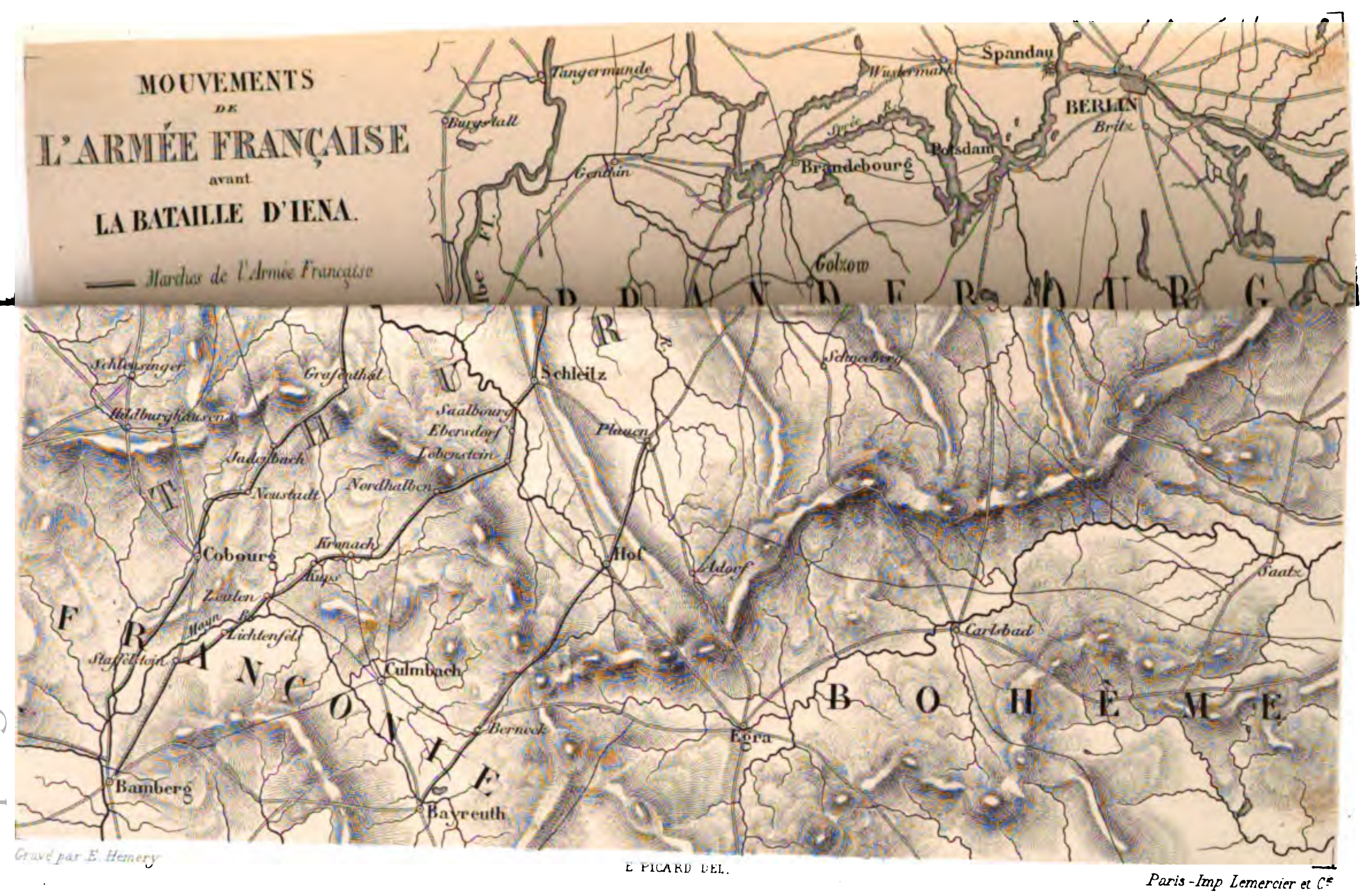
« La même faction, le même esprit de vertige qui, à la faveur de nos dissensions intestines, conduisit, il y a quatorze ans, les Prussiens au milieu des plaines de la Champagne, domine dans leurs conseils. Si ce n'est plus Paris qu'ils veulent brûler et renverser jusque dans ses fondements, c'est aujourd'hui leur drapeau qu'ils se vantent de planter dans les capitales de nos alliés; c'est la Saxe qu'ils veulent obliger à renoncer, par une transaction honteuse, à son indépendance, en la rangeant au nombre de leurs provinces; c'est enfin vos lauriers qu'ils veulent arracher de votre front. Ils veulent que nous évacuions l'Allemagne à l'aspect de leurs armes! Les insensés! Qu'ils sachent donc qu'il serait

mille fois plus facile de détruire la grande capitale que de flétrir l'honneur des enfants du grand peuple et de ses alliés! Leurs projets furent confondus alors; ils trouvèrent dans les plaines de la Champagne la défaite, la mort et la honte. Mais les leçons de l'expérience s'effacent, et il est des hommes chez lesquels le sentiment de la haine et de la jalousie ne meurt jamais.

« Soldats, il n'est aucun de vous qui veuille retourner en France par un autre chemin que par celui de l'honneur. Nous ne devons y rentrer que sous des arcs de triomphe.

« Eh quoi! aurions-nous donc bravé les saisons, les mers, les déserts, vaincu l'Europe plusieurs fois coalisée contre nous, porté notre gloire de l'Orient à l'Occident, pour retourner aujourd'hui dans notre patrie comme des transfuges, après avoir abandonné nos alliés, et pour entendre dire que l'aigle française a fui épouvantée à l'aspect des armées prussiennes!

« Mais déjà ils sont arrivés sur nos avant-postes. Marchons donc, puisque la modération n'a pu les faire sortir de cette étonnante ivresse.



MOUVEMENTS
DE
L'ARMÉE FRANÇAISE
avant
LA BATAILLE D'IENA.
Marches de l'Armée Française
Tangermünde
Burgstall
Genthin
Brandebourg
Wustermark
Spandau
BERLIN
Britz
Potsdam
Golzow
BRANDEBOURG
Schleusingen
Hildburghausen
Grafenthal
Jadenbach
Neustadt
Saalbourg
Eberdorf
Lobenstein
Nordhalben
Schleitz
Plauen
Schneeberg
Cobourg
Kronach
Zeulen
Lichtenfels
Staffelstein
Culmbach
Hof
Adorf
Carlsbad
Saatz
Bernek
Egra
Bamberg
Bayreuth
FRANCONIE
BOHÊME
Gravé par E. Hemery
E PICARD DEL.
Paris-Imp Lemercier et Cie

Que l'armée prussienne éprouve le même sort qu'elle éprouva il y a quatorze ans! Qu'ils apprennent que, s'il est facile d'acquérir un accroissement de domaines et de puissance avec l'amitié du grand peuple, son inimitié, qu'on ne peut provoquer que par l'abandon de tout esprit de sagesse et de raison, est plus terrible que les tempêtes de l'Océan!

Quartier général, Bamberg, 6 octobre 1805.

« NAPOLÉON. »

Le 8 octobre, l'armée française pénétrait en Saxe par trois routes différentes. La colonne de droite, composée du corps du maréchal Soult, de celui du maréchal Ney et d'une division bavaroise, se dirigea de Bayreuth, par Hof, sur Plauen.

Celle du centre, commandée par les maréchaux Bernadotte et Davout, et suivie de la réserve de cavalerie du grand-duc de Berg, marchait de Bamberg, par Kronach, sur Saalbourg.

Celle de gauche enfin, formée des corps du maréchal Lannes et du maréchal Augereau, partant de Schweinfurt, se dirigea par Cobourg et Grafenthal sur Saalfeld.

J'ai maintenant à parler d'une manière plus particulière du 6e corps. On se rappelle que la division Dupont avait cessé d'en faire partie après la reddition d'Ulm. La seconde division, commandée par le général Loison, était passée sous le commandement de Marchand, nommé général de division. Elle était composée du 6e léger, 39e, 69e et 76e de ligne.

La troisième division, devenue seconde, sous les ordres du général Malher, fut commandée successivement par Vandamme, Gardanne et Bisson. Elle se composait du 25e léger, 27e, 50e et 59e de ligne.

Enfin, le 10e de chasseurs et le 3e de hussards formaient toujours la brigade de cavalerie légère placée sous les ordres du général Colbert; c'était, en somme, un total de 14,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux, y compris l'artillerie. Le chef d'état-major était le général du Taillis; parmi les aides de camp ou officiers d'ordonnance du maréchal étaient : le chef d'escadron Labrune, le lieutenant Saint-Simon, les sous-lieutenants Montesquiou-Fezensac et d'Albignac. J'aurais encore plusieurs noms à citer;

toutefois, il en est un que je ne puis omettre, c'est celui de Cassin, secrétaire intime du maréchal, homme d'esprit et de cœur, et dont les conseils furent souvent utiles. L'esprit qui animait le sixième corps fournit au général Fezensac, dans ses *Souvenirs militaires*, de judicieuses et curieuses réflexions que je m'empresse de rapporter ici : « Après avoir vécu, dit-il, longtemps ensemble dans les baraques de Montreuil, nous venions de faire la campagne la plus brillante ; nous en avions partagé la gloire, les fatigues, les dangers ; nous nous étions mutuellement appréciés sur le champ de bataille. Il faut dire que cette appréciation n'avait pas été également favorable à tous nos chefs ; nous comptions d'excellents colonels, entre autres Maucune, du 6e léger ; Lamartinière, du 50e ; Dalton, du 59e ; mais il y avait des généraux bien faibles. Ils n'en étaient ni moins aimés ni moins estimés, et, par une espèce de convention tacite, les colonels dirigeaient la brigade, et le général lui-même suivait cette direction sans s'en rendre compte. » Puis il termine par cette réflexion : « Je regarde cette confiance mutuelle, cette union entre les

régiments, entre les officiers de tous grades, comme une des grandes causes de nos succès[1]. »

Mon père, comme je l'ai dit précédemment, avait été passer quelques jours à Paris. Le 1er octobre, il rejoignit le corps d'armée à Anspach.

Pendant quinze jours, après une longue année d'attente, il avait enfin pu jouir de ces joies de la famille que son cœur était si bien fait pour goûter ; puis il avait fallu partir. Telle est l'existence de l'homme de guerre ; s'il vit et s'élève par le sentiment du devoir, s'il s'enivre de la gloire, d'un autre côté il est condamné à toutes les abnégations ; ce n'est pas seulement son sang qu'il verse, sa vie qu'il sacrifie à chaque instant, il faut qu'il renonce aux émotions les plus douces qu'il ait été donné à l'homme de sentir. C'est une jeune femme qu'il faut abandonner aux hasards de la vie ; c'est un fils qu'il faut quitter, alors qu'à peine il a reçu les premiers embrassements de son père.

Dès que le général Colbert fut de retour, le maréchal forma un corps d'avant-garde dont il lui donna le commandement. Il était composé

[1] *Souvenirs militaires* du duc de Fezensac, page 103, édit. in-12.

de deux bataillons de grenadiers et de voltigeurs pris dans les divisions, du 25e léger, du 10e de chasseurs, du 3e de hussards et de six pièces d'artillerie. « Rien, dit l'auteur des *Souvenirs militaires*, n'égalait l'ardeur de ces régiments, leur émulation, leur désir de se distinguer. Le général Colbert se trouvait fier à juste titre d'avoir un commandement important, qui eût fait honneur à un général plus ancien d'âge et de services. Il est vrai que le commandement ne pouvait être en meilleures mains [1]. »

Mon père avait alors pour aides de camp le capitaine Desfossés et le lieutenant Brunel. Adrien d'Astorg, sous-lieutenant au 10e de chasseurs, faisait les fonctions d'officier d'ordonnance.

Tandis que les trois colonnes de l'armée française, fortes chacune de plus de 50,000 hommes, entraient en Saxe, du côté des Prussiens tout n'était encore qu'incertitude, hésitation. Le duc de Brunswick avait bien senti la nécessité de renoncer au plan d'offensive par sa droite,

[1] Fezensac, page 109.

et compris jusqu'à un certain point le danger qui menaçait sa gauche, mais sans s'en rendre un compte exact. Au lieu de se masser sur sa gauche vers Hof, il concentra ses forces sur sa droite, vers Weimar. C'était justement ouvrir le chemin aux Français pour achever de tourner sa gauche et le séparer de l'Elbe et de ses magasins. Pour s'opposer à leur marche, les Français ne devaient plus rencontrer que deux petits corps de 10,000 hommes environ chacun, l'un sous les ordres du général Tauenzien, l'autre commandé par le prince Louis. C'était une faute de plus que de laisser ainsi en l'air, sans soutien, ces deux petits corps destinés inévitablement à être balayés par les forces qui allaient tomber sur eux.

Le 8 octobre, l'armée française franchit par les défilés de Cobourg, de Kronach et de Hof, les montagnes boisées de la Thuringe, dont le versant descend dans cette plaine immense qui occupe tout le centre de l'Europe et s'étend jusqu'à la mer du Nord.

Les troupes du maréchal Bernadotte étaient en tête de la colonne du centre, et précédées

elles-mêmes par une brigade de cavalerie légère (4e de hussards et 5e de chasseurs), conduite par le prince Murat. Après avoir passé par Labenstein et Ebersdorf, ils arrivèrent en face de Saalbourg, petite ville sur la Saale, où se rencontra le premier détachement prussien. L'empereur, qui était à peu de distance, donna l'ordre d'attaquer, et, voulant assister lui-même au début de la campagne, il se porta en tête de la cavalerie, sur les hauteurs de la rive gauche de la Saale, pour examiner le passage. Sa présence, la proclamation qu il fit lire à l'armée, excitèrent l'enthousiasme des soldats déjà impatients de combattre.

Les troupes qui étaient à Saalbourg faisaient partie du corps du général Tauenzien; bien que la position qu'ils occupaient fût bonne, en présence des forces qui s'avançaient, elles se hâtèrent de se replier sur Schleitz, où était le gros du corps. Le lendemain 9, le général Tauenzien, déjà en retraite sur Auma, fut culbuté avec une perte de 700 hommes environ. Dans cette première rencontre, la cavalerie avait été vigoureusement engagée de part et d'autre, et Murat

serré de près; aussi l'empereur le blâma de s'être ainsi aventuré avec une seule brigade.

Le 11, Bernadotte arrivait à Auma, et Murat marchait sur Géra, enlevant sur sa route un convoi de cinq cents voitures. Le maréchal Davout suivit la même route que le premier corps jusqu'à Auma; le 11, il reçut l'ordre de se rapprocher de la Saale et s'établit à Mittel-Polnitz.

La colonne de gauche, en tête de laquelle marchait le maréchal Lannes avec le cinquième corps, après avoir franchi les montagnes, était arrivée à Grafenthal, d'où elle s'avença sur Saalfeld.

Le prince Louis de Prusse l'occupait ainsi que Rudolstadt, avec onze bataillons et dix-huit escadrons, afin de couvrir le mouvement de flanc du corps de Hohenlohe, dont il formait l'avant-garde. Napoléon, auquel ne déplaisait pas le caractère de ce prince, causant avec ses généraux avant la campagne, avait dit : « Pour celui-là, il se fera tuer. »

Bien que le prince pût, des hauteurs de Rudolstadt, juger des forces considérables auxquelles il allait avoir affaire, et que ses instruc-

tions lui prescrivissent dans ce cas de se retirer, ce qu'il lui était possible de faire, mécontent, irrité de la tournure que prenait une guerre à laquelle il avait poussé, il voulut, coûte que coûte, faire tête à l'ennemi.

Le 9 il écrivait au prince de Hohenlohe[1] : « Puissions-nous, fidèles à l'ancien système prussien, toujours suivi avec tant de succès par Son Altesse, passer à une offensive vigoureuse, conforme à l'esprit du temps, de l'armée, de ses chefs, et commandée par les circonstances! Les forces de l'ennemi s'accroîtront toujours, et tout délai de notre part ne fait que paralyser nos moyens. »

C'était de la témérité sans calcul; comparez ces quelques lignes avec ce que Napoléon faisait écrire au même moment au maréchal Lannes, qui venait de recevoir l'ordre d'attaquer Saalfeld : « Si l'ennemi s'y trouvait en force supérieure, il ne devait rien engager que le maréchal Augereau ne l'eût rejoint, et dans ce cas même, suivant les nouvelles que recevrait l'empereur, celui-ci se proposait de marcher de

[1] Mathieu Dumas, t. XVI, p. 45 (*Précis des événements militaires*)

Saalbourg à Saalfeld avec 25,000 hommes pendant la nuit. L'ennemi, ajoutait l'empereur, ne peut se hasarder à marcher sur vous, ayant des forces si considérables sur son flanc gauche; cependant, s'il le faisait, vous devriez battre en retraite, parce qu'alors il serait pris en flanc par le corps du centre; mais, si l'ennemi n'a que 15 à 18 mille hommes, vous devez, après avoir bien étudié sa position, l'attaquer; bien entendu que le maréchal Augereau sera avec vous [1]. »

Ici, c'est la fermeté calme et prudente qui assure le succès. Le résultat ne se fit pas attendre; le prince fut défait et tué [2], laissant 1,200 hommes sur le terrain et perdant trente-trois pièces de canon. Pauvre jeune prince! il avait rêvé la gloire et ne trouvait que la mort, sans que les siens pussent même lui dire un dernier adieu, lui adresser un suprême hommage! Le général Suchet le fit ramasser sur le champ de bataille, et ce furent ses vainqueurs qui lui rendirent les derniers devoirs.

Les conséquences du combat de Saalfed fu-

[1] Mathieu Dumas, t. XVI, p. 41.
[2] Voir les pièces justificatives (*Note sur la mort du prince Louis*).

rent plus désastreuses encore que le combat lui-même. Il faut lire dans le journal de M. de Gentz[1] l'effet produit au quartier général de Weimar. « Nous sommes, dit-il, entrés à Weimar à onze heures, et j'ai été frappé de surprise et d'épouvante par le spectacle qui s'est offert à mes yeux : une bagarre, comme je n'en avais pas encore rencontré ; les rues gorgées de troupes, de chevaux, de chariots ; au milieu de cela des officiers de toutes armes, des généraux, des personnes de la suite du roi, que je n'avais pas attendues ici. Les voitures s'arrêtent ; je vois arriver le conseiller du cabinet Lombard, qui, pâle et défait, me demande si son frère est dans la mienne ; puis, s'approche, et me dit : « Vous ne savez pas ce qui se passe? Nous avons perdu une bataille ; le prince Louis est tué. » Ce coup subit était hors de mes calculs et au-delà de mes craintes ; j'en ai été comme anéanti. J'avance sans sa-

[1] Gentz, dont j'ai déjà parlé, né sujet prussien, était passé vers 1802 au service de l'Autriche ; au commencement de la guerre de 1806, il fut appelé près du roi de Prusse. Dans ce qu'on appelle le *Manuscrit du mois d'octobre*, Gentz a raconté jour par jour tout ce qu'il a vu et entendu. Son talent, la connaissance profonde qu'il avait des hommes et des choses, font de ce *journal* un des documents historiques les plus précieux. *Voyez* Garden, t. X, p. 60 et suiv.

voir ce que je fais; je vois M. de Schladen et M. le comte de Gœrtz au milieu de la foule. On me dit : Le quartier général est ici; le roi et la reine viennent d'arriver; la marche des troupes est suspendue; le duc fait former un camp, tout est dans la plus grande consternation. A ces mots, mes forces m'abandonnent; quelques faibles débris d'espérance qui s'étaient cachés dans mon âme disparaissent comme un rêve trompeur et l'abîme s'ouvre devant moi.

« Le tourbillon me pousse en avant; j'arrive à ce qu'on appelle l'Esplanade. J'y vois trois ou quatre cents officiers; j'y trouve aussi des hussards prussiens et saxons, plusieurs d'entre eux grièvement blessés; j'apprends successivement tous les détails de la malheureuse affaire de Saalfeld. J'apprends en même temps les nouvelles fâcheuses du corps de Tauenzien. Je rencontre le général Kalkreuth, qui me dit : « Venez me voir ce soir; » bientôt nous ne compterons plus par jours, mais par heures. Je rencontre un moment après le général Phull, qui, d'un ton mêlé de fureur et de rage, me dit : « On perd la tête, eela ira furieusement mal. »

Enfin, revenant au prince Louis, Gentz dit : « La triste fin de ce prince admirable inspira en général très-peu d'intérêt; parmi ceux qui, pour le bien de la chose, auraient dû le regretter le plus, il y en eut dont les calculs personnels étouffaient les sentiments; d'autres étaient trop fortement frappés de l'imprudence et de la témérité de sa conduite pour s'occuper du juste tribut dû à tant de rares qualités et à un dévouement aussi héroïque; plusieurs se livrèrent même sur son compte aux propos les plus indécents et les plus atroces; tous enfin étaient tellement pénétrés du danger de leur propre position qu'ils ne trouvaient pas le temps de jeter un regard en arrière; de sorte que cet événement cruel et décisif (car il le fut bien plus qu'on ne se l'imaginait dans le premier moment) passa comme un événement subalterne[1]. »

Certes la peinture est saisissante, la nature prise sur le vif; et pourtant Gentz ne disait pas tout et ne savait pas tout encore. Les troupes qui avaient été battues à Schleitz et à Saalfeld

[1] *Histoire générale des traités de paix*, par Garden, t. X, pag. 157 et suiv.

n'étaient pas seulement en retraite, elles fuyaient dispersées, portant au loin la terreur des Français ; la panique grossissait de proche en proche ; partout on croyait les voir arriver ; des colonnes saxonnes qui avaient conservé quelque ordre furent prises pour l'ennemi ; les Saxons criaient hautement qu'on les avait sacrifiés ; le désordre gagna jusqu'à Weimar, où le prince de Hohenlohe eut beaucoup de peine à arrêter cette espèce de sauve-qui-peut.

Pendant que Lannes et Bernadotte balayaient ainsi devant eux les corps insuffisants qu'on avait si imprudemment livrés à leurs coups, les colonnes de droite de Davout, de Soult et de Ney achevaient, sans rencontrer d'obstacles, le grand mouvement de conversion par lequel ils débordaient l'aile gauche des Prussiens.

Le 12 au soir, Davout occupait Nauenbourg ; le grand-duc de Berg, avec la cavalerie de réserve, avait atteint Zeist, envoyant des coureurs sur Leipzig ; Soult occupait Géra ; le maréchal Ney, parti le matin de Schleitz avec le général Colbert et son avant-garde, bivouaquait entre Mittel et Wolfsdorf ; les deux divisions d'in-

fanterie restèrent en arrière de Brauendorf, à cheval sur la route de Géra. Lannes atteignait Iéna, Augereau Kahla; tous avaient ordre de pousser en avant des coureurs pour tâcher d'obtenir des renseignements exacts sur la position de l'armée prussienne, sur laquelle on avait beaucoup d'incertitude.

Le 12 octobre, dans l'après-midi, le maréchal Lannes, un peu avant d'arriver à Iéna, avait rencontré un corps assez considérable, qui, après lui avoir tiré quelques coups de canon, s'était retiré par la route de Weimar. La journée était avancée, les chemins détestables; il ne put le poursuivre. S'arrêtant, il plaça la division Suchet sur la route de Weimar, et la division Gazan en avant de la ville d'Iéna.

J'insiste sur ces détails, parce que c'est à bien dire ici que commence le drame.

Iéna est situé en terrain plat sur la rive gauche de la Saale; une route venant de Bamberg la traverse du sud au nord, et, suivant parallèlement le cours de la rivière, conduit à Dornbourg, Cambourg, Nauenbourg. Perpendiculairement à cette direction à l'ouest, derrière la

ville, s'ouvre une gorge assez profonde, étroite, dans laquelle s'engage la route partant d'Iéna pour aller à Weimar. A droite de la ville, en sortant, et à mille mètres environ, commencent les pentes contournées et abruptes d'une petite montagne bordée à gauche par une vallée fort étroite appelée le Muhlthal, à droite par une autre gorge ou ravin nommé le Raugthal. Au sommet de ce mont, qu'on appelle le Landgrafenberg, est un petit plateau d'où la vue s'étend sur une vaste plaine ondulée où se trouvent Capellendorf, Weimar, Apolda. En regardant au nord, l'œil peut suivre le cours de la Saale vers Dornbourg, Cambourg et Nauenbourg enfin, qui, à vol d'oiseau, est à 25 kilomètres d'Iéna.

Le 13 au matin [1], le maréchal Lannes rendait compte à l'empereur de ce qui lui était arrivé la veille en atteignant Iéna. Puis il ajoutait : « D'après les renseignements donnés par les habitants, le roi était encore avant-hier à Erfurt ; je ne sais s'il veut nous livrer bataille ou bien se retirer ; il y a un camp d'environ 20 ou 25 mille hom-

[1] Voir aux pièces justificatives du chapitre XXIV.

mes entre Iéna et Weimar; je vais *pousser des reconnaissances pour savoir au juste* où l'ennemi se trouve; je désirerais savoir si l'intention de Votre Majesté est que je marche avec mon corps d'armée sur Weimar; je n'ose prendre sur moi ce mouvement, par la crainte que j'ai que Votre Majesté ne veuille me donner une autre direction. Il paraît que le plus grand désordre règne dans l'armée ennemie. Elle a laissé ici quelques caissons et une pièce de canon. J'ai poussé un fort détachement sur la route de Nauenbourg pour chercher à communiquer avec le maréchal Davout.

« LANNES. »

« P. S. J'apprends à l'instant même que l'ennemi a un corps de 30,000 hommes à une lieue d'ici, sur la route de Weimar; il serait très-possible qu'il voulût nous livrer bataille. »

Il faut convenir qu'il y a là une tout autre physionomie, quelque chose de fort différent de ce qu'on trouve en général dans les histoires. En un mot, nous sommes fort loin de l'allure historique qui fait marcher les héros sans hésiter, sans jamais se tromper, ayant toujours le

coup d'œil de l'aigle et la rapidité de la foudre. Ici, on voit qu'il y a incertitude dans la pensée de Lannes; il ne sait rien encore, il hésite. « Je vais pousser des reconnaissances pour savoir au juste où l'ennemi se trouve; » il est évident qu'il ne s'est pas encore occupé du Landgrafenberg, qui devait jouer un rôle si important.

Toujours est-il que l'empereur, qui reçut cette lettre à Géra, partit immédiatement pour Iéna, où il arriva vers deux heures. A ce moment les tirailleurs de Suchet, dont la division s'était avancée, comme nous l'avons vu, dans le Muhlthal, pénétrant par les ravins et gravissant les escarpements du Landgrafenberg, avaient gagné le plateau qui le domine et qui n'était pas défendu.

Lannes se hâta d'y conduire l'empereur, qui, d'un coup d'œil, vit son champ de bataille.

Devant lui était l'armée prussienne occupant Closewitz, Cospoda, Capellendorf, et s'étendant jusqu'à Weimar. Il la tenait donc enfin, et résolut de ne pas la laisser échapper. Grâce à cette montagne du Landgrafenberg qui domine la plaine, il pouvait suivre tous les mouvements de

l'ennemi, tandis que, masqué par elle, il pouvait dissimuler ceux qu'il ferait par Iéna et par la Saale; c'est de ce plateau qu'il devait précipiter l'avalanche qui allait briser le centre de l'armée ennemie, tandis que Soult devait se ruer sur sa gauche, Davout, de Nauenbourg, la prendre à revers, Ney et Augereau enfin assaillir sa droite.

De suite l'empereur fit transmettre les ordres les plus pressants au maréchal Lefebvre d'arriver le plus vite possible avec la garde. « Faites passer, ajoutait-il, le même avis au maréchal Soult qui vous suit; qu'un aide de camp crève un cheval s'il le faut[1]. » Il faisait dire à Davout et à Bernadotte : « Si vous entendez ce soir une attaque sur Iéna, vous devez manœuvrer sur l'ennemi et déborder sa gauche. »

Le maréchal Ney, impatient de savoir des nouvelles, venait de se porter en avant de son avant-garde, qui elle-même devançait de beaucoup les autres divisions du sixième corps, lorsqu'un peu en avant de Roda il reçut la lettre suivante, datée du bivouac en avant d'Iéna;

[1] M. Dumas, t. XVI, p. 296.

13, quatre heures du soir : « L'ennemi a réuni ses forces entre Iéna et Weimar; faites porter ce soir votre corps d'armée en avant de Roda, le plus près possible d'Iéna, afin d'y arriver demain matin ; tâchez vous-même de venir à Iéna ce soir, afin d'être présent à la reconnaissance que l'empereur fera dans la nuit sur l'ennemi. Je compte sur votre zèle.

« Le prince de Neufchâtel,

« Alexandre BERTHIER. »

Le maréchal en envoya immédiatement copie aux généraux Colbert, Marchand et Marcognet. Le général Colbert avec toute son avant-garde traversa Roda sans s'arrêter, arriva pendant la nuit à Iéna et campa en avant de la ville [1].

Pendant que les troupes françaises se concentraient ainsi, quelques heures avaient suffi à l'empereur pour rendre le Landgrafenberg inexpugnable. Il y avait fait placer tout le corps du maréchal Lannes, qui en garnissait les flancs ; la division Suchet appuyait sa droite au Raugthal, Gazan était à sa gauche ; sur le sommet et un peu en arrière était l'infanterie de la garde,

[1] Fezensac, p. 102 et 103.

formant un carré de 4,000 hommes, au centre duquel l'empereur établit son bivouac. Lui-même, au milieu de la fusillade des tirailleurs, avait été indiquer aux généraux la place qu'ils devaient occuper, leur recommandant de ne la prendre que lorsque le soir serait arrivé ; il était en effet très-important de ne pas attirer l'attention de l'ennemi sur un point où tant de troupes étaient entassées. Le brouillard qui se leva vers la nuit vint heureusement empêcher que nos feux ne nous trahissent.

Ce n'était pas tout ; il fallait encore faire gravir l'artillerie. L'empereur, étant descendu jusqu'à Iéna, trouva toute celle du maréchal Lannes engagée dans un ravin qui se rétrécissait tellement que la première pièce ne pouvait plus avancer. L'empereur devint pâle de colère, mais il resta calme, fit chercher des outils et creuser le roc, éclairant lui-même, un falot à la main, les canonniers stupéfaits. La première voiture passée, il regagna sa tente.

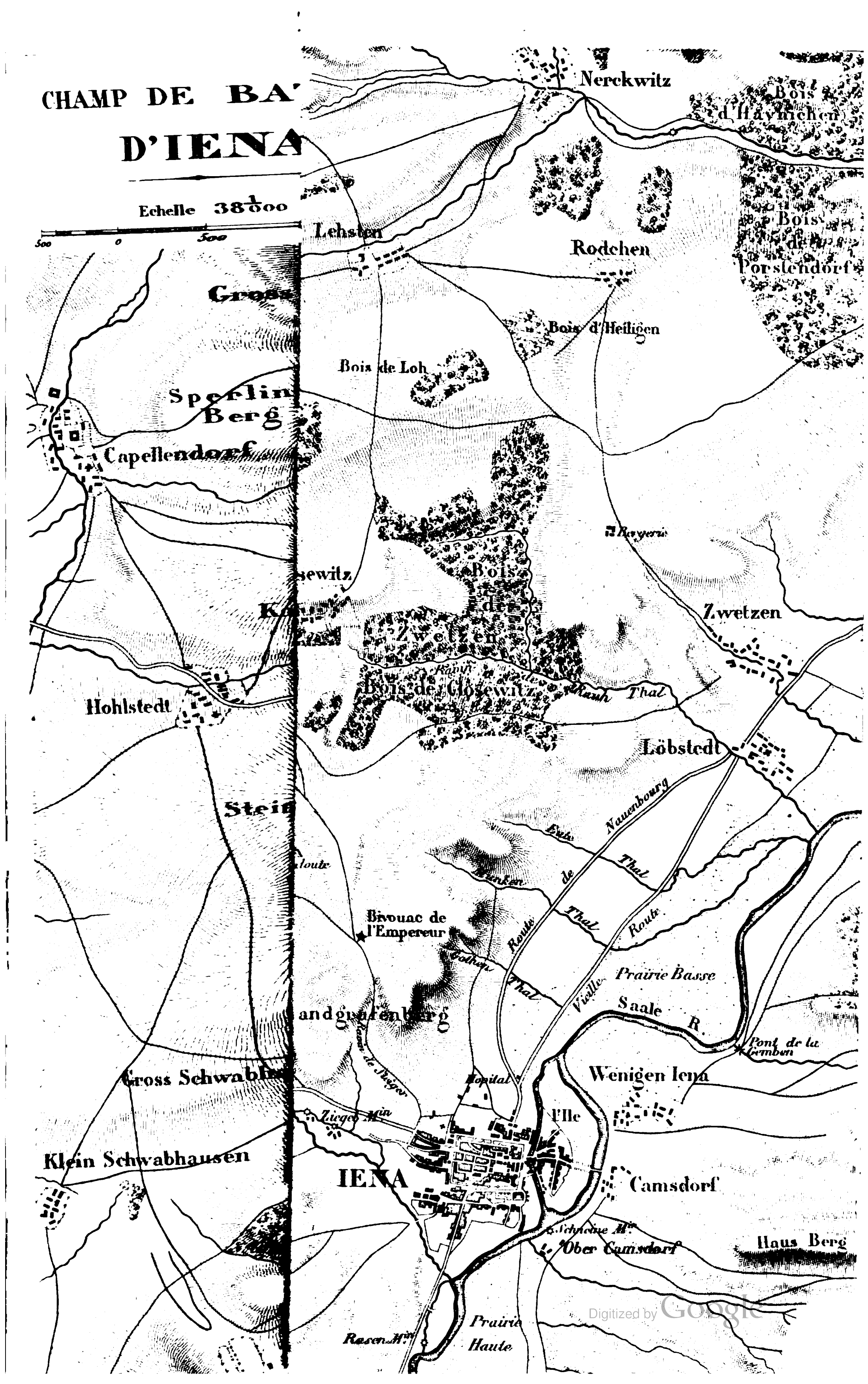
Ainsi donc, dans la nuit du 13 au 14 octobre, Napoléon occupait le Landgrafenberg avec 12,000 hommes environ du corps de Lannes et

4,000 hommes de la garde. Il y avait à Iéna et dans le Muhlthal les 4,000 hommes d'avant-garde du maréchal Ney, amenés par le général Colbert; les autres divisions étaient restées fort en arrière. A gauche, le corps du maréchal Augereau atteignait Magdala ; à droite, Soult était tout prêt à déboucher sur le Raugthal; puis, en suivant le cours de la Saale, se trouvaient Bernadotte, la cavalerie de réserve en marche sur Iéna, enfin Davout, qui s'était emparé à Nauenbourg de nombreux magasins, d'un équipage de pont, et occupait le défilé de Kœsen sur la rive gauche de la Saale.

L'empereur, ayant pris ses dernières dispositions, fit donner à ses généraux l'ordre suivant :

« Au bivouac d'Iéna, 14 octobre 1806.

« M. le maréchal Augereau commandera la gauche; il placera sa première division en colonne sur la route de Weimar, jusqu'à une hauteur par où le général Gazan a fait monter son artillerie sur le plateau ; il tiendra des forces nécessaires sur le plateau de gauche, à la hauteur



CHAMP DE BA
D'IENA
Echelle 1/38000
500 0 500
Nerckwitz
Bois d'Haynichen
Lehsten
Rodchen
Bois de Porstendorf
Gross
Bois d'Heiligen
Bois de Loh
Sperlin Berg
Capellendorf
Bergerie
Bois des Zwetzen
Zwetzen
Kapp
Bois de Closewitz
Rauh Thal
Hohlstedt
Löbstedt
Stein
Route de Nauenbourg
Thal
Bivouac de l'Empereur
Thal
Route
Prairie Basse
Vieille
Saale R.
Gross Schwab
Hopital
Wenigen Iena
Pont de la Cambur
Ziegen Mn
L'Ile
Klein Schwabhausen
IENA
Camsdorf
Ober Camsdorf
Haus Berg
Prairie Haute
Rasen Mn

de la tête de sa colonne. Il aura des tirailleurs sur toute la ligne ennemie, aux différents débouchés des montagnes. Quand le général Gazan aura marché en avant, il débouchera sur le plateau avec tout son corps d'armée, et marchera ensuite, suivant les circonstances, pour prendre la gauche de l'armée.

« M. le maréchal Lannes aura à la pointe du jour toute son artillerie dans ses intervalles, et dans l'ordre de bataille où il a passé la nuit.

« L'artillerie de la garde impériale sera placée sur la hauteur, et la garde sera derrière le plateau, rangée sur cinq lignes, la première ligne composée des chasseurs, couronnant le plateau.

« Le village qui est sur notre droite sera canonné avec toute l'artillerie du général Suchet, et immédiatement attaqué et enlevé.

« L'empereur donnera le signal; on doit se tenir prêt à la pointe du jour.

« M. le maréchal Ney sera placé, à la pointe du jour, à l'extrémité du plateau, pour pouvoir monter et se porter sur la droite du maréchal Lannes, du moment que le village sera enlevé,

et que, par là, on aura la place du déploiement.

« M. le maréchal Soult débouchera par le chemin qui aura été reconnu sur la droite, et se tiendra toujours lié pour tenir la droite de l'armée.

« L'ordre de bataille en général sera, pour MM. les maréchaux, de se former sur deux lignes, sans compter celle d'infanterie légère; la distance des deux lignes sera au plus de cent toises.

« La cavalerie légère de chaque corps d'armée sera placée pour être à la disposition de chaque général, pour s'en servir suivant les circonstances.

« La grosse cavalerie, aussitôt qu'elle arrivera, sera placée sur le plateau, et sera en réserve derrière la garde pour se porter où les circonstances l'exigeraient.

« Ce qui est important aujourd'hui, c'est de se déployer en plaine; on fera ensuite les dispositions que les manœuvres et les forces que montrera l'ennemi indiqueront, afin de le chasser des positions qu'il occupe, et qui sont nécessaires pour le déploiement. »

Tandis que Napoléon ralliait ainsi toutes ses forces, les tenait dans sa main et se préparait à une attaque contre l'armée prussienne, qu'il croyait tout entière réunie devant lui ; le duc de Brunswick, qui le 12 avait eu toute son armée concentrée dans la plaine de Weimar (122 bataillons, 172 escadrons et plus de 400 pièces de canon), ne se doutant nullement le matin du 13 octobre qu'il allait être attaqué par Napoléon, qu'il croyait en pleine marche sur l'Elbe, avait ordonné les dispositions suivantes : « Le roi quittera aujourd'hui le camp de Weimar pour marcher jusqu'à Auerstædt et aller prendre le jour suivant la position de Freybourg, ayant sa droite à l'Unstruth et le front le long de la Saale. Le prince de Hohenlohe est destiné à couvrir le flanc droit de cette marche, pour lequel objet il doit rester dans son camp de Capellendorf, jusqu'à ce que le duc de Weimar se soit rapproché du général Rüchel, qui doit, en attendant, occuper un camp sur les hauteurs de Lehenstædt, près de Weimar. En même temps, on donne au prince l'ordre de ne pas attaquer l'ennemi, en lui déclarant qu'il s'attirerait la

plus sévère responsabilité s'il contrevenait à cet ordre. »

Ainsi, lorsque tout se préparait pour une attaque formidable de la part des Français, le roi de Prusse et son général en chef s'éloignaient, emmenant avec eux les deux tiers de l'armée. Ce fut cette détermination qui donna lieu le lendemain au fait si extraordinaire de deux grandes batailles livrées à cinq lieues de distance, sans que les généraux en chef le sussent; ce sont les batailles d'Auerstædt et d'Iéna.

Avant d'arriver à la journée du 14, je dois dire que l'empereur Napoléon avait adressé de Géra une lettre au roi de Prusse, qu'il chargea l'un de ses officiers d'ordonnance, Eugène de Montesquiou, de porter. On lisait dans cette lettre les phrases suivantes : « La guerre est donc faite entre nous, l'alliance rompue pour jamais; mais pourquoi faire égorger nos sujets? Je ne prise point une victoire qui sera achetée par la vie d'un bon nombre de mes enfants. Si j'étais à mon début dans la carrière, et si je pouvais craindre les hasards des combats, ce langage serait tout à fait déplacé. Sire, Votre Majesté sera

vaincue; elle aura compromis le repos de ses jours, l'existence de ses sujets, sans l'ombre d'un prétexte. Elle est aujourd'hui intacte et peut traiter avec moi d'une manière conforme à son rang; elle traitera avant un mois dans une situation différente. » Il terminait ainsi : « Je prie Votre Majesté de ne voir dans cette lettre que le désir que j'ai d'épargner le sang des hommes et d'éviter à une nation qui, géographiquement, ne saurait être l'ennemie de la mienne, l'amer repentir d'avoir trop écouté des sentiments éphémères qui s'excitent et se calment avec tant de facilité pour les peuples. »

On n'a, en général, vu dans cette démarche qu'une espèce de ruse de guerre pour jeter de l'incertitude dans l'esprit du roi au moment du combat et gagner du temps; au reste, Montesquiou, arrêté par les Prussiens, fut retenu par le prince de Hohenlohe, et la lettre ne parvint au roi qu'à Auerstædt, lorsque la lutte était déjà engagée.

Le roi parti avec l'armée principale, Hohenlohe restait dans la plaine d'Iéna avec 40,000 Prussiens et Saxons; derrière lui, à deux lieues,

était le général Rüchel avec 25,000; c'étaient donc 65,000 hommes environ qui allaient se trouver devant Napoléon.

Le prince de Hohenlohe, s'attendant à voir arriver les Français par Magdala, avait placé son quartier général et sa droite à Capellendorf, sa gauche s'étendait jusqu'à la Schnœcke.

Chose à peine explicable, rien de ce qui s'était passé dans la journée du 13, ni l'engagement de son avant-garde avec Lannes, ni tout ce grand mouvement de troupes qui se faisait sur sa gauche et sur ses derrières, ni l'occupation du Landgrafenberg, ne lui avaient fait pressentir quel péril le menaçait; aussi toute l'armée prusso-saxonne, sans se douter de l'ouragan qui allait fondre sur elle, sommeillait paisiblement, comptant même, pour le lendemain 14, sur un jour de repos.

Cependant, dès quatre heures du matin, Napoléon faisait appeler le maréchal Lannes et lui donnait ses derniers ordres. Il fallait avant tout sortir de l'espace étroit où on était entassé, quitter les flancs de la montagne, ses ravins, et descendre dans la plaine pour s'y développer et y

faire en quelque sorte son champ de bataille. La nuit était encore close. Dès que les divisions Suchet et Gazan eurent pris les armes, l'empereur, à la lueur des torches, passa devant les rangs : « Soldats, leur disait-il, l'armée prussienne est coupée comme l'était Mack à Ulm, le même jour, l'année dernière; elle ne combat plus que pour échapper; le corps qui se laisserait percer serait déshonoré. Ne redoutez pas cette cavalerie si vantée; opposez-lui des carrés fermés et la baïonnette. » Et ces hommes, frissonnant encore d'une nuit froide et humide, se réchauffant et s'exaltant à ces paroles, criaient: *Vive l'empereur!* et ne pensaient plus qu'à marcher en avant. Il fallut encore attendre une heure; l'obscurité disparaissait à peine lorsqu'à six heures l'empereur donna le signal. Le jour se levait au milieu d'un brouillard tellement épais qu'on ne pouvait distinguer les objets à quelques pas; mais le terrain avait été reconnu avec soin la veille par l'empereur lui-même, et, à défaut d'autre direction, on put se guider par les pentes. Les deux divisions du cinquième corps, Suchet à droite, Gazan à gauche, précédées de



nombreux tirailleurs, commencèrent à descendre du Landgrafenberg. Bientôt on entendit éclater la fusillade et les rouges lueurs des coups de fusil apparaître à travers le brouillard. On se battit d'abord sans se voir; puis, peu à peu, il y eut quelques éclaircies. Les Prussiens occupaient le bois de Closewitz; on finit par les en débusquer. Nous avions pour nous tout à la fois l'offensive et le brouillard; nous savions où nous voulions porter nos coups, l'ennemi n'apercevait l'attaque que lorsqu'il était trop tard pour y parer; aussi, dans le désordre qui en résulta, dans un mouvement de retraite, ils laissèrent entre nos mains vingt-deux pièces de canon. Le succès avait été rapide, et le cinquième corps avait conquis son champ de bataille: il occupait l'espace compris entre Lutzerode et Closewitz.

A peu près au même moment, la division Saint-Hilaire, du corps du maréchal Soult, arrivait par la route de Swetzen et le Raugthal, et attaquait brusquement les troupes du général Holzendorf, chargées de couvrir la gauche de l'armée prussienne et de maintenir les communications avec Dornbourg, les coupait

et les rejetait pour toute la journée en dehors du champ de bataille. Ainsi, à dix heures, l'avant-garde de Hohenlohe, commandée par Tauenzien, avait été complétement refoulée; on s'était débarrassé d'Holzendorf, et l'armée française pouvait librement se déployer sur un terrain découvert. Pour le moment, Napoléon semblait se contenter de ce succès, voulant attendre l'arrivée d'autres troupes et celle de la cavalerie de réserve.

Quant aux Prussiens, le prince de Hohenlohe, malgré tout ce qui s'était déjà passé, malgré tous les avis qu'il recevait, ne voulait pas croire à une attaque sérieuse. S'étant porté à son camp de Capellendorf, il avait même fait rentrer des troupes qui prenaient les armes; puis, sur les instances du général Gravœrt, il se décida à le laisser partir avec sa division et la brigade saxonne de Dyhrn, en tout vingt bataillons; bientôt enfin, plus complétement renseigné et ouvrant les yeux à la gravité de la situation, se faisant suivre par trente escadrons de cavalerie prussienne et saxonne, il se hâta de conduire lui-même toutes ces troupes vers Vierzehn-

heiligen. Ayant fait déployer son infanterie, il arrêta la première ligne à mille pas en arrière du village ; la cavalerie était disposée en échiquier, toute prête à la soutenir et à descendre dans la plaine qui s'étendait par une douce pente jusqu'au bas de la position. Enfin, il plaça des batteries d'artillerie à droite et à gauche du village; les troupes saxonnes sous les ordres du lieutenant général Zeschwitz occupaient la chaussée qui va d'Iéna à Weimar, faisant face à Remderode. C'est par là que devait arriver Augereau, débouchant du Muhlthal et gravissant les pentes du Flohberg.

Pendant l'intervalle de repos qui succéda aux premiers mouvements, et tandis que les Prussiens faisaient leurs préparatifs, le maréchal Ney, impatient de prendre quelque part à la lutte, et voyant que ses divisions d'infanterie n'arrivaient pas, avait pris le général Colbert avec son avant-garde, et pénétrant, malgré tous les obstacles, à la gauche du maréchal Lannes, il était venu se camper avec ses 4,000 hommes en face du centre de la position de l'ennemi.

Son impatience avait été telle qu'il avait laissé

en route plusieurs de ses aides de camp, qui le matin le cherchaient au milieu du brouillard. L'un d'eux, Saint-Simon [1], était tombé au milieu d'un parti prussien ; grâce à sa bravoure, à son adresse, il s'en était débarrassé, bien qu'ayant reçu trois coups de sabre. A ce moment il fut rencontré par l'adjudant-commandant Jomini, qui, attaché au quartier général de l'empereur, avait obtenu pour ce jour d'accompagner le maréchal Ney, près duquel nous l'avons vu dans la campagne précédente, et tous deux le rejoignirent. Ils le trouvèrent dans les fonds entre Krippendorf et Vierzehn-heiligen, avec son avant-garde.

Le bataillon de grenadiers et le bataillon de voltigeurs occupaient la droite ; à gauche étaient les deux bataillons du 25e léger ; puis, un peu en arrière et sur la gauche, se trouvaient rangés en colonne par escadrons le 10e de chasseurs et le 3e de hussards, dont les pelisses gris de fer se confondaient avec le brouillard.

Je crois devoir donner ici quelques détails sur cette troupe, que mon père avait l'honneur de

[1] Marquis, duc de Saint-Simon, mort général de division, sénateur.

commander, et avec laquelle le maréchal Ney se proposait d'aborder l'ennemi comme s'il eût eu avec lui tout son corps d'armée.

Quelques noms éclatants s'imposent à l'histoire, elle-même en proclame quelques-uns; parfois éblouie par le rang, la position, elle en met en lumière qui ne mériteraient que l'oubli, tandis que de cette foule qui a été l'instrument du succès de quelques-uns, et à laquelle en masse on prodigue l'épithète d'héroïque, à peine si le hasard fait surgir quelques noms [1].

Compagnons d'armes de mon père, je veux rappeler ici des noms trop vite oubliés, attirer sur vous quelques reflets d'une gloire qui vous est due, et, si ce livre doit vivre, vous arracher à cette mort profonde qui est l'oubli.

Le bataillon de grenadiers et le bataillon de voltigeurs étaient sous les ordres du major Lozivi; Rippert commandait les grenadiers; Lamour, aide de camp du maréchal Ney, les voltigeurs.

Dans le 10e de chasseurs étaient le chef d'es-

[1] Thousands fall to deck some single name (Lord Byron's, *Childe Harold*).

cadron Lapointe, le capitaine Saint-Léger, les sous-lieutenants d'Astorg et Malet.

Dans le 3e de hussards se trouvaient deux hommes dont certes je n'aurais pas besoin de rappeler les noms glorieusement connus : le major Laferrière et le chef d'escadron Domon, tous les deux depuis généraux de division distingués.

Un lien puissant unissait tous ces hommes entre eux ; ils avaient combattu, souffert et triomphé ensemble; pleins d'une confiance mutuelle, fiers d'une gloire commune, ils n'aspiraient qu'à l'augmenter.

Il était dix heures environ lorsque le voile de brouillard se déchira tout à coup, et l'on put apercevoir l'armée prussienne rangée en bataille, son infanterie couverte par le village, à droite et à gauche des batteries soutenues par une nombreuse cavalerie. Cet aspect, tout imposant qu'il fût, n'était pas fait pour intimider l'intrépide maréchal. Informé que le corps d'Augereau allait déboucher sur sa gauche, Ney pensa qu'en s'établissant entre un petit bois qui était à sa gauche et le village, toute la droite de l'ennemi

pourrait être coupée. Par la direction des feux qu'il entendait sur sa droite, le résultat lui semblait assuré.

« Malgré le peu de forces dont je pouvais disposer, dit-il, je résolus de faire charger sur les pièces d'artillerie, qui m'incommodaient beaucoup. » Il donna l'ordre au général Colbert de prendre sa cavalerie et de les enlever.

Il fallait d'abord monter un peu, puis on trouvait un terrain plat qui s'étendait jusqu'à la batterie; au centre de la position était un petit taillis ; la distance à franchir était de mille mètres environ. Le général Colbert fit partir le 10e de chasseurs en colonne par escadrons ; protégé par le taillis, il longe la gauche du bois, puis arrive à la hauteur de la batterie, se rabat brusquement à droite, tombe sur les pièces, sabre les canonniers et s'empare de treize canons. Prévoyant ce qui devait arriver, le général Colbert avait ordonné au 3e de hussards de suivre à distance le mouvement du 10e de chasseurs, en profitant également du petit bois. En effet, à peine le 10e de chasseurs s'était-il emparé de la batterie, que, désuni par sa charge et par le succès même,

il est chargé par les cuirassiers de Henckel, les dragons de Prittwitz, des dragons saxons, et commençait à être ramené, lorsque le 3e de hussards, changeant de direction à droite, se jette sur leur flanc et les arrête.

Pendant ce temps, le maréchal, pour protéger le ralliement de sa cavalerie, avait fait former deux carrés à ses voltigeurs et à ses grenadiers. Les cuirassiers de Henckel arrivèrent sur eux; les carrés, immobiles, les laissent approcher jusqu'à vingt pas et ouvrent leur feu. Déjà intimidés par la fière contenance de cette infanterie, accueillis par une vive fusillade, voyant les hussards sur leur flanc, les cuirassiers se retirent.

L'empereur, qui du haut du Landgrafenberg suivait le déploiement de ses colonnes, avait été étonné d'entendre le feu recommencer avec vivacité avant qu'il en eût donné le signal. Sa surprise fut grande lorsqu'il apprit que c'était Ney, qu'il croyait encore loin en arrière, qui était déjà aux prises avec l'ennemi. Son premier mouvement fut celui d'une vive contrariété, car cette attaque prématurée pouvait déranger ses plans,

et, à ce moment encore, il comptait avoir affaire à toutes les forces de l'ennemi ; mais lorsque, s'approchant de Vierzehn-heiligen, il vit l'audace héroïque avec laquelle le maréchal et sa petite troupe s'obstinaient encore à vaincre, lorsqu'on eût pu les croire écrasés, il se hâta d'y envoyer le général Bertrand, son aide de camp, avec le 9e de hussards et le 21e de chasseurs. A l'approche de ce renfort, la cavalerie ennemie, déjà ébranlée, hésitante, prit la fuite.

Dans ce rude combat, où la cavalerie avait joué le premier rôle, Lapointe, chef d'escadron au 10e de chasseurs; Laferrière, major; et Domon, chef d'escadron au 3e de hussards, avaient été blessés ; un des aides de camp de mon père avait eu la cuisse traversée d'un coup de mitraille; mon père lui-même avait eu le haut de sa botte emporté par un éclat d'obus, qui lui avait légèrement effleuré le genou ; il était revenu de la mêlée ses habits percés, déchirés, et le sabre qu'il portait avait reçu une entaille profonde de plus d'un pouce du coup porté par un colonel prussien qui fut tué. Sa blessure était heureu-

sement légère, car la journée était loin d'être finie pour lui.

Le maréchal Ney était donc resté maître de son terrain et avait eu l'avantage; toutefois, il reconnut que ce n'était pas seulement avec des hussards et des chasseurs qu'il pouvait entamer une ligne d'infanterie couverte par une formidable artillerie, et il résolut de se borner à faire des démonstrations qui pussent empêcher l'ennemi de reprendre l'offensive.

Voyant sa droite appuyée par le maréchal Lannes, il fit marcher vers Vierzehn-heiligen son bataillon de voltigeurs, qui se réunit au 40e de ligne de la division Suchet, et tous deux s'emparèrent de ce village. Le bataillon de grenadiers occupa le petit bois au centre de la position, et le 25e léger la lisière du bois à gauche. Dans cette position avancée, les troupes furent exposées à un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. Au milieu des balles et des boulets, le maréchal était, comme toujours, invulnérable, tandis qu'autour de lui étaient blessés le major Lozivi, le commandant des grenadiers Rippert, et plusieurs de ses aides de camp. Le feu

toutefois devint tellement violent, que le maréchal crut devoir faire un petit mouvement en arrière, de manière à être un peu protégé par les bois, mouvement qui se fit, dit-il, avec un aplomb sans exemple. Ce que le maréchal appelait une démonstration, et qui était par le fait un mouvement offensif audacieux, avait eu pour résultat d'attirer l'attention de l'ennemi sur cette partie du champ de bataille, et de favoriser les attaques du maréchal Lannes sur la gauche de l'ennemi. Jusqu'à ce moment, nous n'avions en ligne que le corps de Lannes et l'avant-garde de Ney. L'artillerie des Prussiens, bien placée, avait pris quelque supériorité. Le prince de Hohenlohe, croyant à un succès, écrivait au général Rüchel d'arriver au plus vite pour le décider. Cependant, à deux reprises différentes, avec la division Grawœrt, la brigade saxonne Cerrini, et soutenu par sa cavalerie, il avait vainement tenté de reprendre Wierzehnheiligen ; le couvrant alors de ses obus, il l'avait incendié.

Il préparait une grande attaque avec toute son infanterie; sa nombreuse cavalerie était placée

de manière à prendre en flanc les colonnes françaises, lorsqu'il reçut du lieutenant général Zeschwitz, qui commandait les Saxons, l'avis que du haut de la Schnœcke on apercevait de grosses colonnes ennemies sur la droite, et qu'en même temps des troupes nombreuses d'infanterie et d'artillerie se dirigeaient de Cospoda et de Closewitz sur Vierzehn-heiligen. Le prince de Hohenlohe n'entendait plus à sa gauche, du côté de Rodgen et de Stobra, le canon d'Holzendorf. Il y avait donc fort à craindre qu'il ne fût découvert de ce côté; sa droite était menacée; il allait enfin avoir affaire au centre à des forces considérables; il ne pensa plus qu'à maintenir sa position jusqu'à l'arrivée de Rüchel, mais il n'en eut pas le temps. Le moment décisif était arrivé. Tout à la fois il est assailli à sa droite par le corps d'Augereau, le général Heudelet gravissant la Schnœcke, la division Desjardins attaquant Isserstædt; Lannes et Ney se précipitent sur le centre, tandis que la gauche de l'armée prussienne débordée est prise à revers par les divisions de Soult. L'impétuosité des attaques françaises devient irré-

sistible. Vierzehn-heiligen, Krippendorf, où le combat s'était longtemps maintenu, sont dépassés; la division Grawœrt est rejetée sur Klein-Ramstedt; le feu des Prussiens se ralentit, celui de l'artillerie française redouble, et, balayant une plaine découverte, porte un affreux ravage dans les rangs de l'ennemi. Le prince de Hohenlohe essaye en vain de faire un changement de front en arrière en s'appuyant sur sa droite; mais il n'y avait plus moyen de ralentir une retraite qui se changeait en déroute. Profitant du désordre des Prussiens, quelques régiments de cavalerie légère, la seule cavalerie qui fût sur le champ de bataille, se lancent avec impétuosité. Treilhard, à la tête du 9e et du 10e de hussards, Durosnel, avec le 7e et le 21e de chasseurs, font une charge hardie et brillante; Colbert, avec ses deux fidèles régiments, le 10e de chasseurs et le 3e de hussards, se jette à plusieurs reprises sur l'infanterie, et, partout où elle essaye de se reformer, la brise et la culbute. Ces charges à *outrance*, comme les appelle Savary [1], qui en était témoin, combinées avec la marche en avant

[1] *Mémoires du duc de Rovigo*, t. II.

d'une infanterie victorieuse, achèvent de mettre dans le désordre le plus complet l'ennemi, qui fuit à la débandade. Drapeaux, hommes, canons, tombent en notre pouvoir. Devant le front des attaques du maréchal Ney seulement se trouvaient plus de quatre-vingts pièces abandonnées.

Tout fuyait pêle-mêle au hasard, lorsqu'à la hauteur de Capellendorf on aperçoit le corps de Rüchel. Au lieu de se jeter sur notre flanc, ce qu'il pouvait faire, il tente de se mettre en travers du torrent, ayant bravement déployé ses dix-sept bataillons formés sur deux lignes, et placé en potence derrière sa gauche onze escadrons, auxquels s'était jointe une partie de la cavalerie saxonne.

A peine a-t-il fait quelques pas en avant, qu'il est assailli par les feux concentriques de toute la ligne française. L'artillerie du maréchal Soult prend sa gauche en écharpe; la brigade Wedel l'attaque de front, tandis que deux brigades d'infanterie de la division du corps d'Augereau se jettent sur sa droite. En vain sa cavalerie, chargeant avec vigueur, repousse-t-elle une brigade de dragons de la cavalerie de réserve,

la seule qui eût encore paru sur le champ de bataille (il était environ trois heures et demie); en vain les grenadiers prussiens croisent-ils la baïonnette avec les nôtres; les bataillons de gauche commencent à plier: le général Rüchel reçoit une balle dans la poitrine, le désordre gagne, la gauche commence à fuir, et bientôt tout le reste du corps est entraîné dans la même confusion que l'armée qu'il avait essayé, mais trop tard et vainement, de sauver. Une heure avait suffi pour compléter sa destruction.

Pendant que s'accomplissait cette partie principale du drame, le corps saxon sous les ordres de Niesenmanckel et du lieutenant général Zeschwitz s'étant maintenu à l'extrême droite, entre le bois d'Isserstædt et le ravin de Schwabhauser, sa gauche étant découverte par la défaite de l'armée prussienne, il se trouvait complétement isolé. Alors, attaqué par la division Heudelet, menacé d'être tourné par les divisions d'infanterie du corps du maréchal Ney, qui commençaient à arriver; ayant déjà sur ses derrières la cavalerie française, la plus grande partie de l'infanterie fut obligée de se

rendre, quelques escadrons de cavalerie purent seuls se faire jour.

Un dernier mais impuissant effort fut encore tenté par le prince de Hohenlohe. Il avait un instant réussi à réunir quelques bataillons et de la cavalerie au bas de Weibich, un peu en-deçà de Weimar; mais ils furent bientôt dispersés. A quatre heures, il n'y avait plus un seul corps organisé entre Iéna et Weimar; c'étaient des milliers d'hommes fuyant au hasard, chacun comme il pouvait.

On rapporte qu'à cette vue Napoléon s'écria : « Voilà une monarchie en bien bon état! » Puis il ajouta avec un geste de menace : « Je vous apprendrai à vous mêler de mes affaires! » Il y a dans ces mots plus de l'homme que du grand homme; il trahissait ainsi, dans un moment de colère, son irritation à l'égard de la Prusse; et voulant consommer la ruine d'une armée qu'il croyait encore être l'armée prussienne tout entière, il poussa toutes les troupes qui lui arrivaient dans la direction de Weimar, lançant sur ce champ de bataille, où il n'y avait plus que des vaincus, les dragons et les six mille cuirassiers

de Murat. Cet ouragan de fer se précipite, pousse ces masses en désordre, y redouble la confusion, et portant au loin l'épouvante arrive jusque dans Weimar, où Murat poursuit encore ces tristes débris qui se hâtent de fuir.

Impatients d'avoir une part dans la lutte, rien n'égalait l'ardeur de ces cavaliers; toutefois ils ne furent que les ouvriers de la dernière heure. Quelques historiens, et de ceux qui ont le plus d'autorité, les ont traités comme tels en leur attribuant une part plus grande que celle qui leur est due; lorsqu'ils arrivèrent, la victoire était complète, ils n'eurent plus qu'à en ramasser les trophées. Des hommes tels que Murat, d'Hautpoul, Grouchy et les braves gens qui les suivaient ont assez de gloire pour qu'on ne leur attribue pas ici une part égale à celle de leurs frères d'armes, les chasseurs et les hussards, qui avaient supporté tout le poids du jour[1].

Les trophées de la bataille étaient : 60 dra-

[1] Voir à cet égard le témoignage de Mathieu Dumas, *Précis des événements militaires*, tom. XVI; le duc de Rovigo, tom. II; le baron de Canitz, *Histoire de la Cavalerie*.

peaux, 200 pièces de canon, dépouilles sanglantes dont se sont toujours enorgueillis les hommes. Quant aux résultats, ils étaient immenses : c'était toute une armée dispersée, détruite.

Le jour commençait à baisser. Napoléon, suivant sa coutume, parcourut le champ de bataille, et plus d'une fois descendit de cheval pour faire ramasser des blessés, et aider parfois lui-même à les relever et à les ranimer par quelques gouttes d'eau-de-vie. Il s'arrêtait surtout aux endroits où la mort avait entassé le plus de victimes, examinait la position : s'il y trouvait des Français, il s'assurait par l'uniforme, par le numéro des boutons, à quel corps ils appartenaient. On le voyait chercher sur ces visages glacés par la mort s'il rencontrerait encore quelque signe de vie ; sa main alors interrogeait le cœur, et celui qui jetait les hommes par milliers sur les champs de bataille se montrait heureux lorsqu'il en avait au moins sauvé un.

L'armée bivouaqua sur le terrain qu'elle occupait lorsque finit la journée : le corps du maréchal Soult aux environs de Schwabsdorf, sur la rive droite de l'Ilm ; le maréchal

Ney, avec son infanterie, occupait Weimar; les troupes du maréchal Lannes étaient placées à l'embranchement des routes d'Iéna et de Nauenbourg; Augereau à la gauche de Weimar.

L'empereur rentra à Iéna; il ne savait pas encore toute la grandeur de son triomphe.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

L'empereur apprend la victoire d'Auerstædt. — Gloire de Davout. — Désorganisation de l'armée prussienne. — Weimar. — La duchesse Amélie. — Le général Colbert et le bulletin d'Iéna. — Erfurth se rend. — Ordre du jour du maréchal Ney. — Combat de Halle. — Les prisonniers saxons mis en liberté. — Davout entre à Berlin. — Potsdam, capitulation de Spandau. — Entrée de Napoléon à Berlin. — Murat fait capituler à Prenzlow le prince de Hohenlohe. — Stettin se rend. — Magdebourg; le général Colbert bloque la rive droite. — Prise de la ville; 22,000 prisonniers. — Le 6e corps à Berlin.

Bien avant dans la nuit, arriva l'adjudant général Louis Romeuf, annonçant une grande victoire. Le maréchal Davout avait barré le passage à l'armée prussienne, commandée par le roi en personne, et l'avait complétement battue.

Napoléon pouvait à peine croire ce qu'il entendait; 26,000 hommes en avaient défait et mis en déroute plus de 60,000.

Le duc de Brunswick, le maréchal Mollendorf, le général Schmettau étaient frappés à mort, le prince Guillaume de Prusse était blessé,

près de dix mille hommes étaient restés sur le champ de bataille.

A côté du maréchal Davout, des hommes dont le nom était déjà glorieux venaient d'acquérir un immortel renom : c'étaient les généraux Gudin, Morand, Friant, près desquels il faut placer les généraux Daultane et Petit. Les trois divisions de Davout avaient eu 270 officiers et 7,000 sous-officiers et soldats tués ou blessés. La seule division Gudin comptait 134 officiers et 3,500 sous-officiers et soldats tués ou blessés, c'est-à-dire la moitié au moins de ce qu'elle comptait d'hommes. Ainsi, dans la même journée, à la même heure, à cinq lieues de distance, deux grandes batailles avaient été livrées, et de part et d'autre on avait ignoré cette double lutte.

Bien des sentiments durent traverser l'âme de Napoléon en apprenant ces nouvelles ; son triomphe était plus grand qu'il ne l'avait cru, au-delà de ce qu'il attendait. Sans doute il était avant tout dû à ses combinaisons stratégiques, mais enfin la grande gloire d'Iéna pâlissait un peu devant celle d'Auerstædt. Enfin il apprenait

que si l'un de ses lieutenants avait fait plus qu'il n'attendait, il en était un autre qui n'avait pas fait ce qu'on pouvait en attendre : c'était Bernadotte. Le peu d'amertume que Napoléon rencontrait dans son triomphe put alors se dépenser sur un homme que d'ailleurs il n'aimait pas plus qu'il n'en était aimé.

Pendant la journée du 14, Bernadotte, placé avec un corps de 20,000 hommes et une nombreuse cavalerie entre Nauenbourg et Iéna, avait, dans la matinée, par les motifs les plus mesquins de vanité, ou ce qui est pis encore par de tristes sentiments d'envie, de jalousie, refusé de se joindre à Davout qui lui offrait même de prendre le commandement des deux corps d'armée. Dans la journée, alors que Davout, pressé par une armée plus que double de la sienne, étant près de succomber, dépêchait officier sur officier pour le supplier de lui envoyer au moins deux divisions de cavalerie dont il pouvait disposer, il l'avait impitoyablement refusé, se renfermant dans l'exécution littérale de l'ordre qu'il avait reçu de se porter à Dornbourg. Ainsi, durant toute cette journée

du 14, pendant qu'à sa droite il pouvait voir les masses prussiennes et juger du désastre qui menaçait Davout, tandis qu'à sa gauche il entendait gronder le canon d'Iéna, les 20,000 hommes qui eussent pu être d'un si grand poids dans les destinées du jour restèrent inutiles.

Il faut convenir que la justification est difficile. La seule que Bernadotte essaya fut de dire que Dornbourg était un point par lequel les Prussiens pouvaient faire leur retraite, et que d'ailleurs il avait ordre de l'occuper.

Lorsque l'empereur sut tous ces détails, il montra la plus vive indignation. « Cela est si odieux, dit-il, que si je le faisais traduire à un conseil de guerre, il serait fusillé; j'aime mieux ne pas lui en parler, je lui crois assez d'honneur pour qu'il reconnaisse lui-même qu'il a fait une action honteuse sur laquelle je ne lui déguiserai pas ma façon de penser [1]. » Tout cela grandissait la gloire de Davout, qui, ainsi abandonné, livré à lui-même, avait su par son

[1] Voir les deux lettres qu'il lui adressa, l'une le 21, l'autre le 23 octobre 1806. *Correspondance de Napoléon*, n. 11041 et 11080.

habileté, son héroïque fermeté, par l'indomptable énergie qu'il avait inspirée à ses troupes, changer un désastre probable en la plus éclatante victoire.

Napoléon, qui d'abord avait cru à quelque exagération dans les rapports, reconnut toute la grandeur et le mérite du succès. Il écrivit à Davout : « Vous et votre corps d'armée avez mérité mon estime et ma reconnaissance. » Il voulut quelques jours après que les vainqueurs d'Auerstædt entrassent les premiers dans Berlin, et que les clés de la ville fussent apportées à Davout. Toutefois, dans le bulletin daté du 15 octobre, Auerstædt semble n'être qu'un épisode de la bataille d'Iéna.

Tout a été dit sur la supériorité tactique que montrèrent les Français dans ces deux batailles, sur l'expérience, la vigueur de leurs chefs, d'un autre côté sur le dévouement avec lequel les généraux prussiens se conduisirent : trente furent mortellement atteints ou grièvement blessés. Mais il est un point qui provoque l'étonnement, et sur lequel il est, je crois, important d'insister. Pour peu qu'on ait suivi les détails

qui précédèrent la rencontre des deux armées, on doit être frappé de l'incertitude, pour ne pas dire de l'ignorance où de part et d'autre on était de la position de l'ennemi : ainsi, Napoléon aperçoit tout à coup l'armée prussienne du haut du Landgrafenberg, il la suppose réunie tout entière et ignore que le gros de cette armée marche sur Freybourg. Davout, de son côté, ignore complétement que des forces aussi considérables sont devant lui. Le roi de Prusse et le duc de Brunswick ignorent de même où est Napoléon, qu'ils croient marcher sur l'Elbe, tandis qu'il est devant eux. Hohenlohe enfin, dont les avant-postes font depuis vingt-quatre heures le coup de fusil avec les Français, reste plongé dans la plus profonde sécurité et ne fait aucun préparatif pour recevoir une bataille dont il n'a aucune idée.

Il reste donc avéré que Napoléon lui-même était fort mal renseigné sur les mouvements de l'ennemi, bien que dans tous ses ordres il répétât sans cesse : « Envoyez des coureurs pour savoir des nouvelles. » Le duc de Rovigo, Savary, dit tout crûment que sous ce rapport « notre cava-

lerie était dirigée sans intelligence ». On voit qu'il en était de même chez les Prussiens, et que les principes de Frédéric et les leçons de Ziethen étaient oubliés.

Ne pourrait-on trouver une explication à cet oubli du rôle de la cavalerie légère, dans une tendance qu'on rencontre à toutes les époques, tendance qui, à force de vouloir l'améliorer, la régulariser, finit par l'alourdir et faire en définitive de la cavalerie légère de la cavalerie de bataille?

La nuit qui avait suivi cette double bataille et cette double défaite porta au comble le désordre et la désorganisation dans l'armée prussienne. Le duc de Brunswick, Mollendorf, étaient mourants; Hohenlohe arrivait dans la matinée du 15 à Denstedt, avec 60 cavaliers à peine. Le roi, cherchant à gagner Weimar qu'il ne savait pas encore occupée, tomba au milieu des fuyards d'Iéna et apprit alors la grandeur de son désastre.

On n'était convenu d'aucun lieu de ralliement; aucun ordre n'était plus donné; les troupes sans direction suivaient, pour ainsi dire

au hasard, les routes qui se trouvaient devant elles : les unes prirent celle d'Erfurth, les autres celle de Colloda, le plus grand nombre se dirigea sur Sommerda. Souvent les colonnes se croisaient, se mêlaient, s'encombraient aux passages des ponts, et de cette rencontre résultait une nouvelle confusion que ne faisait qu'accroître à chaque instant la crainte d'un ennemi infatigable qu'on savait être, non-seulement sur ses derrières, mais qu'on rencontrait déjà devant soi.

Dans de tels moments, la fermeté abandonne les plus braves, et celui qui sur le champ de bataille résiste encore, quoique vaincu, alors que le vertige de la fuite s'est emparé de lui, ne pense qu'à échapper : les liens de la discipline disparaissent, les chefs ne pensent plus à commander, ou sentent leur impuissance, et bientôt, dans ces masses confuses, le plus grand nombre n'a plus d'autre pensée que de se soustraire au péril commun en fuyant isolément.

L'influence de cette désorganisation fut telle, que les deux divisions de réserve du général Kalkreuth, qui avaient quitté intactes le champ

de bataille d'Auerstædt, s'étaient en partie dispersées pendant la nuit, et ne comptaient plus le matin que 8 ou 10 bataillons réunis. Ce ne fut que le surlendemain de la bataille, le 16 octobre, que le prince de Hohenlohe rencontra le roi à Sonderhausen, et apprit quelques nouvelles de l'armée qui avait combattu sous ses ordres à Iéna.

Le roi lui donna le commandement de toutes les troupes, en indiquant Magdebourg comme lieu général de rassemblement; lui-même allait essayer de couvrir Potsdam et Berlin, et, s'il n'était plus temps de se reformer sur l'Oder, de rassembler ses troupes sur la Vistule.

Dès le 14, Murat, avec ses dragons, ses cuirassiers et la cavalerie de Ney, était entré dans Weimar à la suite de ceux qu'il poursuivait. La ville de Gœthe, de Schiller, ce séjour de la poésie, des rêves, de l'esprit, de la littérature, naguère encore si paisible, retentissait sous les pieds des chevaux du vainqueur.

Le général Rapp, que l'empereur avait envoyé près de Murat, raconte qu'ils allèrent trouver la duchesse Amélie qui n'avait point voulu

quitter Weimar. Ils la trouvèrent entourée de ses dames et furent frappés de son calme et de sa dignité. Murat fut logé au château. Quant au maréchal Ney, toujours un peu offusqué de la dignité d'Altesse et par le souvenir de ses vieilles querelles avec Murat, il se contenta d'une auberge de la ville.

Mon père, après avoir poussé son avant-garde sur la route d'Erfurth, était venu le rejoindre. La blessure qu'il avait reçue, un peu plus sérieuse qu'elle n'avait paru d'abord, l'empêcha de marcher et même de monter à cheval pendant quelques jours. Ce fut de Weimar qu'il donna de ses nouvelles. Je lis dans cette lettre : « J'ai été trop occupé pour écrire, Édouard s'en est chargé. J'ai été assez heureux pour bien servir. Un [1] de mes aides de camp a été blessé, l'autre [2] a eu son chapeau percé de balles. J'ai été légèrement blessé, dans huit jours j'en serai quitte ; tout cela n'est rien, je repars ce soir. »

Ce qu'il ne dit pas, d'autres se sont chargés de le dire. Que de fois j'ai entendu parler

[1] Le capitaine Desfossés.
[2] Le lieutenant Brunel.

d'Iéna, de cette charge du 10e de chasseurs, qui, sous le feu de la ligne ennemie, en présence d'une nombreuse cavalerie, s'empare d'une batterie, la réduit au silence, tandis que le 3e de hussards habilement posté, attendant au passage les cuirassiers ennemis qui ramenaient les chasseurs, se jette hardiment sur leur flanc, les arrête et dégage à la fois le 10e de chasseurs et les petits carrés d'infanterie, au milieu desquels l'intrépide maréchal Ney faisait tête à l'orage.

C'est d'ailleurs le maréchal lui-même, qui dans son rapport donne tous ces détails, et qui, après avoir prodigué tous les éloges à son avant-garde, demande pour son chef le grade de général de division. Les termes dont il se sert, à la fois simples et sévères, témoignent d'une opinion depuis longtemps formée : « Le général Colbert a, dit-il, soutenu sa réputation de talent et de courage ; il fera un excellent général de division. »

Dois-je ajouter que Jomini, qui était présent, dit, dans son Précis de l'art de la guerre[1] : « La

[1] Tome II, p. 577 et 578.

charge audacieuse de la faible cavalerie de Ney sur l'artillerie du prince d'Hohenlohe à la bataille d'Iéna, est un exemple de ce qu'on peut faire en pareil cas. »

Enfin, comme on a pu le voir, la journée ne s'était pas terminée là pour le général Colbert; ce fut vers la fin de la bataille qu'il fournit ces charges réitérées, *à outrance*, qui lui valurent l'insigne honneur d'être cité en ces termes dans le 2e bulletin de la grande armée : « Le général de brigade Colbert, à la tête du 3e de hussards et du 10e de chasseurs, a fait sur l'infanterie ennemie plusieurs charges qui ont eu le plus grand succès[1]. » On voit qu'il était en droit de dire « qu'il avait bien servi »; expression modeste sans doute, mais qui, par sa simplicité même, fait mieux juger de la satisfaction intérieure qu'il éprouvait.

Si peu de capitaines ont su, comme Napoléon, gagner des batailles, nul peut-être ne sut comme lui tirer parti de la victoire. Ainsi qu'il l'a dit lui-même, après une bataille, ce

[1] 8e bulletin de la grande armée. *Correspondance de Napoléon*, t. XIII, n. 11018.

qui fait la différence entre deux armées qui en sont venues aux mains, ce n'est pas la perte matérielle que l'une d'elles a subie. La différence est souvent peu sensible; ainsi à Auerstædt, si les Prussiens laissèrent 10 mille hommes sur le champ de bataille, les Français eurent plus de 7 mille hommes tués ou blessés; parfois même il est arrivé que c'est l'armée victorieuse qui a fait les plus grandes pertes. A Albuera [1], où les Anglais furent vainqueurs, ils avaient perdu plus de monde que nous. Il en avait été de même, en remontant plus haut, à Malplaquet, une des plus sanglantes batailles qui aient jamais eu lieu, où la perte de l'ennemi fut plus considérable que la nôtre [2].

Ce qui constitue la véritable différence, c'est que d'un côté, il y a des vainqueurs, et de l'autre côté il n'y a plus que des vaincus, que la victoire exalte les uns, double, décuple leurs forces, tandis que la défaite abat, détruit, dans une proportion plus grande encore celles des

[1] Espagne, 1811.

[2] L'armée française, commandée par Villars, perdit 13 mille hommes; les alliés vainqueurs, conduits par Eugène et Marlborough, en perdirent plus de 20 mille (1709).

autres. En un mot, le vainqueur a conquis l'ascendant moral. C'est alors qu'il faut frapper sans relâche, précipiter le désordre qui s'est emparé des esprits, désordre qui s'accroît par lui-même, et finit par arriver au comble, livrant alors les bataillons, les corps entiers à quelques mains hardies, et faisant tomber les remparts des villes devant quelques hussards.

Napoléon n'était donc pas homme à s'endormir sur le doux oreiller d'une double victoire. Aussi, dans la nuit du 14 au 15, avait-il déjà donné l'ordre au grand-duc de Berg, soutenu par le maréchal Ney, de s'emparer d'Erfurt, à Soult de se porter sur Buttelstedt, à Lannes et à Augereau de se former en avant de Weimar, à Bernadotte, dont les troupes n'avaient pas encore combattu, de se porter d'Apolda sur Halle, « donnant tête baissée sur tout ce qu'il rencontrerait. »

Dans l'ardeur de cette poursuite, de graves excès furent commis. De même que la panique s'était emparée des vaincus, de même une espèce de rage, de fièvre, s'était emparée des vainqueurs, et il fallut que la voix des plus il-

lustres chefs se fît entendre, pour arrêter ces désordres. Il me paraît digne d'intérêt de voir quel était leur langage, à quels sentiments ils croyaient devoir s'adresser.

« Je dois, disait le maréchal Ney, rappeler les soldats français à l'honneur et à leur devoir : des dégâts inouïs ont été commis, quelques misérables souillent un nom dont tous les militaires doivent soutenir l'éclat. » Puis, après avoir fait appel à la vigilance et à la fermeté des officiers, il ajoute : « Plein de confiance dans l'honneur des grenadiers français, je recommande à chaque compagnie la surveillance sur les traînards et les pillards[1]. »

Si le maréchal parlait ainsi, c'est qu'il savait qu'il serait entendu. Sans doute, il y avait derrière ses paroles une sanction terrible, mais avant tout, il s'adressait aux sentiments d'honneur, de devoir, au respect dû au nom français.

Depuis lors, on s'est moqué de l'exaltation de tels sentiments, on a cherché à les ridiculiser en leur donnant un nom ridicule. Grâce à Dieu, on n'y a pas encore réussi, et j'aime à croire que

[1] Nordhausen, 18 octobre 1806. Archives du dépôt de la guerre.

l'armée française de nos jours comprendrait encore le langage du maréchal Ney.

Davout devait gagner Leipsig et se mettre en mesure de devancer l'ennemi sur l'Elbe. Dès le 16, Erfurth, où s'étaient réfugiés le vieux maréchal Mollendorf et le prince d'Orange, capitulait, ainsi que les deux forteresses qui dominent la ville. On y trouva 14 mille hommes dont 8 mille blessés.

Blücher n'échappa, à Weissenstein, à la division de dragons du général Klein, que par un subterfuge et en affirmant sur l'honneur qu'un armistice avait été conclu. Soult ne se laissa pas ainsi abuser par le général Kalkreuth et lui enleva dans divers combats, à Greussen et à Nordhausen, quatre mille hommes et vingt-cinq pièces de canon.

Le 17 octobre, Bernadotte forçait les portes de Halle et dispersait, après une énergique résistance, un corps de 12 mille hommes, commandé par le duc Eugène de Wurtemberg. Davout enfin entrait dans Leipzig.

Pour peu qu'on jette les yeux sur la carte, on verra quel avantage donnaient à Napoléon, non

pas seulement les grands succès qu'il venait d'obtenir, mais la conception primitive de son plan stratégique, qui tout d'abord l'avait placé sur le flanc de l'armée prussienne et sur le chemin le plus court pour la devancer sur Berlin et sur l'Elbe.

L'empereur, en se rendant à Weimar, où il établit son quartier général, avait reçu en route une lettre du roi de Prusse qui demandait un armistice. Il se contenta de répondre « que la campagne était à peine commencée, et qu'il voulait d'abord recueillir les fruits de sa victoire. » Un des premiers fut la neutralité de la Saxe, et bientôt son entrée dans la confédération du Rhin. Dès le début de la campagne, l'empereur avait adressé aux Saxons une proclamation, où se remarquaient les passages suivants : « Saxons, les Prussiens ont envahi votre territoire ; j'y entre pour vous délivrer. Ils ont dissous violemment le lien qui unissait vos troupes, et ils les ont réunies à leur armée. Vous devez répandre votre sang, non-seulement pour des intérêts étrangers, mais encore pour des intérêts qui vous sont contraires.....

« Saxons, votre sort est maintenant dans vos mains. Voulez-vous rester incertains entre ceux qui vous mettent sous le joug, et ceux qui veulent vous protéger?

« Mes succès assureront l'existence et l'indépendance de votre prince, de votre nation. Les succès des Prussiens vous imposeraient d'éternelles chaînes. Demain ils demanderaient la Lusace, et après-demain la rive de l'Elbe; mais, que dis-je? N'ont-ils pas tout demandé? N'ont-ils pas tenté depuis longtemps de forcer votre souverain à reconnaître une souveraineté, qui, vous étant imposée immédiatement, vous effacerait du rang des nations? Votre indépendance, votre constitution, votre liberté, n'existeraient plus qu'en souvenir, et les mânes de vos ancêtres, des braves Saxons, s'indigneraient de vous voir réduits sans résistance, par vos rivaux, à un esclavage préparé depuis longtemps, et votre pays rabaissé jusqu'à devenir une province prussienne. »

Paroles prophétiques, dont la réalisation s'approche de jour en jour. Dès lors, elles touchaient trop au vrai des choses pour ne pas pro-

duire une impression profonde. Néanmoins, les troupes saxonnes, réunies aux Prussiens, exposées aux premiers coups, s'étaient vaillamment conduites.

On se rappelle qu'à la bataille d'Iéna, le corps commandé par le lieutenant général Zeschwitz, qui formait l'extrême droite, après avoir tenu ferme jusqu'à la fin, ayant été complétement isolé et entouré, avait été fait prisonnier presque en entier.

L'empereur fit réunir à Weimar la plupart des officiers de ce corps (trois cents environ), et, s'adressant à eux, leur dit : « Je n'ai pris les armes que pour assurer l'indépendance de la nation saxonne, et m'opposer à ce que votre pays soit incorporé à la monarchie prussienne ; mon intention est de vous renvoyer tous chez vous, si vous me donnez votre parole de ne point servir contre la France. Votre souverain, dont je connais les qualités, a montré une extrême faiblesse en cédant aux menaces des Prussiens et en les laissant entrer sur son territoire. Il faut qu'ils restent en Prusse et ne se mêlent en rien des affaires de l'Allemagne. Les Saxons doivent

être réunis à la confédération du Rhin, sous la protection de la France; cette protection n'est pas nouvelle, puisque depuis deux cents ans, sans la France, ils eussent été envahis par l'Autriche ou par la Prusse. »

Tous s'empressèrent de prêter le serment qui leur était demandé, et s'engagèrent également pour leurs soldats. L'empereur les renvoya au nombre de six mille, et, le 12 décembre suivant, l'électeur de Saxe, faisant alliance offensive avec la France, entrait dans la confédération du Rhin avec le titre de roi.

Tandis que les colonnes éparses de l'armée prussienne, sous les ordres d'Hohenlohe, Kalkreuth, Blücher, pressées par Murat, Soult et Ney, s'étant jetées dans le Hartz, étaient obligées de parcourir un grand arc de cercle pour gagner Magdebourg, Napoléon, occupant la corde de cet arc, poussant rapidement sur Berlin avec les corps de Lannes, Bernadotte, Davout et sa garde, allait s'emparer de la capitale et les devancer sur l'Oder en les coupant de toutes leurs communications.

Six jours après Iéna, l'Elbe avait été franchi

à Dessau et à Wittenberg. Le 24 octobre, les Français entraient dans Potsdam, vainement défendue par l'ombre du grand Frédéric. Napoléon y prit l'épée du grand capitaine, et l'envoya à l'hôtel des Invalides, à Paris. Pourquoi? Ce trophée arraché à une tombe ajoutait-il à sa gloire?

Le 25, il laissait au corps de Davout l'honneur d'entrer le premier dans Berlin, réglant lui-même les détails de cette marche triomphale des héros d'Auerstædt. « Faites votre entrée dans le plus grand ordre et par division; chaque division ayant son artillerie et marchant à une heure de distance l'une de l'autre. »

Le même jour, le maréchal Lannes faisait cerner Spandau par sa cavalerie légère, et sommait le gouverneur, qui se rendait sans résistance le surlendemain.

L'empereur entra bientôt lui-même dans Berlin. La division de cuirassiers du général Nansouty, rangée en bataille des deux côtés de l'avenue de Dresde, formait la haie; l'infanterie de la garde était conduite par le maréchal Lefebvre; puis venaient les grenadiers à cheval.

C'était après eux, et suivi de ses chasseurs à cheval, que marchait Napoléon; il passa sous l'arc de triomphe élevé pour le grand Frédéric. Il y avait à peine quatorze jours que la guerre était commencée, et c'était au milieu des sentiments les plus divers de surprise, d'inquiétude, de crainte, même aussi parfois d'admiration, qu'apparaissait, aux regards étonnés des habitants de Berlin, cet homme extraordinaire. Il était entré de même l'année précédente dans Vienne[1]. Ainsi, dans l'espace d'une année, quelques jours avaient suffi pour vaincre les deux grandes monarchies de l'Allemagne.

Il faut se reporter aux temps les plus reculés de l'histoire, aux époques pour ainsi dire fabuleuses, pour retrouver un pareil spectacle, pour voir ainsi des nations envahies, des rois, des peuples mis tout à coup à la merci du vainqueur. Et cette fois, ce n'étaient pas les cohues de Darius fuyant devant la pique des Macédoniens. Non, ces nations vaincues, qui voyaient leurs foyers envahis, leurs plus glorieux souve-

[1] Il y a toutefois une différence : Napoléon avait épargné à Vienne l'entrée triomphale.

nirs devenus la proie de l'étranger, étaient des nations braves, des plus guerrières qui fussent au monde, qui, elles aussi, avaient eu leurs jours de gloire, de triomphes, et possédaient à l'égal de leurs adversaires tous les moyens de défense et d'attaque que pouvait fournir la science militaire.

Mais ce n'était pas tout : il était dit que de cette grande armée dont la Prusse était si fière il y avait peu de jours encore, à peine si quelques milliers pourraient échapper.

Comme nous l'avons vu, le roi Frédéric-Guillaume avait un instant espéré que le prince de Hohenlohe, auquel il avait donné le commandement de toutes ses troupes après Iéna, pourrait reformer sous le canon de Magdebourg les nombreux débris qui se seraient réfugiés dans cette place. Mais la poursuite de Murat, de Soult et de Ney avait été tellement rapide, que les colonnes françaises, poussant les colonnes ennemies, arrivaient en même temps qu'elles et les refoulaient dans la ville. Le nombre des troupes qui s'y entassait augmenta la confusion; aussi Napoléon mandait-il : « Magdebourg est

une souricière qui attire aujourd'hui tous les hommes égarés depuis la bataille ; il faut donc maintenant battre le pays à quinze ou vingt lieues ; alors on ramassera beaucoup de monde. »

Hohenlohe y était arrivé le 20 ; il y apprit le combat de Halle, la marche rapide des Français débordant par la droite et gagnant Berlin. Il n'y avait plus dès lors à penser à la possibilité de se maintenir sur l'Elbe ; il résolut donc de se porter le plus vite possible vers l'Oder et de gagner Stettin. La route la plus directe est par Brandebourg et Berlin ; il ne pouvait la prendre sans s'exposer à rencontrer nos colonnes. Il y en a une autre plus au nord par Rathenow, Ruppin, Zehdenick, Prenzlow, enfin Stettin.

Il partit le 23, prenant cette direction, emmenant avec lui vingt-huit bataillons et dix-neuf escadrons ; le gros de sa cavalerie, qui était cantonné vers Glandau, l'ayant rejoint avec d'autres troupes d'infanterie, il se trouva, le 25, à la tête de cinquante bataillons et de cent cinquante-neuf escadrons.

Mais, au lieu de marcher rapidement au but et en masse, il éparpilla ses troupes pour avoir

des vivres, sans avoir même le soin de faire flanquer et couvrir sa droite par sa nombreuse cavalerie, qu'il porta au contraire à son extrême gauche vers Wittstock; son infanterie marcha sur New-Ruppin, et il dirigea une faible avant-garde de cavalerie sur Zehdenick.

C'est à Zehdenick que se confondent les deux routes qui mènent à Stettin, celle que suivait Hohenlohe et celle venant de Berlin par Oranienbourg, et par laquelle pouvaient déboucher les Français. Zehdenick était donc le point qu'il fallait gagner à tout prix et en forces avant eux. Mais, pour cela, il eût fallu marcher plus vite que ne le faisaient les Prussiens. Lorsqu'ils avaient fait six lieues par jour, ils croyaient avoir fait tout ce qui était possible, tandis que les Français en faisaient douze ou treize [1].

Ce fut le 24, que l'empereur apprit qu'une colonne considérable, sortie de Magdebourg, se dirigeait vers le Nord. Murat, après avoir poursuivi dans le Hartz les colonnes ennemies, sommé en passant Magdebourg et battu le pays autour de cette place, venait d'arriver à Potsdam.

[1] Lettre du maréchal Lannes.

L'empereur lui ordonna de porter immédiatement sa cavalerie légère à Oranienbourg, pour de là pousser des partis dans toutes les directions, et, dès qu'on aurait connaissance de l'ennemi, le poursuivre à outrance avec ses deux divisions de dragons et tout son monde. Le maréchal Lannes devait le suivre et le soutenir avec son infanterie.

Le général Lasalle, qui commandait l'avant-garde de Murat (5e et 7e de hussards), fut bientôt sur la trace des Prussiens. Dès le 27, il arrive à Zehdenick, tombe sur la faible avant-garde de Schimelpening, et la disperse.

Hohenlohe, qui espérait être lui-même le 27 à Zehdenick, le lendemain à Prenzlow, gagner ensuite le défilé de Locknitz et se trouver en sûreté le 29 à Stettin, était à Gransee, lorsqu'il apprit la défaite de son avant-garde. Renonçant alors à suivre la route directe, il se jeta à gauche pour gagner Botzenbourg, en passant par Furstenberg et Lychen, où il pensait retrouver Blücher avec une partie de la cavalerie. Quant à Murat, toujours précédé par Lasalle, qui marchait sur Mittenwalde, faisant éclairer sa gauche

par la cavalerie légère de Milhaud, il marchait lui-même au centre avec ses deux divisions de dragons. Ce fut dans cette marche vers Wichmansdorf, dans un pays coupé par des étangs, que la division du général Grouchy rencontra les gendarmes de la garde, l'un des plus beaux régiments de l'armée prussienne. C'étaient les jeunes et brillants officiers de ce régiment, qui naguère avaient été aiguiser leurs sabres sous les fenêtres du ministre de France à Berlin. Les Prussiens longeaient un étang ; les tourner, les assaillir, les culbuter, fut l'affaire d'un instant ; un seul peloton échappa à la honte de capituler en rase campagne, ce qui n'est jamais permis à la cavalerie[1].

Hohenlohe, instruit de ce nouvel échec, eut un instant la pensée de se jeter encore plus à gauche, de se diriger sur Passenwalk, et de gagner ainsi Lochnitz et Stettin sans passer par Prenzlow. Ce parti l'eût peut-être sauvé; mais, mal renseigné par ses coureurs, croyant que les Français n'avaient pas encore pu atteindre Prenzlow, comptant d'ailleurs trouver là des vivres et des

[1] Voir les instructions de Frédéric.

fourrages pour sa troupe harassée, affamée, il résolut de revenir sur cette ville, et ce fut là sa faute.

Le 28, à huit heures, la tête de colonne des Prussiens entrait dans Prenzlow par la route d'Anklam ; mais déjà les hauteurs qui dominent la ville étaient occupées par la cavalerie du général Lasalle, et quelques-uns de ses hussards avaient pénétré dans les faubourgs.

Le maréchal Lannes, qui avait devancé son infanterie, voulant intimider Hohenlohe en lui faisant croire à la présence de son corps d'armée, le fit sommer de se rendre ; cette proposition fut rejetée. Pendant ce temps, Murat, n'ayant que sa cavalerie, prit rapidement ses dispositions pour entrer dans Prenzlow.

Il donna l'ordre au général Lasalle de pénétrer dans la ville et de charger tout ce qu'il rencontrerait; en même temps, il fait avancer par la gauche la division de Grouchy, qui traverse la rivière de Golmitz, se jette sur le flanc droit de la colonne prussienne, pendant qu'une batterie d'artillerie légère, avantageusement placée, foudroyait leur avant-garde. Les Prussiens essayent de répondre; leur artillerie est enlevée, la co-

lonne coupée; le régiment du roi met bas les armes; l'arrière-garde, commandée par le prince Auguste de Prusse, après quelque résistance, subit le même sort. Hohenlohe, se voyant réduit à abandonner tout ce qui n'a pu traverser la ville, sort par la route qui conduit à Stettin, ferme les portes derrière lui, et essaye une fois dehors de se reformer. Ce fut là que, débordé par ses deux flancs, ayant déjà perdu une partie de son monde, menacé par l'arrivée de l'infanterie de Lannes, il capitula avec dix-sept bataillons et dix-neuf escadrons.

Dès le lendemain, l'infatigable Lasalle était devant Stettin et faisait sommer le gouverneur, qui rendait à 600 hussards une ville forte, ayant 6,000 hommes de garnison, et 160 pièces de canon sur ses remparts.

Dans le même moment, à notre gauche, près de Passenwalk, une brigade de cavalerie légère, 13e de chasseurs et 9e de dragons, faisait mettre bas les armes à une colonne de 6,000 hommes de toutes armes. On vit, dans cette poursuite, des bataillons, des escadrons, se rendre à un ou deux hommes.

Sans doute ces faits sont extraordinaires ; ce dont ils témoignent surtout, c'est de la démoralisation de l'armée prussienne. « Elle est frappée d'une telle terreur, mandait Lannes à l'empereur, qu'il suffit qu'un Français se présente pour qu'on mette bas les armes[1]. »

Mais ce qui est digne d'admiration et doit à jamais servir d'exemple à ceux qui seront appelés à commander de la cavalerie, c'est l'activité, l'audace avec laquelle Murat poursuit l'ennemi, ne lui laissant pas un moment de répit[2], l'attaquant dès qu'il l'aperçoit, le tournant, le culbutant, et faisant enfin mettre bas les armes, avec de la cavalerie seulement et dix pièces d'artillerie légère, à un corps d'armée composé de toutes armes; fait peut-être

[1] Lettre de Lannes à l'empereur, 29 octobre 1806. (Dépôt de la guerre.)

[2] Cette ardente poursuite de Murat me rappelle une lettre du grand Frédéric à Zieten : « Mon cher lieutenant-général de Zieten, je vous recommande, avant toutes choses, de poursuivre l'ennemi à outrance, sans lui laisser le temps de respirer et de se reconnaître. Je veux croire que votre monde est fatigué, et même un peu harassé, mais songez que l'ennemi l'est mille fois davantage, et qu'il vous importe de le pousser, de le poursuivre, de ne pas lâcher prise. » Puis, *de sa main :* « Mon cher Zieten, à l'époque où nous sommes, un jour de fatigues nous en procure cent de repos. Allons, général, toujours le cul sur la selle, toujours aux trousses de l'ennemi ! » (*Vie de Zieten*, par Mme de Blumenthal, Berlin, 1803.)

sans égal et sans précédent dans l'histoire militaire.

Si Murat se fût arrêté, s'il eût craint de fatiguer ses chevaux, s'il eût eu seulement un moment d'indécision, les Prussiens seraient entrés dans Stettin, qui se serait alors défendue, et les armées de Napoléon eussent peut-être été obligées de s'arrêter sur l'Oder, tandis qu'il put les porter sans obstacle jusqu'à la Vistule[1].

Blücher, qui, avec 10 mille hommes, avait dû se réunir à Hohenlohe, entrait à Botzenbourg, lorsqu'il apprit la capitulation de Prenzlow ; il se rabattit alors sur New-Strelitz, et, bientôt réuni aux troupes du duc de Weimar, alors commandées par le général Wining, il se trouva à la tête de 25 mille hommes environ. Son intention était de se jeter sur les derrières de l'armée française et de combattre entre Magdebourg et Hameln ; mais, traqué par les troupes de Bernadotte, de Soult, et par l'infatigable cavalerie de Murat, après plusieurs combats où les troupes prussiennes montrèrent une fermeté qu'elles

[1] Canitz, *Histoire de la Cavalerie*, pag. 163 et 164.

semblaient avoir perdue, Blücher, forcé dans Lubeck, fut obligé, le 6 novembre, à Ratkau, de se rendre avec ce qui lui restait de troupes.

Pendant que ces faits s'accomplissaient, Custrin, l'un des boulevards de la monarchie prussienne, ouvrait ses portes à un seul régiment du corps de Davout, commandé par le général Gauthier.

Restait enfin Magdebourg, dont le roi de Prusse avait un instant espéré se faire un point d'appui. Nous venons de voir que le prince de Hohenlohe en était sorti avec une armée, et quel avait été son sort.

Magdebourg renfermait encore des troupes considérables, et avait plus de six cents pièces de canon. Le développement de ses fortifications en rendait l'investissement très-difficile. Soult avait commencé à le faire ; puis, ayant été entraîné à la poursuite du corps du duc de Weimar, qui finit par lui échapper [1], le maréchal Ney seul resta chargé du siége ou plutôt du blocus.

[1] Ce fut ce même corps qui, sous les ordres de Wining, se réunit, comme nous l'avons vu, à Blücher.

Sans doute Magdebourg renfermait une armée au moins égale en nombre à celle qui l'attaquait; mais cette armée était composée des débris d'une armée vaincue, que les remparts et les six cents canons qui les défendaient ne mettaient pas à l'abri de cette démoralisation dont était frappée l'armée prussienne. La ville était d'ailleurs encombrée de blessés et de malades; il y régnait une confusion extrême, et les habitants de cette grande ville n'étaient nullement disposés à subir les chances d'une lutte, qui, quelle qu'en fût l'issue, ne pouvait désormais sauver une cause perdue. Le gouverneur, le général de Kleist, vieillard de quatre-vingts ans, infirme, avait rejeté les sommations qui lui avaient été faites; mais il était facile de comprendre qu'il n'attendait que des démonstrations sérieuses qui pussent lui servir de prétexte.

Le 23 octobre, la première division du 6e corps, sous les ordres du général Marchand, et la deuxième division, dont le général Vandamme venait de prendre le commandement, commencèrent le blocus sur la rive gauche de l'Elbe; un pont ayant été jeté à Schönebeck, le général

Colbert fut chargé de l'investissement sur la rive droite.

Les premiers jours furent employés à rejeter sous le canon de la place les détachements avancés de l'ennemi, puis à se retrancher dans des postes reliés entre eux de manière à former le blocus.

L'ennemi ayant tenté de faire une sortie du côté de Friedrichstadt pour se procurer des vivres et des fourrages, le général Colbert, avec 600 hommes du 6e léger, les compagnies d'élite du 39e, deux escadrons de cavalerie et deux pièces de quatre, enveloppa pendant la nuit les villages de Krakau, de Prester, les fermes qui les environnent, et emporta ou détruisit tout ce qui aurait pu servir aux assiégés, poussant ses postes à une portée et demie du canon de la place, de manière à ce que rien ne pût en sortir. Il occupait ainsi Biedritz-alt, Neu-Königsborn, Gommern et Peckau. Six compagnies de grenadiers étaient à Schönebeck, prêtes à le soutenir dans le cas d'une attaque de l'ennemi. Tous les jours on se canonnait, mais sans autre résultat que de tenir toujours la garnison en éveil et de la fatiguer.

Pendant que le 6e corps était employé à la pénible mais peu brillante mission de bloquer avec peu de monde une grande ville, dont les fortifications formaient un immense développement, on apprenait successivement la prise de Halle, de Custrin, de Spandau, puis enfin la capitulation du prince de Hohenlohe. Si ces nouvelles achevaient de porter le découragement dans Magdebourg, l'éclat de ces rapides succès faisait paraître d'autant plus triste et sévère aux assiégeants la tâche dont ils étaient chargés. Aussi, dans leur ardeur impatiente, dans cette émulation de gloire qui les animait, enviaient-ils le sort de leurs camarades.

« Vous êtes à Berlin entourés de succès et de gloire; nous sommes à ronger notre frein sous les murs de Magdebourg, » écrivait à Berthier le général du Taillis[1], chef d'état-major du 6e corps. Mon père, de son côté, écrivait au maréchal Ney : « Je suis glorieux comme Français des succès de nos armes; mais je vous avouerai que je suis peiné de ne pas y contribuer. Qu'avons-nous fait pour être *ainsi abandon-*

[1] 28 octobre, Schönebeck.

nés? » Encore un peu de patience, et eux aussi allaient avoir à offrir un magnifique trophée.

Le maréchal ayant proposé de bombarder la ville, l'empereur approuva son projet et prescrivit lui-même le mode de bombardement. D'après ses ordres, Berthier écrivit : « L'empereur pense que la manière la plus avantageuse serait de commencer le feu avec deux mortiers, une pièce de canon et un obusier ; deux heures après, quatre mortiers, deux obusiers et deux pièces de canon ; quatre heures après, six mortiers, trois pièces à boulets rouges et trois obusiers ; au bout de quarante-huit heures, huit mortiers, ce que vous avez d'obusiers et quatre grosses pièces à boulets rouges ; enfin, au bout de soixante heures, douze mortiers, vos six pièces de 24 et tous vos obusiers ; les habitants et la garnison ne pourront tenir à ce feu progressif.

« L'empereur a une grande confiance dans cette manière de tirer, et par là il est impossible qu'en trois jours, le commandant, quelque tenace qu'il soit, ne vous demande à capituler. »

Il n'en fallut pas tant, et dès le premier jour du bombardement, les habitants, rassemblés

sous les fenêtres du gouverneur, menaçaient de se révolter s'il ne rendait pas la place.

Le maréchal Ney fit alors faire une nouvelle sommation. Le général de Kleist rassembla un conseil de guerre; il y eut bien quelque discussion; mais que faire? La garnison était nombreuse, sans doute, mais composée d'éléments divers; on avait peu de subsistances; le nombre des malades augmentait chaque jour; on savait enfin que l'ennemi était maître de Berlin; la résistance ne pouvait sauver la monarchie, mais pouvait ruiner Magdebourg, et le temps n'était pas pour la Prusse aux désespoirs héroïques. On entra donc en pourparlers, et le 8 novembre fut signée une capitulation, par laquelle la ville de Magdebourg avec tout ce qu'elle renfermait, six cents pièces de canon et ses magasins, devait être remise aux Français. La garnison était prisonnière de guerre; les officiers seuls gardaient leurs armes et pouvaient sur parole retourner chez eux.

Le jour fixé pour la reddition de la place, le soleil se leva resplendissant pour éclairer le triomphe des uns et l'humiliation des autres.

Les deux divisions d'infanterie du 6e corps, dans leur plus grande tenue, étaient rangées en bataille, faisant face aux remparts, la gauche à la hauteur de la porte par laquelle devait sortir la garnison. Les troupes du général Colbert avaient leur gauche appuyée à la même porte; à leur droite vint se placer le maréchal avec son état-major, de manière à former avec l'infanterie les deux côtés d'un carré.

Le général de Kleist, sortit en tête de la garnison, passa devant le maréchal Ney, puis, s'étant placé à côté de lui, désignait les généraux et les colonels qui défilaient à la tête de leurs troupes; les colonnes tournaient alors à gauche, passaient devant le front de l'infanterie, puis, arrivées à l'extrême droite, déposaient leurs armes. Près de 22 mille hommes subirent ainsi la dure loi qui pèse sur les vaincus. Plus d'une fois on vit les malheureux officiers insultés, menacés par leurs soldats, qui leur reprochaient leur jactance de la veille et la honte du jour.

Les prisonniers furent immédiatement formés en trois colonnes et dirigés sur Mayence, sous la conduite du général Roguet.

Le 6e corps fit alors son entrée dans la ville, le 50e et le 59e de ligne en formèrent la garnison. Par une faveur du maréchal, qui voulut récompenser la conduite héroïque de son avant-garde à Iéna, dans la personne de son chef, le général Colbert fut nommé gouverneur de Magdebourg. Pendant quelques jours, il fut chargé de rétablir l'ordre dans cette ville.

Bientôt le 6e corps se remit en route et arriva à Berlin, où il passa la revue de l'empereur, qui se fit présenter ceux qui s'étaient le plus distingués, et distribua de nombreuses récompenses.

Magdebourg tombé, il n'y avait plus un seul point, un seul bataillon qui pût offrir quelque résistance, et Napoléon dominait en maître la monarchie de Frédéric, détruite comme par un coup de foudre.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

L'armée française sur la Vistule. — Les difficultés s'accroissent avec le succès. — Toute négociation rompue avec la Prusse. — Question polonaise. — Napoléon se décide à entrer en Pologne. — Murat à Varsovie. — Manifeste de l'empereur de Russie. — Proclamation de Napoléon. — L'armée russe. — Kamenski. — Benningsen. — Buxhowden. — Napoléon arrive à Varsovie. — Il attaque les Russes à Czarnowo. — Pultusk. — Golymin. — Napoléon et ses soldats. — Opérations de l'aile gauche sous Bernadotte et Ney. — Combats de Soldau. — Mlawa. — Avant-garde de Ney. — Guttstadt. — Heilsberg. — Bartenstein. — Le général Colbert poursuit les Prussiens jusqu'à Schippenbeil. — Lettres du général Auguste Colbert.

En six semaines, des succès inouïs avaient porté les armées françaises du Rhin à la Vistule. Pour la première fois les peuples de l'Occident, remontant vers le Nord, avaient atteint ces régions qui semblent être les confins de l'Europe civilisée.

On était au mois de novembre, Napoléon avait devant lui les vastes plaines de la Pologne, qui bientôt allaient se couvrir de neige et de frimas. La grandeur, la difficulté de l'entre-

prise, s'accroissaient par la grandeur même du succès. Qu'on suppose une victoire moins décisive dans les plaines d'Iéna, une marche pénible, chèrement disputée jusqu'à Berlin, alors de part et d'autre on eût pu traiter, d'un côté encore avec honneur, de l'autre avec modération, et sans prétentions exagérées.

Il y avait bien eu quelques tentatives de négociations; le roi de Prusse avait donné des pouvoirs au marquis de Luchesini et au général de Zastrow. Par un premier arrangement avec le général Duroc, la Prusse perdait ses États sur la rive gauche de l'Elbe, mais conservait Magdebourg. Cette ville ayant été prise sur ces entrefaites, et les Français avançant toujours, il ne fut plus possible de s'arrêter à cette convention; toutefois les plénipotentiaires prussiens, pour gagner du temps, signaient à Charlottenbourg une suspension d'armes, par laquelle ce qui restait de troupes prussiennes devait se retirer à Kœnigsberg, et les Français devaient occuper comme places de sûreté Colberg, Glogau et Breslau. Pendant la trêve, le roi de Prusse s'engageait à ne recevoir sur son territoire aucune

troupe étrangère, et s'engageait à faire rétrograder les troupes russes, qui, au nombre de 80 mille hommes, marchaient sur la Vistule.

Frédéric-Guillaume pouvait-il ratifier une semblable convention? C'eût été mettre le comble aux faiblesses d'une politique qui lui avait attiré le blâme de toute l'Europe; c'eût été enfin accepter la honte après avoir subi la défaite. Il est parfois des circonstances où le malheur, poussé à ses dernières limites, redonne aux âmes de l'énergie. Le roi de Prusse refusa donc de signer la convention de Charlottenbourg, et résolut de s'unir étroitement aux Russes; il invitait toutefois les cabinets de Saint-Pétersbourg et de Londres à se concerter sur les bases d'un traité à signer avec la France.

Napoléon était donc placé par ses succès mêmes en présence de difficultés sans cesse renaissantes; chaque pas en avant créait pour lui de nouveaux et redoutables problèmes. Ainsi, jeté par la victoire à cinq ou six cents lieues de la France, occupant par ses armées l'espace immense compris entre le Rhin et la Vistule, il fallait, à cette distance énorme, entretenir son

armée, conserver ses communications et contenir les vastes contrées qu'il avait laissées derrière lui. Devant lui s'avançaient les Russes avec une armée considérable, à laquelle devaient se réunir les débris de l'armée prussienne. Sur sa droite était l'Autriche, vaincue sans doute, mais qui, d'un moment à l'autre, pouvait intervenir dans la lutte; enfin, du moment où il franchissait la Vistule, se dressait devant lui cette grande question du rétablissement de la Pologne, la seule peut-être qu'il n'ait jamais osé trancher.

Et quel était l'ennemi que poursuivait Napoléon à travers tant d'obstacles, de difficultés et de périls? C'était l'Angleterre, l'Angleterre, foyer de toutes les coalitions contre la France, le seul de ses ennemis qu'il ne pût atteindre directement, et contre lequel il conçut le gigantesque projet du *blocus continental.*

Ce fut de Berlin qu'il lança le fameux décret qui mettait l'Angleterre en interdit, et lui fermait tous les marchés de l'Europe. Ce n'était d'ailleurs qu'une représaille; l'Angleterre avait déclaré la France en état de blocus, la France

déclarait à son tour le blocus des Iles-Britanniques.

Ainsi, tandis que l'Angleterre voulait absorber à son profit le commerce du monde, arrêter toute autre navigation que la sienne, Napoléon, à force de victoires, voulait exclure l'Angleterre du continent. C'est donc elle qu'il poursuit à travers l'Allemagne, la Russie; aussi disait-il à ses soldats : « Nous ne déposerons pas les armes que la paix générale n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies; nous avons conquis sur l'Elbe et l'Oder Pondichéry, nos établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles. »

Cependant les armées françaises, traversant la Pologne prussienne, s'avançaient sur Varsovie. Napoléon reçut à Posen, où il séjourna quelque temps, une députation solennelle de la grande Pologne, présidée par le comte Dzadinski, qui lui annonça la levée de ce qu'on appelait l'insurrection polonaise.

Bien peu d'années s'étaient écoulées depuis les dernières luttes de la Pologne; le nom de Kosciuszko était encore dans toutes les bouches;

on conçoit alors quelles espérances devait faire renaître, dans des cœurs tout frémissants encore, l'approche d'une armée française marchant contre les Russes. Napoléon, sans se prononcer complétement, exprima des sentiments sympathiques à la Pologne, et en dit assez pour favoriser un mouvement dont il pouvait tirer un grand parti.

Les généraux français, jugeant diversement les choses, contribuaient à entretenir l'incertitude dans son esprit. Ainsi, tandis que Murat, enivré par la réception qu'on venait de lui faire à Varsovie, entraîné par une ambition fort peu dissimulée, lui écrivait : « Former uue nation indépendante sous un roi étranger que Votre Majesté lui donnera, tel est le vœu des Polonais..... Que Votre Majesté déclare la Pologne indépendante et dise: Un tel est roi, et l'avenir est assuré[1]. ... » Lannes, de son côté, avec un jugement plus froid, plus sérieux, disait: « D'après tout ce que je vois et tous les renseignements qui me sont parvenus, la Pologne est

[1] Voir les pièces justificatives du XXVIe chapitre.

composée de deux classes d'habitants : la première est très-riche et par intérêt ne peut se séparer du roi de Prusse ; la seconde, et c'est la plus nombreuse, tient le milieu entre l'homme et la brute : ce sont des êtres sans aucune espèce d'énergie. Je prie Votre Majesté de croire avec confiance aux renseignements que je lui donne. Je suis convaincu que, si l'on veut chercher à les soulever, au bout de quelques jours ils seront plutôt contre nous que pour nous. Je suis fâché, Sire, qu'on juge de l'esprit polonais d'après celui des grandes villes : il faut considérer la misère et l'avilissement des campagnes. » Dans une autre lettre, datée du 17 novembre, Lannes ajoute : « Je suis presque convaincu qu'on ne pourra soulever les Polonais. » Davout enfin tenait un langage moins positif, mais à peu près semblable[1].

La réalité des choses se montrait à l'esprit clairvoyant et pratique de Lannes et de Davout, et cependant, envisagée dans son ensemble et en ne considérant que les apparences, la question polonaise semblait offrir le meilleur moyen de

[1] Voir les pièces justificatives du chapitre XXVI[e].

constituer dans le Nord de l'Europe une puissance capable de former une barrière contre la Russie. Qui mieux, en effet, que la Pologne, pouvait répondre à ce but dans l'intérêt de la France? N'était-ce pas la rappeler à un rôle qu'elle avait joué pendant plusieurs siècles? La même sympathie n'existait-elle pas toujours entre les deux nations? n'étaient-elles pas en communauté d'intérêts, de sentiments, par l'identité de religion et par certains rapports de caractère?

La France trouvait dans la Pologne une alliée naturelle; elle trouvait d'ailleurs la plus sûre garantie de la solidité de cette alliance dans la haine qui existait entre les Polonais et les Moscovites. En qui d'ailleurs la Pologne pouvait-elle espérer, si ce n'était en la France? N'était-ce pas enfin pour Napoléon un appui immense, incalculable, que de trouver à joindre à son armée, alors qu'il était isolé à l'extrémité de l'Europe, cent mille de ces braves Polonais dont les vaillantes légions lui avaient donné en Italie, en Allemagne, tant de preuves de courage et de dévouement?

Sans doute ces considérations étaient puissantes, Napoléon fut sur le point d'être entraîné; mais il en existait d'autres non moins sérieuses pour l'arrêter, ou tout au moins pour le faire hésiter.

Proclamer l'indépendance de la Pologne, c'était s'attaquer aux trois grandes puissances qui s'étaient partagé ses dépouilles, c'était à tout jamais cimenter leur alliance. Et d'ailleurs, suffisait-il de proclamer l'indépendance de la Pologne, pour la faire renaître, pour la constituer, pour créer un État puissant, solide, sur lequel on pût réellement s'appuyer? Toute son histoire n'était-elle pas là pour démontrer le contraire? Comment se faisait-il qu'une nation brave, chevaleresque, héroïque sur les champs de bataille, qui autrefois avait possédé un immense empire, s'étendant de la mer Baltique à la mer Noire, qui plus d'une fois avait planté ses étendards sur les murs du Kremlin, qui avait protégé l'Europe contre les Turcs et sauvé Vienne et l'empire, eût cependant constamment décliné depuis plusieurs siècles, perdant peu à peu ses provinces, et fini par tomber dans un tel état de désordre,

d'anarchie, d'affaissement, qu'elle subit le joug, et fut partagée, alors qu'elle comptait encore près de 14 millions d'habitants?

Le secret de ces tristes destinées ne s'explique que trop par la constante faiblesse du pouvoir exécutif, par les périls sans cesse renaissants d'une monarchie élective, au milieu d'une noblesse dévorée par la jalousie, l'esprit de faction, et qui considérait comme le plus précieux de ses priviléges cette insigne folie qu'on appelait le *liberum veto*, c'est-à-dire le droit qu'avait tout noble d'arrêter par son seul vote l'élection du souverain, de telle sorte que la haine ou le caprice d'un seul pouvait s'opposer au vœu de tous. Ajoutez à cela que la Pologne n'a jamais eu ni classe moyenne, ni frontières naturelles : c'était un édifice sans base et sans défense.

Tout eût été à refaire, à créer, à constituer, et l'expérience des siècles n'avait que trop démontré que c'était dans l'état social de la Pologne et dans le caractère de ses habitants que se trouvaient les causes de dissolution et de ruine.

Était-ce donc bien là un allié sur lequel la

France pouvait s'appuyer et qu'elle pût opposer avec succès aux grandes puissances du Nord ? Napoléon ne le crut pas. Quelques mots prononcés dans l'abandon d'une conversation intime résument sa pensée à cet égard : « J'aime les Polonais, disait-il à Rapp[1], après avoir reçu une de leurs députations : leur ardeur me plaît, je voudrais leur rendre leur indépendance, mais ce n'est pas aisé. Trop de nations ont partagé leurs dépouilles : l'Autriche, la Russie, la Prusse. Une fois l'étincelle enflammée, on ne sait où s'arrêterait l'incendie. Mes premiers devoirs sont envers la France, et je ne puis les sacrifier à la Pologne ; cela nous conduirait trop loin. » Napoléon revint donc un instant à la pensée première, de se servir de la Prusse pour former cet État intermédiaire qu'il voulait opposer comme barrière à la Russie. La Prusse, depuis deux siècles, avait présenté un spectacle tout opposé à celui de la Pologne : elle n'avait cessé de progresser, tandis que l'autre déclinait. En rendant à la Prusse tout ce qu'il venait de lui prendre, l'agrandissant même encore, il eût pu former

[1] *Mémoires du général Rapp.*

un État qui répondît à ses vues ; mais, lorsqu'il vit les armées prussiennes aussi rapidement dispersées ou détruites, les forteresses honteusement livrées, la monarchie tout entière disparaissant en quelques jours, il crut qu'il n'y avait plus de fonds à faire sur la Prusse, dont la faiblesse s'était montrée trop manifeste. D'ailleurs l'injure était trop grande, le ressentiment trop vif, pour qu'on pût jamais espérer de s'en faire une amie ; enfin le roi de Prusse ne voulait plus traiter, et, dans le cas où il y eût consenti, une paix partielle débarrassait-elle Napoléon des Russes et de l'Angleterre ?

Il résolut donc de poursuivre la guerre, et, ce parti une fois pris, de la porter en Pologne, au milieu d'un peuple disposé à le seconder, plutôt que d'attendre l'ennemi dans la Prusse maintenant abattue, mais qui pourrait bien au moindre échec de nos armes tenter de se relever. Il fallait à la fois tirer parti de la Pologne, sans cependant se fermer toute possibilité de rapprochement avec la Russie et sans fournir à l'Autriche prétexte de se mêler à la lutte. Il y aurait eu d'ailleurs une compensation à lui

offrir : la cession de la Silésie en échange de la Gallicie.

Enfin, dans la position si avancée, si précaire, où se trouvait l'armée française, il fallait mettre à l'abri des attaques de ses nombreux ennemis le vaste empire qu'il laissait derrière lui, et s'assurer des moyens de remplir les vides que la guerre, les fatigues, le climat allaient faire dans l'armée.

Sur tout le littoral immense qui s'étend du golfe de Gascogne jusqu'à la Hollande, partout un système de défense avait été prévu et organisé : il était en partie confié à des gardes nationales placées sous la vieille expérience des généraux Canclaux, Lamartillière et Rampon[1].

Par un sénatus-consulte, un appel de 80 mille hommes était fait par anticipation sur la classe de 1807. Déjà il en avait été de même l'année précédente. Les conscrits, partant des dépôts, étaient successivement envoyés à Mayence ; là, formés en régiments provisoires, ils rejoignaient l'armée pour y compléter les effectifs. De cette

[1] *Correspondance de Napoléon*, tome XIII, n° 11,131.

manière, on évitait les petits détachements, et les colonnes, traversant sans cesse le pays envahi, y maintenaient la tranquillité et la soumission. Les contingents de la confédération du Rhin furent employés à la réduction des places fortes ou à leur occupation. Des troupes enfin furent tirées de l'Italie.

Mais ce n'était pas tout encore : il ne fallait pas seulement contenir sous le joug et par la force la Prusse, la Hesse, le Hanovre, le Mecklembourg, etc. ; si on voulait en tirer des ressources, afin de poursuivre cette guerre lointaine contre la Russie, il fallait, après les commotions, les violences de la guerre, de la conquête, faire renaître, autant que possible, l'ordre, la régularité, afin que la vie sociale, les transactions, pussent y reprendre leur cours.

Pour atteindre ce but, Napoléon conserva les diverses administrations, maintenant les fonctionnaires de tout ordre ; seulement il les plaça sous la direction de gouverneurs généraux, d'intendants français ; de telle sorte qu'en tenant entre ses mains l'autorité suprême, les populations régies par les mêmes lois, le même mode

d'administration, n'étaient en contact qu'avec leurs nationaux.

Ce fut de cette manière qu'on prévint le désordre, les dilapidations, le gaspillage, suites habituelles de l'envahissement et de la conquête, et que, tout en exigeant beaucoup, Napoléon sut se ménager, se procurer des ressources considérables. Nous le verrons bientôt arriver à un résultat surprenant : celui d'avoir pu rassembler et entretenir sur les bords de la Vistule des forces numériques plus considérables que celles que l'ennemi avait pu réunir chez lui-même.

Enfin les regards de Napoléon ne s'arrêtaient pas au théâtre de la guerre proprement dit ; son coup d'œil portait plus loin et son génie embrassait un plus vaste ensemble.

Dans sa pensée, la Perse et l'empire ottoman, ces deux ennemis naturels de la Russie, devaient être pour lui des alliés, et pouvaient créer en sa faveur une puissante diversion ; aussi, dans la prévision d'une guerre avec cette puissance, n'avait-il rien négligé pour s'assurer leur appui.

La Perse, poussée par lui, restait toujours en

état de guerre avec la Russie et la forçait à entretenir une armée de trente mille hommes qui poursuivait autour de la mer Caspienne d'inutiles succès.

Quant à la Turquie, Napoléon, dès son avénement au pouvoir, avait fait tous ses efforts pour effacer le souvenir de l'envahissement de l'Égypte. Le sultan Sélim, ébloui par le génie de Napoléon, par le spectacle de sa prodigieuse destinée, tout récemment encore impressionné par la grande victoire d'Austerlitz, où venaient d'être vaincues les deux puissances dont il avait le plus à redouter, était de plus en plus favorablement disposé.

Dès le mois de juin, aux premières prévisions d'une guerre dans le Nord, l'empereur avait envoyé à Constantinople le général Sébastiani, esprit fin, pénétrant, caractère ferme et résolu. Jeune et brillant général, les blessures qu'il avait reçues dans la dernière campagne n'étaient pas encore cicatrisées lorsqu'il arriva à Constantinople.

Déjà deux fois il avait rempli près de Sélim de délicates missions. Bientôt il eut pris assez

d'ascendant sur ce prince pour lui faire déposer les deux hospodars de Moldavie, Ipsilanty et Morosi, nommés par l'influence de la Russie. C'était plus qu'il n'en fallait pour fournir un prétexte de guerre. L'empereur Alexandre pensait que, dans le cas où la lutte s'engagerait entre la Prusse et la France, il n'aurait à y prendre qu'une part secondaire. Croyant voir, au milieu du conflit des puissances occidentales, l'occasion de pousser les limites de son empire jusqu'au Danube, il donna immédiatement l'ordre au général Michelson d'envahir les principautés danubiennes. Une armée russe de 60 mille hommes franchit le Dniester, le 3 novembre, et poussa sans rencontrer d'obstacles jusqu'aux frontières de la Servie.

Bientôt les nouvelles du désastre de la Prusse arrivèrent jusqu'à Saint-Pétersbourg, mais il était trop tard. Napoléon, franchissant la Vistule, au lieu d'avoir devant lui les forces réunies de la Russie, ne trouva que les corps d'armée destinés à servir d'auxiliaires aux Prussiens.

Le premier était de 50 mille hommes : 78 bataillons, 125 escadrons, 8 batteries de position

et 4 d'artillerie légère, le tout formant quatre divisions, sous les ordres des généraux Ostermann-Tolstoy, Galitzin, Sacken et Sedmaratzki. Le commandant en chef était Benningsen, Hanovrien, depuis longtemps au service de la Russie. Il passait pour un militaire instruit, mais n'avait pas l'habitude des grands commandements ; il était ambitieux, hardi, mêlant à son audace beaucoup de forfanterie. C'est lui qui, conduisant les assassins de Paul Ier, et les voyant hésiter, leur cria en leur montrant où était caché l'empereur : « Le voilà ; si vous hésitez, je vous fais massacrer tous. »

Derrière cette première armée en arrivait une seconde commandée par le général Buxhowden. Bien qu'elle comptât à peu près le même nombre de bataillons et d'escadrons que l'autre, comme les pertes considérables qu'elle avait faites à Austerlitz n'avaient pas été réparées, son effectif ne s'élevait qu'à 36 mille hommes au plus. Ses quatre divisions étaient sous les ordres des généraux Tutschakow, Anrepp, Essen et Doctorow. L'ensemble des troupes russes au commencement de la campagne était de 85 mille hommes

et 36 batteries d'artillerie, auxquelles il faut ajouter les débris de l'armée prussienne sous les ordres du général Lestocq, formant un corps de 18 mille hommes (23 bataillons, 74 escadrons et 10 batteries).

Le 30 novembre seulement, lorsque les Français entrèrent à Varsovie, Alexandre donnait pour commandant en chef à ses troupes le vieux feld-maréchal Kamenski, qui, dans les guerres de Catherine, avait montré de l'énergie : choix, disait l'empereur Alexandre [1], désigné par l'opinion publique. Ou le czar était bien mal renseigné, ou l'opinion publique était bien mal inspirée, car les écrivains russes eux-mêmes ne parlent que de son ineptie et de sa férocité [2].

En même temps, Alexandre adressait à ses peuples un manifeste : « Bonaparte, y était-il dit, après s'être emparé de la couronne de France, après avoir, à force ouverte, par fourberies, par artifices, étendu son pouvoir sur des contrées qu'il dévaste, menace la Russie que le ciel protége. C'est à vous d'empêcher que ce

[1] Dans sa déclaration du 30 novembre.
[2] Voir les mémoires du comte de Ségur.

destructeur de la paix, de la foi et du bonheur des peuples, séduise les chrétiens orthodoxes. Il a foulé aux pieds tout principe et toute vérité; il a prêché en Égypte le Coran de Mahomet, proclamé son mépris pour les ministres de la sainte Église de Jésus-Christ, convoqué en France des synagogues juives. Vous aimez vos semblables, fuyez le persécuteur des chrétiens; vous désirez être sauvés, opposez des obstacles insurmontables à l'exécution de ses desseins. Il ose se lever contre Dieu et contre la Russie; prouvez que vous êtes les défenseurs du Très-Haut et de votre patrie. Chassez ce monstre, punissez sa barbarie contre tant d'innocents dont la voix crie et s'élève vers le ciel. Dieu entendra la prière de ses fidèles; il vous couvrira de son pouvoir, il vous environnera de sa grâce, et vos exploits seront célébrés par l'Église et par la patrie; des couronnes immortelles et un séjour d'éternelle félicité vous attendent[1]. »

Ces paroles retentirent d'un bout à l'autre de l'empire et remuèrent profondément l'enthousiasme religieux et patriotique.

[1] *Mémoires d'un homme d'État*, p. 375 et 376, tome IX.

Voici maintenant le langage que Napoléon tenait à ses troupes : « Soldats, il y a aujourd'hui un an, à cette heure même, que vous étiez sur le champ mémorable d'Austerlitz ; les bataillons russes, épouvantés, fuyaient en déroute ou, enveloppés, rendaient les armes à leurs vainqueurs. Le lendemain ils firent entendre des paroles de paix ; mais elles étaient trompeuses : à peine échappés, par l'effet d'une générosité peut-être condamnable, aux désastres de la troisième coalition, ils en ont ourdi une quatrième. Mais l'allié sur la tactique duquel ils fondaient leur principale espérance n'est déjà plus. Ses places fortes, ses capitales, ses magasins, ses arsenaux, 280 drapeaux, 700 pièces de bataille, cinq grandes places de guerre, sont en notre pouvoir. L'Oder, la Warta, les déserts de la Pologne, les mauvais temps de la saison, n'ont pu vous arrêter un moment. Vous avez tout bravé, tout surmonté ; tout a fui à votre approche.

« C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne : l'aigle française plane sur la Vistule.

Le brave et infortuné Polonais, en vous voyant, croit revoir les légions de Sobieski de retour de leur mémorable expédition.

« Soldats, nous ne déposerons point les armes que la paix générale n'ait affermi et assuré la puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies. Nous avons conquis sur l'Elbe et l'Oder Pondichéry, nos établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles.

« Qui donnerait aux Russes le droit d'espérer de balancer les destins ? Qui leur donnerait le droit de renverser de si justes desseins ? Eux et nous, ne sommes-nous pas les soldats d'Austerlitz[1] ? NAPOLÉON. »

C'était ainsi que, faisant l'un et l'autre appel à la justice de leur cause, les deux souverains, dans un langage fort différent, surexcitaient l'ardeur de leurs peuples.

Depuis trois mois, l'armée française n'avait cessé de marcher ou de combattre ; arrivée sur les bords de la Vistule, au lieu du repos qu'elle

[1] *Correspondance de Napoléon*, tome XIV, n° 11, 352.

pouvait espérer, elle y trouvait la guerre. L'aspect des plaines glacées de la Pologne, et la perspective d'une lutte dont on ne pouvait prévoir le terme, jetèrent un instant l'incertitude et le découragement dans les esprits. Mais bientôt ces mots de gloire qu'on faisait entendre, ces grands intérêts de la patrie présentés à tous les yeux, eurent ranimé les cœurs, fait disparaître les nuages, et l'entrain et la gaieté française ne tardèrent pas à reprendre le dessus.

A cette même date du 2 décembre, Napoléon faisait publier le décret suivant : « Sur l'emplacement de la Madeleine, un monument sera élevé à la grande armée, portant sur le frontispice du temple : « L'empereur Napoléon à la grande armée. » Dans l'intérieur du monument seront inscrits les noms de tous les hommes par corps d'armée et par régiments, qui ont assisté aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna, et, sur des tables d'or massif, les noms de tous ceux qui sont morts sur les champs de bataille. »

Le 28 novembre, Murat, comme nous l'avons déjà dit, était entré dans Varsovie avec sa cavalerie. L'empereur avait placé sous ses ordres le

corps de Davout qui marchait à une journée en arrière. Les corps de Lannes, d'Augereau et de Soult, s'échelonnant, remontaient la rive droite de la Vistule. En portant sa droite vers Varsovie, Napoléon avait l'avantage d'avoir son flanc droit protégé par les frontières autrichiennes de la Gallicie, dont la neutralité avait été déclarée.

Le 2 décembre, le jour même où la proclamation de l'empereur était lue à l'armée française, Benningsen donnait à ses troupes l'ordre d'abandonner Praga et tous les postes qu'elles occupaient le long de la Vistule. Voyant les colonnes qui s'avançaient sur lui, et craignant que Napoléon, sans tenir compte de la neutralité de la Gallicie, ne profitât de son voisinage pour le tourner par sa gauche, il avait pris le parti de se retirer sur Pultusk, se rapprochant ainsi de l'armée de Buxhowden qui était dans les environs d'Ostrolenka.

Murat fit aussitôt passer ses troupes en bateaux pour occuper Praga dont le pont avait été brûlé; Lannes passa également et fut s'établir sur le Bug. Ce ne fut qu'après de grandes dif-

ficultés que Soult et Augereau passèrent la Vistule entre Modlin et Wisigrod.

Pendant ce temps, le maréchal Ney s'approchait de Thorn, précédé par le général Colbert avec sa cavalerie, le 27ᵉ de ligne et une batterie d'artillerie. Le maréchal, ayant rejoint, le 4 décembre, son avant-garde à Bromberg, fut reconnaître lui-même le cours de la Vistule, à partir de l'embouchure de la Braha; en descendant le fleuve, puis ordonna au général Colbert de s'étendre par Fordon jusqu'à Schweidnitz pour garder la rive gauche du fleuve, surveiller ce qui se passait sur la rive droite et rassembler enfin tous les bateaux qu'il pourrait trouver.

Thorn, désigné pour le point principal du passage des troupes, est situé sur la rive droite de la Vistule fort large en cet endroit : on y aboutit par un pont de 340 toises ; ce pont avait été fort endommagé, mais pouvait se réparer. Le lieutenant général Lestocq, commandant le corps prussien, y avait son quartier général, et ses troupes s'étendaient sur la rive droite jusqu'aux environs de Dantzig.

D'après les renseignements qu'obtint le ma-

réchal, on n'avait pas encore vu de Russes sur la rive droite, bien qu'on en parlât beaucoup, et les Prussiens n'avaient le long de la rivière que des postes d'observation. Enfin, il n'y avait pas beaucoup plus de 400 hommes dans la ville. Ney résolut alors de l'enlever par un coup de main.

Le maréchal commença par s'emparer d'une île qui se trouve dans le fleuve en face de Thorn. Le lendemain, le colonel Savary, avec 400 hommes de son régiment et les voltigeurs du 69e, aidé par des bateliers polonais, traversa le fleuve malgré les glaces et le feu de l'ennemi, et en peu de temps s'empara de la ville.

Une fois qu'on en fut maître, les premiers soins du maréchal furent de s'y établir fortement. Il fallait d'abord rétablir les communications avec la rive gauche, puis faire de Thorn une tête de pont à l'abri de l'ennemi. La pensée de l'empereur était de faire de cette ville un grand dépôt, une place de ravitaillement.

Peu à peu l'infanterie passa sur la rive droite; pour la cavalerie, ce fut plus difficile. Le général Colbert parvint enfin, le 7, à faire passer la sienne

ainsi que le 27e de ligne ; immédiatement il fit occuper Culm et ses environs pour garder les routes de Graudenz et de Strasbourg, où étaient les principales forces de l'ennemi. Il devait en outre pousser des partis de cavalerie en avant et se relier par sa droite aux troupes du général Marchand.

On est assez souvent disposé à taxer le maréchal Ney de témérité ; j'ai déjà eu l'occasion de montrer que, s'il était audacieux, il était prudent comme le sont tous les hommes de guerre éminents.

Ainsi, le 11 décembre, il écrivait à l'empereur : « Dès mon passage sur la rive droite de la Vistule, j'ai senti, Sire, combien je devais être circonspect pour conserver le poste important que j'occupe, et que je ne devais pas aller au-devant des forces ennemies trop supérieures à moi, ou les attirer en m'éloignant de mon poste. Mes cinq régiments d'infanterie 6e léger, 27e, 39e, 76e et 69e de ligne, ainsi que le 3e de hussards et le 10e de chasseurs, forment cinq colonnes principales, à une profondeur de huit lieues, dont la base est Thorn, la droite au con-

fluent de la Drewenz et de la Vistule, la tête à Gollup et la gauche à Culm. Chacune de ces colonnes a de l'artillerie, et l'intervalle qui les sépare est couvert par des partis de cavalerie : ils sont disposés de manière à pouvoir se secourir réciproquement au besoin, et à se replier dans des positions concentriques en arrière[1]. »

Mais bientôt cette aile gauche s'augmenta du corps de Bernadotte arrivé à Thorn le 19, d'un corps nombreux de cavalerie placé sous les ordres du maréchal Bessières, formé de la division de cavalerie légère du général Tilly, des divisions de dragons de Grouchy et de Sahuc et de la division de grosse cavalerie du général d'Hautpoul.

Ney et Bessières furent mis sous les ordres de Bernadotte ; mais, il faut le dire, la limite des droits de chacun n'ayant jamais été bien tracée, les deux maréchaux, quoique en apparence subordonnés, continuaient à correspondre avec l'empereur et le major général, et en recevaient des ordres directs ; il résulta souvent de cette position mal définie des tiraillements et des

[1] Archives du dépôt de la guerre, correspondance du 6e corps. Voir les pièces justificatives.

discussions, dont leur correspondance porte de fréquents témoignages. On est même parfois étonné de voir l'empereur ne pas se prononcer et laisser certaines questions indécises entre ses lieutenants.

Le corps d'Augereau avait franchi la Vistule à Zakroczim, et Soult à Wyzigrod : de telle façon que, du 20 au 23 décembre, tous les corps de l'armée française de Varsovie à Thorn étaient passés sur la rive droite de la Vistule. C'était de Posen que Napoléon avait ordonné tout ce grand mouvement. Le 18, il entrait dans Varsovie au milieu d'acclamations enthousiastes.

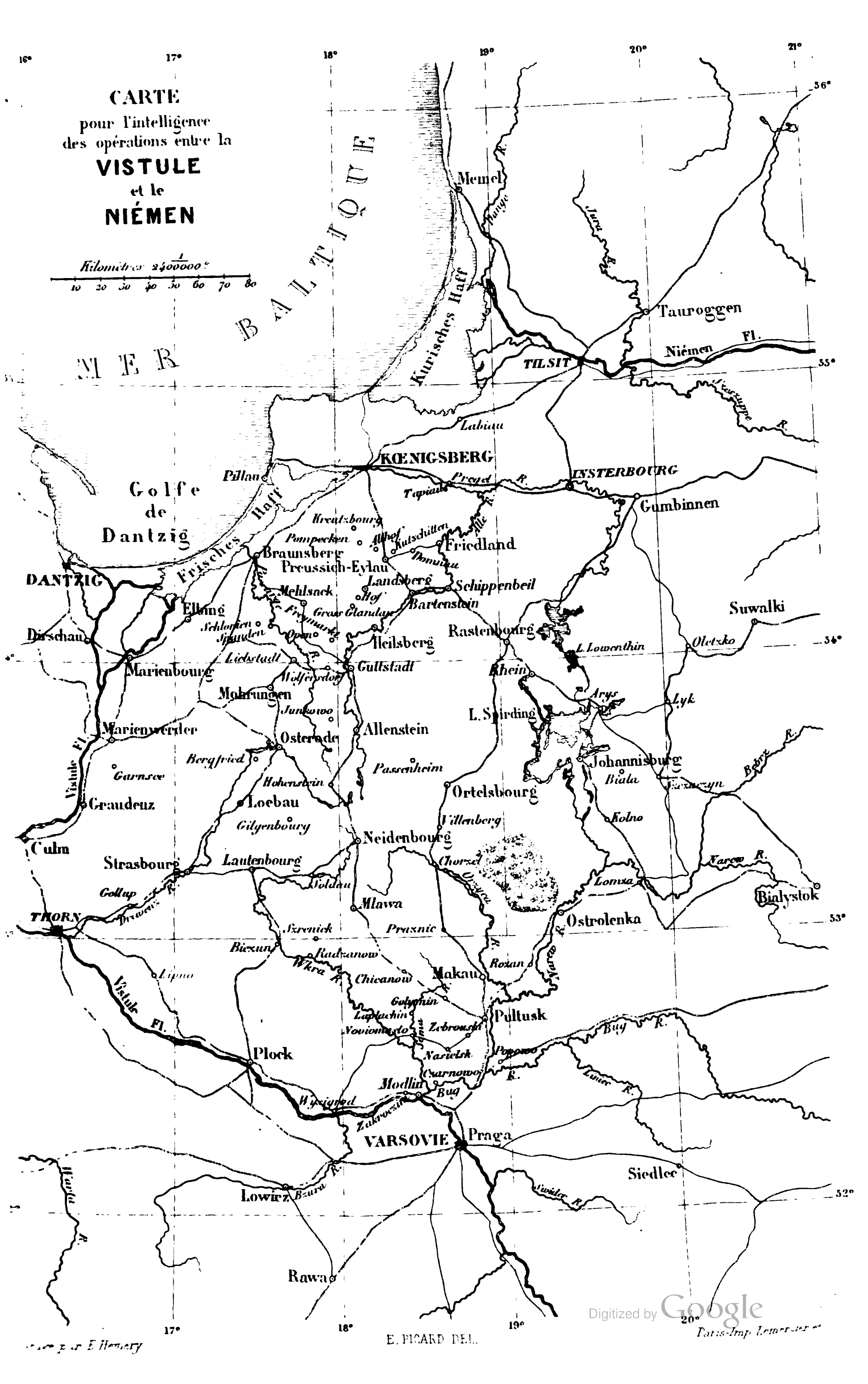
Cependant le feld-maréchal Kamenski, ayant rejoint son armée et pris le commandement, voulut signaler son arrivée. Il fit faire un mouvement en avant et porta son quartier général à Nasielsk [1].

Voici quelle était la position de l'armée russe le 23 décembre : elle occupait le trapèze formé par l'Wkra et la Narrew venant se jeter dans le

[1] Il répondait à ceux qui lui faisaient observer que ce n'étaient pas des Turcs qu'on avait devant soi, mais une armée expérimentée, dirigée par un grand général : « Je me sens assez de moyens pour combattre et vaincre Bonaparte à la Souvarow. »

Bug qui en forme le petit côté. Ostermann-Tolstoy était à Nasielsk avec le quartier général, ayant ses avant-postes à Czarnowo. A Laplachin sur la Soma, petite rivière qui se jette un peu plus loin dans l'Wkra, était la division Sacken; à Zebrouski sur la Narew, Sedmaratski; Benningsen à Pultusk avec la division Galitzin; Anrepp, du corps de Buxhowden, à Popowo sur le Bug, et les trois autres divisions du même corps à Ostrolenka.

On peut juger sur la carte du décousu de ces dispositions. Au reste les mouvements de troupes semblaient indiquer de la part des Russes l'intention de prendre l'offensive. Napoléon résolut de les prévenir; d'ailleurs, resserré sur la Vistule, il voulut élargir le champ devant lui, pour y voir plus clair et se rendre compte de ce qu'il ne pouvait que soupçonner, car dans ce pays coupé par de nombreux cours d'eau, des forêts, des marécages, où les alternatives de froid et de dégel changeaient une terre noire et légère en une boue liquide où l'on enfonçait, dans une saison enfin où il y avait seize heures de nuit sur vingt-quatre, les reconnais-


CARTE
pour l'intelligence
des opérations entre la
VISTULE
et le
NIÉMEN
Kilomètres
10 20 30 40 50 60 70 80
16°
17°
18°
19°
20°
21°
56°
55°
54°
53°
52°
MER BALTIQUE
Kurisches Haff
Memel
Tauroggen
Niémen Fl.
TILSIT
Labiau
KŒNIGSBERG
Pillau
Pregel R.
INSTERBOURG
Gumbinnen
Tapiau
Golfe de Dantzig
Frisches Haff
Braunsberg
Preussich-Eylau
Friedland
Landsberg
Schippenbeil
Bartenstein
DANTZIG
Elbing
Dirschau
Marienbourg
Mehlsack
Heilsberg
Rastenbourg
Suwalki
Oletzko
L. Lowenthin
Guttstadt
Mohrungen
Rhein
Arys
Lyk
L. Spirding
Marienwerder
Osterode
Allenstein
Passenheim
Ortelsbourg
Johannisburg
Garnsee
Graudenz
Loebau
Culm
Vistule Fl.
Neidenbourg
Kolno
Strasbourg
Lautenbourg
Soldau
Lomza
Bialystok
Narew R.
THORN
Mlawa
Ostrolenka
Rozan
Makau
Pultusk
Plock
Modlin
Bug R.
VARSOVIE
Praga
Siedlce
Lowicz
Rawa
Vistule Fl.
E. PICARD DEL.

sances étaient fort difficiles et fort incomplètes. Il fallait donc faire une trouée dans l'armée russe pour savoir au juste ce qui se passait.

Ce fut Czarnowo, situé au confluent de l'Wkra et du Bug, que l'empereur choisit pour son point d'attaque. Arrivé de Varsovie le 23 au matin, il dicta lui-même les dispositions du combat : c'était à la fin du jour qu'il devait avoir lieu. Cet ordre était d'une telle précision, et l'exécution en fut suivie si ponctuellement, qu'au dire du général Mathieu Dumas, l'ordre reste le récit le plus fidèle qu'on puisse faire du combat. L'Wkra fut franchie, Czarnowo enlevé malgré l'énergique résistance des Russes : le combat avait été long et sanglant. Bien que tout s'y fût passé avec beaucoup d'ordre, les officiers, ainsi qu'il arrive dans les affaires de nuit, furent atteints dans une plus grande proportion que les soldats : les généraux Morand et Petit y prirent une part glorieuse. Immédiatement Napoléon fit poursuivre les Russes, pour qu'ils n'eussent pas le temps de s'établir solidement à Nasielsk. Atteint d'abord par la cavalerie

conduite par Rapp et Lemarrois, Ostermann ne se retira toutefois que lorsqu'il vit arriver les colonnes d'infanterie.

La division Friant avait pris la tête pour donner un peu de repos aux troupes qui avaient combattu toute la nuit. La trouée était faite, et l'empereur faisait mander à Lannes : « Nous sommes au milieu de l'armée ennemie prise en flagrant délit ; il est possible que nous soyons attaqués demain par trente ou quarante mille hommes ; l'intention de l'empereur est donc que vous partiez avec tout votre corps d'armée à trois heures du matin pour vous rendre à Nasielsk[1]. » Le 26, il lui donne l'ordre de se porter de Nasielsk sur Pultusk, de franchir la Narew, et d'y construire une tête de pont. Il lui mandait encore : « L'ennemi, percé dans son centre, est renversé dans ses projets ; il est possible qu'il ait encore deux régiments à Sierock, lesquels naturellement doivent être pris. » Rien ne peint d'une manière plus vive que ces quelques mots de l'empereur le désordre tout à coup porté dans l'armée russe par cette

[1] Berthier à Lannes, 14 décembre 1808.

attaque vigoureuse au milieu de leurs divisions éparses.

De tous côtés les généraux se mettaient en retraite, mais ce n'était pas tout. Déjà, sur leur droite, Augereau, après avoir forcé le passage de l'Wkra, s'avançait sur Noviomasto. L'empereur, pour achever de tourner les Russes par leur droite et les devancer sur leur ligne de retraite, donnait l'ordre à Soult de se porter de Chicanow par Mackau sur leurs derrières.

Le plan de Napoléon s'explique de la manière la plus nette : après avoir désorganisé l'armée russe, en la brisant au centre, il allait l'envelopper avec sa gauche.

Le vieux maréchal Kamenski comprit toute l'étendue du péril dont il était menacé, il ordonna précipitamment la retraite sur Ostrolenka et Lomza; craignant qu'elle ne fût ralentie par l'artillerie dans la vallée de la Narew détrempée par le dégel et les pluies, il donna ordre de l'abandonner ainsi que les bagages, lorsqu'on s'y verrait obligé. Les généraux russes, qui ne pensaient pas en être réduits à une pareille extrémité, se révoltaient contre cet ordre : et

Kamenski, redoutant peut-être un sort semblable à celui de Mack, perdit la tête et abandonna l'armée qu'il laissa sans chef.

Toutefois il avait vu juste, plus juste que ses lieutenants, et il est fort présumable que si les Français avaient eu pour eux le beau temps et de bons chemins, l'armée russe eût été exposée à subir un grand désastre. Dans l'état de confusion où étaient les Russes, les généraux réunirent les divisions éparses comme ils purent: Benningsen était à Pultusk avec presque toute son armée, Galitzin à Golymin avec une partie de sa division, une partie de celle de Sacken et la division Doctorow du corps de Buxhowden; celui-ci était à Mackau avec Tutschakow; deux autres de ses divisions, celle d'Essen et d'Anrepp, étaient au-delà de la Narew, à Popowo, sur la rive droite du Bug.

Benningsen s'établit en avant de Pultusk avec 60 bataillons, 80 escadrons, une nombreuse artillerie de position et résolut de tenir ferme. Lannes, n'ayant avec lui que son corps d'armée, les divisions Suchet et Gazan, la division Gudin du corps du maréchal Davout et la di-

vision de dragons du général Becker, en tout 36 bataillons et 24 escadrons, c'est-à-dire environ 30 mille hommes, n'hésita pas à attaquer.

Les Français, au milieu de la neige, enfonçant dans la boue où ils pouvaient à peine se tenir, ayant la plus grande difficulté à se mouvoir, perdaient tous les avantages de l'offensive et étaient foudroyés par une formidable artillerie de position, à laquelle on ne pouvait répondre que par quelques pièces légères; ils étaient en outre sans cesse attaqués par une nombreuse cavalerie. Aussi, malgré l'ardeur de Lannes, qu'une fièvre violente semblait augmenter encore, malgré la vaillance des généraux, l'entrain des soldats auxquels on entendait dire comme autrefois aux Romains : « Qu'on nous donne de la terre ferme, et la victoire est à nous, » Benningsen ne put être forcé dans sa position et ne se retira que dans la nuit, alors que les Français se disposaient à l'attaquer de nouveau le lendemain. Il se vanta toutefois d'avoir remporté une victoire, et parvint pendant quelque temps à le faire croire, tandis que ce n'était qu'une défaite qu'il avait évitée.

Le même jour, à Golymin, Galitzin, qui avait avec lui 25 mille hommes environ, fut attaqué par Augereau, une division du corps de Davout et une partie de la cavalerie de réserve de Murat. Là aussi les Russes résistèrent, et ce ne fut qu'à la nuit, étant presque enveloppés, qu'ils se retirèrent sur Mackau, laissant une partie de leurs canons et de leurs bagages. On s'était battu au milieu de tourbillons de neige ou de torrents de pluie ; les soldats pouvaient à peine se servir de leurs armes, et, comme à Pultusk, nous n'avions que très-peu d'artillerie.

Napoléon, ainsi que l'observe Jomini, n'attachait pas grande importance à l'affaire de Pultusk ; même il en gronda Lannes[1], qui s'était entêté par point d'honneur. C'était à gauche que devaient se porter les coups décisifs, aussi fut-il plus sensible à la résistance qu'on rencontra à Golymin. Toutefois il comptait, pour achever de tourner la droite des Russes, sur Soult, qui devait arriver à Mackau, et dont le

[1] « L'empereur a eu de l'humeur de l'affaire du maréchal Lannes avec Benningsen ; il l'a grondé fortement. » (Lettre de Duroc à Junot, *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. IX, p. 350.)

mouvement devait être soutenu par Bessières, même par Ney[1].

Mais le temps devenait de plus en plus mauvais, partout les terrains défoncés n'étaient plus qu'une vaste fondrière; Soult ne put arriver à Mackau, et les Russes, trouvant la route de Rozan libre, purent gagner Ostrolenka.

Quant aux généraux russes, Benningsen et Galitzin, sans doute ils obéirent à un noble sentiment en résistant énergiquement, et, jusqu'à un certain point, ils peuvent être justifiés par la nécessité de protéger leur retraite ; mais, plus ils résistaient, plus ils facilitaient l'accomplissement du plan de Napoléon.

Les Russes échappèrent. Le résultat ne fut pas tel qu'aurait pu l'assurer en d'autres circonstances la combinaison de l'empereur. Il n'y eut pas là une de ces catastrophes, un de ces coups d'éclat auxquels avait habitué son génie. Toutefois, en six jours il avait atteint son but, qui était de rejeter les Russes hors de la Pologne; il leur avait tué ou pris 25 mille hommes, et 80 pièces de canon étaient restées entre ses

[1] Pour ce dernier, les ordres n'étaient pas arrivés à temps.

mains. On a pu remarquer que la formidable artillerie des Russes, fort supérieure comme nombre et comme calibre à la nôtre, fut un de leurs principaux moyens de résistance . aussi Napoléon, à partir de cette campagne, s'occupa d'augmenter la sienne.

Les deux armées n'avaient cessé de combattre, le jour, la nuit, au milieu de tourbillons de neige ou de torrents de pluie glacée, faisant les marches les plus longues et les plus rudes, dans les ténèbres, au milieu d'une boue liquide, sous laquelle le sol semblait se dérober et qui rendait tous les mouvements difficiles. Ce n'était pas tout encore : les transports de vivres ne pouvant arriver, souvent elles avaient à souffrir de la faim.

Les Français conservèrent leur entrain, leur gaieté, mais ils se rappelèrent longtemps les boues de la Pologne. Les Russes supportaient tout passivement et montraient, contrairement à ce que pensait Napoléon, que la défaite d'Austerlitz n'avait nullement frappé leur imagination.

Pendant ces six jours, l'empereur ne cessa

de marcher par tous les temps au milieu de ses soldats, partageant avec eux les fatigues, les périls, leur parlant, s'amusant de leurs propos. « Il faut tout de même que vous ayez un fameux coup dans la tête, pour nous mener sans pain dans des chemins comme ça ! » lui disaient-ils. « Encore quatre jours, répondit l'empereur, et je ne vous demande plus rien, vous serez cantonnés. » — « Allons, encore huit jours, mais souvenez-vous-en, parce que nous cantonnerons tout seuls après. » Il aimait cette liberté de langage de la part des soldats, et était persuadé que ceux qui lui parlaient ainsi étaient les plus braves [1].

Si les corps d'armée formant l'aile droite de l'armée française avaient manœuvré par leur gauche pour tourner la droite de l'armée russe, les trois corps de Bernadotte, de Ney et de Bessières avaient manœuvré par leur droite pour tourner la gauche du corps prussien du général Lestocq. Le 23 décembre, les trois corps étant sous la direction du maréchal Bernadotte, le maréchal Bessières se porta avec sa cavalerie par Ruppin

[1] *Mémoires du duc de Rovigo*, tome III, page 23.

sur Biezun, point important sur la haute Wkra, par lequel les Prussiens pouvaient se lier à l'armée russe. Lestocq de son côté y dirigeait un corps de 6,000 hommes d'infanterie; le maréchal Bessières, les voyant arriver en plusieurs colonnes, les fit charger par les dragons du général Grouchy, avant qu'ils pussent se former. Cette charge impétueuse les rompit : on prit environ 500 hommes et cinq pièces de canon.

La division Dupont et la division Drouet avaient passé la Drevenz à Gollup; Ney avec son infanterie occupait Strasbourg et faisait éclairer sa gauche jusqu'à Garnsee par le général Colbert. Comme il couvrait l'extrême gauche de l'armée, il avait, pour me servir des expressions de l'ordre du maréchal Ney, « l'honneur d'adresser des rapports directs et journaliers à Son Altesse le prince de Ponte-Corvo. N'ayant que peu de monde avec lui, ajoutait l'ordre, et beaucoup à surveiller, il ne pourra rester à poste fixe, et sera toujours obligé d'être en *alerte.* »

Le maréchal partit des environs de Strasbourg le 23, jour du combat de Biezun, avec les divi-

sions d'infanterie de Marchand et de Gardanne. Ayant rencontré une avant-garde prussienne qu'il entama à Kinsbrock, il apprit que le général Lestocq, repoussé de Biezun, avait replié ses troupes et s'était concentré, occupant Mlawa et Soldau.

Il se trouvait encore fort rapproché des Russes, à sept ou huit lieues de Chorzel et de Golymin; le maréchal résolut de l'en séparer entièrement, en portant la division Marchand sur la droite à Mlawa, tandis qu'il faisait attaquer Soldau par le 76e et le 69e de ligne.

On ne peut arriver à Soldau que par une chaussée longue et étroite qui traverse des marais; les Français, malgré une vive résistance, s'emparèrent de la ville. Mais, dans la nuit, Lestocq, ayant appris qu'il n'avait eu affaire qu'à une avant-garde, voulut la reprendre. Ayant stimulé au plus haut degré l'ardeur des siens en leur faisant jurer de vaincre ou de périr, par trois fois, mais en vain, il tenta d'y pénétrer et fut définitivement repoussé. Le 69e de ligne avait montré dans cette affaire un élan, une intrépidité digne de la vieille réputation

qu'il avait acquise à l'armée d'Italie. Le général Marchand s'étant de son côté emparé de Mlawa, Lestocq, définitivement séparé des Russes, tourné par sa gauche, n'eut plus d'autre parti à prendre que de faire sa retraite par la route de Neidenbourg.

Si les efforts des Prussiens avaient été vains, toutefois le courage, l'opiniâtreté qu'ils montrèrent dans ce combat, commencèrent à relever l'honneur des armes prussiennes, bien compromis par leurs récents désastres.

On peut être étonné que Lestocq n'ait reçu aucun secours des Russes et ait été ainsi abandonné par eux. Ils étaient, il faut le dire, trop occupés eux-mêmes, ayant sur les bras toute la droite de l'armée française.

Le maréchal Bernadotte, sachant que le maréchal Ney n'avait pas de cavalerie, s'était empressé de lui renvoyer le général Colbert. Il arriva le 26 à Culm, le 27 à Soldau. Le maréchal, lui donnant le 69e et le 76e, le mit immédiatement à la poursuite du général Lestocq. Ayant rencontré l'arrière-garde prussienne un peu en avant de Neidenbourg, après une légère

escarmouche, il pénétra dans la ville, où se trouvaient de nombreux blessés abandonnés par les Prussiens : parmi eux étaient deux aides-de-camp du général Lestocq, dont l'un était mourant. Le bruit courait dans la ville qu'une colonne de 12 mille Russes était à Prasnyc, et que Willenberg, qui renfermait des magasins considérables, était peu défendue. Le général Colbert, étant parti de très-bonne heure, trouva l'entrée du bois de Klein-Schimauen défendue par cinq escadrons et un bataillon d'infanterie légère. Dès qu'il eut reconnu la position de l'ennemi, il fit attaquer les avant-postes, charger et sabrer l'un des escadrons, auquel on prit deux officiers et 15 cavaliers ; le reste s'était réfugié dans le village de Gross-Schimauen : il le fit canonner, et les voltigeurs du 69e étant arrivés, malgré l'infériorité de leur nombre, ils s'avancèrent sur le village qui fut emporté. L'ennemi nous abandonna ses blessés et quelques prisonniers.

Continuant sa poursuite, le 31 décembre, le général Colbert traverse Ortelsbourg, tombe sur l'arrière-garde ennemie, la fait charger

vigoureusement, lui prend quatre officiers et soixante fusiliers du régiment de Bulow. De là, se dirigeant par Passenheim et Wartenbourg, il arrive à Guttstadt qui devait être témoin de tant de combats glorieux pour le 6e corps. Puis alors, suivant l'ordre qu'il avait reçu de balayer la rive droite de l'Alle, il traverse Heilsberg, plus tard le théâtre de luttes terribles. Près de Lauterhagen, il rencontre un parti de hussards qui fut sabré ou pris. Averti que la ville de Bartenstein renfermait des magasins, il prit ses dispositions pour la surprendre et y pénétra dans la nuit du 7 janvier; on y trouva encore un détachement de dragons et de gardes du corps: ceux qui ne furent pas pris se noyèrent en voulant traverser l'Alle. Toujours en descendant la rivière, on trouve Schippenbeil. La tête de l'avant-garde du général Colbert y pénétra le 10 janvier. L'ennemi, étant revenu le lendemain avec de l'infanterie et du canon, nous en délogea, mais notre infanterie arrivait à son tour; Schippenbeil fut repris et occupé solidement dans la journée du 11.

L'avant-garde n'était plus qu'à 12 lieues de Kœnigsberg, à près de 25 lieues du quartier général ; le maréchal donna l'ordre de s'arrêter, et, étant arrivé lui-même le 16 à Bartenstein, il prit ses dispositions pour le cantonnement provisoire de ses troupes. Le général Colbert, avec sa cavalerie, 40 compagnies d'élite et dix pièces d'artillerie, devait former une chaîne de postes, de manière à couvrir le front des cantonnements provisoires du 6e corps d'armée, la droite à Schippenbeil, son quartier général au centre à Bartenstein et la gauche à Heilsberg. Il devait observer par sa droite Barten, Gerdauen et Friedland, par son centre Domnau et Preussich-Eylau, enfin par sa gauche Landsberg et Mehlsack. Le général Colbert devait déterminer les lieux de rassemblement. En cas d'attaque, la retraite était sur Bischoffstein. Les divisions d'infanterie étaient successivement échelonnées en arrière.

On le voit, les trois corps formant la gauche de l'armée avaient accompli leur mission : les Prussiens étaient complétement séparés de l'armée russe. Ney s'était laissé entraîner au loin

à leur poursuite; nous verrons même bientôt qu'on trouva qu'il avait été trop loin, et quel fut le résultat de cette marche hardie, mais aventureuse, du 6e corps.

Je rapporterai ici quelques extraits de lettres de mon père; elles pourront compléter mon récit et faire connaître l'homme après avoir fait juger du soldat.

« Wartenbourg, janvier 1807.

« Il y a assez longtemps que je n'ai eu de nouvelles; depuis près de trois semaines je cours continuellement les champs. Comment écrirais-je, éloigné du quartier général, ne sachant guère où il est, et marchant toujours devant les autres? Aujourd'hui, je suis dans une ville, triste ville à la vérité; au moins puis-je respirer un moment. . . . .

« Je me réjouis de retrouver notre garçon marchant et balbutiant. Aies-en bien soin, et conserve-toi aussi pour l'amour de moi. Je jette quelquefois un regard en arrière sur vous, et ma seule joie est de vous savoir bien chauffés,

soignés et secs, quand je suis froid, négligé et mouillé ; en cela nous faisons tous très-bien notre affaire. Demain je vais à Guttstadt avec l'avant-garde que je commande, nous devons y rester quelques jours. On parle d'arrangement avec les Prussiens, qui sont bien fatigués. Les Russes se retirent. . . . . »

« Bartenstein, 16 janvier.

« Il y a bien longtemps que je n'avais eu de vos nouvelles ; il vous est cependant plus aisé d'écrire qu'à moi, errant toute la journée, me battant chaque jour pour avoir un village, mangeant des pommes de terre pour rassasier ma faim et dormant parce que j'en ai grand besoin et que mon lit est toujours fait.

« Édouard est colonel d'un beau régiment de hussards : vous voyez qu'il ne faut qu'un moment. Je suis joyeux de cet avancement, que je viens d'apprendre ce matin.

« Je ne suis pas bien loin de Kœnigsberg, et bientôt j'en serai plus près. J'ai un fort beau commandement. On vient de me donner qua-

rante compagnies de grenadiers et de voltigeurs, dix pièces de canon et mes deux régiments de cavalerie. J'espère obtenir avec de tels moyens les louanges des Athéniens. On veut à toute force me faire valoir ; je tâcherai de répondre aux bontés du maréchal, et si je ne réussis pas, je pourrai, soyez-en sûrs, paraître encore la tête haute.

« Ma chère mère, je vous aime beaucoup, mais je n'ai pas toujours le temps de vous le répéter : ne vous fâchez pas de cette impolitesse d'avant-garde. Ma femme m'écrit un peu, elle est enrhumée, ça dure bien longtemps ; il faut lui donner du jus de réglisse et que ça finisse. Je crois que l'inquiétude la tourmente ; chacun son mal ; moi, c'est le froid et la diète.

« C'est une vie bien agitée que la mienne. Tout en me louant des liens que j'ai formés, je les regrette ; je ne suis pas assez tranquille pour être bon époux . . . . »

« Hohenstein, 26 janvier.

« Je reçois à l'instant les deux lettres où tu me parles de la maladie de notre enfant. Je sais

heureusement qu'il est hors d'affaire; je suis très-calme et assez fort pour supporter toutes les vicissitudes des temps et du hasard. Cependant j'ai frémi successivement de terreur et de joie. Je t'ai bien plaint; ton pauvre cœur avait trop d'agitations à la fois, mais tout est heureusement fini; puisque ton enfant a pu soutenir une crise aussi forte, il sera bientôt rétabli. . .

« Je suis en marche depuis plusieurs jours et bien occupé ; le temps est froid, je soutiens très-bien ce rude climat, et l'activité me préserve.

« Ma mère m'a écrit; elle te plaignait sincèrement et t'aime de même. . . . . .

« Je me suis très-bien rappelé l'anniversaire de notre mariage; ces souvenirs sont déjà vieux, ils sont attristés par le présent : c'est un mauvais lot qu'un mari militaire. . . . .

« Je suis tout dans l'avenir; lui seul m'inquiète, encore ce n'est pas pour moi, et mes affections sônt plutôt les tiennes que les miennes.

« Parle-moi souvent de toi, de ton fils; je vous porte dans mon cœur, et votre bonheur peut seul caresser ma misère. »

Il y a dans l'affection que porte aux siens l'homme qui chaque jour expose sa vie, dans la tendresse qu'il leur exprime, quelque chose de celle du mourant qui presse plus étroitement sur son cœur les êtres chéris qu'il va quitter ; et cependant ici, malgré ce vague sentiment de tristesse, non-seulement l'âme conserve sa fermeté, mais l'esprit sa gaieté, son entrain, cette verve militaire qui au milieu des souffrances sait réveiller les courages.

A côté des expressions d'une tendresse charmante, le sentiment qui respire dans ces lettres, qui domine tout, s'impose à tout, est celui du dévouement au devoir simplement accompli. Enfin, à la manière dont Auguste Colbert parle de gloire, on sent que, si elle passe pour lui avant l'ambition, il est une chose qu'il préfère à tout : l'honneur.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Les Russes se retirent par Lomza. — Cantonnements de l'armée française. — Napoléon rentre à Varsovie. — Il y tient sa cour. — M. de Talleyrand. — Le corps diplomatique. — Guerre entre la Russie et la Porte. — Succès en Silésie. — Avant-garde de Ney à Schippenbeil. — Mécontentement de l'Empereur. — Lettres de Berthier et du maréchal Ney. — L'armée russe reprend l'offensive — Elle attaque les avant-postes du 6e corps. — Retraite du général Colbert. — Combat de Seebourg. — Il rejoint le quartier général à Hohenstein. — Bernadotte est attaqué. — Combat de Mohrungen. — Plan de l'Empereur. — Les dépêches interceptées. — Benningsen se retire en hâte. — Combat de Landsberg. — Bataille d'Eylau. — Ney arrive à sept heures du soir sur le champ de bataille. — Retraite des Russes.

Après les combats du 26 décembre, à Golymin et à Pultusk, l'Empereur était resté quelques jours sur les lieux pour voir quel parti prendrait l'ennemi. Dès que la retraite des Russes sur Lomza fut bien prononcée, il arrêta ses colonnes et donna l'ordre aux chefs de ses corps d'armée de cantonner provisoirement leurs troupes, de rassembler l'artillerie prise sur les Russes ou abandonnée par eux et de se préparer à faire évacuer leurs parcs.

Le temps continuait à être horrible; toute marche rapide, toute combinaison de mouvements était devenue impossible dans l'état où étaient les chemins, et le service des subsistances ne pouvait se faire que très-imparfaitement.

Dans ces conditions, la guerre n'amenait que des rencontres partielles, où l'on perdait beaucoup de monde sans grand résultat; chaque jour le nombre des blessés et des malades augmentait.

De leur côté, les Russes avaient fait des pertes considérables, et manquaient de vivres et de fourrages. Bien que Benningsen se fût proclamé vainqueur, parce qu'il avait résisté sur un point isolé, il n'en avait pas moins été obligé de se retirer pour échapper à un désastre qui eût été très-probable avec un autre temps et d'autres chemins. Enfin, l'armée russe n'avait plus de chef: Kamenski était parti, Benningsen et Buxhowden se jalousaient et ne pouvaient s'entendre. De part et d'autre, on semblait donc condamné à un repos dont on avait d'ailleurs besoin.

L'Empereur avec sa garde retourna à Varsovie. Le 4 et le 7 décembre, il arrêtait et prescrivait les cantonnements que devait occuper l'armée.

Le corps du maréchal Soult était placé derrière l'Orzye et le quartier général à Mackaui; Davout entre l'Wkra et la Narew, autour de Pultusk ; Lannes dans la presqu'île entre le Bug, la Vistule et la frontière autrichienne. La division Suchet occupait Praga. Le corps du maréchal Augereau était entre la Vistule et l'Wkra, près Wysigrod. Le centre et l'aile droite devaient être couverts par toute la cavalerie légère, formant un premier rideau derrière lequel venaient se placer les divisions de dragons et de grosse cavalerie. Enfin, en arrière, s'étendaient, comme nous venons de le voir, entre les affluents du Bug et de la Vistule, les cantonnements de l'infanterie en avant de Varsovie. Les points de rassemblement, l'emplacement des parcs et des magasins étaient minutieusement fixés.

Quant à l'aile gauche, toujours placée sous le commandement de Bernadotte, elle devait

s'étendre jusque vers Elbing, bloquer Graudenz et Dantzig et menacer Kœnigsberg. On lui avait adjoint les troupes auxiliaires de Bade, Hesse-Darmstadt, Wurtzbourg, 15 mille hommes environ et un nombre à peu près égal de troupes polonaises, ce qui, avec les corps français, formait près de 50 mille hommes. Le corps de cavalerie que commandait le maréchal Bessières fut dissous, et les différents régiments rejoignirent leurs corps d'armée.

Le corps du maréchal Ney devait occuper Soldau, Mlawa et Chorzel, ses avant-postes sur Willenberg. Il devait se lier par sa droite au corps du maréchal Soult, et par sa gauche au prince de Ponte-Corvo. Les instructions données à tous les maréchaux leur prescrivaient de maintenir leurs troupes en repos et de se tenir prêts à tout, sans provoquer l'ennemi.

L'Europe, attentive et muette, assistait alors à un spectacle extraordinaire : celui d'une armée de 200 mille hommes, isolée à 500 lieues de ses frontières, tenant en respect derrière elle, par la victoire ou par la crainte, quarante millions d'Allemands, menaçant devant elle un im-

mense empire qui s'appuyait sur la moitié de l'Asie; et, chose non moins curieuse, le conquérant couronné, le souverain qui faisait ainsi trembler les nations, qui leur faisait subir le joug, était un soldat issu d'une révolution, faite au nom de la liberté et de l'émancipation des peuples qu'elle appelait frères ! Telle est la vanité des calculs humains.

Napoléon fit de Varsovie non point un camp, mais une capitale animée par une cour brillante. Il avait appelé près de lui M. de Talleyrand, son ministre des affaires étrangères, et fait inviter tous les ambassadeurs accrédités à Paris, à se rendre auprès de lui. Ce n'était pas seulement pour s'entourer de l'éclat qui accompagne la royauté, c'était pour les avoir sous ses yeux. D'ailleurs, étant sur les lieux mêmes, tout près des événements, ils ne pouvaient être dupes de ces bruits que font naître l'éloignement, l'incertitude, la malveillance, et qu'enfantent toujours le bavardage de grandes villes comme Paris.

Deux fois par semaine il y avait réception ou concert chez l'empereur; des chanteurs ita-

liens, le compositeur Paër, étaient venus de Paris. L'aristocratie, les belles grandes dames polonaises, séduisantes par tout le charme que l'élégance des manières et la culture de l'esprist ajoutent à la beauté, s'empressaient autour de celui que tous admiraient et qui semblait alors être l'espérance de leur patrie.

« Ce fut pour nous un séjour enchanteur, dit Savary, bien des cœurs furent pris. » Napoléon lui-même ne resta pas insensible, sans être entraîné, il ne le fut jamais que par la guerre : avant tout, il était aux soins à donner à son armée, à ses projets, aux moyens d'en assurer l'exéoution, à sa gloire.

Les premiers moments de l'invasion d'un pays entraînent nécessairement des désordres inévitables : chaque général, chaque chef de corps, chacun, on pourrait le dire, ne pensant qu'à soi, les ressources qu'on rencontre sont bien vite gaspillées. C'est ce qui était arrivé en Pologne, et déjà la pénurie des subsistances se faisait sentir. La création de magasins généraux, de distributions régulières, des ordres sévères pour réprimer et faire cesser les abus

partiels d'autorité, eurent en peu de temps fait retrouver l'abondance là où on n'eût bientôt plus rencontré que la disette. Les hôpitaux, les ambulances, furent l'objet des soins les plus attentifs.

Chaque semaine, un auditeur au conseil d'État apportait à l'Empereur les portefeuilles des différents ministères, et les affaires passaient sous ses yeux, de telle façon qu'on pouvait croire qu'il était toujours présent. On sait qu'il se plaisait à dater du champ de bataille des décrets qui, par leur objet même, semblaient être le plus en dehors de ses préoccupations du moment : c'était une espèce de coquetterie du génie.

A son retour à Varsovie, il avait appris la déclaration de guerre faite par la Porte à la Russie. Les nouvelles de Silésie étaient bonnes ; Breslau, ville importante, s'était rendue au prince Jérôme, qui, sous la direction du général Vandamme, faisait son apprentissage des grands commandements militaires.

Napoléon croyait pouvoir faire jouir encore son armée de quelque repos, lorsque tout à

coup on apprit que les Russes venaient de fondre sur nos cantonnements.

On doit se rappeler que le maréchal Ney, après avoir repoussé le général Lestocq de Mlawa et de Soldau, le 25 décembre, jour des combats de Golymin et de Pultusk, l'avait fait poursuivre sans relâche par son avant-garde commandée par le général Colbert, et que cette avant-garde, poussant toujours devant elle, passant par Ortelsbourg, Passenheim, Guttstadt, puis descendant la rive droite de l'Alle, s'était successivement emparée d'Heilsberg, de Bartenstein et de Schippenbeil, occupant ainsi les principales communications qui conduisaient à Kœnigsberg, dont on n'était plus qu'à une douzaine de lieues.

Le général Colbert, avec quatre ou cinq bataillons, sa brigade de cavalerie et de l'artillerie, avait été chargé, comme nous l'avons vu, de surveiller le cours de l'Alle, d'Heilsberg à Schippenbeil, en s'éclairant au loin autour de ces points. C'était le 11 janvier que le mouvement en avant avait été arrêté par le maréchal. Depuis le 16 décembre, c'est-à-

dire depuis trois semaines environ qu'on était en présence de l'ennemi, chaque jour on s'était battu. Soit que les Prussiens fussent fatigués, soit pour tout autre motif, ainsi que peut le faire présumer ce qui se passa peu de jours après, les généraux prussiens Rüchel et Lestocq firent demander au général Colbert un rendez-vous pour le lendemain à Preussich-Eylau, afin de convenir, soit verbalement sur parole d'honneur, soit par écrit, d'un armistice de quatre jours.

Ce même jour, le 16, le maréchal Ney était venu à Barstentein visiter ses avant-postes. Comme nos troupes avaient aussi besoin de quelques jours de repos pour se ravitailler, réparer la chaussure, l'armement, il chargea le général Colbert de déterminer les conditions de l'armistice et les endroits qui pendant sa durée seraient considérés comme neutres par les patrouilles.

Sur ces entrefaites, le maréchal Ney reçut une nouvelle lettre du major général Berthier, lui rappelant les dispositions prises, le 5 et le 7 décembre, par l'Empereur, pour l'établissement

définitif des troupes dans leurs cantonnements.

D'après ces dispositions, le 6e corps devait occuper Mlawa, Soldau et leurs environs ; le général Colbert : Neidenburg et Willenberg ; la division Marchand : depuis Chorzel jusqu'à Mlawa ; la division Gardanne : Neidenburg[1] et Mlawa ; les dragons du général Grouchy : Szreniok et Radzanow.

De retour à son quartier général d'Allenstein, le maréchal Ney répondit le 18, insistant pour que des modifications fussent apportées à cette répartition des cantonnements. « Le pays que nous allons occuper, disait-il, est totalement épuisé ; votre Altesse peut être certaine que j'ai devant les yeux la perspective de voir périr de misère et de maladies un grand nombre de braves gens dont le sort est digne de pitié. Le pays que nous allons occuper est un vrai cimetière. Je vous supplie, Monseigneur, de faire quelques changements aux cantonnements qui me sont assignés. Il est inutile de dire que ni moi, ni les généraux sous mes ordres, ne sommes

[1] Nidborg sur les cartes russes.

effrayés des privations, et que nous saurons donner l'exemple au soldat en vivant comme lui ; mais je trahirais tous mes devoirs, si je ne cherchais à améliorer le sort des braves régiments qui vont être entassés dans un pays désert[1]. »

Pendant ce temps, et le même jour, le 18, le maréchal Soult, que le maréchal Ney avait engagé à se rapprocher de Willenberg, mandait au major général : « J'observerai que le maréchal Ney, en se portant sur Kœnigsberg, a laissé à découvert 25 lieues de pays, et, s'il retire la division Grouchy de Willenberg, il n'y aura personne pour garder le débouché et il sera fort aisé d'intercepter les communications entre le corps du maréchal Ney et le mien. » Il termine en demandant les ordres de l'Empereur. Ce fut alors que Berthier écrivit la lettre suivante :

« Varsovie, 19 janvier.

« L'Empereur, Monsieur le maréchal, a été extrêmement étonné de voir par une dépêche

[1] Archives du dépôt de la guerre. Pièces justificatives.

qu'il reçoit de M. le maréchal Soult et par la vôtre même, que non-seulement vous ne vous êtes point conformé aux ordres de Sa Majesté, relativement à vos quartiers d'hiver, mais qu'encore vous conseillez au maréchal Soult d'en faire autant. Je vous réitère l'ordre, Monsieur le maréchal, de rentrer dans les positions qui vous ont été indiquées pour les quartiers d'hiver. L'Empereur, Monsieur le maréchal, est immuable dans ses plans, et, sans des considérations politiques, il aurait fait mention à l'ordre du jour de la non-exécution de ses ordres par votre corps d'armée. Vous n'êtes point détaché comme à Magdebourg, vous êtes en ligne, et vous n'êtes point autorisé à conclure un armistice. S'il vous arrive des parlementaires, vous les adresserez au quartier général. A l'avenir, Monsieur le maréchal, l'Empereur ordonne que votre corps d'armée marche en masse et jamais décousu, ainsi que vous l'avez fait dans ce dernier mouvement. Si vous avez conclu un armistice, vous n'en ferez pas moins marcher votre infanterie, pour prendre ses cantonnements d'hiver dans les positions qui lui ont été ordon-

nées, mais vous en profiterez pour laisser votre cavalerie et couvrir la faute que vous avez faite. »

Aussitôt cette lettre reçue, le maréchal donna immédiatement l'ordre au général Colbert de replier ses postes établis le long de l'Alle, mais de ne le faire que lentement, ainsi que le prescrivait l'Empereur. Par une coïncidence singulière, le jour où arrivait cet ordre, des troupes légères ennemies firent une reconnaissance de tous les postes qui entouraient Schippenbeil. Suivant le cours de deux petites rivières, la Zain et la Barthen, ils attaquèrent Landtkeim et Leunenbourg; partout ils furent vigoureusement repoussés. A Leunenbourg, il y eut un engagement assez vif; on tua et blessa pas mal de monde à l'ennemi, qui laissa entre nos mains des prisonniers; parmi les blessés était le colonel de Stutterheim.

Les troupes qui venaient de nous attaquer ainsi n'étaient autres que l'extrême avant-garde de l'armée russe, formée d'une nuée de Cosaques mêlés à de la cavalerie régulière, que suivait le prince Galitzin avec 40 escadrons;

par derrière s'avançait l'infanterie et toute l'armée.

Voici ce qui s'était passé : Peu de jours après leur retraite de Pultusk et de Golymin, les généraux Benningsen et Buxhowden se réunirent à Nowogrod, au confluent de la Narew et de la Pinck. Kamenski étant parti, le commandement était échu à Buxhowden, comme le plus ancien. Dans un conseil de guerre, tenu le 2 à Nowogrod, le plan d'opérations suivant avait été adopté : « L'armée sera réunie, elle se portera en avant par les défilés que forment les lacs Spirding et Lowenthin ; deux divisions seulement, celle du lieutenant-général Anrepp et celle du lieutenant-général Müller, nouvellement arrivées, se réuniront au corps du lieutenant-général Essen et resteront en observation sous ses ordres entre le Bug et la Narew.

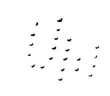
« Les sept autres divisions devront être réunies le 5 janvier entre la ville de Biala et la Narew, et le même jour le quartier général des deux généraux d'armée sera établi à Kolno. »

L'exécution de ce plan nécessitait un accord dans les vues qui ne pouvait exister entre les

deux principaux généraux de l'armée. Buxhowden ayant été rappelé et Benningsen nommé général en chef, l'unité indispensable dans le commandement fut rétablie. Ainsi qu'il avait été convenu, Benningsen établit son quartier général à Biala et réunit autour de lui sept divisions formant un effectif de 78 mille hommes. Ces troupes, que les Français croyaient disséminées au loin dans des cantonnements, se trouvèrent bientôt concentrées à Arys, près des frontières russes, complétement masquées par les lacs et la grande forêt de Johannisburg.

Benningsen laissa les divisions de Sedmaratski et d'Essen pour couvrir ses derrières, son flanc gauche, et empêcher les Français de déboucher de la forêt d'Ostrolenka.

Du 15 au 16 janvier, l'armée russe, formée en quatre colonnes, franchit le défilé entre les lacs Spirding et Lowenthin, et arriva le 17 à Rhein. Ce fut alors que l'avant-garde de Cosaques et les 40 escadrons de cavalerie de Galitzin, appuyant à droite pour se lier aux Prussiens du général Lestocq, se portèrent par Rastenburg à



Barthen vers l'Alle et tombèrent à Schippenbeil sur les avant-postes du maréchal Ney.

On a observé avec beaucoup de raison que si Benningsen, au lieu de faire un grand détour pour gagner Schippenbeil, se fût dirigé de Johannisburg sur Willenberg, il se plaçait de suite dans l'espace laissé entre le 1er et le 6e corps; arrivant sur les derrières de ce corps d'armée, il eût mis le maréchal Ney dans une position fort critique, tandis qu'allant attaquer ses cantonnements par la tête, il les refoulait sur leur ligne de retraite. Pourquoi prit-il cette direction, tandis que l'autre semblait si naturellement indiquée? Était-ce pour couvrir et dégager Kœnigsberg, la dernière capitale qui restât à la Prusse? Toujours est-il que cette pointe de 25 lieues que le maréchal Ney avait fait faire à son avant-garde, quelque inconsidérée qu'elle ait pu être, comme l'Empereur la qualifia à plusieurs reprises, eut un résultat heureux, en ce qu'elle attira l'attention de l'ennemi et l'entraîna, soit qu'il ait été poussé par le motif de couvrir Kœnigsberg, ou par tout autre, à attaquer par ce côté, ce qui donna bientôt l'éveil

et le temps au corps de Ney et à celui de Bernadotte de se concentrer.

Telle était l'avalanche qui allait fondre sur le général Colbert; toutefois il ne fut pas pris au dépourvu, les premiers postes attaqués avaient résisté énergiquement. Il se hâta de faire prévenir le maréchal Ney ainsi que le maréchal Bernadotte, et en un instant l'alarme courut jusqu'à Varsovie.

Bien qu'il pût juger déjà de ce qui le menaçait, et qu'il eût été attaqué dès le 19 janvier à Schippenbeil, il crut ne devoir commencer son mouvement de retraite que le 20; c'est ce qu'indique une lettre de lui datée de ce jour de Bartenstein: « D'ici à quelques jours, mandait-il, je serai assez occupé pour ne pouvoir vous écrire; demain 20 je commence à me replier en arrière. » Il dut en effet attendre et rallier à lui le 3e de hussards et l'infanterie qui occupait Schippenbeil, et dont la retraite était indiquée sur Bischoffstein. Le 20, les Cosaques se montrèrent plus nombreux; ils étaient suivis par des escadrons de dragons et de hussards, et par de l'infanterie conduite en traîneau. Quelques volées

de coups de canon et la ferme contenance de nos troupes les tinrent en respect. Cependant, inquiet de la colonne du 3e de hussards qui venait de Schippenbeil, le général Colbert envoya à sa rencontre un bataillon de grenadiers qui occupait Heilsberg et deux pièces de canon. « Je ne crains rien pour moi, mandait-il au commandant Lecanu, mais pour la colonne qui vient de Bischoffstein. » En effet, près du village de Porwangen, sur la route d'Heilsberg à Seeburg, le 3e de hussards avait été serré de près; l'un de ses escadrons, s'étant laissé entraîner par son ardeur, avait été ramené sur l'infanterie, lorsqu'arriva le bataillon d'Heilsberg, qui, chargeant l'ennemi à la baïonnette, le culbuta. Le soir, le général Colbert, ayant réuni la plus grande partie de son monde à Seeburg, s'y arrêta, pour donner le temps à tout ce qui pouvait être encore en arrière d'arriver.

Le 21, l'ennemi, qui pendant toute la journée avait inquiété nos postes, faisant mine de vouloir s'établir la nuit dans les villages d'Elsau et de Lokau, vers les huit heures du soir, le géné-

ral Colbert se porta en avant, fit attaquer ces villages et en chassa l'ennemi après lui avoir tué du monde, pris deux officiers et 15 hussards russes. Il le fit poursuivre jusqu'à deux lieues au delà, près de Felhau et de Franckenau. Ce vigoureux retour offensif lui permit le lendemain de se retirer sur Wartenbourg et Alt-Wartenbourg sans être inquiété. Ses reconnaissances, poussées au loin, n'avaient rien rencontré ; ce fut seulement le soir que l'ennemi reparut, mais il se retira dès les premiers coups de fusil. Enfin, le 25, le général Colbert, avec tout son monde, rejoignit le quartier général à Hohenstein.

« Je me le rappelle encore, me racontait le général Jomini ; j'étais chez le maréchal, la nuit était avancée, le temps effroyable, lorsque tout à coup nous vîmes entrer un grand jeune homme dont le manteau était tout couvert de neige : c'était le général Colbert. » Ney fut doublement heureux de le revoir ; pas un homme, pas un canon n'avait été laissé en arrière, et toutes les troupes du 6e corps, prévenues à temps, s'étaient successivement repliées et concentrées au-

tour d'Hohenstein, après avoir évité le coup qui leur était destiné.

On a vu combien tout d'abord l'Empereur avait blâmé le mouvement en avant du maréchal Ney. Si Jomini se trouvait en ce moment près du maréchal, c'est qu'il avait été envoyé pour lui manifester son mécontentement. Lorsque la nouvelle de l'attaque des Russes arriva, l'Empereur crut qu'ils ne s'étaient mis en mouvement que parce que le maréchal Ney était allé les provoquer; mais il se convainquit bientôt, dit Savary [1], que Ney avait eu une heureuse inspiration. Aussi Napoléon, si sévère d'abord, dit dans le 54e bulletin daté du 27 janvier : « Quelques bataillons d'infanterie légère du maréchal Ney s'étaient portés à 20 lieues en avant de leurs cantonnements, l'armée russe en avait conçu des alarmes et fait un mouvement sur sa droite; ces bataillons sont rentrés dans la ligne de leurs cantonnements, sans éprouver aucune perte [2]. » Le blâme, s'il y en a encore un, est bien léger, et il y a un éloge. Déjà il avait écrit au général

[1] *Mémoires du duc de Rovigo*, tome III, p. 40.
[2] *Correspondance de Napoléon*, tome XIV, n° 11696.

Clarke : « Le maréchal Ney, de son propre mouvement, s'est avancé de 20 lieues hors de ses cantonnements ; il vient de les reprendre, sans que l'ennemi ait eu aucun succès. »

L'armée elle-même, ajoute le duc de Rovigo, revint de l'opinion qu'elle s'était faite, et reconnut que c'était à ce mouvement en avant fait par le maréchal Ney, à cette espèce de reconnaissance avancée, qu'elle avait dû de n'être pas prise à l'improviste par cette irruption soudaine de l'armée russe.

Le 6e corps étant à l'abri d'une attaque, Benningsen marcha sur Bernadotte, dans la direction de Liebstadt et de Mohrungen, tandis que le corps prussien de Lestocq s'avançait sur Mehlsack et Schlodien.

Bernadotte, prévenu à temps, avait pu rassembler son corps d'armée à Mohrungen. Attaqué assez imprudemment par l'avant-garde russe commandée par le général Markow, il la culbuta ; ce fut en vain que le général Anrepp, arrivant avec sa division, tenta de reprendre l'avantage ; ses troupes furent repoussées, et il fut enlevé par un boulet. Malgré son succès,

Bernadotte, voyant qu'il allait avoir toute l'armée russe sur les bras, se retira sur Osterode. Ces faits se passaient le 25 janvier.

Cette prise d'armes au milieu de l'hiver avait vivement contrarié Napoléon; son armée avait besoin de repos, les approvisionnements n'étaient pas suffisamment assurés, le froid était devenu très-vif; la Narew et la Vistule charriaient des glaçons qui pouvaient emporter les ponts : mais ce qu'il redoutait le plus, c'était qu'un dégel subit ne vînt renouveler les scènes de Pultusk et de Golymin. Toutefois son parti fut bientôt pris, et il allait sous peu faire tourner contre les Russes leur entreprise.

Voyant Benningsen lancé à la poursuite de Bernadotte, il ordonna à celui-ci de se retirer successivement par Loebau et Strasbourg, de manière à l'attirer sur la Vistule, vers laquelle le général russe était naturellement amené par la pensée qu'en menaçant Dantzig il forcerait Napoléon à repasser ce fleuve.

Déjà les Prussiens marchaient sur Graudenz et allaient le débloquer. L'Empereur donna im-

médiatement l'ordre de lever tous les cantonnements; en peu de jours son armée fut concentrée dans un espace de douze à quinze lieues, prête à déborder la gauche des Russes, à se jeter sur leurs derrières et à leur couper la route de Kœnigsberg. Pour cela, il fallait surtout les laisser s'engager à la poursuite de Bernadotte. Aussi Berthier écrivait à Ney : « Si le prince de Ponte-Corvo est obligé de se retirer sur Thorn pour couvrir cette place, laissez-le faire, et vous, avec votre corps d'armée, vous flanquerez et appuierez le maréchal Soult, de manière à ce que votre corps, celui de ce maréchal et celui du maréchal Augereau ne forment qu'un seul corps. » Le 28, le mouvement se dessinait, et Ney écrivait à Berthier : « L'ennemi continue toujours à déborder la gauche du prince de Ponte-Corvo ; plût au ciel que les Russes fussent là 60 mille, pas un seul ne reverrait sa patrie, si Sa Majesté marche à eux avec toutes ses forces. »

Ney (6e corps) occupait Gilgenbourg et Hohenstein; Augereau (7e) Neidenbourg; Davout (3e) Mysnice; Soult (4e) et la cavalerie de

réserve Willenberg où l'Empereur arriva avec sa garde le 31 janvier.

Le 5e corps fut placé à Brock pour contenir le corps d'Essen sur la Narew. Le maréchal Lannes étant malade, l'Empereur avait confié le commandement de ce corps au général Savary.

Le maréchal Lefebvre avec le 10e corps restait près de Thorn.

Enfin Bernadotte, qui était à Strasbourg, devait, par une marche de nuit, se dérober à l'ennemi, gagner Gilgenburg, et s'y réunir à Ney. Pendant ce temps, un régiment de cavalerie légère était chargé d'entretenir pendant la nuit les feux de bivouac du 1er corps ; il devait ensuite se retirer sur Thorn, y faire rentrer les bagages, puis enfin prévenir le maréchal Lefebvre du mouvement de l'armée.

Le 31, Benningsen, dont le quartier général était à Mohrungen, ne se doutait encore de rien et ne pensait qu'à poursuivre Bernadotte, lorsque le hasard vint lui dévoiler le danger dont il était menacé. L'officier chargé par Berthier de porter les derniers ordres à Bernadotte et les dépêches qui contenaient tout le plan de l'Em-

pereur[1], fut pris par les Cosaques. Cet accident était doublement fatal : tout à la fois il éclairait l'ennemi et laissait Bernadotte dans l'ignorance de ce qui se passait et de ce qu'il avait à faire.

Quelques heures plus tard, et le péril devenait inévitable pour les Russes ; il n'y avait pas un moment à perdre. De suite Benningsen, avec toutes ses forces qu'il se hâta de rappeler à lui, chercha à regagner à marches forcées ses communications. Il avait eu d'abord la pensée de se jeter sur le centre de l'armée française à Allenstein, pour l'empêcher de manœuvrer par ses ailes. Le 2 février, il n'y avait encore à Allenstein que la cavalerie de réserve du grand-duc de Berg et trois divisions du maréchal Soult ; mais, le 3, Napoléon était arrivé avec le gros de ses forces. Benningsen abandonna donc son projet et forma l'armée russe en bataille sur les hauteurs de Junckowo, sa gauche appuyée à l'Alle. L'Empereur résolut de la tourner par Bergfried, tandis que Davout, marchant par Wartenbourg et Spiegelberg, la prendrait à re-

[1] Jusqu'à cette époque, l'Empereur ne se servait pas encore de chiffres pour ses dépêches.

vers. La résistance opiniâtre que les Russes opposèrent à Soult au pont de Bergfried leur permit de gagner jusqu'à la nuit, dont ils profitèrent pour se retirer.

Dès lors commence une espèce de course : les Français s'efforcent de gagner la gauche des Russes ; ceux-ci redoublent d'efforts pour gagner du terrain, tandis que leur arrière-garde, vivement poursuivie par Murat et Ney, faisait tête de temps en temps avec plus ou moins de succès pour donner au gros de l'armée le temps de se dégager.

Benningsen, en quittant la position de Junckowo, avait laissé derrière lui trois arrière-gardes ; celle de droite fut dépostée et poussée par le maréchal Ney sur Schlitt; elle devait ensuite se diriger sur Liebstadt dans le but de rencontrer le corps prussien qui avait été aperçu la nuit précédente et s'efforcer de joindre les Russes. Murat eut à Deppen un engagement de cavalerie; Soult suivit l'ennemi sur Heiligenthal et Anckendorf; Davout marcha sur Rosen-Garten. Benningsen, se voyant ainsi pressé, s'arrêta et forma son armée en bataille à Wolfsdorf. Il

voulait procurer du repos à ses troupes qui avaient márché toute la nuit, et donner le temps au général Lestocq, qui courait grand danger d'être coupé, de le joindre. Cependant, inquiet des partis qui se montraient sur sa gauche et qui avaient déjà pénétré dans Guttstadt, le 5 au matin il se mit en marche par Arensdorf et Frauendorf.

Le 4 au soir, l'Empereur était arrivé à Schlitt; dès lors, par les rapports qui lui étaient faits, il jugea que l'ennemi se dirigeait sur Landsberg.

Il donna l'ordre aux maréchaux Soult et Davout de s'efforcer de déborder sa gauche, et à Murat de pousser sans relâche l'arrière-garde. Le 5, le maréchal Ney, après avoir franchi la Passarge à Deppen, arrivait à Waltersdorf, lorsqu'il vit déboucher par Hermenau une colonne ennemie : c'était l'avant-garde du corps prussien, forte de 5 bataillons, 10 escadrons et une batterie et demie d'artillerie, qui venait de Mohrungen et se dirigeait sur Liebstadt. La tête de colonne de Ney atteignait à peine Wuchsnick. Le matin, il avait rencontré le général Lasalle avec sa division de cavalerie légère, et l'avait en-

gagé à couvrir sa droite; puis le maréchal, dirigeant sa première division d'infanterie formée en quatre colonnes, entre Truckinen et Herzogwalde, plaça la seconde en bataille à la droite de Waltersdorf, afin d'y attirer l'ennemi et permettre à sa droite de déborder la gauche des Prussiens et les couper de Liebstadt.

Vivement attaqué en face, tourné par sa gauche, l'ennemi rejeté sur Alt-Reichau, chargé enfin par le 20e et le 26e de dragons, lorsqu'il était déjà fort ébranlé par la fusillade, fut mis dans une déroute complète. Le général Roguet le poursuivit jusqu'à Mohrungen; près de 3 mille hommes, 16 pièces de canon, furent pris. Ce qui échappa dut son salut à une charge des hussards de Prittwitz, commandée par un Français, M. de la Rochaymon : triste effet de nos discordes qui plus d'une fois, à cette époque, nous firent rencontrer des Français parmi les plus redoutables et les plus habiles de nos adversaires. Le général Lestocq, n'osant pas se hasarder à soutenir son avant-garde, changea de direction, traversa la Passarge à Spanden et arriva le 7 à Hussehnen entre Zienten et Preussich-Eylau.

Pendant que Ney battait ainsi l'ennemi à Alt-Reichau, le général Lasalle, qui couvrait sa droite ainsi qu'il avait été convenu, avait été attaqué par 1,500 hommes de cavalerie qu'il contint, dit le maréchal, avec sa valeur ordinaire, et qu'il contraignit à se replier.

Édouard Colbert, tout nouvellement nommé colonel du 7e de hussards, conduisait là pour la première fois son régiment à l'ennemi. « Qui n'a pas chargé, dit-il dans ses *Souvenirs*, à la tête d'un brave régiment dont il vient d'être nommé colonel et auquel on brûle de se faire connaître, n'a jamais eu le bonheur au cœur. J'étais sous les ordres du général Victor de Latour-Maubourg; il ordonna la charge, donna et reçut le premier coup de sabre; je donnai, je crois, le second. Dans la cavalerie légère, il est indispensable que les chefs paient de leur personne, voire même les officiers généraux. Cette charge fut heureuse, ainsi que plusieurs autres qui la suivirent; cette bonne journée cloua et riva mes épaulettes sur mes épaules, comme je le désirais.[1] »

[1] *Souvenirs inédits du général Édouard Colbert.*

Le 5 au soir, le maréchal Ney portait son quartier général à Liebstadt; déjà sa cavalerie légère était à six lieues en avant, à Open, où le général Colbert avait rencontré Murat avec la cavalerie de réserve. Dans la soirée, le grand-duc écrivait de Freymarckt à l'empereur:

Freymarckt, 5 février 1807, 8 heures du soir.

« Sire,

« Votre Majesté ne s'était pas trompée en me disant que l'ennemi s'était retiré sur la route d'Heilsberg, car, arrivé à Open, il a fait un crochet sur Freymarckt, jusqu'au milieu de la forêt, où, apprenant sans doute l'arrivée du maréchal Soult à Freymarckt, il a gagné une route qui semble conduire à Karchaunen, et il paraît avoir bivouaqué à l'entrée du bois, entre Open et Freymarckt. Voyant qu'à cause de la nuit il me serait impossible de déboucher sur Freymarckt sans l'infanterie, et qu'à Freymarckt ma cavalerie ne pourrait rien manger, je me suis décidé à suivre de ma personne le général Leval (du corps de Soult) à Freymarckt et de laisser les

divisions Klein et Milhaud avec le général Colbert à Open et à envoyer à Benern la division d'Hautpoul où elle sera très-mal. Le général Colbert a ordre de faire reconnaître Wormditten et Migehnen.

« Toute la cavalerie se mettra en marche dès six heures du matin pour se diriger sur Freymarckt et Heilsberg, quoique je sois persuadé que ce que j'avais ce soir devant moi se retire sur Landsberg, à moins que Votre Majesté ne me donne des ordres contraires. Dans tous les cas, je prie Votre Majesté de m'envoyer ses ordres de bonne heure, ayant ma cavalerie un peu loin. »

Pendant la nuit, Murat reçut l'ordre de partir au jour pour marcher sur Landsberg; il devait être suivi par le maréchal Soult derrière lequel marchait l'Empereur. Le maréchal Davout devait se diriger sur Heilsberg.

La brigade de cavalerie légère du général Durosnel, suivant une direction intermédiaire entre Landsberg et Heilsberg, avait pour mission de maintenir les communications entre le grand-duc de Berg et le maréchal Davout.

Murat ayant reçu pendant la nuit un billet au crayon du général Colbert, lui rendant compte de ce qui se passait sur sa gauche à Wormditten, lui donna l'ordre de le joindre et fit marcher sa cavalerie légère en tête de ses colonnes pour battre la forêt qui s'étend, pendant près de trois lieues, de Freymarckt jusqu'en avant de Frauendorf.

Après avoir passé Gross-Glandau à une lieue de Hof et à deux lieues de Landsberg, on rencontra une forte arrière-garde ennemie. Douze bataillons étaient appuyés à un bois, la route au centre était coupée par plusieurs lignes de cavalerie ; à gauche était placée l'artillerie sur une hauteur très-favorable au tir. Il semble, d'après les rapports fort incomplets et assez peu clairs de cette affaire, que Murat, comptant sur ses nombreux escadrons, voulut d'abord enlever la position avec sa seule cavalerie. Voici, au reste, ce que j'ai entendu raconter par un ami de mon père, qui, bien que je fusse très-jeune, se plaisait à me confier des souvenirs qu'il savait devoir m'être précieux un jour. « Pour aborder l'ennemi, me disait-il, il fallait franchir un

petit pont placé sur un ruisseau marécageux; on ne pouvait passer que par quatre. Votre père fit passer au galop ses premiers escadrons avec ordre de se former en avant ordre inverse en bataille. Cet ordre mal compris commença à mettre un peu de confusion. Cependant on en vint à la charge; mais, fusillés à gauche par une nombreuse infanterie, en butte au feu de l'artillerie placée à droite, menacés enfin par la cavalerie, ces escadrons furent ramenés. Votre père, avec un autre régiment, tenta une nouvelle charge, mais il rencontra les mêmes obstacles, et, chargé cette fois par les cuirassiers russes, il fut mis dans le désordre le plus complet. J'arrivais derrière lui avec ma brigade, ajoutait-il; à peine eus-je franchi ce malheureux petit pont que, voyant un hussard démonté, je lui demandai où était leur général. « Oh! le général, il est bien f.... et son cheval aussi. » Je chargeai à mon tour, et bientôt j'éprouvai le même sort que votre père et fus vigoureusement ramené. »

Cependant nous avions gagné un peu de terrain, l'ennemi commençait à être ébranlé; Murat avait fait franchir le dangereux défilé aux cuiras-

siers du général d'Hautpoul ; l'infanterie du général Legrand, du corps de Soult, arrivait sur la droite de l'ennemi : « Alors, dit Murat, je me portai vigoureusement en avant avec toute la division d'Hautpoul; ce mouvement a été décisif; un cri général de : Vive l'Empereur! Rallions-nous au prince! s'est fait entendre, une charge générale a eu lieu : tout a été culbuté, infanterie, cavalerie et canons. » Le village de Hof avait été enlevé, et l'infanterie du général Legrand y arrivait presque en même temps que la cavalerie. Benningsen envoya des troupes fraîches pour le reprendre, elles furent repoussées par l'infanterie et prises à revers par les cuirassiers qui pénétrèrent dans les carrés et jonchèrent le champ de bataille de 200 morts ou blessés. Sir Robert Wilson cite le fait assez extraordinaire de deux bataillons russes foulés aux pieds par leur propre cavalerie fuyant devant la nôtre.

Le résultat de ce combat fut la prise de 9 canons, 4 drapeaux, 7 à 800 prisonniers ; enfin, pour l'ennemi, une perte de 12 à 1,500 hommes. Murat dit dans son rapport à l'Empereur :

« La cavalerie de Votre Majesté a mérité au-

jourd'hui les éloges que vous lui avez si souvent prodigués. Votre Majesté a vu avec quelle audace elle est revenue à la charge ; les dragons ont chargé après le général Colbert ; après avoir pris quatre pièces de canon, arrêtés par le feu de trois régiments d'infanterie, ils ont dû céder, mais j'étais déjà en avant du défilé avec la division du général d'Hautpoul ; » et il termine en disant : « Sire, je dois les plus grands éloges aux généraux Belliard, d'Hautpoul, Klein, Saint-Sulpice, Pinard et Colbert[1]. »

Ces éloges avaient été chèrement achetés par mon père : ses deux régiments avaient beaucoup souffert, plusieurs officiers avaient été tués, blessés ou pris ; enfin un de ses aides de camp, Brunel, qu'il aimait tendrement et dont le maréchal Ney avait plus d'une fois vanté la valeur, avait été tué.

Les Français bivouaquèrent sur les hauteurs de Hof où l'Empereur établit son quartier général. Les Russes se placèrent d'abord en avant de Landsberg, couverts par une petite rivière,

[1] Voir les pièces justificatives.

la Stein, puis ils profitèrent de la nuit pour se retirer sur Preussich-Eylau, où ils arrivèrent le 7 au matin, laissant en avant de la ville un corps d'environ 15 mille hommes. A deux heures après midi, le grand-duc de Berg, soutenu par le corps du maréchal Soult, arrivait en présence de cette arrière-garde. Le maréchal la fit aussitôt attaquer par son infanterie. La lutte fut des plus vives; l'ennemi s'étant retiré dans la ville, l'Empereur donna ordre de l'en chasser. Ce ne fut qu'à dix heures du soir que les généraux russes Markow et Barclay l'abandonnèrent. Enfin Murat pensa que le gros de l'armée russe allait aussi se mettre en retraite; il le dit à l'Empereur, qui lui-même ne crut pas à une affaire générale immédiate; toutefois, il fit presser l'arrivée d'Augereau. Le maréchal Davout était à droite sur la route de Domnau; Ney, comme on peut se le rappeler, près de Wormditten, sur la route de Kreutzbourg, cherchait à couper le corps prussien du général Lestocq. L'Empereur le fit prévenir de se rapprocher d'Eylau et d'y arriver le 8, de manière à pouvoir livrer bataille le 9. Du moins le duc de Rovigo affirme que ces

dernières paroles furent dites, mais seulement de vive voix, aux officiers porteurs des dépêches; c'est ce qui va être éclairci plus tard.

Tandis qu'il y avait ainsi doute dans l'armée française, la résolution du général Benningsen était arrêtée de livrer bataille. Depuis huit jours, toujours poussé l'épée dans les reins, parfois faisant mine de s'arrêter, puis regagnant par des marches de nuit quelque avance sur nos colonnes, c'était ainsi qu'il était arrivé à une journée de Kœnigsberg.

Il n'y avait plus moyen de reculer : se laisser pousser jusqu'à cette ville et livrer bataille sous ses murs eût été jouer d'un seul coup le sort de son armée et risquer tout à la fois le dernier rempart de la monarchie prussienne.

Benningsen avait donc rassemblé toutes ses forces, dont une partie arrivait par des routes différentes de celle qu'il avait suivie. Il avait fait également venir de l'artillerie, et c'était avec 80 mille hommes et 400 pièces de canon au moins, dont 150 de position, qu'il attendait l'armée française dans la plaine en arrière d'Eylau. Il y avait enfin de grandes probabilités

pour qu'il pût être promptement rejoint par le corps du général Lestocq.

Le 8 au matin, en commençant la bataille, l'armée française n'avait en ligne que le corps de Soult de 18 mille hommes, bientôt celui d'Augereau de 15 mille, la garde de 9 mille, enfin les 10 mille chevaux de Murat, en tout 52 mille hommes. A partir de midi, Davout était entré en ligne avec 18 mille hommes; ce fut donc avec 70 mille que Napoléon soutint le fort de la bataille; Ney n'arriva que le soir vers sept heures.

En infanterie et en cavalerie, les forces des deux partis étaient à peu près égales, mais en artillerie les Russes avaient une grande supériorité.

Le champ de bataille était une vaste plaine d'une lieue carrée, légèrement ondulée par de petits monticules, entre lesquels se trouvaient plusieurs lacs : tout était glacé et disparaissait sous la neige comme sous un linceul.

Je n'ai pas l'intention de raconter les détails de cette terrible bataille; j'en rappellerai seulement les caractères principaux et quel en fut le résultat.

Constatons d'abord la supériorité des Russes en artillerie, comme nombre de pièces et comme calibre. L'artillerie des divisions avait au moins 150 pièces de 12 et 250 pièces de 6 ou obusiers. Toute l'artillerie à cheval avait en outre été réunie et formait une réserve de 60 pièces. Les Français n'en avaient pas en tout plus de deux cents. Ce prodigieux développement de l'artillerie ne vint donc pas, comme on serait disposé à le croire, de Napoléon, qui avait fait ses campagnes d'Italie avec 40 pièces de canon.

La bataille d'Eylau fournit l'exemple d'une des plus grandes charges de cavalerie qui aient été faites, d'un des plus grands et périlleux efforts qui aient jamais été tentés par la cavalerie.

On était au commencement de la bataille; l'Empereur avait fait porter en avant le 7e corps commandé par Augereau, pour attaquer le centre des Russes, tandis que leur gauche devait être attaquée et tournée par le maréchal Davout. Ce corps, égaré au milieu des tourbillons de neige, perdant sa direction et se jetant trop à gauche, tomba au milieu des réserves de l'armée russe; mitraillé, chargé, il disparut presque

en entier. Il fallait masquer le vide qui s'était fait dans notre centre, arrêter le succès des Russes là où s'accumulaient toutes leurs forces. L'Empereur ordonna à Murat de se jeter avec sa cavalerie sur le centre. Tout se précipite alors : dragons, cuirassiers, grenadiers à cheval de la garde ; deux lignes de l'infanterie russe sont renversées, foulées aux pieds, on arrive jusqu'à la troisième adossée à un bois. La large trouée qu'on venait de faire était jonchée de cadavres, mais il fallut revenir, et l'infanterie russe avait eu assez de fermeté pour se reformer après le passage de cet ouragan, en faisant face en arrière ; il fallut donc encore la renverser pour se frayer un passage. Là périrent : les généraux d'Hautpoul et Corbineau, Dahlman colonel des chasseurs de la garde impériale. Malheureusement les détails manquent sur la manière dont fut dirigée cette grande charge.

Dans le désordre causé par cette formidable attaque, une colonne russe s'avança jusqu'au cimetière d'Eylau où était l'Empereur, et arriva à quelques pas de lui. « Jamais rien de ma vie ne m'a plus impressionné, raconte le général

Bertrand ; nous tremblions tous, l'Empereur ne bougea pas ; il dit seulement plusieurs fois en voyant les Russes : Quelle audace ! et ordonna à un bataillon de la garde de s'avancer. A la vue de ces grenadiers, les Russes s'arrêtèrent. Le peloton d'escorte les chargea en tête, et, pris en flanc par la brigade du général Bruyère, tout fut bientôt sabré ou dispersé. » La grande charge avait un peu atténué le désastre du 7e corps et arrêté les Russes, qui, tout en maintenant leurs positions, étaient cependant ébranlés. A une heure environ, Davout, que l'Empereur attendait impatiemment, débouchait sur la gauche des Russes. A trois heures, il avait fait reculer de près d'une lieue leur aile gauche. Ce fut à ce moment qu'arriva à Althof le corps de Lestocq qui s'était habilement dérobé à la poursuite du maréchal Ney. Benningsen voyait sa gauche refoulée, l'ennemi déjà sur ses derrières ; le combat pouvait d'un moment à l'autre se changer en une déroute, tandis que sa droite tenait encore ferme. Il ordonna donc à Lestocq, qui était arrivé près de cette droite, de filer derrière l'armée russe et de se joindre à la gauche.

Le village de Kutschitten, alors attaqué par les Prussiens réunis aux Russes, fut repris, mais ce fut en vain que Lestocq tenta de s'emparer d'Anklappen. Davout rassembla tout ce qu'il pouvait avoir de réserves. « C'est ici, disait l'intrépide maréchal en parcourant les rangs, c'est ici que les braves trouveront une mort glorieuse, les lâches iront périr en Sibérie. » L'ennemi ne put repasser la lisière du bois d'Anklappen ; la nuit survint, le maréchal Davout conservait une position très-avancée derrière la gauche de l'ennemi. A ce moment arrivait de l'autre côté le maréchal Ney qui occupait Schmoditten et Schloditten, se trouvant ainsi placé derrière la droite des Russes et sur la route principale qui conduit à Kœnigsberg. L'ennemi comprit le danger, et, bien qu'il fût dix heures du soir, il fit attaquer Schloditten par une partie de la division Sacken, qui fut vigoureusement repoussée. Ce fut le dernier combat de la journée.

Voici ce qui était arrivé au maréchal Ney. Parti le 7 au matin de Wormditten, il avait bivouaqué dans les environs de Landsberg, d'où il était parti le 8, marchant à travers la forêt

d'Eylau sur Kreutzbourg, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, dans le but de rencontrer le corps prussien et de le couper. Ce corps, composé de 10 bataillons, de 25 escadrons et de deux batteries et demie d'artillerie, était parti le matin à huit heures de Hussehnen et devait se diriger par le chemin le plus court sur Althof.

Il avait à peine atteint le village de Wackern, qu'on aperçut les Français débouchant de la forêt. Lestocq laissa 20 escadrons en avant de Schlautinen et fit occuper le bois de Wackern par plusieurs compagnies d'infanterie, avec ordre de maintenir leur position aussi longtemps qu'elles le pourraient, tandis que lui, avec le gros de son monde, tournant à gauche, gagnait Pompicken, puis se rabattait sur Althof.

Quant à son arrière-garde, pressée par les Français, elle ne put le rejoindre et se retira sur Kreutzbourg.

Le maréchal Ney ignorait encore complétement ce qui se passait à Eylau ; il n'entendait pas le canon, lorsqu'à deux heures de l'après-midi arriva l'un de ses officiers d'ordonnance, Montesquiou-Fezensac, qu'il avait envoyé la

veille de Landsberg au quartier impérial pour rendre compte de sa position. Fezensac avait été retenu à Eylau toute la nuit, et ce n'avait été que le matin, aux premiers coups de canon et lorsque l'Empereur était déjà à cheval, qu'on lui avait ordonné de retourner près du maréchal Ney, de lui rendre compte de la position des deux armées, de lui dire de quitter la route de Kreutzbourg et d'appuyer à droite pour former la gauche de la grande armée, en se liant au corps du maréchal Soult[1].

Le maréchal, laissant le général Colbert et une brigade d'infanterie pour contenir les Prussiens qui se trouvaient encore devant lui, se porta immédiatement sur Althof, où il n'arriva qu'après les Prussiens et à la nuit. En arrivant, il adressait au major général la lettre suivante écrite au crayon :

« J'ai poussé cet après-midi le corps du général Lestocq jusqu'à Schmoditten où l'ennemi a pris position, et où il paraît avoir fait sa jonction avec les Russes.

« La 1re brigade du général Marchand oc-

[1] *Mémoires du duc de Fezensac*, p. 156 et suivantes.

cupe Schloditten, mais n'y restera que jusqu'à deux heures du matin, si l'ennemi reste en présence.

« La 2e brigade de cette division reste en avant d'Althof.

« La 2e brigade du général Gardanne est placée en arrière de ce village.

« La 1re brigade est restée à Pompicken, où l'ennemi avait laissé un corps de flanquement assez considérable d'infanterie, de cavalerie et du canon.

« La cavalerie légère du général Lasalle, ainsi que la brigade de dragons, est arrivée à Althof où je resterai également.

« Nous avons pris deux pièces de canon à l'ennemi et fait quelques prisonniers.

« J'attends les ordres de Votre Altesse sur la position que je devrais occuper demain en cas de bataille contre les Russes [1].

« LE MARÉCHAL NEY. »

Cette lettre, écrite vers les huit heures du soir, témoigne de l'incertitude où l'on était encore des événements. Le soir, le maréchal, faisant

[1] Voir les pièces justificatives.

un mauvais souper dans une chaumière, engagea les officiers à se reposer pour la bataille du lendemain. « S'il le faut, disait-il, je mettrai pied à terre, le sabre à la main, et j'espère qu'on me suivra. » Le 9, à deux heures du matin, le général du Taillis, chef d'état-major du 6e corps, mandait au maréchal Soult : « J'ai l'honneur de vous prévenir que la brigade du général Liger-Belair a occupé Schloditten ce soir à sept heures, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire. Vers dix heures du soir, il a été attaqué par les Russes ; l'ennemi a été culbuté et a perdu cinq ou six cents hommes tués ; il s'est retiré.

« Le maréchal Ney, qui voulait faire évacuer ce village vers deux heures du matin, a jugé à propos de l'évacuer dès ce soir ; l'ennemi n'y est pas rentré jusqu'à présent. »

Soult transmettait immédiatement ce billet au major général, le priant de le mettre de suite sous les yeux de l'Empereur ; puis il ajoutait : « L'ennemi a sans doute réoccupé le village de Schloditten, mais on remarque qu'il y a dans sa ligne une diminution considérable, car il n'y a

presque pas de feux dans la position qu'il occupe. Tout est, du reste, fort tranquille. »

Cette évacuation de Schloditten, même après en avoir repoussé les Russes, révèle encore les doutes qui existaient dans l'esprit de Ney sur l'issue de la bataille. Il prit une position un peu plus en arrière, mais occupant toujours la route de Kœnigsberg, de telle façon que l'ennemi ne pouvait se retirer par là sans passer sous son canon.

Nous connaissons de la guerre et les enivrements de la victoire et les effroyables misères qu'elle entraîne après elle. Les deux lettres que je viens de rapporter nous montrent, ce qui est moins connu, quelles sont les incertitudes, quelles anxiétés traversent souvent l'esprit des plus habiles et des plus braves.

J'en reviens à ce qui se passait au quartier général à huit heures du soir. L'Empereur avait ordonné que les feux de bivouac fussent allumés sur toutes nos lignes. C'était prouver d'abord qu'il ne craignait pas que l'ennemi pût juger de sa position ; c'était enfin montrer à ses propres soldats sa confiance et la leur témoigner.

A onze heures du soir, après que l'attaque contre Schloditten eût échoué, Benningsen et ses généraux tinrent un conseil à cheval. Osterman-Tolstoï, Knoring et Lestocq émirent l'avis de préparer une nouvelle attaque pour le lendemain. « Pour la première fois, disaient-ils, Bonaparte est battu en bataille rangée ; il serait impolitique au plus haut degré de détruire l'effet moral immense produit par un tel fait en se retirant devant lui. » Le général en chef ne partagea pas cet avis. Déjà on connaissait le nombre des hommes mis hors de combat : il était de plus de 17 mille, des milliers de soldats en outre avaient abandonné leurs régiments ; on ne pouvait pas compter sous les armes plus de 40 mille hommes. Les vivres manquaient complétement. Sans doute l'armée russe avait en grande partie maintenu ses positions, mais ses communications sur Kœnigsberg pouvaient être coupées à droite, ses derrières étaient menacés à Anklappen, toutes ses réserves étaient épuisées, on ne pouvait plus compter sur aucun renfort, tandis que le corps de Ney était arrivé et que celui de Bernadotte pouvait arriver pendant la

nuit. A ces considérations, il faut en ajouter une qui pouvait bien n'avoir pas échappé au général russe : c'est que les 7 mille hommes de la garde impériale à pied n'avaient pas tiré un coup de fusil dans la journée[1]. Or, les Prussiens qui en arrivant pendant la bataille avaient fait un peu pencher la balance en faveur des Russes, n'étaient pas plus de 6 à 7 mille ; la considération avait donc sa valeur.

Benningsen ordonna la retraite; elle se fit pendant la nuit, sans être inquiétée; les Russes prirent la route de Kœnigsberg et s'arrêtèrent à Wittenberg qui n'en est qu'à trois lieues ; les Prussiens du général Lestocq se retirèrent par Domnau et Friedland. L'ennemi avait abandonné plusieurs milliers de blessés.

On a dit que Napoléon avait eu un instant l'intention de se retirer. Que Napoléon ait pu prévoir l'éventualité d'une retraite, cela est possible, c'était son devoir comme général ; mais qu'il ait donné aucun ordre à cet égard, c'est ce qui n'est fondé sur aucun renseignement sérieux.

[1] Correspondance de Napoléon, tome XIV, n° 11796.

Et pourquoi se serait-il retiré? A quel moment? Ce n'était pas après la grande charge; la crise était passée, Davout arrivait, et ses succès contre l'aile gauche des Russes étaient incontestables. Serait-ce au moment où les Prussiens arrivèrent et où Kutschitten fut repris? Mais Davout n'en occupait pas moins la plus grande partie du terrain qu'il avait conquis, et se trouvait à Anklappen et Klein-Sausgarten encore très-avancé sur l'aile gauche des Russes. Ce fut alors qu'arriva Ney à Schmoditten et Schloditten, menaçant les communications de l'ennemi. Dès lors, il n'y avait plus de chances pour les Russes, et toutes les raisons qui décidèrent Benningsen à se retirer étaient autant d'arguments pour faire rester Napoléon.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Aspect du champ de bataille d'Eylau. — Pertes des deux armées. — Les Russes se retirent sur Kœnigsberg. — Napoléon prend la résolution de s'arrêter. — Son plan. — Murat passe la Frisching. — Le général Colbert à Pompicken. — Murat aux avant-postes. — Les Cosaques. — Les dragons et le 3ᵉ de hussards. — Ordres pour la retraite. — Ney couvre la retraite de l'armée. — Le général Colbert couvre la retraite du 6ᵉ corps. — Le 6ᵉ corps à Guttstadt. — Le général Colbert à Heilsberg. — Il rejette l'ennemi au-delà de Sensee. — Ney abandonne Guttstadt. — Ordre de l'Empereur de le reprendre. — Mouvement en avant des maréchaux Soult et Bernadotte. — Position du 6ᵉ corps. — Les troupes cantonnées et baraquées. — Fin et résumé de la seconde partie de la guerre de Pologne. — Le général Colbert pendant cette campagne. — Des qualités nécessaires au commandement des avant-gardes et des arrière-gardes.

Lorsque le lendemain l'aube vint éclairer le champ de bataille silencieux et glacé, on en vit toute l'horreur. Plus de 10 mille hommes étaient là, morts ou expirants, près de 30 mille avaient été blessés, 4 mille chevaux tués. L'impression fut telle, que l'imagination grossit encore ces nombres.

Depuis, un examen fait avec plus de calme a permis d'approcher autant que possible de la

vérité. Les Russes eurent 8 mille tués, près de 20 mille blessés; les Français 3 mille tués et 7 mille blessés. L'Empereur, dans le bulletin, porte le nombre des blessés à 5,700, sa perte en tués à 1,900; 24 pièces de canon, 16 drapeaux furent trouvés dans la neige au milieu des cadavres.

Les Russes prétendirent avoir emporté 9 aigles, l'Empereur ne parle dans son bulletin que de la perte de l'aigle du 18e de ligne. Pouvait-il ne parler que de celui-là et dissimuler la perte des autres?

A neuf heures du matin, on pouvait encore apercevoir à l'horizon des Cosaques éclairant l'arrière-garde des colonnes, sur les routes de Kœnigsberg et de Domnau. L'armée russe atteignit Wittenberg dans la matinée. Après une lutte aussi acharnée, une longue marche de nuit à travers la neige, elle était dans un grand état de confusion et de désordre : des corps entiers avaient disparu; pour d'autres, on ne voyait plus que quelques hommes groupés autour d'un drapeau.

La consternation fut d'autant plus grande à

Kœnigsberg, que Benningsen, avec sa forfanterie habituelle, y avait fait annoncer une grande victoire.

Si l'armée française eût marché sur Tapiau, la position des Russes eût été affreuse : ils se seraient trouvés resserrés dans une impasse, entre la mer et le Kurisz-haf, sans pouvoir s'échapper. Voilà de ces conseils qu'il est aisé de donner dans un livre. Le calcul stratégique paraît d'ailleurs fort juste et s'appuie sur l'autorité de Jomini; mais, dans les circonstances données, pouvait-on prendre un pareil parti? Napoléon en jugea différemment : il résolut de s'arrêter.

« J'ai fait ce que je voulais, écrivait-il à l'impératrice, le 9, du champ de bataille, j'ai repoussé l'ennemi en faisant échouer ses projets. » En effet, il n'avait point attaqué les Russes, c'étaient eux qui l'avaient attaqué. Si après Pultusk il avait pris ses quartiers d'hiver, c'est que, par suite des raisons que j'ai déjà fait valoir, il ne se croyait pas encore en mesure de frapper un coup décisif. Si, dans la courte campagne qu'il venait de faire, il avait pour le moment déjoué les projets de l'ennemi, il ne

s'en trouvait pas moins dans la même position qu'avant, et les raisons qui l'avaient déterminé à s'arrêter existaient encore. A cette époque d'ailleurs, quelque audacieux qu'il fût, il ne tentait pas l'impossible comme il le fit plus tard : il comptait encore avec la nature et les forces humaines.

Son armée avait besoin de repos. Si ce n'eût été encore que l'infanterie, elle se refait vite; comme on l'a dit avec raison, il ne lui faut que du pain et des souliers. Mais la cavalerie, mais l'artillerie? outre les hommes, il y a des chevaux à nourrir. On se trouvait au plus fort de l'hiver, dans un pays épuisé, sans ressources, sans magasins. D'un autre côté, Napoléon savait l'armée russe assez maltraitée pour ne pouvoir tenter quelque chose de sérieux. Il avait donc résolu de se retirer derrière la Passarge, d'y attendre ses renforts, ses munitions, de s'établir plus fortement sur la Vistule en s'emparant de Dantzig; puis enfin, le beau temps arrivé, de se porter alors en avant avec toutes chances de succès. C'était le plan conçu après Pultusk, forcément troublé par l'attaque soudaine des Russes.

Tout étant bien arrêté dans sa pensée, immédiatement après la bataille, Napoléon appela à lui quelques divisions de cavalerie restées en arrière ; il prit les mesures nécessaires à l'évacuation des blessés, et commença dès lors à tout préparer pour la retraite. Toutefois, voulant bien constater son succès et que le champ de bataille lui était resté, non-seulement il continua à l'occuper, mais, poussant en avant sa cavalerie, soutenue par le 6e corps qui était le moins fatigué, il fit serrer les Russes autour de Kœnigsberg.

Le général Colbert [1], avec sa brigade de cavalerie, une portion du 6e léger et deux pièces de canon, fut chargé d'occuper Pompicken, Porschkam, poussant des reconnaissances sur Kreutzbourg, avec ordre de rester dans cette position, jusqu'à l'arrivée des troupes du prince de Ponte-Corvo qu'on attendait d'un moment à l'autre.

Dès le 9, Murat avait suivi la retraite des colonnes russes. Voulant franchir la Frisching,

[1] Voir les pièces justificatives. Mathieu Dumas, t. XIX, p. 416, Berthier à Ney.

petite rivière qui va se jeter dans la mer à Braudenbourg, il demanda à Ney de l'infanterie pour le soutenir : le maréchal refusa, disant qu'un tel mouvement était contraire aux intentions de l'Empereur qui avait ordonné de ne point s'engager sérieusement. Ce ne fut que sur l'ordre du major général que Ney donna au grand-duc de Berg le 69e pour garder le pont de Gross-Lauth, et dès qu'il put disposer de la cavalerie du général Colbert, lui faisant passer la Frisching, il l'établit à Uderwangen et à Unruh, pour maintenir ses communications avec Murat. Celui-ci, persuadé que les Russes allaient évacuer Kœnigsberg, poussait toujours en avant. Désirant connaître par lui-même la position de l'ennemi, il se porta jusqu'à ses avant-postes, et à son retour il écrivait à l'Empereur : « Afin de m'assurer si Ludwigswalde est occupé par les mêmes troupes, j'ai été jusqu'à nos vedettes éloignées tout au plus de 50 ou 100 pas de celles de l'ennemi ; j'ai été fort surpris de les voir si près les unes des autres sans se fusiller, et en ayant demandé la raison, le maréchal-des-logis qui commandait le premier piquet m'a

répondu : « Il n'y a qu'un instant, les Cosaques nous ont fait signe d'approcher, ayant laissé leurs lances en arrière; nous avons été à eux, ils nous ont offert de l'eau-de-vie, nous avons bu ensemble comme les meilleurs amis du monde, et ils nous ont dit en nous serrant la main : *Braves Cosaques, braves Franches;* et nous sommes depuis ce temps, comme vous voyez, fort tranquilles. Comme j'étais là, ajoutait-il, est arrivé un officier du 16e régiment de chasseurs à cheval avec un trompette, pour aller remettre aux avant-postes une lettre et de l'argent pour un de leurs officiers. L'officier ennemi s'est avancé, il a très-bien reçu l'officier, a pris la main du trompette, la lui a serrée en lui disant : « *Braves Franches.* » Ce matin, le général qui commande les avant-postes a embrassé mon aide-de-camp Lagrange [1].

« Je suis d'opinion que l'ennemi ne tiendra pas dans Kœnigsberg, et je l'en crois déjà parti. J'ai pris ce soir les honnêtetés des Cosaques et celles de leurs uhlans et hussards pour des

[1] Comte Charles de Lagrange, mort général de division.

adieux : je parierais que je ne me trompe pas[1]. »

Murat ne fut pas long à reconnaître son erreur. « L'armée ennemie, se hâtait-il d'écrire le lendemain 13, est concentrée sous les murs de Kœnigsberg. » Les Russes étaient loin d'être aussi tranquilles qu'il l'avait supposé et les Cosaques aussi pacifiques qu'il avait cru.

Les Cosaques jouèrent un rôle dans cette campagne de Pologne et acquirent une importance qu'ils ne semblent pas avoir conservée depuis. Montés sur de petits chevaux, à l'aspect chétif, mais infatigables, vivant de peu, les Cosaques, un fouet suspendu au poignet, un pistolet à la ceinture, ayant un sabre et une lance dont le bout n'était parfois garni que d'un clou, se montraient partout, devant, derrière nos colonnes, sur les flancs, les harcelant sans cesse et parfois même osant attaquer notre cavalerie.

Le 15, il y eut à nos avant-postes une échauffourée, qui ne montra que trop l'ascendant moral qu'ils avaient pris sur quelques-unes de

[1] Lettre de Murat à l'Empereur, 12 février, de Gross-Lauth.—Archives du dépôt de la guerre.

nos troupes. Une division de dragons, après avoir fait une reconnaissance vers Borchersdorf, sur la route de Friedland, se retirait par brigades et par échelons, « lorsque, ce qui paraîtrait impossible à croire, ce qui m'indigne et m'afflige, dit dans son rapport le général qui les commandait, c'est qu'une misérable charge de 200 Cosaques et de deux escadrons de hussards, d'abord repoussés par mon aile droite, a fini par mettre le désordre dans deux escadrons. J'ai mené moi-même à la charge successivement deux ou trois régiments, nous avons tout enfoncé, et, au milieu du succès, une colonne sortie d'un village, forte de quatre escadrons de hussards, a remis le désordre dans nos rangs, et j'ai eu la douleur de voir mes trois lignes, non pas culbutées, mais faisant demi-tour les unes après les autres. J'aurais voulu mourir dans la mêlée, quatre grenadiers d'élite m'ont sauvé la vie; mais je déclare, mon prince, que je ne veux plus commander à de pareilles troupes. Je n'ai pu rallier les dragons qu'à une lieue de Weissenstein, près d'Uderwangen[1]. »

[1] Rapport du général Milhaud (pièces justificatives).

Maintenant voici comment le maréchal Ney rend compte de cette affaire qui se passait devant ses avant-postes :

Romitten, 14 février.

« Ce matin la division de dragons du général Milhaud se retirait très en désordre de Weissenstein, où elle avait été inquiétée ; le 3e de hussards s'étant porté en avant, les 50 Cosaques[1] qui avaient causé cette alarme se replièrent, et la division de dragons, après avoir eu beaucoup de peine à rallier ses fuyards, rentra dans ses cantonnements[1]. »

En somme, on n'avait perdu qu'une quarantaine de chevaux et il y avait eu une centaine d'hommes tués ou blessés. A notre gauche, les troupes du corps de Bernadotte ayant éprouvé un échec assez semblable, les Russes annoncèrent pompeusement dans un bulletin daté d'Eylau, du 25 février, que douze régiments français avaient été détruits en entier[2].

Quant aux dragons auxquels était arrivée

[1] Voir les pièces justificatives.
[2] Voir de Canitz, *Histoire de la cavalerie*.

cette mésaventure, ce n'était pas tout à fait de leur faute, ils étaient tout aussi braves que leurs camarades, mais leur arme avait été victime d'une idée fausse, malheureuse : on s'était fort épris, au commencement du siècle, de l'idée de former des hommes qui fussent à la fois de bons fantassins et d'excellents cavaliers. Le matin, comme on l'a souvent répété, on leur démontrait que la cavalerie était impuissante contre l'infanterie, et le soir que l'infanterie devait inévitablement être culbutée par de bonne cavalerie. Une fois qu'on eut des hommes munis de cette double instruction, lorsqu'il s'agit d'aller en Pologne, on pensa à la mettre à profit. Il y avait 5 à 6 mille dragons formés par le général Baraguey-d'Illiers; on n'avait pas pour le moment de chevaux pour les monter, on les fit partir à pied, et ce ne fut qu'après avoir fait ainsi 4 ou 500 lieues, qu'on leur en donna. Il est assez facile de comprendre qu'une cavalerie ainsi formée ne pouvait avoir la même expérience, la même habitude que celle composée d'hommes qui n'avaient fait que le métier de cavalier et n'avaient pas cessé de le faire. Aussi

les dragons en Pologne ne furent-ils pas toujours heureux : d'où vint le nom de *gibier de Cosaques*, que des camarades peu charitables leur donnèrent à cette époque. Ajoutons que ces *gibiers de Cosaques*, peu d'années après, étant redevenus en Espagne tout simplement des cavaliers, formèrent une des cavaleries les plus belles et les plus redoutables de l'Europe. On peut à cet égard interroger les Anglais.

Cependant approchait le moment arrêté dans la pensée de Napoléon pour commencer son mouvement rétrograde. Le 16 février, les maréchaux reçurent leurs instructions. Le jour fixé, tous les avant-postes devaient rester dans leurs positions ordinaires, afin de masquer le mouvement de retraite. On devait commencer par faire filer tout ce qui pouvait encombrer la marche de l'armée : la grosse cavalerie prendrait les devants ; puis les corps d'armée se mettraient en marche : Davout à la droite, se dirigeant par Bartenstein sur Heilsberg, Soult au centre marchant sur Liebstadt, Bernadotte sur Wormditten ; enfin le major général écrivait à Ney : « L'Empereur, Monsieur

le maréchal, vous confie le commandement de l'arrière-garde; vous aurez sous vos ordres, outre votre corps d'armée, la division de cavalerie légère du général Lasalle, la brigade du général Guyot détachée du corps de Soult, et la division de dragons du général Klein. »

Dans la nuit du 16, le maréchal Ney fit repasser la Frisching à sa cavalerie établie sur la rive droite et garder les ponts et les gués par de l'infanterie.

Le 17 au matin, le corps d'armée se mit en marche et bivouaqua le soir autour d'Eylau que l'Empereur avec sa garde avait déjà quitté. Le 18, on se remit en marche pour Landsberg. Pour éviter l'encombrement, la cavalerie des généraux Klein et Lasalle flanquait la division Gardanne; puis suivait la division Marchand; le général Colbert, qui fermait la marche, occupait encore à midi Eylau et Schmoditten. Le temps s'étant mis au dégel, la plaine était devenue impraticable; la route elle-même fut bientôt défoncée. On avait fait sortir d'Eylau tout ce qu'on avait pu prendre de blessés; plusieurs des voitures dans lesquelles ils étaient entassés

se brisèrent ou restèrent embourbées : canons, chariots d'artillerie, enfonçaient dans la boue. Voici au reste comment M. de Fezensac, témoin oculaire, raconte cette pénible journée :

« Je fus chargé ce jour-là de suivre le général Colbert qui couvrait la retraite ; nous partîmes donc les derniers ; la route était couverte de blessés, de chariots de toutes espèces qui restaient enfoncés dans la neige. Beaucoup de blessés réfugiés dans ces voitures nous conjuraient vainement de ne pas les abandonner. J'arrêtai en même temps l'explosion de deux caissons, hors la route, qu'on voulait faire sauter, lorsque je m'aperçus qu'ils étaient remplis de blessés. Le général envoya un officier pour recommander tous ces malheureux au bourguemestre d'Eylau et au commandant de l'avant-garde russe dont les Cosaques occupaient la ville. Plus de cinquante chevaux du train avaient péri en route ; on put craindre un instant d'être obligé d'abandonner des canons qu'on parvint enfin à tirer de la boue ou de la neige où ils étaient à moitié ensevelis. »

Le 19, le corps d'armée se remit en route

pour Freymarkt. Le général Colbert avait été relevé à l'arrière-garde par la cavalerie du 4e corps. Les Cosaques se montrèrent en assez grand nombre et parvinrent à enlever quelques chasseurs. Ce fait grossi arriva à l'Empereur, qui de suite fit écrire à Ney qu'il était étonné qu'on eût laissé ainsi quelques Cosaques prendre l'initiative, et qu'il fallait s'arranger pour les repousser vigoureusement. La vérité était que les chevaux de notre cavalerie, épuisés par la marche et surtout par le manque de vivres, tombaient d'inanition.

Pendant que le 6e corps occupait Freymarkt et les environs, les autres corps qui le devançaient atteignaient les cantonnements qui leur étaient assignés. Dès que le maréchal Davout eut quitté Heilsberg, le maréchal Ney y envoya de Zechern le général Colbert avec de la cavalerie et un régiment d'infanterie, le 39e de ligne, pour relever la division Gudin, veiller à l'enlèvement de 50 mille sacs de farine et se maintenir dans cette position, sans toutefois se compromettre.

Pendant ce temps, le maréchal gagnait Gutt-

stadt avec le gros de son corps d'armée, et se disposait à prendre ses cantonnements, lorsqu'il apprit que les Prussiens, repassant l'Alle, avaient attaqué le général Colbert. En effet, le 22 vers 2 heures, les Prussiens, infanterie et cavalerie, s'étaient montrés devant le poste avancé de Markheim; ce poste s'étant replié, le général Colbert avait fait prendre les armes à sa cavalerie et à un bataillon du 39[e], et, s'étant porté en avant, avait reconnu que l'ennemi se renforçait. Il avait alors pris ses dispositions, et défendait le défilé qui conduit à la ville, lorsqu'il apprit que l'ennemi, avec les deux régiments de grenadiers de Fabrizzi et de Scheffer, de la cavalerie et du canon, s'avançait par la rive gauche de l'Alle. Le général Colbert, n'occupant Heilsberg que provisoirement, ordonna la retraite qui se fit en bon ordre, et en se retirant fit brûler le pont d'Heilsberg.

Un des aides de camp du maréchal, qui avait assisté à ce petit engagement, en allant rendre compte de ce qui s'était passé, rencontra sur sa route à Liebenberg le 7[e] de hussards commandé par le colonel Édouard Colbert; il le fit monter

à cheval pour soutenir le général Auguste Colbert, s'il était besoin. Il prévint en même temps les généraux Lasalle et Marcognet, et le maréchal contremanda la prise de possession des cantonnements. Il écrivait de Guttstadt au major général : « Je vais attendre jusqu'à demain pour connaître les desseins de l'ennemi ; s'il arrive sur Guttstadt probablement, comme il l'a fait aujourd'hui sur Heilsberg, par les deux rives de l'Alle, j'empêcherai de contrarier ses vues jusqu'à ce qu'il soit à bonne portée de mes troupes et de mon artillerie ; alors j'ordonnerai l'attaque générale et l'enfoncerai sur tous les points. J'espère que la leçon qu'il recevra le fera tenir tranquille [1]. »

Le lendemain tout était disposé pour recevoir l'ennemi, mais il se borna à établir ses postes sur les hauteurs en arrière de Bevernicken et de Langwiese sur la rive gauche de l'Alle, et à Wosseden, Reichenberg et Sussenberg. Le général Colbert eut l'ordre de le chasser de ces trois endroits et de ne pas lui permettre de pas-

[1] Guttstadt, 22 février, 6 heures du soir.

ser sur la rive gauche de la Sensee. Ayant laissé l'ennemi s'approcher de Liebenberg, Kolm et Stoltzhagen, tout à coup il reprit l'offensive et le poussa très-vigoureusement, lui tuant, lui blessant et lui prenant du monde, jusqu'au-delà de la petite rivière de la Sensee qui se jette un peu plus loin dans l'Alle. Le général Colbert rentra alors dans sa position.

A la chute du jour, un parlementaire se présenta porteur d'une lettre du colonel de Kleist, aide de camp du roi de Prusse, qui, envoyé par son souverain pour remettre une lettre à l'empereur Napoléon, demandait la permission de traverser nos avant-postes. Le général Colbert, d'après les ordres du maréchal, répondit à M. de Kleist que s'il affirmait sur l'honneur avoir des communications verbales à faire à l'Empereur on le laisserait passer, sans quoi sa lettre seule serait reçue et envoyée; sur son affirmation, il fut admis à passer et des chevaux furent commandés sur la route pour le conduire au quartier général.

La mission de M. de Kleist était relative à des ouvertures de paix que Napoléon avait fait

faire au roi de Prusse par le général Bertrand, et dont j'aurai occasion de parler plus tard.

Cependant le maréchal Ney, dans sa position de Guttstadt, ne voyait pas sans inquiétude l'ennemi gagner sur sa gauche par la rive gauche de l'Alle, arriver jusqu'à Scharnick, Wolfsdorf, et se montrer déjà en forces sur ces points; sur la rive droite de l'Alle, il était arrivé à Seebourg : les avant-postes du général Colbert avaient saisi une correspondance qui annonçait l'approche de nombreuses colonnes russes.

L'Empereur insistait toutefois pour que le maréchal n'abandonnât pas Guttstadt. « Il est tout simple, lui faisait-il écrire par Berthier, que l'ennemi avance sur tous les points de la ligne des avant-gardes d'infanterie et de cavalerie, sans que cela puisse prouver qu'il soit décidé à continuer la campagne, et, quand il aurait ce projet, le dégel en ralentirait l'exécution et le lui ferait ajourner. L'Empereur demande donc que vous ne quittiez pas Guttstadt de la journée de demain, car l'ennemi, dans votre position, ne peut vous forcer qu'avec un

corps de troupes considérable, et avec des mouvements préparatoires qui vous donneront toujours le temps d'éviter un engagement et de vous porter sur la route d'Allenstein. L'ennemi, en se rendant maître de Guttstadt, se trouverait maître d'un point important, utile à nos troupes en hiver : Guttstadt évacué, nos cantonnements seraient à découvert.

« L'ennemi a cherché à savoir si nous voulions oui ou non tenir en position; rien ne prouve qu'il soit résolu à nous déposter de nos positions. Au surplus, Monsieur le maréchal, l'intention de l'Empereur est de livrer bataille à l'ennemi, en concentrant toutes ses forces sur le plateau d'Osterode où il doit réunir 90 mille hommes.

« Après vous avoir fait connaître, Monsieur le maréchal, les intentions de l'Empereur, Sa Majesté s'en rapporte à votre expérience et à votre zèle pour son service. En tout cas, vous devez garder le point de Guttstadt[1]. »

Quelque temps avant, le maréchal, pour ac-

[1] Lettre du major général à Ney, 26 février 1807. (Cette lettre n'arriva que lorsque Guttstadt était évacué.)

quérir quelque certitude sur les forces et les desseins de l'ennemi, avait fait attaquer Peterswalde par le 6e d'infanterie légère. Bien qu'il fût occupé plus fortement qu'on ne le supposait, le village fut emporté, les trois bataillons russes qui le défendaient fort maltraités; on leur tua beaucoup de monde, on en prit deux à trois cents, parmi lesquels le général major de Korf et plusieurs officiers supérieurs. Les Russes ayant été renforcés par des troupes venues de Zechern, le maréchal se contenta de se maintenir dans ses positions, sans vouloir s'engager davantage. « Comme il devient certain, mandait-il au quartier général, que les lettres interceptées par le général Colbert, hier, contiennent la vérité, je crois nécessaire, pour ne pas compromettre, en avançant, mon corps d'armée, de me replier demain sur Allenstein. J'envoie à Osterode le général fait prisonnier; il est disposé à donner tous les renseignements *pourvu qu'on ne lui fasse pas de mal* [1] (ce sont là ses expressions); aussi, avec des caresses, on peut en tirer des lumières. » Puis il ajoutait: « Le

[1] Archives du dépôt de la guerre.

6e léger s'est couvert de gloire dans l'attaque de Peterswalde. » On est étonné de ne pas voir le maréchal citer les noms du général de brigade Liger-Bélair, du colonel Laplane, auxquels revenait une grande part de l'honneur de la journée. Mais il en était souvent ainsi à cette époque : il y avait des gens dont la réputation était si bien établie, qu'ils semblaient au-dessus de l'éloge. Dans cette même journée, toutes les attaques faites sur la rive droite de l'Alle avaient été repoussées par les généraux Colbert et Lasalle[1].

Malgré ce succès, le maréchal Ney crut devoir faire ses préparatifs pour se porter le lendemain plus en arrière : il fit replier le 39e de ligne sur Schmolainen, à l'exception de quelques compagnies laissées dans la forêt pour couvrir le mouvement de retraite qui devait s'opérer le lendemain à 4 heures du matin.

Le lendemain 27, en effet, les divisions des généraux Marchand et Gardanne abandonnèrent les positions qu'elles occupaient pour se diriger sur Allenstein. Les généraux Bélair et

[1] Rapport du maréchal Ney.

Colbert, qui avaient passé sur la rive gauche de l'Alle pour les soutenir, et qui s'étaient maintenus le plus longtemps possible à Schmolainen, se retirèrent sur la rive droite, détruisant les passages et créant tous les obstacles qui pourraient arrêter l'ennemi. Le général Colbert fermant la marche avec le 39ᵉ et le 10ᵉ de chasseurs, arriva à Guttstadt, qu'il ne quitta qu'à midi et demie, suivant et couvrant le corps d'armée qui se dirigeait sur Allenstein.

On était en route depuis deux heures, lorsque tout à coup une nuée de Cosaques fondit sur l'arrière-garde. Les voltigeurs et quelques compagnies du 39ᵉ les attendirent à bout portant et firent un feu très-meurtrier qui commença à jeter le désordre parmi eux; le 10ᵉ de chasseurs les chargea alors, et en sabra et prit une trentaine. Leur audace sembla d'abord un peu calmée par cette réception, ils se bornaient depuis quelque temps à suivre en faisant le coup de pistolet, lorsqu'à la sortie du village de Spiegelberg, ils firent une charge générale en poussant des cris affreux; cette fois, ils eurent à essuyer tout le feu d'un bataillon qui en

jeta un grand nombre par terre; puis le 10e de chasseurs, se précipitant sur eux, acheva de les mettre dans une déroute complète. Dès lors, on ne les aperçut plus que nous suivant de loin. Leur rage était telle, que plusieurs dont les chevaux avaient été tués refusèrent de se rendre et furent tués à coups de baïonnettes.

Enfin l'ennemi renonça à toute tentative et disparut. Le général Colbert me dit, écrivait le maréchal Ney dans son rapport : « Je me moque de tous les Cosaques de la terre avec un régiment aussi bien commandé que le 39e [1]. »

Pendant cette marche, le général Lasalle avec sa cavalerie légère et huit compagnies de voltigeurs était en communication avec le général Colbert, couvrant son flanc gauche, et se retirait par Eschenau, Gratken, Tollack et Alt-Wartenburg. Vers le soir, le corps d'armée avait atteint Allenstein.

On lit, dans la correspondance de Berthier avec les maréchaux, correspondance dictée par l'Empereur lui-même, et en tout cas inspirée

[1] Colonel Soyer.

par lui, les passages suivants : « L'Empereur est immuable dans ses plans ; ce ne sont pas les mouvements de retraite de l'ennemi qui dirigent ses vastes projets. » Une telle prétention à l'immuabilité, en présence des événements si divers et si complexes que présente la guerre, pourrait paraître étrange, si ce n'était le génie qui parle, et on sait que le génie a de ces intuitions profondes qui semblent évoquer pour lui l'avenir et lui permettre d'asseoir ses jugements, régler ses projets avec une précision qui semble les rendre immuables.

Ainsi, dès que Napoléon a pu juger en Pologne de la nature du pays et des circonstances, il adopte un plan de campagne dont il ne se départ plus, quelles que soient les tentatives de l'ennemi pour l'en faire sortir, quels que soient les avantages que plus d'une fois il semble lui laisser prendre ; enfin, lorsqu'il fait un mouvement rétrograde après Eylau, il s'établit derrière la Passarge, sa droite couverte par l'Alle, de Guttstadt jusqu'à Allenstein. Là, quels que puissent être les mouvements des Russes, quelles que soient les inquiétudes de Ney placé

dans une position aussi avancée que Guttstadt, il fait établir d'une manière définitive ses cantonnements, sachant bien que les Russes ne franchiraient pas cette ligne. Toutefois il admet encore cette hypothèse : le cas où l'ennemi, s'aveuglant assez pour la franchir, oserait l'attaquer, il le recevrait sur le plateau d'Osterode, où il pouvait en un jour et demi concentrer 90 mille hommes.

Ces deux points arrêtés, Napoléon reste immuable dans ses plans : aussi, à peine reçoit-il la nouvelle de l'évacuation de Guttstadt, qu'il ordonne à Ney de le reprendre. La lettre qu'il fit alors écrire par Berthier exprime d'une manière si nette la pensée de l'Empereur, dépeint si bien la position, donne une idée si juste de sa correspondance avec les maréchaux, que je la reproduis ici en grande partie.

Osterode, le 28 février.

« L'Empereur, Monsieur le maréchal, m'ordonne de vous faire connaître que la position de Guttstadt est nécessaire comme tête de nos

cantonnements; il faut donc le reprendre, mais ne l'occupant que comme avant-garde, en choisissant, s'il est possible, une bonne position sur la rive gauche de l'Alle dominant la ville et empêchant de s'en approcher; c'est là où doit être appuyée votre droite; votre gauche doit l'être à la Passarge, du côté d'Elditten; vous devez occuper par des postes d'infanterie toute la rive gauche de l'Alle jusqu'à Allenstein; vous devez placer votre quartier général entre Deppen et Guttstadt.

« Tous les débouchés depuis Elditten jusqu'à Guttstadt doivent être occupés par de l'infanterie et de la cavalerie; vous devez reconnaître les points les plus importants en arrière, pour y placer du canon et des réserves; le point de ralliement de votre corps doit être à Deppen; par ces moyens vous abandonnerez toute la rive droite de l'Alle, en vous contentant de la faire reconnaître tous les jours par de fortes reconnaissances; vos avant-postes seront couverts par l'Alle et vos troupes se trouveront plus serrées.

« L'ennemi cherchera-t-il à pénétrer en force

entre Guttstadt et Liebstadt, il se trouvera entre votre corps et celui du maréchal Soult.

« Attaquera-t-il votre position de Guttstadt, vous la soutiendrez avec tout votre corps; et si l'ennemi, au lieu d'attaquer Guttstadt avec 12 à 15 mille hommes, l'attaquait avec un corps d'armée, vous auriez le temps de le voir se déployer, se former, et celui de vous replier sur la Passarge et sur l'armée.

« Vous voyez, Monsieur le maréchal, que vous formez l'extrême droite de l'armée, et si l'ennemi manœuvre sur la droite de l'Alle avec de fortes colonnes d'infanterie, il se disséminera quand nous nous concentrerons; mais tout porte à penser qu'il désire ainsi que nous du repos.

« Il serait à souhaiter que l'ennemi jetât beaucoup de forces sur sa gauche où il ne peut nous faire aucun mal. Le système de Varsovie n'étant nullement lié à celui-ci qui en fait un à part, l'Empereur ne manquerait pas de saisir cette occasion pour marcher sur l'ennemi.

« Guttstadt nous est donc nécessaire, car il ne faut pas que l'ennemi se serve de l'Alle

comme d'un rideau pour nous masquer ses mouvements[1]. »

Déjà, par suite de la première lettre que j'ai citée, le maréchal Ney avait pris des dispositions analogues à celles indiquées ici. L'Empereur enfin, voulant assurer la reprise de Guttstadt, effrayer l'ennemi et le forcer désormais à se tenir sur la réserve, ordonna pour le 3 mars une prise d'armes générale.

Bernadotte et Soult, débouchant par le pont de Spanden, devaient envelopper les avant-postes ennemis, puis se porter, le premier sur Mehlsac, le second sur Wormditten, tandis que Ney, après avoir culbuté tout ce qu'il trouverait devant lui, marcherait sur Guttstadt et s'en emparerait.

Cette expédition devait être considérée sous le même rapport que le serait la sortie d'une place forte; puis les maréchaux devaient rentrer dans leurs cantonnements. Les choses se passèrent comme l'Empereur l'avait ordonné.

Bernadotte se porta vers la gauche sur Mehl-

[1] Mathieu Dumas, *Précis des événements militaires*, tome XVIII, p. 489.

sac, en faisant replier tous les avant-postes; Soult, présentant des têtes de colonne sur les quatre points de Spanden, Alcken, Sporthenen et Pithenen, déboucha par Alcken et Sporthenen, et poussa devant lui tout ce qu'il rencontra.

Dans le même temps, Ney, à trois heures du matin, faisait prendre les armes sans batteries à ses troupes réunies en grande partie à Deppen; la brigade Roguet de la division Gardanne marchait à l'ennemi par Queetz, puis, laissant à droite Glottau, se dirigeait rapidement sur Guttstadt qui devait être attaqué dans le même moment par le général Liger-Bélair venant de Knopen. Pendant ce temps, le général Colbert avec une brigade d'infanterie, le 39e de ligne, le 6e léger et sa cavalerie arrivant à Glottau, tournait à gauche, passait en avant de Guttstadt, occupait Lingnau et Altkircken, de manière à couper la retraite à l'ennemi de ce côté. La cavalerie du général Lasalle, les brigades Marcognet et Labassée étaient placées en réserve dans la plaine qui est au-dessous de Glottau, ainsi que la division du général Grouchy qui fermait la marche.

Vivement attaqué, l'ennemi se hâta d'évacuer Guttstadt ; il n'avait point eu le temps de s'y établir et d'y transporter ses magasins qui étaient à Heilsberg et qui devaient arriver le jour même. Aussi le maréchal Ney, en annonçant à l'Empereur la reprise de Guttstadt, se hâtait-il de lui faire connaître la difficulté de sa position et l'impossibilité où il était en présence de l'ennemi de se procurer des subsistances dans un pays totalement épuisé. « Je trahirais tous mes devoirs, écrivait-il, si je ne faisais connaître cette position à l'Empereur ; » et il demandait instamment l'organisation d'un service régulier de vivres.

Quant aux Russes, effrayés de cette attaque soudaine sur toute leur ligne, ne sachant pas où s'arrêterait cette marche en avant, ils vinrent d'Heilsberg dans la matinée du 4 mars, au nombre de 7 à 8 mille, tâter les avant-postes de la ligne de Zechern à Peterswalde et cherchèrent à pénétrer dans la forêt de Guttstadt : repoussés sur un point, ils se portaient sur un autre. Les Français se contentèrent de maintenir leur position par un feu meurtrier

d'infanterie et d'artillerie. Le 50e de ligne fut un de ceux qui firent le plus de mal à l'ennemi. De notre côté, le 27e eut plus de 300 hommes mis hors de combat.

Après avoir fait dans son rapport un grand éloge de ses troupes, chefs et soldats, le maréchal Ney se plaint amèrement d'un de ses généraux qui a manqué par son incapacité de compromettre le succès de ces deux journées du 3 et du 4. « Ce n'est pas, ajoute-t-il, que le général Gardanne[1] manque de bravoure, « mais la bravoure est la qualité la moins essentielle chez un général[2]. »

Le but principal que se proposait l'Empereur, la reprise de Guttstadt, était rempli. Les généraux Bernadotte et Soult étaient rentrés dans leurs cantonnements. Ney restait seul en avant, isolé, ayant devant lui à Launau plus de 10 mille hommes. « Mes avant-postes, écrivait-il, sont à demi-portée de pistolet des Russes.

[1] Il y avait dans l'armée deux généraux Gardanne; celui dont il est question ici avait eu ses beaux jours à Marengo. L'autre Gardanne, dont Gouvion Saint-Cyr fait l'éloge dans ses mémoires, était gouverneur des pages de l'empereur et fut envoyé en mission en Perse.

[2] Voir les pièces justificatives.

Je pourrais les couvrir de mitraille, mais l'Empereur ne veut point qu'on engage ses troupes. »
Cette position, outre qu'elle était fatigante, provoquait incessamment l'ennemi sans utilité. Sur les ordres de l'Empereur, Ney se retira peu à peu.

Le 7, le général Colbert avec le 6e léger, le 39e de ligne, le 3e de hussards et le 10e de chasseurs, vint prendre position sur les hauteurs en arrière de Zechern; l'artillerie était placée de manière à battre la plaine et le village. Suivaient les brigades Marcognet et Labassée de la division Marchand, la division Gardanne, la cavalerie du général Lasalle, formant une suite d'échelons successifs jusqu'à Schmolainen et Guttstadt.

Peu de jours après, cette position était encore modifiée : le quartier général s'établit à Guttstadt. Le général Colbert occupait Kossen où il devait se retrancher et les faubourgs de la ville; puis le corps d'armée s'étendait à gauche, de manière à occuper l'intervalle compris entre l'Alle et la Passarge, depuis Guttstadt jusqu'à Elditten. L'Empereur recommandait au maré-

chal de construire quelques bonnes redoutes, de se couvrir par des abattis et des palissades qui pussent mettre les avant-postes à l'abri des incursions de la cavalerie ennemie. Ce fut alors enfin qu'on put penser à camper les troupes et à les baraquer. Comme le soldat avait presque toujours bivouaqué depuis le commencement de la campagne, ce devait être pour lui un grand avantage, pourvu qu'il pût avoir des distributions régulières de vivres, car, il faut le dire, malgré la sollicitude de l'Empereur, ce n'était qu'au milieu des privations que se continuait cette interminable lutte.

J'ai prolongé ce récit, lorsque déjà depuis quelque temps l'histoire se tait.

Après la terrible journée d'Eylau, les quelques jours qui la suivirent, puis la retraite, une fois que l'armée a franchi la Passarge, il semble qu'elle n'ait plus eu qu'à se reposer et à se refaire dans de bons cantonnements bien approvisionnés. Nous avons vu s'il en avait été ainsi, surtout pour le corps du maréchal Ney, dans la position avancée de Guttstadt. Si l'on consulte sa correspondance, on verra que pendant tout

le mois de mars et même en avril, les avant-postes furent toujours en présence, sur le qui-vive, que tous les jours il y eut des coups de fusil tirés, et que parfois même on entendit le canon.

Là toutefois, vers les derniers jours de mars, se termine la seconde période de la guerre de Pologne commencée le 20 janvier par l'attaque faite par l'armée russe sur les cantonnements de Ney à Schippenbeil et Bartenstein. Pendant deux mois, au fort de l'hiver, au milieu de la neige, passant de 10 degrés de froid à un temps de dégel qui rendait les marches des plus pénibles, sans magasins, souvent sans vivres, ni pour les hommes, ni pour les chevaux, les deux armées n'avaient cessé de combattre avec une héroïque et si égale opiniâtreté, qu'il serait difficile de proclamer le vainqueur, si les succès des Français n'étaient constatés par ce fait : que Napoléon fit toujours en définitive ce qu'il voulut, tandis que les projets des Russes furent constamment déjoués.

Voici comment Napoléon dépeint les difficultés, les souffrances, les horreurs de cette

campagne rude entre toutes : « Officiers d'état-major, colonels, officiers, ne se sont pas déshabillés depuis deux mois, et quelques-uns depuis quatre (j'ai moi-même été quinze jours sans ôter mes bottes), au milieu de la neige et de la boue, sans vin, sans eau-de-vie, sans pain, mangeant des pommes de terre et de la viande, faisant de longues marches, sans aucune espèce de douceurs, et se battant à la baïonnette sous la mitraille, très-souvent les blessés obligés de s'évacuer en traîneau, en plein air pendant 50 lieues [1]. »

Si l'on se demande maintenant quel mobile poussait ainsi Russes et Français à affronter de pareils maux et les leur faisait supporter, ce mobile chez les Russes se trouve dans un patriotisme exclusif, barbare, dans lequel se confond le sentiment religieux, car à la haine de l'envahisseur se joint celle qu'ils ressentent contre ceux dans lesquels ils voient les ennemis de Dieu. Le soldat russe trouve sa force dans son peu d'impressionnabilité ou son manque d'imagination; les Français au contraire gran-

[1] *Correspondance de Napoléon*, tome XIV, lettre 11911.

dissent par l'imagination. Ce n'est plus aujourd'hui le sol de la patrie qu'ils défendent à 500 lieues de ses frontières, mais c'est la gloire qu'ils poursuivent, la gloire qui les exalte, la pensée qu'ils marchent sur les pas d'un grand homme, de Napoléon, les fascine, les éblouit. Jamais, peut-être, l'esprit guerrier n'atteignit un tel paroxysme, jamais on ne vit plus d'émulation pour courir à la mort, et il semblait que cette ardeur était d'autant plus grande qu'on était placé plus haut. Rien ne peut dépasser l'intrépidité des Lannes, des Murat, des Ney. Messieurs les officiers, disait mon père, « vous êtes là pour vous faire tuer les premiers. »

Il faut aussi remarquer que, surtout à partir de cette époque, l'esprit de l'armée tendait à se modifier : on commençait à ne plus faire la guerre par nécessité, par devoir, mais à la faire pour le plaisir de la faire, par suite de l'éclat qu'on y trouvait.

Déjà sous le consulat, puis sous l'empire, une foule de jeunes gens, appartenant aux classes riches de la société, à l'ancienne aristocratie, à l'émigration même, y entraient, soit en passant

par l'école militaire de Fontainebleau, soit par engagement. L'Empereur lui-même s'associait à ce mouvement en envoyant des brevets de sous-lieutenant à ces fils de famille.

Berthier, Murat, Ney, Augereau lui-même, les accueillaient avec plaisir, et les états-majors s'aristocratisaient.

On le voit, on était loin de la simplicité de l'armée du Rhin ou de l'esprit démocratique de l'armée d'Italie. Sans doute on combattait toujours pour la patrie, pour sa grandeur, mais enfin chaque jour l'armée tendait à devenir plus exclusivement l'armée de Napoléon.

Si j'ai suivi pas à pas le 6e corps, j'ai pu le faire naturellement et sans troubler l'ordre du récit, car le rôle de ce corps dans cette campagne en indique les phases principales : elle commence avec lui et finit avec lui.

Le premier attaqué, l'armée est avertie par lui. S'il ne prend pas une part directe à la journée d'Eylau, il y joue indirectement un rôle décisif. Enfin, lors de la retraite, c'est lui qui la protége; placé dans la position avancée de Guttstadt, lors de l'établissement des canton-

nements, il est la sentinelle avancée qui la couvre.

J'ai pu également à chaque pas rencontrer le nom de celui qui m'inspire ce livre. Dès que le maréchal Ney a brisé à Soldau le corps du général Lestocq, il lance à la poursuite des Prussiens le général Colbert, qui, les poussant, les harcelant sans cesse, arrive jusqu'à Schippenbeil à 10 lieues de Kœnigsberg : poursuite hardie dont le maréchal Ney fut blâmé au point de vue stratégique, surtout à celui de la prudence, mais qui en définitive eut l'avantage de faire découvrir le mouvement agressif de l'armée russe, donna l'éveil au 6e corps, à l'armée tout entière, et cela sans qu'on eût à regretter la moindre perte [1]. Le général Colbert avec sa troupe d'élite avait su se faire jour à travers des flots de Cosaques et une cavalerie qui à la moindre hésitation pouvait l'écraser sous le nombre [2].

Lorsque l'armée marche de nouveau en avant, Colbert reprend l'avant-garde. Murat le rencontre un peu avant Landsberg, et le charge

[1] *Correspondance de Napoléon*, tome XIV, lettre 11699.
[2] Mathieu Dumas, tome XVIII, p. 305.

d'éclairer la marche de ses nombreux escadrons. Colbert les précède et franchit le premier, avec ses hussards et ses chasseurs, sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie ennemies, le périlleux ruisseau qu'il fallait traverser pour aborder les Russes, qui ne cédèrent enfin que sous les charges réitérées des escadrons de fer que commandait d'Hautpoul.

Encore tout meurtri, lui et les siens, de cette rude journée, il est envoyé pour éclairer Kreutzbourg à l'extrême gauche de l'armée, préparer la jonction du corps de Bernadotte, et, revenu auprès du maréchal Ney, il passe la Frisching pour établir des communications entre le 6e corps et la cavalerie de Murat, poussée en avant vers Kœnigsberg.

Lorsque l'armée opère son mouvement de retraite, si, pour se servir de l'expression de l'Empereur, le 6e corps a l'honneur de couvrir cette retraite, le général Colbert a l'honneur de couvrir cette arrière-garde. Le dernier, il quitte Eylau, suivant et protégeant les derniers des blessés. Toujours à l'arrière-garde pendant ce mouvement rétrograde, il est toujours en face

de l'ennemi. Nous l'avons vu combattre à Heilsberg, Zechern, Schmolainen, Reichenberg, Liebenberg, Spiegelberg, Guttstadt; enfin chaque jour est un combat, combats dont l'histoire ne parle pas et qui cependant ont leurs héros.

Tel est le métier de celui qui commande les avant-gardes ou les arrière-gardes et la cavalerie légère [1] : il doit être l'œil et le bouclier de l'armée, l'œil qui suit tous les mouvements de l'ennemi, le bouclier qui la protége et pare les premiers coups; il doit l'éclairer au loin dans toutes les directions, l'avertir et la couvrir.

Tandis que par ses avant-postes il est en contact avec l'ennemi, il doit, par une communication continuelle, être toujours en rapport avec l'armée. S'il couvre les siens d'un voile qui dérobe leurs mouvements à l'ennemi, il doit en même temps, par tous les moyens possibles, s'efforcer de pénétrer le mystère dont également s'entoure son adversaire.

[1] Voir les Mémoires de Napoléon, tome VII, p. 64 et suivantes. (Paris, Bossange, 1830.)

La tactique, une cavalerie manœuvrière habilement conduite, peuvent seules lui assurer ces résultats. Tantôt par une retraite soudaine il engage l'ennemi à se porter en avant, tantôt c'est une attaque inopinée et à force ouverte.

Parfois, pénétrant à plusieurs lieues à travers les corps ennemis, il va semer au loin l'inquiétude, dérober sur les derrières mêmes de l'armée ennemie le secret de ses forces et de ses projets[1].

Courses hardies qui réclament à la fois une singulière audace et beaucoup de prudence de la part du chef, comme des troupes une grande habitude de la guerre. Les plus jeunes soldats savent marcher en avant, mais une fois le coup porté, le résultat obtenu, savoir se dérober à l'ennemi, se retirer, fuir avec sang-froid, réclament une fermeté, une présence d'esprit bien autrement difficile à rencontrer.

A ces qualités essentiellement guerrières, le commandant des avant-postes doit en réunir

[1] Voir au 3e volume, pages 384 et 385. Le colonel Colbert pénètre jusqu'à Trente, à 20 lieues de l'armée, sur les derrières du corps de Rohan, qui tenait encore devant le maréchal Ney. Il prévient l'armée d'Italie, qui prend ce corps à revers et complète sa destruction.

d'autres : il doit s'efforcer de ménager le pays qu'il occupe : c'est d'abord un moyen de se procurer plus facilement et plus longtemps des subsistances, et celui d'obtenir des renseignements, de se créer des relations, des intelligences. Partout on peut trouver des mécontents, des gens bavards et avides.

C'est l'ensemble de toutes ces qualités qui constitue l'habile général commandant les avant-postes. Par lui, le général en chef est mis à même de juger des desseins de l'ennemi. Certain de la vigilance qui met ses troupes à l'abri d'une attaque inattendue, il peut avec calme combiner ses plans et faire jouir son armée d'un repos et d'une sécurité qu'il partage lui-même.

Le maréchal Ney disait : « Je ne dors tranquille que lorsque Colbert commande mes avant-postes. »

Je n'ai rien à ajouter à ces paroles.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

MORT DU PRINCE LOUIS DE PRUSSE. — LE COMMANDANT ROBOLY.

J'ai bien souvent entendu raconter la mort du prince Louis, non pas seulement par des témoins, mais par un des acteurs de cette scène sanglante. Dans le régiment où je servais en 1826, il y avait nombre d'officiers ayant fait les campagnes de l'empire. Parmi eux était un vieux capitaine nommé Roboly. En 1806, il était maréchal des logis au 10ᵉ de hussards, et voici ce qu'il nous racontait sur l'affaire de Saalfeld : « Nous poursuivions, disait-il, l'ennemi en pleine déroute ; un de mes camarades, maréchal des logis, nommé Guindé, et moi, aperçûmes un officier qui nous fit l'effet d'être un colonel. Il cherchait à se tirer de la bagarre. Guindé me dit : « Prends par là, à gauche, de

« l'autre côté de la haie, nous allons le cerner et le pren-« dre. » Quelques instants après, en effet, Guindé arriva au moment où l'officier, qui n'était autre que le prince Louis, allait franchir un fossé. « Rendez-vous, colonel ! » lui cria Guindé. Le prince répondit par des coups d'épée ; alors Guindé, lui allongeant un coup de pointe en pleine poitrine, l'étendit roide mort. »

Pendant ce temps, Roboly d'un coup de sabre décollait un hussard rouge. Il avouait le fait, mais ne le racontait pas, car il parlait peu et surtout fort peu de lui-même ; mais ses camarades du 10e de hussards avaient conservé la mémoire de ce terrible coup de revers digne d'Amadis ou de Roland. Quoique Marseillais, Roboly était né à Constantinople : il pouvait donc avoir un peu de turc dans le poignet.

A la révolution, Roboly avait d'abord émigré, puis, rentré en France, il s'était engagé. A l'époque où je l'ai connu, après toutes les guerres de l'empire, il était capitaine. Grand, mince, il avait l'air distingué ; sa tête était toute grise et sa moustache toute blanche. Quoique habituellement fort peu causeur, comme je l'ai déjà dit, cependant, lorsque l'occasion s'en présentait, il racontait bien et parlait de cette vie d'avant-postes qu'il avait menée si longtemps, de manière à intéresser et à instruire.

Voici un des souvenirs qu'il nous racontait et qu'il n'est pas inutile, je crois, de conserver : lorsque Lasalle fut nommé colonel du 10e de hussards, chacun disait dans le régiment : « Voilà un sabreur qui nous fera écharper à la première occasion, » mais bientôt on fut étonné de trouver en lui le chef le plus prudent et le plus avare du sang de ses soldats. Par exemple, lorsqu'il fallait donner un coup

de collier, nul ne le donnait plus vigoureusement et ne savait mieux que lui enlever et entraîner son monde.

Un des hommes dont parlait également Roboly était le général Curély, qui avait commandé le 10e de hussards en 1813 et 1814. Le nom de Curély est un de ceux dont la cavalerie française doit conserver le souvenir. En 1807, le général Édouard Colbert avait rencontré au 7e de hussards Curély sous-officier et fort ignoré ; il devina ses qualités, le fit adjudant, bientôt officier, adjudant-major, et le prit pour aide de camp. En cinq ans, Curély devenait colonel et bientôt général.

Ce que j'ai entendu raconter au général Édouard Colbert de l'audace de Curély et de son habileté à manier les armes tient du merveilleux : mon oncle prétendait que Curély avait tué de sa main la valeur d'un régiment de Uhlans. A l'intrépidité du soldat, Curély joignait toutes les connaissances et les qualités d'un ordre plus élevé qui forment l'habile officier de cavalerie. Le temps seul lui a manqué pour arriver au premier rang : il mourut en 1814 du chagrin que lui causaient nos désastres. On peut lire avec intérêt, dans le précieux petit livre du général Brack intitulé : *Avant-postes de la cavalerie légère,* ce qu'il dit du général Curély.

Ceux qui liront cette note me pardonneront, je l'espère, sa longueur. En parlant du capitaine Roboly, j'ai voulu rendre en sa personne un hommage à tant de vieux et braves soldats qui n'ont eu d'autre mérite que de faire pendant vingt ans leur devoir et qui restent oubliés. Lorsque je l'ai perdu de vue, il était chef d'escadron et allait prendre sa retraite.

Quant au maréchal des logis Guindé, son exploit n'at-

tira pas sur lui une bien grande faveur. Quoique l'Empereur ait répété dans ses bulletins que la mort du prince Louis était une juste punition de l'ardeur insensée avec laquelle il avait poussé son pays à la guerre, Napoléon eût mieux aimé qu'on ne l'eût pas tué.

Guindé eut pour toute récompense de passer dans la garde; il fut tué à Hanau en 1813, officier de la Légion d'honneur et capitaine des grenadiers à cheval.

(*Note de l'auteur.*)

NEY A BERTHIER.

Schleitz, le 11 octobre 1806.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que mon corps d'armée est réuni en totalité sur les deux rives de la Saale, savoir : la division d'avant-garde en avant de Rodersdorf; la division Marchand, bivouaquée sur deux lignes, la droite à la route d'Auma vers Ottersdorf, la gauche sur Krippendorf; et la 3e division bivouaquée sur les hauteurs en arrière de Schleitz, entre Bohmsdorf et Oschitz.

Les troupes ont ordre d'être sous les armes demain à deux heures précises du matin, pour marcher sur Auma ou toute autre direction.

Malgré les marches forcées que le corps d'armée a faites consécutivement depuis trois jours, le meilleur esprit y

règne; officiers et soldats expriment à l'envi le désir d'atteindre l'ennemi, tous brûlent de combattre sous les yeux de l'Empereur et de convaincre S. M. qu'ils sont dignes d'être appelés à concourir à l'exécution de ses grands desseins.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Auma, le 12 octobre 1806.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que les divisions du 6e corps d'armée, parties ce matin de Schleitz, se sont établies cet après-midi dans les positions suivantes :

L'avant-garde, aux ordres du général Colbert, est bivouaquée entre Mittel et Wolfsdorf.

La division Marchand dans sa position en arrière de Brauendorf, à cheval sur la route de Gera... etc.

NEY.

LANNES A L'EMPEREUR.

Au quartier général d'Iéna, 13 octobre 1806.

Sire,

Je suis arrivé avec mon corps d'armée devant Iéna; l'ennemi y était au nombre de douze à quinze mille hom-

mes ; après nous avoir tiré quelques coups de canon, il s'est retiré sur Weimar ; je n'ai pas pu le poursuivre la nuit, le pays étant abominable. J'ai placé la division Suchet à une lieue en avant sur la route de Weimar ; celle du général Gazan reste en position en arrière de la ville.

D'après les renseignements donnés par les habitants, le roi était encore avant-hier à Erfurt : je ne sais s'il veut nous livrer bataille ou bien se retirer : il y a un camp d'environ 20 à 25 mille hommes entre Iéna et Weimar. Je vais pousser des reconnaissances pour savoir au juste où l'ennemi se trouve. Je désirerais savoir si l'intention de Votre Majesté est que je marche avec mon corps d'armée sur Weimar ; je n'ose prendre sur moi d'ordonner ce mouvement, par la crainte que j'ai que Votre Majesté ne veuille me donner une autre direction. Il paraît que le plus grand désordre règne dans l'armée ennemie. Il a laissé ici quelques caissons et une pièce de canon. J'ai poussé un fort détachement sur la route de Nauenbourg pour chercher à communiquer avec le corps du maréchal Davout.....

P. S. J'apprends à l'instant même que l'ennemi a un camp de 30 mille hommes à une lieue d'ici, sur la route de Weimar ; il serait très-possible qu'il voulût nous livrer bataille.

LANNES.

Ney a l'Empereur.

Weimar, 14 octobre.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté qu'une partie des troupes de mon avant-garde est établie en avant de Weimar, sur la route d'Erfurt.

Les quatre régiments de la 2e division sont bivouaqués sur les hauteurs en arrière de Weimar, rive droite de l'Ilm.

La 3e division est bivouaquée en arrière de la 2e, de manière que mon corps d'armée est disponible pour toutes les opérations qu'ordonnera Votre Majesté.

Quelques régiments du corps d'armée de M. le maréchal Lannes se trouvent également à ma droite en position sur les hauteurs à droite de Weimar.

La cavalerie légère, les dragons et les cuirassiers de S. A. R. le Grand-Duc de Berg sont de même concentrés dans cette position.

Je ne puis faire aucun rapport sur la bataille d'aujourd'hui; Votre Majesté, dans cette glorieuse journée, a tout fait et tout vu.

J'adresserai au prince Ministre de la Guerre l'état des blessés et des tués; presque tous les officiers qui commandaient mon avant-garde ont été blessés.

L'ennemi fait sa retraite sur Erfurt dans le plus grand désordre; il abandonne ses bagages, ses canons; j'ai trouvé plus de 80 pièces d'artillerie sur le front de mon attaque.

Plusieurs généraux ennemis sont prisonniers et la plupart des autres tués ou blessés. Enfin Votre Majesté peut regarder comme entièrement détruite l'armée prussienne qui était campée au-dessus d'Iéna.

NEY.

—

MURAT A L'EMPEREUR.

16 octobre, à 3 heures du soir.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que la capitulation est entièrement exécutée. Quoique je ne connaisse pas précisément le nombre des prisonniers, je puis affirmer à Votre Majesté qu'il y en a au moins 6 mille et 5 mille blessés..... Plusieurs bataillons qui ont été trouvés par la cavalerie de V. M. qui allait cantonner dans les villages, ont mis bas les armes; il y a eu dans la journée d'hier au moins 2 mille prisonniers. Toute l'armée ennemie est éparse, et il paraît qu'il ne lui a point été assigné de points de ralliement parce que tous les généraux ont été blessés ou tués.....

JOACHIM.

—

MURAT A L'EMPEREUR.

Langensalza, le 16 octobre, à 9 heures du soir.

Sire,

. . . . Quelques hommes étaient encore ici ce soir à quatre heures, et il est positif qu'il est passé ici, se rendant à Mulhausen, plus de 25 mille hommes de toutes armes, de tous corps, marchant sans ordre, et presque tous désarmés; les officiers leur ont recommandé de jeter les armes s'ils apercevaient les Français et de se rendre. C'est le fils du duc de Brunswick qui fait l'arrière-garde, avec un corps de 14 mille hommes composé presque en entier de cavalerie. On m'assure que tous les corps ont reçu l'ordre hier et aujourd'hui de se porter sur Sunderhausen pour s'y réunir à toute l'armée et gagner de là Magdebourg. Si les maréchaux Soult et Bernadotte ont poussé vivement leur pointe, je doute qu'ils puissent se réunir sur ce point. Jamais on n'a vu déroute semblable, jamais terreur ne fut si générale et si grande; les officiers déclarent ouvertement qu'ils ne veulent plus servir, tous désertent leurs drapeaux et retournent chez eux. On m'assure que si je les joins ils mettront bas les armes.

. . . .

JOACHIM.

Soult a Berthier.

Greussen, le 16 octobre 1806, à onze heures et demie du soir.

A Son Altesse Sérénissime le Prince de Neuchâtel, Ministre de la Guerre.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse de l'arrivée du corps d'armée à Greussen et de sa prise de position sur les hauteurs en arrière de ce bourg; une avant-garde est portée en avant de cet endroit, sur la route de Sunderhausen.

Ce matin, en arrivant à Gros-Gomern, j'ai été instruit qu'une colonne ennemie forte de 12 mille hommes en était partie à sept heures, et même que S. M. le roi de Prusse y avait couché; j'ai fait de suite suivre la direction qu'avait prise cette colonne en se retirant, et sur le soir j'ai encore pu l'atteindre à Greussen, ayant ses lignes formées et paraissant prête à soutenir le combat.

Lorsque l'avant-garde a été à portée de cette colonne, un parlementaire s'est présenté et a déclaré au nom du général Kalkreuth, commandant en chef l'armée prussienne, qu'il croyait qu'une trêve ou armistice avait été conclue entre S. M. l'Empereur et le Roi de Prusse, et qu'il avait même reçu l'ordre de son souverain de ne point faire feu sur les troupes françaises si elles se présentaient; ce parlementaire m'a en outre fait prier de vouloir bien accorder à ce sujet une conférence à M. le général Kalkreuth.

M'étant rendu aux avant-postes, le général Kalkreuth

m'a répété la même chose, et m'a dit qu'il garantissait sur son honneur que des propositions d'armistice avaient été faites, et qu'il croyait même qu'elles avaient été acceptées par l'Empereur, et m'a prié en conséquence de n'engager aucune affaire jusqu'à ce que des ordres m'aient été donnés à ce sujet : il m'a même dit qu'hier au soir le général Klein, à la tête de la division qu'il commande et qui s'était porté sur le front de la colonne prussienne en se dirigeant vers Weissensee, n'avait pas fait d'objections pour laisser passer ses troupes, sur l'assurance qu'il lui avait donnée que la trêve devait être conclue.

N'ayant reçu aucun ordre ni avis à ce sujet, j'ai dû trouver fort étrange que le général Kalkreuth me fît pareille proposition ; mais n'étant point encore en mesure pour l'attaquer, parce qu'il n'y avait que la cavalerie d'arrivée et que l'infanterie ne pouvait être en présence qu'une demi-heure avant la nuit, j'ai prolongé l'entretien jusqu'à ce qu'elle fût rendue, et pour cela je lui ai fait des propositions telles que j'étais bien assuré qu'il ne les accepterait pas : de faire arrêter la marche de toutes les colonnes prussiennes, desquelles il se disait le général en chef, qui pouvaient être en mouvement sur la rive gauche de l'Elbe, soit qu'elles aient été à la bataille ou non, et que dans le cas que l'armistice conclu, à ce qu'il m'annonçait, ne le fût pas, la colonne qu'il commandait serait prisonnière de guerre.

Le général Kalkreuth et un autre général qui était avec lui ont répondu qu'ils préféraient tous mourir que de consentir à un pareil déshonneur ; mais ils consentaient à la première proposition si j'avais voulu leur permettre de prendre sur les derrières une position qui les mît à même

de se procurer des vivres, et ils demandaient aussi que l'armée française arrêtât ses mouvements.

Avec de pareilles prétentions de part et d'autre, et de mon côté étant sans pouvoirs pour rien promettre, il était difficile de s'entendre; aussi, j'ai rompu l'entretien aussitôt que j'ai appris que l'infanterie arrivait, et j'ai dit au général Kalkreuth que, ne pouvant me regarder comme prévenu de l'existence d'un armistice, quoiqu'il en fût lui-même persuadé, je ne cesserais de le poursuivre, et que j'agirais en conséquence des instructions que j'avais reçues. Nous nous sommes alors séparés, et un instant après j'ai fait attaquer les troupes qu'il avait devant Greussen; elles ont été culbutées, nous sommes entrés dans la ville et nous avons fait quelques prisonniers; j'ai mis ensuite un parti à la poursuite de la colonne pour la fatiguer sans cesse pendant la nuit, l'empêcher de faire du chemin et la tenir à portée pour demain matin; ainsi j'espère qu'avant d'être à Nordhausen je l'aurai entamée.

Je n'eusse certainement écouté aucune proposition du général Kalkreuth, si à mon arrivée devant Greussen j'avais été en mesure de l'attaquer, mais, comme je l'ai déjà dit, je n'avais que de la cavalerie, et les approches de la ville étant défendues par de l'infanterie, je ne pouvais basarder de forcer le passage à moins que celle du corps d'armée fût arrivée, sans m'exposer à perdre beaucoup d'hommes et de chevaux; ainsi, j'ai parlementé pour donner le temps à l'infanterie du corps d'armée d'arriver, et aussi pour faire perdre une demi-marche à la colonne ennemie; ce double but a été rempli et j'ai de plus acquis la certitude que les généraux ennemis étaient aussi découragés que leurs soldats; ils sont fort inquiets d'une

colonne qui vient de la Thuringe et qui est conduite par le duc de Weimar, laquelle n'a point pris part à la bataille, ainsi que du sort d'une autre colonne qui a dû partir d'Erfurt pour se diriger par Langensalza. Ils n'ont plus de transports et ils s'en plaignent amèrement, parce que, disent-ils, ils ne peuvent procurer des vivres à la troupe. Ils attendent le renfort d'une colonne qui est encore dans la marche de Brandebourg, et celui d'une grande colonne venant de la Silésie, qui doit incessamment passer l'Elbe. La conversation étant tombée sur la capitale, le général Kalkreuth m'a dit qu'il n'était pas chargé de la défendre, mais semblait n'avoir des inquiétudes que sur Magdebourg où toutes les colonnes doivent se réunir.

Si Sa Majesté voulait me permettre de les y prévenir, j'oserais espérer qu'avant qu'elles y fussent parvenues, il y en aurait quelqu'une de détruite. . . . .

Signé : Le Maréchal Soult.

GRANDE ARMÉE — 6e CORPS.

Nordhausen, le 18 octobre 1806.

Ordre de mouvement.

Les deux divisions d'infanterie partiront de Nordhausen le 19.

La 2e partira à 6 heures précises et marchera à Hasefeld. Le 20 à Halberstadt, où elle recevra de nouveaux ordres.

La 3e division partira à 8 heures du matin et marchera à Benekenstein. Le 20 à Halberstadt, où elle recevra de nouveaux ordres.

Le 10e de chasseurs prendra la même route que la 2e division et éclairera la marche.

Le quartier-général prendra également la même route.

Les chefs de corps sont prévenus qu'il sera défendu d'entrer dans aucun des lieux susmentionnés.

Le maréchal saisit cette occasion pour rappeler les soldats français à l'honneur et à leur devoir.

Des dégâts inouïs ont été commis sans aucun avantage pour ceux qui en sont les auteurs : quelques misérables souillent un nom dont tous les militaires doivent soutenir l'éclat.

MM. les officiers sont prévenus que ceux d'entre eux qui se distinguent dans le maintien du bon ordre et de la discipline seront cités à l'ordre et récompensés; ceux qui souffriront le pillage et l'insubordination seront notés et rappelés à leurs devoirs.

Le maréchal, plein de confiance dans l'honneur des Grenadiers français, recommande à chaque compagnie la surveillance sur les traîneurs et les pillards; tout Grenadier qui en arrêtera sera récompensé. . . . .

Le Maréchal Commandant en chef,

NEY.

Nordhausen, le 18 octobre 1806.

A Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince de Neuchâtel et Valangin.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse qu'après la bataille d'Iéna, où je n'ai pu engager que mon avant-garde qui s'est couverte de gloire, et qui n'a été soutenue par le reste de mon corps d'armée que vers trois heures après midi, j'ai porté le corps sur Weimar et pris position en arrière de cette ville.

Le 15, je me suis remis en marche sur Erfurt afin de ne laisser aucun relâche à l'ennemi.

Les deux divisions d'infanterie parties fort tard, et retardées encore par le défilement des colonnes de cavalerie, ne purent arriver devant la ville qu'à 10 heures du soir.

L'ennemi occupant encore cette place, j'envoyai un de mes aides de camp en parlementaire pour la sommer.

Cet officier trouva un parlementaire de S. A. le prince Murat, occupé de rédiger une capitulation.

Je savais que l'ennemi filait en partie sur Langensalza dans le plus grand désordre, et que si je pouvais l'atteindre, de concert avec l'artillerie du Prince, nous frapperions un très-grand coup.

Il me paraissait de la plus haute importance de brusquer cette opération, de laisser à cet effet quelques bataillons d'infanterie, et de soutenir avec le reste le mouvement que la cavalerie du Prince devenue disponible aurait pu faire pour atteindre l'ennemi en déroute.

J'avais déjà ordonné à mes divisions de passer la Gera sur le pont au-dessus d'Erfurt et laissé mon avant-garde pour couvrir la route de Weimar. La convention conclue sur ces entrefaites rendit ces mesures superflues et il fallut les remplacer par les dispositions nécessaires à la sortie de la garnison.

L'armée entra à Erfurt le 16 à midi, traversa la ville et marcha sans s'arrêter jusqu'à Grafintonne.

La cavalerie du Prince était à Langensalza où l'ennemi avait défilé pendant toute la nuit dans un désordre affreux.

Au moment de notre sortie d'Erfurt on rencontra une colonne prussienne d'environ 4 mille hommes, qui avait ordre d'y entrer et qui mit bas les armes sans résistance.

Ces différents événements ont valu 10 à 12 mille prisonniers dont 4 mille blessés.

Le 17 au matin, le corps d'armée partit de Grafintonne, marcha toute la journée et toute la nuit pour Merckstében et Sunderhausen sur Nordhausen, où il va se refaire cette nuit des fatigues d'une marche de 15 lieues.

Je le porterai demain sur la direction d'Halberstadt, suivant l'ordre de mouvement ci-joint, auquel j'ai ajouté quelques mesures relativement à la discipline dont le relâchement est porté au point que la vie des officiers n'est plus en sûreté. Votre Altesse jugera peut-être convenable d'appuyer ces mesures qui ne sauraient être efficaces sans être générales. . . . .

NEY.

Rapport du Maréchal Ney sur la bataille d'Iéna.

Nordhausen, 19 octobre 1806.

Sire,

Conformément aux ordres de Votre Majesté, j'avais fait toutes mes dispositions pour pouvoir prendre part à l'attaque générale qu'elle avait méditée le 14 octobre sur l'armée prussienne : le corps d'armée était posté à Roda ; mon avant-garde vers Iéna.

Dans cette position reculée, il était difficile que le corps d'armée pût entrer en ligne pour l'attaque, et le grand brouillard qui survint devait encore y mettre obstacle.

Je pris donc la résolution de marcher avec mon avant-garde composée de troupes d'élite, afin d'avoir au moins quelque part aux glorieux événements qui se préparaient. Malgré tous les obstacles, je parvins à m'établir à la gauche du Maréchal Lannes.

Lorsque je fus arrivé à quelque distance de Krippendorf, je trouvai une ligne ennemie établie, la droite au bois, le centre couvert par le village, et la gauche se prolongeant sur le long rideau de hauteurs qui bordent le champ de bataille.

Informé que le corps du Maréchal Augereau devait déboucher à ma gauche, je pensais qu'en m'établissant entre le bois et le village, toute la droite de l'ennemi pourrait être coupée, et la direction du feu sur ma droite me prouvait que ce résultat serait inévitable.

Malgré le peu de forces que j'avais à ma disposition, je résolus de faire charger sur les pièces d'artillerie dont le feu incommodait beaucoup.

Le 10ᵉ de chasseurs, en colonne par escadron, marcha à la faveur d'un petit taillis, changea vivement de direction, se jeta sur l'artillerie et enleva sept pièces.

Je fis appuyer le mouvement par le 3ᵉ de hussards qui se prolongeait à gauche : il changea de direction à droite et se jeta sur le flanc des gendarmes et cuirassiers de Keinkel qui commençaient à ramener le 10ᵉ.

J'avais également fait former deux petits carrés par mes deux bataillons de grenadiers et de voltigeurs réunis pour secourir la cavalerie, si elle était ramenée.

Les cuirassiers arrivèrent à vingt pas sans qu'il partît un seul coup de feu. Cette contenance vigoureuse réunie à l'apparition du 3ᵉ de hussards les fit rebrousser, et la division de cavalerie légère du Général (*la place du nom est restée en blanc*) étant alors arrivée, ils prirent la fuite.

La ligne d'infanterie ennemie était couverte par une artillerie trop formidable pour que l'on pût tenter de l'entamer avec des hussards seulement ; il était néanmoins de la plus grande importance, en attendant l'arrivée de quelques renforts, de faire des démonstrations qui empêchassent l'ennemi de faire un mouvement offensif.

Je fis avancer mon carré de grenadiers vers le bouquet de bois au centre, celui des voltigeurs sur le village à droite, et le 25ᵉ régiment d'infanterie légère sur le bois à gauche.

Dans cet instant le feu d'artillerie et de mousqueterie devint terrible sur toute la ligne.

Le chef de bataillon Lamour, mon aide de camp, se maintint longtemps dans le village qui fut incendié.

Le bataillon de grenadiers tint également avec courage à l'issue du bouquet de bois.

Comme je n'avais que trois ou quatre pièces de canon avec l'avant-garde, et que je n'avais aucun autre moyen à ma disposition, le feu de l'ennemi devenait trop supérieur, et je fis faire un petit mouvement en arrière, ce qui s'exécuta avec un aplomb sans exemple.

Le corps du Maréchal Lannes avait continué son mouvement; celui du Maréchal Augereau et mes divisions d'infanterie commençaient également à arriver; la marche en avant fut aussitôt reprise. Votre Majesté ordonna elle-même les dispositions nécessaires pour enlever la droite de l'ennemi qui restait engagée un peu sur la gauche.

Dès cet instant, la deuxième division de mon corps appuya le mouvement des dragons du prince Murat : la cavalerie légère en fit autant, et chargea la colonne qui se retirait sur Weimar.

Je suis au désespoir que la force irrésistible des choses m'ait empêché de rendre compte à Votre Majesté d'événements plus décisifs que l'arrivée de mes divisions n'aurait pas rendus douteux, mais je puis assurer Votre Majesté que jamais troupe ne chargea avec plus d'enthousiasme que cette faible avant-garde. Mon état-major a fait des efforts dignes des plus grands éloges.

Je me fais un devoir de rendre un témoignage éclatant du courage et du zèle du général Bertrand, aide de camp de Votre Majesté, qui a suivi tous les mouvements de l'avant-garde.

Le général Colbert a soutenu dans cette circonstance sa réputation de courage et de talent; il fera un excellent général de division.

Le capitaine Chodron, que j'avais pris pour aide de camp deux jours avant la bataille, a eu la jambe emportée par

un boulet; je supplie Votre Majesté de vouloir bien accorder à cet officier le grade de chef de bataillon aide de camp : c'est une récompense à laquelle douze campagnes et quatre blessures lui donnent de grands titres.

J'ai cru devoir garder auprès de moi jusqu'à ce jour l'adjudant commandant Jomini, qui avait obtenu de Votre Majesté la permission de me suivre pendant l'action; cet officier a justifié dans cette occasion la bonne opinion que j'avais de sa valeur et de sa capacité; je le recommande de nouveau à la bienveillance de Votre Majesté.

Je termine ce rapport en suppliant Votre Majeté de nommer Général de brigade le colonel Lebrun[1], qui pendant toute l'action a conduit son régiment avec beaucoup de distinction, et de donner le commandement du 3e de hussards au chef d'escadron Lapointe du 10e de chasseurs, dont les titres à cette grâce sont rapportés au tableau ci-joint.

La perte de mon avant-garde s'élève au moins à 600 tués ou blessés.

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté l'état des officiers pour lesquels je demande de l'avancement; tous ceux qui y sont portés sont dignes de votre bienveillance.

Daignez agréer, Sire, l'hommage de respect et de dévouement avec lequel je suis,

De Votre Majesté Impériale et Royale,

Le très-humble et très-obéissant serviteur et fidèle sujet,

LE MARÉCHAL NEY.

[1] Lebrun, connu depuis sous le nom de duc Charles de Plaisance, était fils de Lebrun, architrésorier de l'Empire.

ÉTAT DES OFFICIERS

DU SIXIÈME CORPS D'ARMÉE

QUI SE SONT DISTINGUÉS A LA BATAILLE D'IÉNA.

NOMS et GRADES.	NOTES.	DEMANDES en LEUR FAVEUR.
COLBERT, général de brigade.	Commandait l'avant-garde, s'est conduit avec autant de courage que de talent, a été légèrement blessé d'un biscaïen au genou.	Le grade de général de division.
LIGER BELAIR, adjudant commandant.	Était attaché à l'avant-garde, s'est parfaitement conduit.	Le grade de général de brigade.
MALLEROT, adjudant commandant.	Sa bonne conduite et ses connaissances pour le service d'état-major le rendent aussi recommandable que les preuves de son courage.	Le grade de général de brigade.
JOMINI, adjudant commandant.	Légèrement blessé d'une contusion de mitraille, a exécuté mes ordres avec courage et intelligence.	
LEBRUN, colonel du 3e de hussards.	S'est couvert de gloire à la tête de son régiment.	Le grade de général de brigade.
LOZIVI, major.	Commandait les grenadiers et voltigeurs de l'avant-garde, s'est conduit avec une grande distinction; blessé d'un coup de feu.	L'emploi de colonel, auquel il est très-propre.
LAMOUR, chef de bataillon.	Commandait les voltigeurs de l'avant-garde; a supérieurement conduit son carré contre la cavalerie; grièvement blessé.	L'emploi de major auquel il est propre; la décoration d'officier.

NOMS et GRADES.	NOTES.	DEMANDES en LEUR FAVEUR.
RIPPERT. chef d'escadron.	Commandait le bataillon de grenadiers de l'avant-garde; sa bonne conduite et son courage ont beaucoup contribué aux succès que ce faible corps a obtenus; blessé.	Le grade de major et la décoration d'officier.
LAPOINTE, chef d'escadron au 10e de chasseurs.	Ce brave officier a eu un cheval tué sous lui et reçu une blessure assez grave; il a sabré les canonniers prussiens sur leurs pièces.	Le grade de colonel.
BECHET, mon aide de camp, chef d'escadron.	A porté mes ordres avec un grand sang-froid et de l'intelligence.	La place de major ou celle de chef d'escadron dans la gendarmerie; la décoration d'officier.
CHODRON, capitaine aide de camp.	Attaché à un général sans commandement, il faisait depuis deux jours les fonctions d'aide de camp près de moi; il a eu la jambe emportée par un boulet. Cet officier avait déjà trois coups de feu; capitaine depuis huit ans.	Le grade de chef de bataillon et un commandement d'armes dans l'intérieur pour sa retraite.
HOLOZY, capitaine au 3e de hussards.	Commandait mon escorte et faisait les fonctions d'aide de camp près de moi pendant la bataille ainsi que pendant la dernière campagne; il a eu un cheval tué et la jambe traversée d'un coup de mitraille.	Le grade de chef d'escadron.
SAINT-SIMON, mon aide de camp, lieutenant.	Blessé de trois coups de sabre.	Le grade de capitaine.
LABRUME, mon aide de camp, capitaine.	Officier très-zélé et d'une grande activité.	Le grade de chef de bataillon.

NOMS et GRADES.	NOTES.	DEMANDES en LEUR FAVEUR.
D'ALBIGNAC, sous-lieutenant.	Fait les fonctions de mon aide de camp. Audacieux, intelligent, il promet un militaire distingué.	La décoration et le grade de lieutenant, aide de camp près de moi.
LABOISSIÈRE, lieutenant, mon aide de camp.	Remplit ses fonctions avec intelligence.	La décoration.
BRUNEL, lieutenant, aide de camp du général Colbert.	Officier d'un très-grand courage, a soutenu à Iéna une réputation déjà bien établie.	Le grade de capitaine et la décoration.
DOMONT, chef d'escadron au 3ᵉ de hussards.	Ce brave officier s'est couvert de gloire en dirigeant les charges brillantes du régiment. Il avait déjà été blessé dans la dernière campagne.	Le grade de major et la décoration d'officier de la légion.
GRIOLET, chef de bataillon au 25ᵉ légère.	Commandait l'un des bataillons du 25ᵉ légère et s'est parfaitement conduit.	Le grade de major d'infanterie légère.
DESFOSSÉS, capitaine, aide de camp du général Colbert.	Brave et excellent officier, a eu la cuisse traversée d'un coup de mitraille.	Le grade de chef d'escadron.
DUKAMEL, lieutenant, aide de camp du général Dutaillis.	A chargé avec un grand courage sur un carré prussien et a enlevé un drapeau.	Le grade de capitaine.
TALBOT, lieutenant, aide de camp du général Dutaillis.	A exécuté et transmis mes ordres avec un zèle et un courage dignes d'éloges. C'est un officier de mérite.	Le grade de capitaine.

NOMS et GRADES.	NOTES.	DEMANDES en LEUR FAVEUR.
D'ASTORG, sous-lieutenant au 10e de chasseurs.	A fait les fonctions d'aide de camp du général Colbert et s'est parfaitement conduit.	Le grade de lieutenant et la décoration.
LAGENNETIÈRE, capitaine adjoint.	Cet officier est très-instruit et a rempli pendant toute l'action les fonctions d'aide de camp avec beaucoup de zèle et de courage.	Le grade de chef de bataillon.
REGNARD, capitaine d'artillerie, aide de camp du général Seroux.	C'est un officier distingué que je demande comme aide de camp et qui mérite la bienveillance de Sa Majesté.	Le grade de chef de bataillon.
LAFERRIÈRE, major au 3e de hussards.	S'est distingué par son courage et ses talents, a été blessé d'un coup de feu.	La décoration d'officier de la légion.
MARCHAND, frère et aide de camp du général de division.	Est couvert de blessures des campagnes précédentes et notamment de celle d'Égypte, brave et bon officier.	Le grade de chef de bataillon.
VOGT, mon aide de camp, lieutenant.	S'est bien conduit, est plus propre à commander une compagnie de chasseurs qu'à remplir les fonctions d'aide de camp.	La place de capitaine dans un régiment de chasseurs, la décoration.
MONTESQUIOU, sous-lieutenant au 59e régiment.	A fait près de moi les fonctions d'officier de correspondance et s'est bien conduit pendant la bataille.	La place de lieutenant au 59e régiment; la décoration.
VANNOT, capitaine adjoint.	Cet officier a du courage et du mérite; il est capitaine depuis huit ans et fera un bon chef d'escadron de hussards.	Le grade de chef d'escadron et la décoration.

NOMS et GRADES.	NOTES.	DEMANDES en LEUR FAVEUR.
MALET, maréchal des logis au 10e de chasseurs.	**S'est distingué par son courage; il a été blessé d'un coup de sabre.**	**Le grade de sous-lieutenant.**
SAINT-LÉGER, capitaine au 10e de chasseurs.	**Officier brave et intelligent qui s'est bien conduit pendant la bataille.**	**La décoration de la légion.**

Le Maréchal Ney.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Soult a Berthier.

Gros-Wanzleben, le 22 octobre 1806.

A Son Altesse Sérénissime le Prince de Neuchâtel.

Depuis hier à midi la cavalerie du corps d'armée complétait l'investissement de Magdebourg sur la rive gauche de l'Elbe. Au matin, l'ennemi avait fait rentrer dans la ville toutes les troupes qu'il avait en avant et nos grand'gardes se sont établies à 600 toises de la place.

Hier l'infanterie du corps d'armée a pris position en avant de Gros-Wanzleben, et en ce moment je la mets en marche pour la porter par Iraleben vers Meizendorf, et la cavalerie sera jetée en avant, très au loin le long de l'Elbe, afin de me rendre maître du cours du fleuve dans cette partie et y faire jeter un pont aussitôt que possible.

M. le maréchal Ney y fait prendre position à son corps d'armée en avant de Wanzleben; ainsi nous sommes en parfaite communication.

Les rapports que j'ai reçus sur Magdebourg portent que l'ennemi n'y a laissé que sept bataillons et deux régiments de cavalerie sous les ordres du lieutenant général de Kleist, et le restant de l'armée a filé sur Burg où elle doit se réunir et, dit-on, se défendre si elle y est attaquée.

Un officier que j'ai envoyé à Magdebourg pour rendre des parlementaires que je retenais depuis six jours, a vu qu'il y avait beaucoup de confusion dans la ville. On chargeait à la hâte des effets de campement, et les rues étaient pleines d'équipages. Le général de Kleist a dit à l'officier que j'avais envoyé qu'il espérait mériter l'estime des Français par sa conduite dans la défense de la place. Il s'est aussi beaucoup récrié sur les fautes que les généraux de l'armée prussienne avaient commises dans la campagne.

Le Maréchal Soult.

Lannes a Napoléon.

Belitz, 23 octobre.

Sire,

Mon aide de camp Thomières arrive de Potsdam ; il y a trouvé deux députés de Berlin. Le général Corbineau les prend avec lui pour que Votre Majesté puisse les interroger sur la position de l'ennemi, qui s'est retiré derrière l'Oder, où se trouve le Roi ainsi que la Reine. Le service de la capitale est fait par la garde nationale commandée par le prince Ferdinand, père de celui qui a été tué à Saalfeld.

Le 5e corps d'armée est parfaitement rallié, et je partirai demain matin avec lui pour me rendre à Potsdam ; quoique je n'en aie pas reçu l'ordre, j'espère que Votre Majesté

Impériale ne le trouvera pas mauvais, la troupe ayant besoin de manger. Je pense d'ailleurs que votre intention est de nous diriger sur Berlin.

J'ai fait commander des vivres à Potsdam pour cent mille hommes ; je donnerai les ordres les plus sévères pour que cette ville, qui offre des ressources, soit respectée.

Je désirerais savoir si l'intention de Votre Majesté est que mon corps d'armée aille coucher demain entre Potsdam et Berlin, pour pouvoir prendre après-demain avant la nuit une bonne position en avant de cette ville.

LANNES.

SOULT A BERTHIER.

Au quartier général de Hohenwansleben, le 23 octobre.

Par mon dernier rapport, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse qu'on n'avait pu trouver au-dessus de Magdebourg un nombre suffisant de bateaux pour jeter un pont; mais les recherches qu'on a faites aujourd'hui ont été plus heureuses : entre Schönebeck et Barby on a trouvé 60 bateaux d'une dimension assez grande et beaucoup de bois équarris. Aussitôt que j'en ai été instruit, j'ai envoyé des sapeurs et une compagnie de pontonniers pour prendre ces bateaux et les descendre jusqu'à hauteur de Westerhausen où le pont devra être jeté. Demain matin je serai de bonne heure sur les lieux et je compte que pour midi l'opération sera très-avancée.

M. le maréchal Ney a aussi envoyé les officiers du génie

de son corps d'armée et des sapeurs pour le même objet; ainsi l'opération se fera de concert.

L'établissement du pont à Westerhausen paraît avantageux en ce qu'il débouche de suite sur les routes et qu'il sera appuyé par une île, qui, quoique d'une grande étendue, est cependant susceptible d'être retranchée et même d'y former des établissements, puisqu'elle contient deux villages. Demain je ferai un mouvement à droite pour rapprocher le corps d'armée du point où le pont doit être jeté et le mettre ainsi à même de déboucher aussitôt que j'en aurai reçu l'ordre; mais, aussitôt que le passage sera praticable, je porterai la cavalerie légère sur la rive droite de l'Elbe afin d'éclairer le pays et intercepter la grande route qui conduit de Magdebourg à Berlin.

Pendant que ces recherches se faisaient au-dessus de Magdebourg, on était aussi en reconnaissance au-dessous de la ville, et j'ai trouvé qu'on pourrait faire deux ponts volants à Gleindenberg; j'ai ordonné qu'on y travaillât de suite, tant pour détourner l'attention de l'ennemi que pour ajouter, s'il le fallait, aux moyens de passage.

Hier j'ai rendu compte à Votre Altesse que j'avais fait occuper le faubourg de Neustadt; mais pendant la nuit l'ennemi a fait avancer trois bataillons qui ont repoussé les faibles postes qu'on y avait placés, et ensuite il a lui-même mis le feu à une partie du faubourg. Aujourd'hui il a beaucoup canonné sur les sentinelles qui étaient dans cette partie, mais le bataillon qui y était n'a pas souffert.

SOULT.

LANNES A L'EMPEREUR.

29 octobre.

Le général Milhaud a fait mettre bas les armes avec six cents hommes à une colonne de 5 à 6 mille hommes, dont 1,800 chevaux. Demain au point du jour le Grand-Duc de Berg doit se porter avec toute sa cavalerie sur Passenwalck, où l'on présume que se trouve la colonne du général Blücher, ou du moins dans les environs. Votre Majesté peut être tranquille, nous sommes placés de manière à ce que pas un homme des troupes sorties de Magdebourg ne nous échappe. . . . . L'armée prussienne est dans une telle terreur qu'il suffit qu'un Français se présente pour faire mettre bas les armes..... Quand les Prussiens font six à huit lieues par jour, ils croient avoir tout fait, et leurs généraux ne veulent pas croire que nous fassions douze à quinze lieues par jour; mais une chose qu'ils avouent franchement, c'est qu'ils ne croyaient pas les troupes françaises aussi braves; ils disent aussi qu'ils seraient également braves s'ils avaient à leur tête l'Empereur des Français; ils disent encore que Votre Majesté doit avoir une grande pitié des principaux chefs de leur armée, et qu'il n'y en a pas un seul qui possède assez de talents pour s'apercevoir des manœuvres que Votre Majesté ferait sur leurs derrières, et qu'enfin Votre Majesté leur avait enlevé une armée de 104 mille hommes en détail.

Locknitz, le 29 octobre 1806.

LANNES.

Ney a Berthier.

Schönebeck, le 30 octobre.

Le gouverneur de Magdebourg a fait brûler toutes les maisons de campagne et les fermes qui se trouvaient à une distance de 200 toises des fossés de la place ; cette disposition a beaucoup aigri la bourgeoisie de cette ville dont la population est de 25 mille âmes. . . . . Tout ce que j'ai appris des dispositions de la garnison et des habitants me donne la presque certitude qu'au moyen de quelques mortiers pour incendier la ville, le gouverneur serait forcé de capituler. Une des causes qui contribuerait le plus à faire soulever le peuple est le manque de vivres qui se fait déjà sentir vivement.

Ney.

Le général Colbert au maréchal Ney.

A Gommern, le 31 octobre, à 6 heures.

Je descends de cheval, Monsieur le Maréchal ; je revenais de me donner beaucoup de soins pour bloquer Magdebourg par la droite, vos ordres lèvent ce blocus, car je ne saurais plus y parvenir sans cavalerie, et même je puis dire sans infanterie.

Veuillez me dire si le détachement que vous faites organiser pour le major Crabbé n'est point annulé par le départ des dragons et celui des 120 grenadiers qui passent sur la rive gauche ?

Je ne sais guère où est Crabbé, mais je crois qu'il ne tardera pas à rentrer, je ne puis donc exécuter ponctuellement votre ordre.

J'ai l'honneur de vous adresser une lettre du chef de bataillon Braux ; vous jugerez si j'ai eu tort ou raison de suspendre l'occupation d'un poste que nous ne sommes ni assez forts pour occuper ni assez forts pour défendre en ce moment.

Je suis glorieux comme Français des succès de nos armes, mais je vous avouerai que je suis peiné de ne pas y contribuer. Qu'avons-nous fait pour être ainsi abandonnés ?

J'ai l'honneur d'être votre tout dévoué.

LE GÉNÉRAL COLBERT.

En marge, le Maréchal Ney a écrit :

« Mander au général Colbert que vu l'affaiblissement de sa cavalerie je regarderai comme non avenu l'ordre que je lui ai donné d'envoyer un poste de 80 chevaux sur Tangermund par la rive droite de l'Elbe; que je l'invite de nouveau à envoyer ses 120 hommes du 3ᵉ de hussards sur la rive gauche de l'Elbe pour l'investissement de Magdebourg, d'être parti demain à 5 heures du matin pour y relever les vedettes et postes de dragons ; d'envoyer sur-le-champ un officier en courrier ou un sous-officier de confiance pour intimer l'ordre à M. Crabbé de rentrer à Gommern.

« NEY. »

BERTHOLLET A DAVOUT,

Monsieur le Maréchal,

En vous présentant mes félicitations sur les lauriers que vous avez cueillis dans la plus belle campagne que l'histoire ait à tracer, je réclame vos bontés pour un homme que ses travaux et son génie placent aussi parmi les hommes les plus illustres, mon ami M. Humboldt, que les circonstances peuvent inquiéter et maltraiter. Permettez-moi, Monsieur le Maréchal, de vous prier de lui faire parvenir le billet ci-joint.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Maréchal, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

BERTHOLLET.

Au haut de cette lettre, le Maréchal Davout a écrit :

« J'adresse sa lettre au général Hulin, en le priant... etc.

« Faire une lettre au général Hulin.

« Accuser réception de sa lettre; lui dire que je suis d'autant plus sensible à ce qu'il dit de flatteur, que j'attache le plus grand prix...

« Je regrette de n'être pas dans ce moment à Berlin pour être utile au baron de Humboldt qu'il recommande. »

La lettre suivante, du Maréchal Davout au Général Hulin, est jointe à cette pièce :

« Je vous adresse, mon cher général, une lettre de M. Berthollet qui me recommande M. de Humboldt. Mon éloignement de Berlin me mettant dans l'impossibilité de pouvoir être utile à M. de Humboldt, je vous prie de vouloir bien me suppléer à cet égard, et de lui rendre les services qui dépendront de vous : vous m'obligerez sensiblement.

« Je vous prie de faire remettre à M. de Humboldt la lettre ci-jointe.

« Amitié.

« DAVOUT. »

Sompolno, le 19 novembre 1806.

NEY A BERTHIER.

Après lui avoir fait part du mouvement du Maréchal Soult contre le duc de Weimar, il ajoute :

« Schönebeck, 25 octobre.

« J'ai en conséquence fait relever tous les postes que le 4e corps d'armée occupait devant Magdebourg sur la rive gauche de l'Elbe.

« Un corps de troupes légères, aux ordres du général Colbert, passera demain l'Elbe à Schönebeck, pour former l'investissement de Magdebourg sur la rive droite de ce fleuve.

« Le pont de Schönebeck est parfaitement établi, de même que celui sur le vieil Elbe à Plotzky; cette cons-

truction me donne les moyens de passer le fleuve avec mon corps d'armée sans pouvoir en aucune manière être inquiété par l'ennemi.

« Les vivres pour mon corps d'armée sont assurés.

« Le général Vandamme est arrivé au corps d'armée et a pris le commandement de la 3e division.

« Le général Klein est également avec moi ; mais il n'a que deux régiments de dragons : le 1er et le 14e, formant ensemble 700 hommes montés. Ce général a détaché trois régiments à Nordhausen pour battre la campagne et ramener les prisonniers évadés ; cette disposition a été ordonnée par le grand-duc.

« Le 10e de chasseurs a au plus 200 chevaux ; le 3e de hussards est resté à Erfurt pour l'escorte des prisonniers.

« Des convois de prisonniers et de déserteurs, qui m'arrivent chaque jour, exigent des escortes qui diminuent beaucoup ma cavalerie ; je suis obligé de les diriger sur Bemburg et Halle, au lieu de les envoyer à Erfurt, parce que les paysans des montagnes du Hartz sont révoltés, ce qui rend les communications difficiles et dangereuses.

« NEY. »

DUTAILLIS A BERTHIER.

28 octobre 1806.

Je ne veux point laisser partir M. Simonin sans me rappeler à votre souvenir.

Nous avons appris avec regret que le Maréchal Soult avait laissé échapper M. de Weimar. Je puis vous assurer sans trop de présomption que nous le tiendrions si nous avions été à sa place. A la lenteur de ses marches et à son indécision, le Maréchal Ney avait prédit ce qui est arrivé.

Vous êtes à Berlin, entouré de succès et de gloire. Nous sommes à ronger notre frein sous les murs de Magdebourg. Vous devez penser combien j'ai le cœur ulcéré.

Je vous ai mandé ce qui s'était passé. Et en quoi puis-je être en rien responsable de ce que fait le Maréchal Ney? Ce qu'il a fait a été pour le bien; lui seul est responsable; puis-je savoir les ordres qu'il reçoit de vous ou de l'Empereur? J'ai été traité avec bien peu de ménagement et de bienveillance.

L'Empereur récompense mal mon dévouement et mon attachement à sa personne. Pourquoi ne s'adresse-t-il pas au Maréchal Ney s'il a à se plaindre d'une mesure qu'il a prise? Elle l'a été pour le bien, et c'est un mal qu'elle n'ait pas été remplie.

Nous voyons de près tout ce qui se passe et tous les détails affligeants du fléau de la guerre. Nous entendons les plaintes multipliées des officiers et des soldats; nous savons, ou par notre fermeté ou en donnant des espérances, tout réprimer. C'est la dernière fois que je vous parlerai de

mon chagrin. Je ne veux point troubler le plaisir que vous devez éprouver d'une si courte et si brillante campagne.

Le mal est prompt à faire, il est lent à réparer. Tant que je serai au service de l'Empereur, rien ne ralentira mon zèle et mon dévouement. Faites-lui connaître la vérité.

Tout à vous pour la vie.

DUTAILLIS.

Schönebeck, le 28 octobre.

NEY A BERTHIER.

Schönebeck, le 2 novembre 1806.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de vous écrire le 30 octobre et de vous demander quelques mortiers pour bombarder Magdebourg; il serait d'autant plus essentiel que j'en eusse à ma disposition que les personnes avec lesquelles j'ai des intelligences dans la place n'attendent que le moment où j'aurai fait lancer des bombes pour forcer le gouverneur comte de Kleist à capituler.

Ma responsabilité exige que je prie Votre Altesse de répondre par des instructions précises aux questions suivantes :

L'intention de l'Empereur est-elle que le bombardement soit tenté, ou dois-je me borner à un simple blocus?

Suis-je autorisé à employer tous les moyens qui sont en

mon pouvoir pour réduire la garnison, soit par la force, soit par la voie des négociations ?

Le gouverneur m'a exprimé le désir d'envoyer un de ses officiers à Berlin pour connaître la situation de l'armée prussienne, afin de prendre un parti, soit pour la défense de la place, soit pour la capitulation. J'avais consenti à cette demande sous la condition qu'au retour de cet officier la ville capitulerait ; le gouverneur n'en a plus reparlé.

J'ai eu soin de faire entrer et répandre dans la ville les ordres du jour qui annoncent la prise du corps d'armée du prince de Hohenlohe, de Stettin, etc.

On porte aujourd'hui à 15 mille hommes la force de la garnison de Magdebourg ; il a été impossible d'avoir jusqu'à ce moment des renseignements bien précis à cet égard, malgré les interrogatoires qu'on a fait subir aux déserteurs qui arrivent tous les jours en assez grand nombre.

P. S. Les quatre mortiers que j'ai demandés au général Clarke viennent de m'arriver dans l'instant avec leur approvisionnement.

NEY.

Le même jour (2 novembre), le Maréchal envoie au prince de Neuchâtel l'analyse suivante du rapport journalier du blocus de Magdebourg :

« Les 26, 27 et 28 ont été employés à contraindre les postes avancés de l'ennemi sur les deux rives de l'Elbe à

se retirer immédiatement sous le canon de la place ; dès lors le blocus a été complet.

« L'ennemi a beaucoup canonné sur nos postes ; mais, comme ils sont retranchés, il n'y a eu ni tués ni blessés.

« Le 29, même canonnade de la part de l'ennemi sur les postes du général Vandamme, retranchés à portée du fusil de Newstadt : ni tués ni blessés.

« Dans la nuit du 29, le général Vandamme a fait tirer une trentaine d'obus ; quelques-uns sont tombés dans la ville sans y mettre le feu. L'ennemi a répondu avec sa grosse artillerie, mais sans aucun effet.

« Le 30 et le 31 ont été employés à enlever quelques petits postes ennemis ; on a pris une trentaine d'hommes, tué ou blessé le même nombre. Nous avons eu deux hommes tués et trois blessés.

« Le 31, l'ennemi a fait une sortie par Fridrichstadt, rive droite de l'Elbe, et elle était composée d'environ 600 hommes d'infanterie, 50 cuirassiers et deux pièces de canon. L'ennemi, après s'être mis en bataille entre Crakau et Preister, a enlevé six voitures de fourrages et est immédiatement après rentré dans la place.

« Dans la nuit du 31 au 1er novembre, le général Colbert, avec 600 hommes du 6e léger, deux compagnies de voltigeurs du 39e de ligne, soutenu par un escadron de hussards et de chasseurs et deux pièces de 4, s'est approché de Fridrichstadt hors de la portée du canon, a enveloppé les villages de Crakau et de Preister, de même que toutes les fermes plus rapprochées de la place. Cette opération a eu lieu à 3 heures du matin ; l'ennemi avait retiré la veille pendant la nuit tous ses petits postes extérieurs. Le feu a été mis à toutes les fermes qui renfermaient des

denrées, en sorte que l'ennemi ne peut plus en tirer aucun secours.

« Les postes du général Colbert sont à une portée et demie du canon de la place, et le service se fait de manière que rien ne peut en sortir. Ses postes principaux occupent Biedritz, Alt et New-Kœnigsborn, Menz, Gübs, Hibbeklegen et Pechau.

« La réserve d'infanterie et de cavalerie légère est à Gerwish, Wottersdorff, Nedlitz et Gommern.

« Six compagnies de grenadiers sont à Schönebeck pour la garde du pont sur l'Elbe et prêtes à soutenir les troupes du général Colbert en cas de sortie.

« Dans cette même nuit du 31 au 1er novembre, le général Marchand a fait enlever un poste ennemi de 15 grenadiers, fourni par celui de Closterberg ; l'ennemi a eu en outre 4 tués et 6 blessés. Nous n'avons eu ni tués ni blessés.

« Une reconnaissance générale, combinée avec les troupes du général Vandamme, a eu lieu cette même nuit sur tout le développement de la ligne de blocus sur la rive gauche de l'Elbe, et jusqu'aux fossés de la place. L'objet principal était d'enlever des postes, mais l'ennemi avait eu la précaution de les faire rentrer au coup de canon de retraite. La fusillade a été assez vive ; nous n'avons eu ni tués ni blessés.

« On sait que la garnison est fatiguée de service ; elle le sera encore davantage par les alertes que nous lui donnons de temps à autre.

« Le Maréchal Ney. »

LANNES A L'EMPEREUR.

Stettin, 2 novembre.

Trois hussards s'étaient égarés du côté de Gartz, ils se sont trouvés au milieu d'un escadron ennemi : ils ont couru à lui en le couchant en joue et lui disant qu'un régiment le cernait, qu'il fallait sur-le-champ mettre pied à terre. Le commandant de cet escadron a fait mettre pied à terre et a rendu les armes à ces trois hussards, qui ont conduit ici l'escadron prisonnier de guerre.

On vient de m'assurer que le Roi avait très-maltraité les Messieurs qui l'entourent, et qui lui avaient conseillé la guerre, qu'on ne l'avait jamais vu aussi en colère, qu'il leur avait dit qu'ils étaient des coquins, et qu'ils lui avaient fait perdre la couronne, et qu'il ne lui restait d'autre espoir que d'aller trouver le Grand Napoléon, et qu'il comptait sur sa générosité.

LANNES.

NEY A BERTHIER.

Schönebeck, 3 novembre.

La division du général Vandamme est absolument insuffisante pour bloquer Magdebourg sur les deux rives de l'Elbe, le développement des fortifications étant im-

mense. J'ai parcouru toutes les positions qu'il est indispensable d'occuper; celles de la rive droite exigent moins de monde. Cependant il n'y a pas sur ce point le quart des troupes nécessaires, et en cas de sortie le général Colbert serait contraint de se replier sur Pechau et Gommern en attendant les secours que je lui enverrais de la 2e division.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schönebeck, 7 novembre.

La fusillade et la canonnade se répètent presque toutes les nuits entre Newstadt et Diersdorff, ce qui fatiguerait extrêmement la garnison de Magdebourg. Je fais tirer deux fois chaque nuit des fusées de signaux. Toutes ces alertes excèdent l'ennemi, en sorte que les déserteurs et prisonniers disent que la garnison n'a qu'une nuit de repos pendant laquelle elle est souvent obligée de prendre les armes.

Cette extrême fatigue a causé beaucoup de maladies; le nombre des hommes aux hôpitaux, des fiévreux, s'élève, dit-on, à 1,800.

Le jour qui a suivi l'essai de bombardement que j'ai fait faire, les bourgeois se sont assemblés sous les fenêtres du gouverneur et le menaçaient de se révolter si on refusait de rendre la place.

Le 5, j'ai fait ma dernière sommation au gouverneur, et

le 6 les pourparlers ont commencé. J'ai envoyé aujourd'hui un projet de capitulation; M. de Kleist a fait assembler son Conseil de guerre; il paraît qu'il y règne de la diversité dans les opinions; mais, malgré les lenteurs que cela cause, j'espère avoir dans peu une réponse définitive.

NEY.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

LE MARÉCHAL LANNES A L'EMPEREUR.

Devant Thorn, 18 novembre.

D'après tout ce que je vois, et tous les renseignements qui me sont parvenus, la Pologne est composée de deux classes d'habitants : la première est très-riche et par intérêt ne peut se séparer du roi de Prusse ; la seconde, et c'est la plus nombreuse, tient le milieu entre l'homme et la brute ; ce sont des êtres sans aucune espèce d'énergie. Je prie Votre Majesté de croire avec confiance aux renseignements que je lui donne sur cette nation. Je suis bien convaincu qui si on veut chercher à la soulever, au bout de quinze jours, elle sera plutôt contre nous que pour nous. Je suis fâché, Sire, qu'on juge l'esprit polonais dans les grandes villes ; il faut considérer plutôt la misère et l'avilissement des campagnes.

LANNES.

Dans une autre lettre du 17 novembre, datée de Bromberg, le Maréchal Lannes avait dit :

« D'après les conversations que j'ai avec les Polonais, je

suis presque convaincu qu'il sera impossible de remuer la Pologne. »

DAVOUT A L'EMPEREUR.

Sompolno, 18 novembre.

Le général Dombrowski est plein de bonne volonté ; mais il a peu de tête et de mémoire, il ne sait rien. Il s'en faut de beaucoup qu'il jouisse dans ces pays de la considération de Kociusko, dont le nom est dans toutes les conversations. Il paraît que les députés de Varsovie que j'avais autorisés à aller trouver Votre Majesté à Custrin n'y ont point été, par crainte du général Dombrowski : il y a dans tout cela de petites passions et d'anciens souvenirs de partis.

J'ai rempli les intentions de Votre Majesté. Je n'ai rien écrit, mais j'ai cherché à monter les Polonais. Suivant les rapports de tous mes partis, l'esprit des bourgeois, des petits nobles et du peuple, est très-monté. La grande noblesse fait des vœux, mais seulement elle est timide ; cependant il y a quelques exceptions.

DAVOUT.

MURAT A L'EMPEREUR.

Varsovie, 28 novembre 1806.

Les Russes ne sont plus si fanfarons ; un de mes aides de camp, que j'ai envoyé ce soir à Praga pour savoir si ce faubourg était évacué, les a trouvés extrêmement polis ; ils ne veulent plus nous manger ; ils ne cessent de se déchaîner contre les Prussiens, et disent qu'ils arrivent toujours trop tard. Un de ces jours ils ont eu une terreur panique : tout le monde fuyait, et le comte Potoski, chez qui je suis logé, m'assure avoir fourni à lui seul cent cinquante voitures pour les équipages. Il est resté, à ce qu'on m'assure, dans la ville au moins deux mille déserteurs polonais qui se sont cachés dans les maisons et n'ont pas voulu passer la Vistule. Je dois citer à Votre Majesté un propos d'un de leurs généraux qui ne semble pas annoncer qu'ils aient le projet de vouloir tenir devant nous : « Eh bien, a-t-il dit, si nous sommes serrés de trop près, qui nous empêche de mettre cent lieues de déserts entre l'armée française et nous ? La Russie n'y perdra rien et n'en sera pas moins grande. » Je présume que les Russes ne seront plus demain à Praga et qu'ils auront passé le Bug. Je viens de faire partir différents officiers qui ont promis de parcourir toute l'armée russe et de me rapporter sous peu de jours sa position et sa force.

Sire, je dois parler à Votre Majesté de l'enthousiasme qui a éclaté aujourd'hui dans Varsovie à l'approche des

troupes de Votre Majesté; il m'est impossible de vous le dépeindre, je n'ai jamais vu de ma vie un esprit national aussi fortement prononcé. Je suis entré dans cette ville aux cris mille fois répétés de : « Vive l'Empereur Napoléon, notre libérateur ! » Ces mots sortaient de la bouche de toutes les classes de citoyens; les femmes surtout de la noblesse et du peuple indistinctement ne pouvaient contenir leur joie. Je ne puis mieux vous rendre ce qui s'est passé qu'en vous priant de vous reporter au jour où Votre Majesté reconquit Milan et fit son entrée dans cette ville. Tous demandent des armes, des chefs et des officiers. Kociusko est appelé à grands cris; ce nom-là est en vénération dans ce pays; il y jouit d'une confiance générale. Tout le monde fait déjà chercher des chevaux pour se monter, et lorsque je leur ai dit que Votre Majesté proclamera l'indépendance de la Pologne lorsque vous verriez quarante mille hommes bien organisés, on m'a répondu : « Nous en donnerons cent mille, mais que le grand Napoléon ne nous abandonne pas. » Tous nos soldats ont été reçus sur toute la route par les nobles, par les paysans, par tout le monde, comme des frères.

Les villes de Locwicz et de Sochaczien ont été illuminées à notre entrée; Varsovie le fut hier soir parce qu'il y avait quelques avant-postes auprès de ses faubourgs; elle l'est encore aujourd'hui parce que nous sommes dans la ville. Chaque habitant se disputait les soldats pour les loger chez lui; des sociétés avaient préparé des repas pour les corps d'officiers; enfin, Sire, la joie est universelle. J'ai promis de dire à Votre Majesté la vérité; la voilà tout entière. Je vous prie maintenant de me faire connaître d'une manière positive vos intentions et surtout d'envoyer

des officiers et des chefs pour organiser les bataillons qui demandent à se former. Kociusko est le seul qui leur convienne; le général Dombrowski n'y jouit pas, à beaucoup près, de la même confiance.

MURAT.

MURAT A L'EMPEREUR.

Varsovie, 29 novembre 1806.

Sire,

Dans ma dépêche d'hier soir, j'ai rendu compte à Votre Majesté de l'enthousiasme qui avait éclaté à l'entrée de ses troupes dans Varsovie; il est toujours le même. Aujourd'hui plus instruit, je vais lui parler du véritable désir de tous les Polonais grands seigneurs et grands propriétaires, et lui faire connaître le résultat des différentes conversations que j'eus avec les principaux nobles du pays. Votre Majesté peut compter que tel est l'état des choses et des dispositions des Polonais. Former une nation indépendante sous un roi étranger qui leur serait donné par Votre Majesté, est le vœu général; aucun Polonais n'a là-dessus aucune arrière-pensée. Mais ils ne s'insurgeront que lorsque Votre Majesté aura déclaré l'indépendance de la Pologne et fait connaître le roi qu'Elle veut leur donner. Je m'explique : tous les nobles, presque tout ce qui a été officier dans la révolution de Pologne, tout Polonais enfin qui n'a à hasarder que sa propre vie, est prêt à se déclarer, à agir d'après l'impulsion qui lui sera donnée par le pre-

mier venu, tant on veut redevenir Polonais. Les grands seigneurs, les grands propriétaires, instruits par l'expérience et le malheur des derniers temps, disent : « Oui, nous sommes et nous serons toujours Polonais de cœur ; le grand Napoléon n'a qu'à dire un mot : « Je déclare l'indépendance de la Pologne, un tel en sera le roi, » alors plus de doute sur notre sort. Dès que l'empereur aura parlé, nos destins seront fixés et notre indépendance est assurée. Mais pourquoi, avant de connaître ses intentions, et sur des proclamations de quelques militaires réfugiés en France qui n'ont rien à perdre, nous insurgerions-nous et hasarderions-nous ainsi notre existence, la fortune de nos enfants ? On nous dit de former des bataillons, mais on ne nous désigne point de chefs. Faut-il de l'argent ? Nous sommes prêts à donner tout ce que nous possédons, mais encore un coup que l'on nous donne un roi et notre dernière constitution. » Voilà, Sire, la vérité, et lorsque Votre Majesté viendra à Varsovie, elle se convaincra que tel est le vœu bien prononcé de tous les grands nobles et riches propriétaires, et que toutes les autres classes sont tellement exaltées qu'il est nécessaire de les contenir plutôt que de les exciter. Je vais rendre à Votre Majesté un point important de ma conversation avec le prince Poniatowski, neveu du dernier roi, homme d'esprit, soupçonné assez légèrement d'être bien pour le roi de Prusse et pour la Russie, mais cependant bon Polonais. Ce que je vais dire à Votre Majesté m'a été confirmé par un de ses confidents. Lorsque Votre Majesté marchait de Vienne en Moravie, le bruit se répandit aussitôt en Pologne que vous alliez déclarer son indépendance et lui donner un roi. Ce bruit parvint bientôt dans le cabinet de Pétersbourg qui en fut alarmé. Alors l'empereur

Alexandre, pour opérer une diversion en sa faveur fit partir des émissaires pour travailler en sa faveur les esprits polonais. Un de ses seigneurs fut envoyé à Varsovie et adressé directement au prince Poniatowski pour lui faire connaître les projets de son maître et lui offrir 40 mille rixdalers pour être distribués aux officiers polonais et les insurger en faveur de la Russie, et que l'empereur Alexandre était très-décidé à leur donner le prince Poniatowski pour roi. Le prince Poniatowski lui répondit : « Reportez cet or à l'Empereur, et dites-lui qu'il n'a pas besoin d'employer ce moyen ; qu'il n'a qu'à déclarer l'indépendance de la Pologne, lui désigner qui il voudra pour roi, et tous les Polonais sacrifieront leurs vies et leurs fortunes pour défendre son ouvrage ; mais, sans cette déclaration, l'empereur Alexandre ne doit compter sur aucun mouvement. » Je crois pouvoir assurer qu'il en sera de même dans cette circonstance, si Votre Majesté ne parle pas elle-même. Une de vos proclamations leur ferait tourner la tête. Sire, vous avez déjà décidé du sort des Polonais ; il ne m'appartient que de vous dire la vérité, je l'ai dite tout entière. Je ferai partir une députation pour se rendre auprès de Votre Majesté.

Sire, je m'empresse d'adresser à Votre Majesté les renseignements qui viennent de m'être donnés par un Polonais rentrant de la Lithuanie, et sur lesquels vous pouvez compter. Ils s'accordent du reste avec ceux que me donnent tous les Polonais qui ont des propriétés dans ces mêmes contrées ; et dans ce cas nous aurons quelques jours de repos qui nous donneront le temps de nous asseoir, de recevoir tous nos traînards, et surtout celui de recevoir les instructions de Votre Majesté, car je ne saurais me

déterminer à passer la Vistule sans un ordre positif de Votre Majesté, d'après le post-scriptum de votre lettre du 24 que je n'ai reçue aujourd'hui 29 que vers trois heures après-midi, qui porte : « Je ne veux pas trop m'étendre en Pologne sans avoir reçu de réponse du maréchal Duroc. » J'espère néanmoins, quoique je sois sur Varsovie, ne point avoir contrarié vos dispositions, puisque d'un côté je recevais l'ordre du major général, par sa lettre de même date que celle de Votre Majesté, de me porter sur Varsovie, si la suspension d'armes n'était pas ratifiée ; et que de l'autre côté, par la position que j'occupe, je puis encore réunir des forces considérables soit sur Varsovie, soit sur Plotsk, si ces points venaient à être simultanément attaqués. Car j'ai dû supposer que je ne recevais l'ordre de me porter sur Varsovie que sur les premiers rapports de M. le Maréchal Davout, qui vous annonçaient la marche d'une armée russe sur ce point ; et lorsque j'ai eu la conviction contraire par la retraite de l'ennemi sur la rive droite de la Vistule, j'ai laissé tout le corps de M. le Maréchal Lannes sur la Bzura, occupant Lowicz et Sochaczien, et une division du maréchal Davout à Blonie ; une de ce même corps occupe Varsovie, la troisième est cantonnée autour de cette ville dans un rayon de trois lieues. Toute ma cavalerie est en arrière. Les brigades légères sont sur la Vistule depuis Wroklawlse jusqu'aux frontières de l'Autriche; celle du maréchal Augereau observe ce fleuve depuis Thorn jusqu'à Graudenz. Alors dans vingt heures je puis réunir toute l'armée sur la Bzura si l'ennemi cherchait à déboucher sur Wizygrod ; je puis réunir dans le même espace de temps, si le point de Plotsk était menacé, les corps des maréchaux Lannes et Augereau, et la division du maré-

chal Davout qui est à Blonie avec les divisions Becker et Nansouty. Je puis avec la même célérité réunir sur Varsovie les corps des maréchaux Lannes et Davout et toute ma cavalerie en cas de la marche de l'ennemi sur ce point. Si l'ennemi se porte sur Plotsk, les deux divisions du corps du maréchal Davout sont plus que suffisantes pour contenir ce qui voudrait déboucher sur ce point, et *vice versâ* le corps du maréchal Augereau contiendrait ce qui voudrait déboucher sur Plotsk, si l'armée réunie marchait sur Varsovie. La facilité de réunir tous les différents corps sur la Bzura, et d'y choisir un bon champ de bataille, me fait espérer que Votre Majesté approuvera peut-être la position que je leur ai donnée.

Pour centraliser l'administration du pays et lui donner plus d'activité, et surtout pour assurer nos approvisionnements, j'ai dû adjoindre aux administrations prussiennes des administrations polonaises toutes composées des personnes les plus riches de ce pays.

Le comte Plock, cousin germain du prince Czartoriski, et l'un des plus grands propriétaires de la Pologne russe, m'a assuré encore ce soir que l'Empereur de Russie ne ferait point la paix avec la France, tant il est peu maître et tant il dépend de ces mêmes jeunes gens qui lui ont déjà fait faire tant de sottises; quoiqu'il soit constant, m'a-t-il ajouté, que l'Empereur lui-même la désire ainsi que tous les Russes sensés.

La neige tombe à gros flocons; la Vistule commence à charrier; elle peut être gelée, si le temps continue, dans trois ou quatre jours; alors plus de barrière, alors plus de Vistule entre les deux armées; ce qui me donnerait l'avantage de reconnaître avec plus de facilité la position de

l'ennemi et le forcerait à changer celle qu'il occupe actuellement, et enfin à prendre un parti.

MURAT.

MURAT A L'EMPEREUR.

Varsovie, 30 novembre 1806.

Sire,

La première division du corps du maréchal Davout a fait son entrée aujourd'hui dans la ville ; les habitants ont montré le même enthousiasme. Sire, cet enthousiasme est universel, c'est une espèce de délire. Toutes les belles Polonaises ont encore la tête plus montée que celles des Polonais. On attend Votre Majesté comme le Messie ; le palais est déjà préparé, et une députation vient d'être nommée pour aller au-devant de vous. C'est après-demain l'anniversaire du couronnement de Votre Majesté, c'est celui de la bataille d'Austerlitz. Quelques centaines de coups de canon porteront aux Russes sur la rive opposée le souvenir d'une journée qui leur fut si fatale et qui couvrit votre armée de gloire. Le soir, la ville sera illuminée, et le directeur du théâtre français m'a demandé la permission de donner ce jour-là un spectacle gratis. Il y aura aussi vraisemblablement un bal.

Un événement assez extraordinaire fait dans ce moment le sujet de toutes les conversations dans les sociétés de la ville. Un globe de feu argenté, venant de l'Ouest, est tombé, dit-on, ce soir dans le jardin du palais de Saxe, y a éclaté, en répandant une grande quantité d'étoiles, et

laissant après lui une longue traînée de feu. Tous les Polonais en conçoivent les plus grandes espérances, et en augurent que le sort de la Pologne est fixé.

MURAT.

NEY A BERTHIER.

Gnesen, le 1er décembre 1806.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse Sérénissime le nouvel ordre de marche que j'ai arrêté ce soir pour le 6e corps, et de lui faire part de l'emplacement que chaque division a ordre d'occuper sur la rive gauche de la Vistule.

La brigade de cavalerie légère, commandée par le général Colbert, s'établira depuis Fordon jusqu'à Schwitz. Ce général fera faire exactement un service de patrouille sur la rive gauche de la Vistule pour observer les mouvements de l'ennemi sur la rive opposée; il prendra tous les renseignements possibles sur sa force dans les places de Thorn, Graudenz, Dantzig et Kœnigsberg, ainsi que sur le lieu où le roi de Prusse s'est retiré.

La division Marchand cantonnera le long de la Vistule depuis Nuchawaz, Plonsk, Slutschaw, Tibow, Podgarza, jusqu'à Schulitz inclusivement.

J'ai fait mettre à la disposition du général Marchand cent hommes de cavalerie légère : ce détachement communiquera par des patrouilles avec la gauche du maréchal Augereau à Kowal.

J'ai donné ordre aux généraux Colbert, Marchand et

Marcognet de faire réunir à Fordon et à Plonsk tous les bateaux qu'ils pourront trouver sur la Vistule.

Un officier du génie a ordre d'aller reconnaître le lieu le plus propre à jeter un pont sur ce fleuve ; jusqu'à présent les renseignements que je me suis procuré à cet égard m'ont indiqué le point au-dessus du confluent de la Drewenz comme le meilleur, une tête de pont pouvant s'y construire aisément, et cette position me donnant la facilité de tourner Thorn sans rien risquer.

J'ai fait diriger l'équipage de pont sur Bromberg, afin d'ôter à l'ennemi les moyens de connaître le point que j'avais fixé pour mon passage.

Je suis assuré que Thorn n'est pas fort et que la garnison ne passe pas quatre cents hommes. Si je suis le maître de faire ce que les circonstances m'offriront de favorable, je tâcherai de faire enlever cette ville d'un coup de main.

Graudenz est considéré dans le pays comme une bonne place de guerre ; elle renferme une garnison de deux à trois mille hommes. En général les forces de l'ennemi depuis cette ville jusqu'à Thorn sont évaluées à cinq mille hommes.

Une canonnade qui a été entendue hier et ce matin du côté de Graudenz m'a fait changer mes dispositions d'hier, et m'a fait prendre celles dont j'ai l'honneur de faire part à Votre Altesse. J'ai pensé que l'ennemi avait pu tenter de se faire un passage sur la Vistule.

NEY.

Davout a Berthier.

Varsovie, 1er décembre 1806.

Les levées d'hommes se font très-facilement, mais il manque de personnes qui puissent diriger leur organisation, leur équipement et leur instruction; il manque aussi de fusils.

L'esprit est excellent à Varsovie, mais les grands se servent de leur influence pour calmer l'ardeur qui est générale dans les classes moyennes. L'incertitude de l'avenir les effraye, et ils laissent assez entendre qu'ils ne se déclareront ouvertement que lorsqu'en déclarant leur indépendance, on aura contracté l'engagement tacite de la garantir.

Davout.

Ney a Berthier.

Bromberg, le 4 décembre 1806.

Je suis arrivé hier au soir avec la brigade de cavalerie du général Colbert et une compagnie d'artillerie légère; cette troupe se dirige aujourd'hui sur Fordon; elle portera sa droite à la rive gauche de la Braha et étendra sa gauche jusqu'au-dessous de Schwetz. Un service de reconnaissance sera organisé pour savoir ce qui se passe jusqu'au-dessous de Dantzig.

Je suis maître de l'île de Thorn, et j'espère bien l'être également de la ville même sous quelques jours.

NEY.

RAPPORT SUR LA PRISE DE POSSESSION DE THORN.

Thorn, le 7 décembre 1806.

Dès le 3 courant, jour de mon arrivée à Bromberg, le général de brigade Durosnel me donna les renseignements nécessaires sur l'emplacement des troupes sous ses ordres et sur la force de l'ennemi.

Le 4, j'allais reconnaître le développement de la Vistule depuis le confluent de la Braha jusqu'au-dessous de Sompolno par Fordon. La brigade de cavalerie légère du général Colbert, une compagnie d'artillerie légère et le 27e de ligne, venaient d'arriver sur ce front et s'étendaient jusqu'à Schwetz pour observer tout ce que l'ennemi pourrait jeter sur la rive gauche de la Vistule par Graudenz.

Le lieutenant général Lestocq, au service de la Prusse, écrivit de Thorn le 1er décembre; il demandait plusieurs passe-ports pour des administrateurs qui désiraient passer sur la rive gauche de la Vistule et reprendre leurs fonctions, où ils étaient précédemment employés. Cette lettre fut remise le 4 à Fordon, et je chargeai le général Colbert d'y répondre que les passe-ports étaient prêts et qu'on attendait les employés qu'ils concernaient. Cependant la Vistule charriait beaucoup de glaçons, et le passage devenait dangereux : les personnes ne se présentèrent point.

L'officier prussien qui avait apporté cette lettre apprit par un jeune officier trop causeur que le corps d'armée sous mes ordres venait d'arriver de Magdebourg à Bromberg. Cette nouvelle lui fit hâter son retour à Thorn. Le 4 au soir, un espion m'apprit que l'ennemi faisait des dispositions pour renforcer sa ligne de défense sur la Vistule.

Le 5, j'invitai le général Durosnel à faire quelques tentatives vers Thorn, pour connaître la force de l'ennemi et la résistance qu'il pourrait faire. Le colonel Savary, commandant le 4e de ligne qui gardait ce poste, était prévenu de l'arrivée du général Marchand : on s'empara sans aucune perte de l'île vis-à-vis de Thorn.

Le soir, des rapports m'annoncèrent que l'ennemi songeait à se retirer, et effectivement il commença à se replier pendant la nuit sur Graudenz et sur Kœnigsberg.

Le 6, la tête de mes troupes arriva à Podgorze, vis-à-vis de Thorn. Le colonel Savary, à l'aide de quelques bateliers polonais, avait déjà pris sur la rive droite au-dessus de Thorn quelques bateaux dont l'ennemi, plusieurs jours avant, s'était emparé, en profitant de la faiblesse du seul détachement de chasseurs du 20e qui était alors à Podgorze.

L'ennemi n'ayant laissé sur toute la rive droite que des postes d'observations, le colonel Savary, avec quatre cents hommes de son régiment et les voltigeurs et grenadiers du 69e et du 6e léger, passa sur la rive droite de la Vistule. L'ennemi fit une forte résistance, et on ne serait peut-être pas parvenu à débarquer sans le secours des bateliers polonais qui, malgré les coups de fusils, sont venus audevant de nos troupes pour les dégager des glaçons; quelques bateliers prussiens, ayant voulu s'y opposer, ont

été jetés dans la Vistule par les Polonais. Il y a eu dans cette affaire une vingtaine de Prussiens tués ou blessés et autant de pris ; de notre côté nous avons eu cinq blessés.

L'ennemi a fait sa retraite ainsi qu'il suit : la principale colonne qu'on évalue à quatre mille hommes, aux ordres du général Lestocq, se dirige sur Kœnigsberg ; l'autre sur Graudenz ; la garnison de cette dernière place est de quatre bataillons forts environ de trois mille hommes. Tous les rapports confirment que l'ennemi ne veut point tenir la campagne et qu'il se borne, en attendant l'arrivée des Russes, à défendre les places de Colberg, de Graudenz, de Dantzig et de Kœnigsberg. On ne sait rien de certain sur ces derniers... Le roi de Prusse s'est retiré à Kœnigsberg.

Le Maréchal Ney.

Murat a l'Empereur.

Varsovie, le 5 décembre, à minuit.

Ce que Votre Majesté me dit des Polonais est très-vrai ; mais, Sire, ce que je vous ai annoncé sur leur compte ne l'est pas moins : il n'existe malheureusement ici que trop d'égoïstes. Je m'estime bien heureux d'avoir prévenu vos intentions, et de leur avoir parlé dans le sens que Votre Majesté vient de me prescrire. On m'assure que, s'il est vrai que l'Empereur de Russie se soit déclaré roi de Pologne, il en résultera nécessairement une grande convulsion, et qu'on verra deux partis en Pologne s'entre-détruire, parce que, quoique la France ait naturellement plus

de partisans que la Russie, il est incontestable que cette dernière en imposerait davantage par sa proximité, et que la France en perdra beaucoup par l'idée que l'on a généralement qu'il va s'établir un intervalle immense depuis le. Rhin jusqu'à la Warta, tandis que la Russie reste toujours en point de contact. Cette nouvelle vraie ou fausse fait déjà sentir quelque refroidissement que la présence de Votre Majesté fera bientôt disparaître. J'ai trouvé aujourd'hui le prince Poniatowski beaucoup plus décidé.

MURAT.

MURAT A L'EMPEREUR.

Varsovie, le 6 décembre 1806, à minuit.

Le général Dombrowski est arrivé ce soir; la garde nationale va être organisée. Le prince Joseph Poniatowski, qui a pris son parti de très-bonne foi, me présentera dans le plus court délai un projet d'organisation des troupes réglées qui pourront être levées dans le département de Varsovie; il en a accepté le commandement, et se charge de les organiser; et, en se décidant, il m'a ajouté devant les principaux magnats de Pologne: « Prince, vous devez plus compter sur ceux qui comme nous se décident après avoir mûrement réfléchi, que sur quelques enthousiastes qui n'ont rien à perdre, et que la moindre apparence de danger ferait cacher ou fuir. Nous comptons sur la magnanimité de l'Empereur; il est impossible qu'il veuille nous pousser ainsi en avant, s'il n'avait pas le pro-

jet de ne pas nous abandonner. Dans tous les cas, nous sommes déjà ses sujets, et la France deviendra notre patrie. » Sire, la détermination de ce prince et celle des autres magnats produira un grand effet; car, je ne dois pas le dissimuler à Votre Majesté, presque tous les grands avaient les yeux fixés sur lui, et attendaient le parti qu'il prendrait pour se décider eux-mêmes.

Nos troupes observent la plus sévère discipline et vivent dans la meilleure intelligence avec les Polonais. Sire, j'ai été obligé de prendre une mesure un peu sévère, mais que les circonstances rendent nécessaire : il a été ordonné qu'il ne serait plus distribué à l'avenir que le nombre de rations accordées par la loi.

Sire, les généraux sont très-mal, les vivres sont fort chers, et la plupart des hôtes refusent de fournir leurs tables. Je n'ai pas cru qu'il fût convenable d'ordonner aux magistrats de la leur faire fournir, quoique quelques généraux m'en eussent prié. Tout le monde est extrêmement gêné, et cependant personne ne se plaint, tant on nous aime.

MURAT.

NEY A BERTHIER.

Thorn, le 7 décembre 1806.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que les troupes françaises sont maîtresses de Thorn depuis hier. Le 6e léger, les voltigeurs et les grenadiers du 69e et un détachement du 14e de ligne, commandé

par le colonel Savary, ont tourné et attaqué l'ennemi, et emporté ce poste ; l'ennemi a eu plusieurs tués ou blessés et on lui a fait quelques prisonniers ; de notre côté, nous avons eu quelques blessés.

Le colonel Savary mérite les plus grands éloges pour son intelligence, son zèle et sa valeur : c'est à lui particulièrement qu'on doit la prise de Thorn.

Ney.

Ney a Berthier.

Thorn, le 8 décembre.

A Son Altesse Sérénissime le Prince de Neuchâtel, Ministre de la guerre.

L'ennemi continue à garder le plat pays ; un régiment de Polonais, fort de huit cents hommes, couvre Graudenz et tous ses débouchés ; deux régiments de dragons gardent la rive droite de la Vistule, depuis le confluent de la Drewenz jusque vis-à-vis de Lipno et de Plock et les communications de Culmsée, de Schonsée et d'Osterode. On dit l'ennemi beaucoup plus fort à Graudenz que je ne l'avais d'abord annoncé : la garnison de cette place est de quatre mille hommes, et on évalue à dix mille hommes les troupes qui gardent toutes les communications.

Votre Altesse sait que j'ai bien peu de monde pour tenir à la fois l'ennemi en respect et la campagne ; cependant, s'il osait entreprendre quelque chose sur Thorn, il s'en repentirait, cette place étant un point trop important pour

que je ne prenne pas le parti de me défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Je fais reconnaître aujourd'hui les ouvrages extérieurs de cette ville ; après quoi, j'espère en faire une bonne tête de pont : elle présente tous les moyens possibles pour remplir les intentions de Sa Majesté à cet égard ; et, dès que le rapport me sera fait, je ferai commencer les travaux préliminaires et rassembler les bois nécessaires pour les palissades. J'apporterai à tout la plus grande activité.

La place de Thorn est fermée par un vieux mur crénelé, elle est entourée d'un fossé et de quelques ouvrages extérieurs très-anciens et dégradés par le temps ; cependant une garnison de deux à trois mille hommes pourrait au besoin y tenir tête à vingt mille assiégeants.

Le 59e de ligne doit être maintenant en marche pour Francfort-sur-l'Oder, et peut-être même est-il arrivé à Posen. Il me semble qu'il serait urgent de l'envoyer en toute diligence sur Thorn, ainsi que le 25e léger qui doit bientôt arriver à Magdebourg.

NEY.

Varsovie, ce 9 décembre 1806.

Note.

Les habitants de Varsovie se refroidissent un peu dans leur enthousiasme pour les Français, à cause des excès que commet le militaire, de la trop grande surcharge des logements et de la nourriture des officiers.

Signé : MOLLER, capitaine.

NEY A BERTHIER.

Thorn, le 9 décembre 1806.

Ce n'est qu'aujourd'hui seulement que le 10e de chasseurs à cheval aura passé en totalité sur la rive droite de la Vistule ; je pourrai alors faire pousser des reconnaissances plus en avant.

On n'a aucune nouvelle des Russes.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Thorn, le 10 décembre 1806.

Tout le pays qui est devant moi et sur la rive droite de la Vistule, aux environs de Graudenz et de Lipno, est couvert de partis de cavalerie ennemis ; je suis réduit, faute de cavalerie de mon côté, à faire marcher lentement mon infanterie et à la fatiguer par un service de bivouac.

Le général Tilly est annoncé devoir arriver aujourd'hui avec ses trois régiments à Bromberg ; je donne ordre de le diriger demain ou après sur Thorn ; des bateaux pontés sont préparés pour le passer sur la rive droite ; cette cavalerie me sera bien utile, surtout pour ranimer les habitants de ce pays, qui sont extrêmement refroidis par les menaces de l'ennemi et par la crainte où ils sont que les Russes n'arrivent.

Le général Colbert a effectué le passage de la Vistule avec le 27e de ligne, quelques pièces d'artillerie légère et

des détachements du 3e hussards; il était hier à Ostrometzki; aujourd'hui il marche sur Culm. J'envoie une partie du 10e chasseurs sur ce même point.

La Vistule charrie moins, et le temps est absolument au dégel; cette circonstance est heureuse pour le rétablissement du pont de Thorn, dont les travaux vont très-bien; la principale travée sera terminée aujourd'hui, une seconde avance beaucoup, et bientôt nous aurons une bonne communication avec l'île; le reste se fera également avec la plus grande activité.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Thorn, 11 décembre.

Le général Colbert s'est établi hier au soir dans Culm, avec neuf compagnies d'infanterie, cent chevaux et deux pièces d'artillerie : il a chargé le colonel Lebrun de hâter le passage du 3e hussards, de l'infanterie et de l'artillerie qui n'ont pas encore pu l'effectuer, et de le rejoindre le plus tôt possible à Culm.

Le général Colbert garde les routes de Graudenz et de Strasburg avec deux compagnies de voltigeurs; sa cavalerie est à une lieue en avant et couvre les différentes communications; le capitaine de hussards qui est sur le débouché de Strasburg a ordre de s'éclairer en avant de son front et de communiquer avec les troupes du général Marchand.

NEY.

NEY A L'EMPEREUR.

11 décembre 1806.

Dès mon passage sur la rive droite de la Vistule, j'ai senti, Sire, combien je devais être circonspect pour conserver la position importante que j'occupe, et que je ne devais pas aller au-devant des forces ennemies, trop supérieures à moi, ou les attirer en m'éloignant trop de mon pont. Mes cinq régiments, les 6e léger, 27e, 39e et 76e de ligne, ainsi que les 3e hussards et 10e chasseurs, forment cinq colonnes principales à une profondeur de huit lieues, dont la base est Thorn, la droite au confluent de la Drewenz, la tête à Gollub et la gauche à Culm; chacune de ces colonnes a de l'artillerie, et l'intervalle qui les sépare est couvert par des partis de cavalerie; elles sont disposées de manière à pouvoir se secourir réciproquement au besoin, et à se replier dans des positions concentriques en arrière.

NEY.

MARÉCHAL NEY A BERTHIER.

Thorn, le 17 décembre 1806.

Le 19, le général Colbert, avec la cavalerie légère, aura des postes à Strasburg et au-delà; il laissera également un détachement en observation à Culm, Lunawa et Nawra

au-dessus de Graudenz ; il s'établira avec le reste entre Gurznow et Ruppin occupant ces deux points.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Gollub, 18 décembre 1806.

Le général Colbert est ce soir à Briesen et sera demain à Rehden pour observer Graudenz ; il a sous ses ordres quatre escadrons des 5e de hussards et 10e de chasseurs, et deux pièces de quatre ; avec d'aussi faibles moyens il lui est impossible de rester à poste fixe, il sera obligé d'être toujours en alerte. Ce général aura l'honneur d'adresser à Son Altesse le prince de Ponte-Corvo un rapport journalier.

NEY.

BERNADOTTE A L'EMPEREUR.

Biezun, 26 décembre à 5 heures du matin.

Le Maréchal Ney m'a écrit hier de Gurzno ; il occupe Mlawa, Soldau, Lautenburg, et observe les routes de Neidenburg et de Willenberg. Demain la brigade de cavalerie du général Colbert ira prendre poste à Neidenburg et poussera de forts partis en avant.

BERNADOTTE.

NEY A BERTHIER.

Dlutowo, près de Zielin, 27 décembre.

La cavalerie du général Colbert étant arrivée hier à Zielin, je l'ai dirigée immédiatement sur Soldau ; j'ai fait appuyer le 50ᵉ à la droite du 59ᵉ pour soutenir au besoin cette position.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Soldau, 28 décembre 1806.

Le général Colbert est entré ce matin à Neidenburg ; il a eu une légère escarmouche avec l'arrière-garde du général Lestocq qui se retire à Hohenstein.

Les habitants de Neidenburg rapportent qu'il se trouve douze mille Russes à Prasznic et fort peu de monde à Willenberg ; cette dernière ville renferme des magasins de subsistances que l'on dit considérables ; j'enverrai sur ce point de fortes reconnaissances pour chercher à m'en emparer ; mais je ne ferai plus de mouvements offensifs avant de connaître la position et la direction des colonnes de la droite et du centre de l'armée.

Le général Colbert a trouvé à Neidenburg un grand nombre de blessés abandonnés par le général Lestocq ; les deux aides de camp de ce général ont été blessés à Soldau ; l'un d'eux, qui est prisonnier, en mourra probablement.

D'autres officiers blessés appartenant à plusieurs corps sont aussi tombés entre nos mains.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Neidenburg, le 31 décembre 1806.

Monseigneur,

Le général Colbert, dans un rapport qu'il m'a adressé de Klein-Schimauen, en avant de Willenberg, le 30, m'annonce que ce même jour de très-bonne heure il a traversé le débouché du bois de Klein-Schimauen où se trouvait un escadron prussien soutenu par quatre autres escadrons et un bataillon d'infanterie légère placés derrière Gros-Schimauen.

Aussitôt que ce général eut connaissance de l'ennemi, il fit attaquer les avant-postes, chargea l'escadron, et, après lui avoir sabré beaucoup de monde, prit un officier et quinze dragons. Les voltigeurs du 69e arrivèrent pendant l'intervalle; l'ennemi alors fut vivement canonné, et notre infanterie, malgré l'infériorité du nombre, marcha sur Gros-Schimauen; le village fut emporté, et les Prussiens, laissant des morts et quelques prisonniers, se replièrent sur Ortelsburg après une faible résistance.

Le général Colbert me mande aussi que, les troupes du prince de Ponte-Corvo étant arrivées à Willenberg, il partira aujourd'hui 31 pour Ortelsburg, conformément à l'ordre de monvement que j'avais précédemment donné:

il sera suivi par la brigade du général Marcognet, composée des 69e et 76e de ligne.

Le général Colbert ira s'établir à Guttstadt, en passant par Passenheim et Wartenburg, tenant ainsi la tête du corps d'armée ; il sera appuyé par le 25e léger et le 50e qui prendront position demain à Allenstein et en avant de ce point.

NEY.

Neidenburg, le 2 janvier 1807.

A Son Altesse Sérénissime le Prince de Neuchâtel Ministre de la guerre.

Monseigneur,

Le 31 décembre, le général Colbert, partant de Schimauen, s'est porté sur Ortelsburg qui venait d'être évacué; son avant-garde a donné vigoureusement sur l'arrière-garde ennemie et a fait prisonniers deux officiers et soixante-dix fusiliers du régiment de Bulow : l'ennemi s'est replié sur Sensburg. Le général Colbert, conformément à mes ordres, a continué sa marche sur Passenheim pour se rendre par Wartenburg à Guttstadt où il arrive aujourd'hui; il nettoiera la rive droite de l'Alle jusqu'à la hauteur de Heilsberg ; il aura des postes de flanc à Seeburg ; mais il serait nécessaire, pour ouvrir les cantonnements de l'infanterie, de donner à la troupe quelques jours de repos, de lui permettre de vaquer aux réparations de la chaussure, et que le maréchal Bessières occupât avec de la cavalerie

légère Bischofisburg et Seeburg : j'en fais la proposition au prince de Ponte-Corvo.

Le Maréchal Ney.

Berthier a Ney.

Varsovie, le 4 janvier 1807.

Ordre à M. le Maréchal Ney.

L'ordre de l'Empereur, Monsieur le Maréchal, est que vous couvriez avec votre corps d'armée Thorn et le blocus de la place de Graudenz. Le général de division Rouger va se rendre à Bromberg pour y prendre le commandement du corps de Hesse-Darmstadt : il se fera aider pour l'investissement de Graudenz par les troupes de la division du prince de Ponte-Corvo qui sont encore à Thorn. Vous aurez soin, Monsieur le Maréchal, de veiller au blocus de Graudenz, ainsi qu'à la conservation de Thorn et des magasins de Bromberg. Le prince de Ponte-Corvo va se porter sur votre gauche pour couvrir le siége de Dantzig et celui de la place de Colberg.

L'Empereur, Monsieur le Maréchal, ne voulant faire avec ses armées aucun mouvement offensif pendant l'hiver, désire que vous preniez des cantonnements tels qu'ils appuient la gauche du maréchal Soult et la droite du prince de Ponte-Corvo : indépendamment de votre cavalerie légère, la division Grouchy sera directement sous vos ordres. Votre parc d'artillerie doit être sur Thorn. Donnez des ordres pour qu'on travaille aux fortifications de cette place;

faites faire du biscuit dans les manutentions de Thorn et de Bromberg, de manière à avoir dans un mois deux à trois cent mille rations de biscuit prêtes à servir pour les opérations de l'entrée de la campagne. Faites établir des hôpitaux à Thorn de manière que le pays que vous occupez ne soit jamais embarrassé et que suivant les circonstances vous puissiez vous porter sur telle direction donnée.

Le major général BERTHIER.

——

Au quartier général de Neidenburg, le 6 janvier 1807.

Emplacement provisoire des troupes du 6e corps d'armée dont le mouvement s'opérera du 7 au 8 janvier 1807.

Le général Colbert, avec les 3e régiments de hussards, 10e de chasseurs à cheval, les compagnies de voltigeurs du 25e régiment d'infanterie légère et celle du 50e de ligne et deux pièces de 4, formera une chaîne de postes de manière à couvrir le front des cantonnements provisoires que prend l'armée. Sa droite sera Shippenbeil, le centre où il établira son quartier général, Bartenstein, et la gauche Heilsberg, observant par sa droite Barthen, Gerdauen et Friedland, par son centre Domnau et Eylau, et par sa gauche Landsberg et Melsach, points sur lesquels il dirigera des patrouilles. Le général Colbert déterminera des lieux de rassemblement; sa retraite est sur Bischoffstein.

Le général Colbert mettra un détachement de 50 hommes à la disposition du général Marchand pour diriger des

patrouilles sur Wormditt, Holland, Saalfeld, Rosenberg et Deutsch-Eylau, etc., etc., etc.

Il sera établi des perches d'alarme au centre de chaque lieu de rassemblement des régiments pour servir de ralliement en cas de nécessité.

Il sera aussi établi des pièces d'artillerie aux quartiers généraux des généraux de brigade de manière à correspondre par trois coups de canon de la droite à la gauche ou du centre à la droite et à la gauche. Si l'ennemi se présentait en force pour attaquer quelques parties de nos cantonnements, au signal convenu les troupes prendraient les armes et se réuniraient aux lieux de rassemblement, et y attendraient de nouveaux ordres.

LE MARÉCHAL NEY.

NEY A BERTHIER.

Wartenburg, le 10 janvier 1807.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que le 6 de ce mois le général Colbert a fait surprendre pendant la nuit la petite ville de Bartenstein où se trouvaient vingt-cinq dragons gardes du corps. Nous avons fait prisonniers l'officier commandant et six hommes; on a également pris douze chevaux abandonnés par leurs cavaliers, qui, voulant se sauver à la nage, ont été noyés.

Le 8, l'avant-garde de ce général a trouvé, auprès du village de Lauterhagen, vingt-cinq hussards noirs et un

officier ; on en a pris onze, le reste a été sabré. Nous n'avons eu qu'un seul blessé dans ces deux rencontres.

LE MARÉCHAL NEY.

MARÉCHAL NEY A BERTHIER.

Bartenstein, le 14 janvier 1807.

Le 10, nous avons attaqué et occupé Schippenbeil; le 11, l'ennemi est venu avec du canon et un bataillon d'infanterie légère reprendre ce poste. La perte de part et d'autre a été de peu de conséquence, et le soir même un renfort de quelques compagnies d'infanterie nous a permis de réoccuper ce poste important à cause des grandes communications de Kœnigsberg qui y aboutissent.

NEY.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

NEY AU PRINCE DE NEUFCHATEL ET VALANGIN, MINISTRE DE LA GUERRE.

Bartenstein, le 16 janvier 1807.

Monseigneur,

L'ennemi paraît généralement observer la défensive sur le développement de mes postes. Les escarmouches que nous n'avons pas cessé d'avoir avec les Prussiens depuis environ quinze jours, et dont le résultat de part et d'autre était de peu de conséquence, en fatiguant néanmoins beaucoup l'ennemi, ont donné lieu à des pourparlers. Les Prussiens désirent le repos, et de mon côté je le désirerais tout autant, pour permettre à la troupe de se ravitailler et de travailler aux réparations de la chaussure, de l'armement et de l'équipement. En conséquence, les généraux prussiens de Ruchel et de Lestocq ont donné rendez-vous au général Colbert, demain à midi, à Preussich-Eylau, pour arrêter un armistice de quatre jours, avant de reprendre les hostilités, soit verbalement sur parole d'honneur, soit par écrit, sauf l'approbation de nos souverains

respectifs. J'ai chargé le général Colbert de demander, comme points de démarcation qui seraient considérés neutres par nos patrouilles, les endroits ci-après : Séeburg, Rastenburg, Barthen, Gerdauen, Friedland, Domnau, Preussich-Eylau, Landsberg, Mehlsach, et de ce point tirant une ligne droite sur Heiligenthal, de manière qu'il nous resterait une grande partie de l'Alle et toute la Passarge. Je ne sais si les Prussiens consentiront à cette démarcation, mais je ne m'en départirai point.

Ney.

Ney a Soult.

Bartenstein, 16 janvier 1807.

Par la lettre que m'écrit Son Altesse le Prince Ministre de la Guerre, en date du 3 de ce mois, il me charge, mon cher maréchal, de couvrir le flanc gauche de votre armée et la droite du prince de Ponte-Corvo. Celui-ci est en marche pour bloquer Graudenz et seconder l'opération du maréchal Mortier qui, je présume, doit encore pendant cet hiver s'emparer des places de Colberg et de Dantzig. Je suis en outre chargé de couvrir Thorn, mais je suis bien éloigné de Prasznic pour que nous puissions être parfaitement liés, à moins que vous ne portiez votre cavalerie légère à Willenberg, car la division de dragons, aux ordres du général Grouchy, occupera Ortelsbourg, Mensguth et Bischoffsburg. Mon infanterie est répartie depuis Bischoffstein jusqu'à Bartenstein et remontant l'Alle jusqu'à Gutt-

stadt et environs. Je vous prie de me faire connaître les dispositions que vous prendrez pour que nos communications restent intactes.

NEY.

NEY AU PRINCE DE NEUCHATEL, MINISTRE DE LA GUERRE.

Allenstein, 18 janvier.

Monseigneur,

J'ai reçu hier à Bartenstein, par duplicata, les dispositions arrêtées le 7 pour l'établissement définitif des quartiers de tous les corps de la grande armée. J'ai donné les ordres nécessaires pour que mes troupes se rendent successivement dans les environs de Chorzel, Soldau et Mlawa.

Le général Colbert entre Neidenburg et Willenberg.

La division du général Marchand depuis Chorzel jusqu'à Mlawa.

La division du général Gardanne à Neidenburg, Soldau, Kinzbrock et Mlawa.

Les dragons, aux ordres du général Grouchy, à Lautenburg, Szrenick et Radzanow.

Les troupes de Hesse-Darmstadt sont parties le 16 pour aller faire le blocus de Graudenz.

Le pays que vont occuper les troupes qui restent sous mes ordres est totalement épuisé, et Votre Altesse sait qu'il n'existe aucun magasin d'où nous puissions tirer des ressources. Il est impossible de compter sur des distributions provenant de Thorn, à cause de l'éloignement de

cette ville et surtout de l'extrême difficulté des communications. Je suis partout entouré de troupes, et déjà celles du maréchal Soult sont venues à Chorzel et Mlawa enlever le peu de paille qui s'y trouvait.

Je mets d'autant plus d'importance à vous peindre les choses telles qu'elles sont, que je dois croire qu'on ne vous en a pas fait connaître le véritable état. Votre Altesse peut être certaine que j'ai devant les yeux la cruelle perspective de voir périr de misère et de maladie un grand nombre de braves gens dont le sort est digne de pitié.

Le pays que va occuper le prince de Ponte-Corvo aurait fourni des quartiers d'hiver abondants pour deux corps d'armée, tandis que celui où je vais est un vrai cimetière, à moins d'événements que rien ne peut me faire prévoir.

Je vous supplie, Monseigneur, de faire quelques changements aux cantonnements qui me sont assignés : il est inutile de vous dire que ni moi, ni les généraux sous mes ordres, ne sommes effrayés des privations et que nous saurons donner l'exemple au soldat en vivant comme lui ; mais je trahirais tous mes devoirs si je ne cherchais à améliorer la position des braves régiments sous mes ordres, qui vont être entassés dans un pays désert qui pourrait à peine nourrir le tiers de mes troupes.

J'ai dû, Monseigneur, dire la vérité à Votre Altesse et céder aux représentations multipliées des généraux et des chefs de corps, qui sont vivement affectés de la misère qui attend leurs troupes.

NEY.

SOULT AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Prasznic, 18 janvier.

J'observerai que le maréchal Ney, en se portant sur Kœnigsberg, a laissé à découvert 25 lieues de pays, et que s'il retire de Willenberg la division du général Grouchy, ainsi qu'il l'annonce, il n'y aura personne pour garder ce débouché, et qu'il sera fort aisé à l'ennemi d'intercepter les communications entre les deux corps d'armée; ainsi, d'après ces considérations, je prierai aussi Votre Altesse de me donner les ordres de S. M.

SOULT.

BERTHIER A NEY.

Varsovie, 19 janvier 1807.

L'Empereur, Monsieur le maréchal, est extrêmement étonné de voir, par une dépêche qu'il reçoit de M. le maréchal Soult et par la vôtre même, que non-seulement vous ne vous êtes point conformé aux ordres de S. M. relativement à vos quartiers d'hiver, mais qu'encore vous conseillez au maréchal Soult d'en faire autant. Je vous réitère l'ordre, Monsieur le maréchal, de rentrer dans les positions qui vous ont été indiquées pour les quartiers d'hiver. L'Empereur, Monsieur le maréchal, est immuable dans ses plans, et, sans des considérations politiques, il aurait fait mention à l'ordre du jour de la non-exécution de ses ordres

par votre corps d'armée. Vous n'êtes point détaché comme à Magdebourg, vous êtes en ligne et vous n'êtes point autorisé à conclure un armistice. S'il vous arrive des parlementaires, vous les adresserez au quartier général. A l'avenir, Monsieur le maréchal, l'Empereur ordonne que votre corps d'armée marche en masse et jamais décousu, ainsi que vous l'avez fait dans ce dernier mouvement. Si vous avez conclu un armistice, vous n'en ferez pas moins marcher votre infanterie pour prendre ses cantonnements d'hiver dans les positions qui lui ont été ordonnées, mais vous en profiterez pour laisser votre cavalerie et couvrir la faute que vous avez faite.

BERTHIER.

Allenstein, 22 janvier, six heures du soir.

NEY A BERTHIER.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous informer que le mouvement rétrograde de mon corps d'armée a commencé le 20. Les voltigeurs et grenadiers, qui étaient sur le développement de l'Alle se sont repliés par échelons depuis Schippenbeil, Bartenstein et Heilsberg, ainsi que deux escadrons du 10e chasseurs : ces troupes arriveront ce soir à Guttstadt; ce même jour, le 3e bataillon de voltigeurs, qui était à Langhenen, s'est retiré avec le 3e hussards sur Bischoffstein, où le 25e d'infanterie légère était déjà.

Le 21, la 25e légère s'est repliée sur Seebourg, et le 27e sur Allenstein; le 59e se trouvait déjà dans cette dernière ville.

Les 20 et 21, les 69e et 76e de ligne et trois régiments de dragons du général Grouchy (le 4e régiment est à Ostelsburg et suivra le mouvement sur Neidenburg) [1] ont marché de Bischoffsburg sur Passenheim : cette colonne arrivera aujourd'hui à Neidenburg, où était aussi le 39e de ligne. Le 6e d'infanterie légère sera ce soir à Hohenstein.

Les dragons aux ordres du général Grouchy couvrent les communications de Willenberg et se lient par leur gauche avec le général Colbert, établi depuis ce matin à Wartenburg : ce général a un bataillon de voltigeurs, un bataillon de grenadiers, deux pièces de canon et la 25e légère, commandée par le général Roguet.

Demain 23, à quatre heures du matin, le surplus des voltigeurs, grenadiers, le 10e de chasseurs, une compagnie d'artillerie légère et le 50e régiment de ligne partiront de Guttstadt pour venir prendre position à Allenstein; les 27e et 59e, aussitôt après l'arrivée de cette colonne, se mettront en marche pour Hohenstein.

Au moyen de ces dispositions, j'aurai le 24 toutes mes troupes réunies depuis Hohenstein jusqu'à Neidenburg; je resterai un jour dans cette dernière ville pour m'assurer des desseins de l'ennemi; j'ai cependant tout lieu de croire qu'il n'a pas assez de force pour pouvoir me nuire en quelque manière que ce soit; il n'a montré jusqu'à présent que beaucoup de cavalerie, peu d'infanterie, et il n'a point fait usage d'artillerie.

[1] Ceci est écrit en marge.

Dès le 19, l'ennemi avait fait une reconnaissance générale, depuis Langenheim, Leunenburg sur la Zain et la Barthen jusqu'à Schippenbeil : partout ses tentatives ont été repoussées vigoureusement; à Leunenburg, principalement, il a éprouvé une assez grande perte en tués, blessés et prisonniers : parmi les blessés s'est trouvé le colonel de Stutterheim. Vers Langheim et à Schippenbiel on a eu les mêmes succès.

Le 20, l'ennemi a fait suivre mes colonnes par de la cavalerie, et par quelque peu d'infanterie qui était transportée sur des traîneaux. Le soir et pendant la nuit, cette cavalerie vint insulter presque à la fois toutes les positions occupées par nos troupes; elle n'en approcha cependant qu'avec beaucoup de circonspection, et elle eut quelques hommes et chevaux tués; un escadron du 3e hussards, s'étant abandonné à trop d'impétuosité dans une charge, a été ramené jusque sur l'infanterie et a perdu quelques hommes.

Le 21, la position de Seeburg a été également inquiétée jusqu'à huit heures du soir. Le général Colbert fit alors attaquer les villages d'Elsau et de Lockau, où l'ennemi faisait mine de vouloir passer la nuit et d'où il a été chassé avec grande perte en hommes tués; il a été même poursuivi jusqu'à deux lieues au delà près de Felhau et de Franckenau; nous lui avons fait prisonniers deux officiers et quinze hussards russes.

Aujourd'hui, le général Colbert, en se retirant sur Wartenburg et Alt-Wartenburg, n'a point vu d'ennemis; sa reconnaissance a été fort loin en avant des deux villages dont je viens de parler, sans rien apercevoir.

Les prisonniers et déserteurs assurent que dix régi-

ments de cavalerie russe, forts de 8 à 900 hommes chacun, marchent sur Guttstadt, Allenstein, Hohenstein et Neidenburg; que l'infanterie russe qui doit suivre cette colonne, et dont on ne connaît pas encore la force, est à quelques marches derrière la cavalerie; ils ajoutent que le général Benningsen est à Rastenburg, et que les Prussiens, aux ordres du général Lestocq, se dirigent sur Liebstadt et Elbing par la rive gauche de l'Alle.

Je préviens S. A. S. le Prince de Ponte-Corvo et M. le maréchal Soult de mon mouvement rétrograde et des renseignements que j'ai sur l'ennemi.

P. S. On vient de m'assurer qu'une colonne d'infanterie russe et quelques régiments de cavalerie se dirigent de Seeburg sur Willenberg. Je charge le général Grouchy de s'en assurer.

NEY.

Allenstein, le 22 janvier, 7 heures du soir.

NEY A BERTHIER.

Je reçois à l'instant la lettre incluse de mon aide de camp; les renseignements qu'il me donne sont contradictoires au rapport du général Labassée et de ceux qui me sont parvenus d'autres points; cependant j'ai dû vous les transmettre afin de pouvoir juger, sur l'ensemble de ceux qui vous seront probablement envoyés des autres directions de l'armée, si l'ennemi a réellement envie de marcher ou d'entreprendre quelque chose contre nos quartiers.

Le bataillon de grenadiers dont parle mon aide de camp

a culbuté l'ennemi à coups de baïonnettes et s'est joint au général Colbert à Seeburg, à 8 heures du soir, le jour qu'il y fut attaqué. Quant à l'escadron du 3[e] hussards, il n'est pas vrai qu'il soit pris, puisqu'il a rejoint à Seeburg.

Je fais part à S. A. le Prince de Ponte-Corvo de ce nouveau rapport dont j'ai retenu extrait.

NEY.

Voici maintenant le rapport dont parle le maréchal :

Guttstadt, 22 janvier.

Monseigneur,

Les rapports, faits ce matin au général Labassée par divers sous-officiers et soldats, n'étant point exacts, j'ai cru devoir rectifier les erreurs qui se sont glissées dans sa lettre, en ayant l'honneur de vous adresser ci-joint une note sur la position des troupes qui se trouvent sous ses ordres, en ajoutant que le général Colbert s'est fait appuyer hier par le 5[e] bataillon de grenadiers qui était à Heilsberg et deux pièces de 4 ; il paraît certain que ce bataillon a rencontré l'ennemi dans sa marche d'Heilsberg sur Seeburg, car la colonne, arrivée aujourd'hui, de ces deux endroits, a entendu hier plusieurs coups de canon, et un paysan, venant de Bischoffstein, a rapporté que cet engagement avait eu lieu près du village de Wangen; on ignore les détails et résultats. Ce même habitant a assuré que 5 mille hommes d'infanterie ennemie avaient occupé

Bischoffstein hier soir, et que les Russes avaient renforcé la gauche des Prussiens de 8 mille hommes.

Le général Colbert, en demandant hier au commandant Lecanu le 3e bataillon de grenadiers, lui mandait : « Je ne crains rien pour moi, mais pour mes voisins qui sont fort inquiétés. » Cette phrase paraît se rapporter à la colonne du colonel Lebrun, ce qui confirmerait la possibilité de la prise de l'escadron du 3e de hussards.

La colonne de quatre bataillons, 4 pièces d'artillerie et 20 hommes de cavalerie, arrivée aujourd'hui à deux heures de l'après-midi, n'a point été inquiétée dans sa marche. Seulement l'ennemi a fait paraître quelques pelotons de cavalerie en échelons sur les hauteurs d'Heilsberg après que nous l'eûmes évacué; on croit avoir vu quelque peu d'infanterie et quelques Cosaques. Les troupes partiront demain en masse suivant vos ordres, et le général Labassée se fera éclairer sur son flanc gauche par quelques compagnies de voltigeurs.

Je partirai avec l'arrière-garde et la suivrai quelque temps pour tâcher de vous apporter des nouvelles de l'ennemi; ensuite je ferai diligence pour être le soir à Neidenburg, ou au moins dans la nuit.

Le 10e de chasseurs est avec le général Colbert et non ici.

Signé : REGNARD.

Le général Labassée reçoit votre lettre et donne l'ordre de départ; on pourra être en marche vers huit heures du soir; il en est cinq et demie.

Holland, 23 janvier.

BERNADOTTE A NEY.

Je viens de recevoir, mon cher maréchal, la lettre que vous m'avez écrite hier d'Allenstein. J'avais toujours eu la crainte que l'ennemi ne vous suivît lorsque vous feriez votre mouvement de retraite. J'étais occupé de faire la répartition de mes cantonnements et je voulais m'établir pour les quartiers définitifs; votre dépêche m'a déterminé à attendre; je me tiens assez réuni et, au besoin, je pourrai promptement avoir sous la main tout mon corps d'armée. Je viens d'ordonner quelques dispositions préparatoires. Je tiens Mohrungen et Liebstadt par de l'infanterie et un régiment de hussards; ces troupes ont l'ordre d'observer Guttstadt, j'ai deux régiments à Osterode, et la division Drouet se trouve très à portée de soutenir facilement ces régiments s'il en était besoin. Les dragons du général Sahuc, qui occupaient Hohenstein, ont reçu l'ordre de l'évacuer et de se serrer sur Osterode; ils se lieront par leur droite avec vos troupes qui seront à Hohenstein.

Pour prendre un parti définitif, mon cher maréchal, j'attendrai de nouveaux détails sur la nature des mouvements de l'ennemi; je vous prie d'avoir l'obligeance de me faire part de tous ceux qui vous parviendront; il est essentiel que notre communication soit toujours bien établie; vos troupes gardant fortement Hohenstein, notre ligne est bien pleine et nous nous trouvons bien en mesure de combiner nos manœuvres, si le cas l'exigeait; ainsi, dans le cas où l'ennemi continuerait ses mouvements of-

fensifs, prévenez-m'en de suite, afin que je me porte en entier sur Osterode, et que nous l'attaquions de concert, ou que nous exécutions d'accord un mouvement rétrograde, en attendant les ordres de l'Empereur.

Au reste, je ne pense pas que l'ennemi ait le projet de nous attaquer en force; cependant, déjà depuis quelques jours on répand le bruit qu'une armée de 80 mille Russes marche sur nous; on dit que le général Benningsen doit avoir son quartier à Rastenburg. Sans ajouter grande confiance à ces nouvelles, il ne faut pas rester dans une trop grande sécurité. Vous aurez sans doute prévenu le maréchal Soult du mouvement de l'ennemi; il serait peut-être nécessaire que l'Empereur en fût aussi instruit.

Je vous renouvelle, mon cher maréchal, l'assurance de mon sincère attachement.

J. BERNADOTTE.

(Cette lettre est en réponse à celle de Ney qui lui a fait part du mouvement offensif de l'ennemi et de ses nouvelles dispositions.)

NEY AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Hohenstein, 23 janvier.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que le mouvement rétrograde des troupes du 6e corps s'est continué aujourd'hui, sans que l'ennemi ait cherché à inquiéter sa marche.

Le général Colbert m'a fait le rapport, qu'hier, à deux heures du matin, l'ennemi est venu faire une reconnaissance sur Wartenburg; mais il s'est retiré aux premiers coups de fusil; ce matin il m'a écrit que la cavalerie russe avait fait préparer des vivres à Bischoffsburg, et que Seeburg était occupé par plusieurs régiments de cavalerie.

Le général Grouchy me prévient d'Ianowo, en date d'hier, que depuis son départ de Bischoffsburg avec la brigade du général Marcognet, l'ennemi ne l'a plus suivi, et que les Russes et les Prussiens appuient à droite et semblent se diriger sur Guttstadt; il ajoute que le régiment de dragons, qui était à Ortelsburg et qu'il a rapproché de lui, n'a aucun renseignement sur l'ennemi : ce qui paraîtrait démentir la nouvelle qu'on m'avait donnée de la marche d'une colonne se dirigeant de Seeburg sur Willenberg.

Les troupes de mon corps d'armée occuperont, le 25 du mois courant, les positions suivantes : Neidenburg, Gilgenburg, Soldau, Lautenburg, Kenzbrock, Mlawa, Ciechanow et Chorzel.

La division de dragons du général Grouchy, ayant des avant-postes à Mulhen, route d'Hohênstein à Gilgenburg, occupera avec deux régiments les cantonnements depuis Neidenburg jusqu'à moitié chemin de Gilgenburg. Les deux autres régiments seront placés depuis Neidenburg jusqu'à Soldau.

La cavalerie légère du général Colbert sera à Ianowo, fournissant un escadron à Chorzel, et un autre en avant de Neidenburg, pour couvrir les communications de Willenberg, Ianowo et Hohenstein.

Je suis en mesure de pouvoir rassembler mon corps

d'armée en moins de deux jours, soit sur Neidenburg, soit sur Gilgenburg, Soldau ou Mlawa.

Je me rendrai demain à Neidenburg, où je resterai jusqu'à ce que je connaisse les desseins de l'ennemi.

J'ai trouvé la division de dragons du général Sahuc occupant Hohenstein, point essentiel à cause de sa communication avec Osterode. Je fais part au prince de Ponte-Corvo de la position de mes troupes au 25 courant et de la direction que l'ennemi semble avoir prise sur Guttstadt. J'en donne également avis au maréchal Soult.

NEY.

PIÈCE ANNEXÉE A LA PRÉCÉDENTE.

Nouvelles dispositions pour l'emplacement du 6e corps d'armée.

Hohenstein, le 23 janvier 1807, à onze heures du soir.

L'ennemi paraissant diriger ses forces sur le corps d'armée du prince de Ponte-Corvo, il est essentiel de couvrir sa droite et de lui laisser le temps de reprendre l'offensive.

En conséquence, les dispositions suivantes seront exécutées les 24 et 25 du courant.

Le 3e régiment de hussards et le 10e de chasseurs, La compagnie d'artillerie légère du capitaine Martin,	Le général Colbert.
Les 50e et 59e de ligne resteront à Hohenstein.	Le général Labassée.

Les 25ᵉ d'infanterie légère et 27ᵉ de ligne iront demain s'établir à Mulhen et villages en arrière de Mulhen, depuis Phyman jusqu'à Cetzdorf.

Les généraux Gardanne et Roguet s'établiront à Mulhen.

Le 69ᵉ restera à Neidenburg.

Le 76ᵉ étendra ses cantonnements jusqu'à Schlottau, route de Gilgenburg.

Le général Marcognet à Neidenburg.

Les dragons de la division Grouchy, savoir :

Deux régiments sur la route de Gilgenburg entre Schlottau, Gardienen et Thurau. Les deux autres régiments à Neidenburg et villages sur la route de Hohenstein, communiquant avec les troupes qui se trouvent à Hohenstein, et couvrant néanmoins les communications de Willenberg.

Le 39ᵉ à Soldau.

Le 6ᵉ d'infanterie légère à Gilgenburg.

Le général Marchand aussi à Gilgenburg.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Hohenstein, 23 janvier 1807, à 8 heures du soir.

Le général Grouchy me prévient à l'instant par sa lettre de ce jour, datée de Ianowo, que l'ennemi avance de toutes parts sur mon flanc droit ; qu'il est entré à Ortelsburg, à Mensguth et à Passenheim, aussitôt après que ces différents points ont été évacués par nous, et qu'en géné-

ral il montre assez d'infanterie. Je charge ce général de donner à M. le maréchal Soult tous les renseignements qui peuvent lui parvenir. Je pense, Monseigneur, que l'ennemi n'avance sur nous que pour nous obliger à rester dans les cantonnements que nous devons occuper ; cependant on assure qu'il a dégarni une grande partie de la gauche depuis Ostrolenka, Johannisburg et Nicolaïken, pour se diriger sur la Passarge, en débouchant par Rastenburg.

P. S. Le général Maison, chef de l'état major du prince de Ponte-Corvo, en m'adressant l'emplacement des troupes du 1er corps d'armée, me mande qu'un officier, de retour de Liebstadt, y a entendu la fusillade, qu'il rapproche demain ses dragons du général Sahuc sur Osterode pour couvrir ce point où il n'y a pas un homme de cavalerie, qu'il pense que d'après les mouvements de l'ennemi sur Guttstadt et ceux sur Allenstein, le prince donnera probablement ordre de concentrer son armée vers Osterode. En conséquence, je change momentanément les dispositions que j'ai arrêtées pour le 25. J'occuperai Hohenstein par deux régiments d'infanterie, j'en placerai deux autres en réserve à la hauteur de Mulhen, près du lac de ce nom. Le reste occupera Neidenburg et Soldau. Je donne avis de ces dispositions au prince de Ponte-Corvo.

Signé : LE MARÉCHAL NEY.

Le général Colbert m'écrit d'Allenstein, du 20, quatre heures de l'après-midi, que les dragons gardes du corps du roi de Prusse sont à Guttstadt, qu'il y a un régiment de lanciers à Wartenburg et des Russes à Seeburg.

Son mouvement rétrograde n'a pas été inquiété, mais vers onze heures du matin l'escarmouche a commencé. L'ennemi, venant de Wartenburg, a formé sa ligne de vedettes sur les hauteurs d'Allenstein, rive droite de l'Alle, en étendant sa droite vers Guttstadt. On n'a rien aperçu sur la route de cette dernière ville à Allenstein.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Hohenstein, 24 janvier.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que l'ennemi s'est borné aujourd'hui à faire de simples reconnaissances, et qu'il semble n'avoir jeté un peu d'infanterie et de cavalerie légère sur la direction d'Ortelsburg et de Passenheim, que pour masquer son mouvement sur Dantzig, qui paraît prononcé.

Des rapports de négociants dignes de foi s'accordent avec les déserteurs et prisonniers à dire qu'un rassemblement considérable de troupes russes se fait dans ce moment entre Mulhausen et Preussich-Eylau; que l'armée combinée aux ordres du général Benningsen est forte de 80 mille hommes, que le général anglais Hutschinson a eu une conférence avec le général russe, et qu'il doit se joindre à lui avec 10 mille hommes qui débarqueront à Dantzig, ainsi qu'un nombre égal de Suédois. Voici ce que j'ai appris par les prisonniers: « Le maréchal Kaminski, disent-ils, a été disgracié, et le général Benningsen commande en chef. On pense généralement que l'armée française sera

forcée d'évacuer la rive droite de la Vistule avant dix jours. Le général Courbières, commandant à Graudenz, a été prévenu par le général russe de ne pas avoir d'inquiétude sur son sort, parce qu'il serait débloqué bientôt par lui, et qu'en même temps il se rendrait maître de Thorn : tous les préparatifs sont faits pour qu'immédiatement après cette première opération il puisse passer la Vistule, et forcer ainsi les Français à quitter Varsovie. On ajoute encore qu'au premier succès que les Russes auront, et que, vu leur supériorité, ils regardent comme certain, l'armée autrichienne fera une diversion en Moravie et pénétrera en Silésie.

D'autres renseignements particuliers disent que les Russes ont un premier camp retranché vers Ostrolenka, et un second plus en arrière pour couvrir Grodno, et que le corps d'armée chargé de la défense de ces camps est sous les ordres du général Buxhowden : ce général ne doit agir offensivement qu'après le résultat des entreprises du général Benningsen.

Les officiers russes et prussiens qui sont venus parlementer aux avant-postes le 22, en avant d'Allenstein, ont dit qu'ils étaient en mesure de nous chasser au-delà de la Vistule.

Je prie Votre Altesse de me faire connaître si je dois continuer à rester dans la position que j'occupe pour me lier avec le prince de Ponte-Corvo, et couvrir sa droite et ses derrières, ou si je dois aller prendre celle que j'ai déterminée vers Mlawa, Neidenburg et Soldau, et remplir les dispositions de S. M. relativement aux quartiers d'hiver à prendre. Le même jour, Ney prie Berthier de donner une autre destination au général Gardanne, vu son

peu de capacité et de zèle : « Le général Gardanne est ici absolument nul, et loin d'inspirer aucune confiance aux braves troupes qu'il commande. » En attendant que l'Empereur ait nommé un autre général de division, Ney prie Berthier d'autoriser le général de brigade Roguet à prendre le commandement de la 3e division.

NEY.

Le 25, de Mohrungen, Bernadotte écrit à Ney pour lui faire savoir que l'armée russe marche sur leur flanc gauche, et qu'il vient de culbuter son avant-garde, d'emporter toutes ses positions et de la poursuivre à plus d'une lieue. Le combat a été extrêmement sanglant, et il a eu besoin pour vaincre de toutes ses ressources.

Je désire, ajoute-t-il, que vous appuyiez les troupes d'Osterode qui s'avanceront un peu pour couvrir la communication de Mohrungen à Osterode, et pour contenir l'ennemi, si je me retire sur Liebemühl.

Extraits d'une lettre de Ney à Berthier, de Hohenstein, 9 heures du soir, 25 janvier.

.... Le mouvement que l'ennemi fait par Mohrungen me paraît d'autant plus hardi qu'il ne pourrait être combiné qu'avec des forces majeures, car il s'écarte beaucoup de Preuss-Holland, que je considérais comme son point de jonction ; peut-être aussi n'est-ce qu'un fort détachement de cavalerie qui flanque la principale co-

lonne et qui s'est jetée sur Mohrungen au moment où le prince de Ponte-Corvo a pu être parvenu à y rassembler ses forces. Mes avant-postes de Grieslienen, route d'Allenstein, ont été légèrement attaqués ce soir ; le poste s'est replié sans perte. Demain je m'attends à quelque chose de plus sérieux. Je suis en mesure de bien recevoir l'ennemi, et la troupe est disposée à le faire repentir de ses tentatives.

Cette même grande garde du 10ᵉ chasseurs a entendu une canonnade, vers cinq heures du soir, sur la direction de Mohrungen... Demain matin, une reconnaissance sera dirigée entre Osterode et Allenstein pour savoir si l'ennemi ne menace point d'attaquer le point d'Osterwein pour prendre à revers Osterode... Je suis réellement dans les plus grandes alarmes sur le sort des troupes du prince de Ponte-Corvo, je crains qu'il n'ait pas eu le temps de rassembler ses forces..... Quant au mien (*à mon corps d'armée*), il n'est exposé à aucun désastre, et j'aurais peut-être pu faire quelque mouvement en faveur du 1ᵉʳ corps d'armée, si je n'avais pas craint de laisser à découvert les communications avec le maréchal Soult, et aussi de contrarier l'ensemble des opérations de S. M.

Je considère l'entreprise de l'ennemi au fond peu décisive, puisque ses principales forces consistent en cavalerie, et qu'on assure qu'il n'y a au plus, pour le moment, que 10 mille hommes d'infanterie ; je ne sais pas par quel autre nombre ils peuvent être soutenus. S. M. est sans doute mieux informée que moi à cet égard ; j'attends ses ordres.

NEY.

Ney a Bernadotte.

Hohenstein, 26 janvier, 7 heures du soir.

Je reçois à l'instant votre lettre en date du 25 ; je préviens le général d'Hautpoul d'étendre sa gauche et d'être prêt à marcher à votre secours sur Deutsch-Eylau ou Loebau, selon que les mouvements de l'ennemi se prononceront d'ici à quelques jours ; je l'engage à communiquer avec Osterode, afin de correspondre directement avec V. A.

J'ai donné les ordres au 27ᵉ régiment de ligne de partir aujourd'hui de Mulhen avec le général Roguet qui marche à sa tête, pour aller prendre poste à Osterode, avec ordre de retourner à sa première position, aussitôt que votre mouvement rétrograde sur ce point commencera à s'effectuer.

J'ai prévenu jusqu'alors le maréchal Soult de tout ce qui s'est passé depuis la reprise des hostilités de la part des Russes; je vais lui faire part du dernier paragraphe de votre lettre, par lequel vous l'engagez à se mettre en mesure.

J'écris au général Dulanloy, commandant à Thorn, pour lui faire part de ce qui se passe, afin d'être en mesure d'évacuer tout ce qui est dans Thorn, soit sur la rive gauche de la Vistule, si cela est possible, ou de diriger sur Stock les bagages et objets inutiles à la suite de l'armée.

J'engage également le général Dulanloy à prévenir le général Dombrowski de prendre position à Bromberg, à moins d'ordres contraires de S. M., jusqu'à ce que nous

exécutions l'ensemble des mouvements que sûrement elle va ordonner.

NEY.

BERTHIER A NEY.

Varsovie, 27 janvier.

J'ai communiqué vos lettres à l'Empereur, monsieur le maréchal. L'intention de S. M. est que vous secondiez le maréchal Bernadotte dans toutes ses opérations, que vous teniez le plus possible votre corps d'armée réuni. L'Empereur vient d'ordonner la levée de tous les cantonnements, afin qu'on se tienne prêt à marcher au premier ordre. Le maréchal Augereau se portera vraisemblablement sur Mlawa; le maréchal Soult sur Willenberg; enfin, monsieur le maréchal, dans tous les cas imprévus, vous devez porter vos vues sur Thorn.

BERTHIER.

BERTHIER A NEY.

4 heures de l'après-dînée.

L'armée ne peut point être réunie avant trois ou quatre jours, mais, en attendant, voici l'esprit dans lequel vos mouvements doivent être dirigés :

Si le prince de Ponte-Corvo se réunit à Osterode, et que dès lors il soit en mesure de s'y maintenir, ou qu'il soit obligé de se retirer sur Thorn pour couvrir cette place,

vous devez alors le laisser faire, et vous, avec votre corps d'armée, appuieriez et flanqueriez le maréchal Soult, de manière que le corps de ce maréchal, le vôtre et celui du maréchal Augereau ne formassent qu'un seul corps ; mais vous maintiendriez cependant votre communication par votre gauche avec le maréchal Bernadotte, s'il avait quitté Osterode ou qu'il se fût retiré sur Thorn.

Si, au contraire, vous êtes fondé à penser que le maréchal Bernadotte ne puisse pas arriver avant l'ennemi à Thorn, vous aurez soin de couvrir cette place et de manœuvrer en conséquence. L'Empereur ne veut reprendre les quartiers d'hiver que quand il aura anéanti l'ennemi.

Si le maréchal Bernadotte se maintient à Osterode, il faut par vos mouvements favoriser sa position.

BERTHIER.

NEY A BERTHIER.

27 janvier, 11 heures du matin.

Le 27e de ligne a changé de direction, il s'établira à Wittigwalde ; j'invite le général Maison à faire éclairer ce poste intermédiaire par les dragons du général Sahuc ; par cette disposition, je suis parfaitement lié avec la droite du prince de Ponte-Corvo à Osterode.

J'ai deux régiments d'infanterie et deux régiments de dragons en réserve à Muhlen.

J'occupe Soldau avec un régiment d'infanterie, et Neidenburg avec deux régiments d'infanterie et deux de dragons.

J'ai ici à Hohenstein les deux régiments de cavalerie du général Colbert, deux régiments d'infanterie et une compagnie d'artillerie légère ; je suis en mesure d'être réuni en moins d'un jour, partout où l'ennemi se présenterait en force.

Nous vivons avec beaucoup de peine, tant parce que l'ennemi nous resserre et rend les communications difficiles, que parce que mes échelons sont réunis en masse ; cependant, M. le maréchal Soult a des prétentions sur Mlawa ; mon ordonnateur s'est donné toutes les peines possibles pour y former un magasin de vivres et une fabrication de pain, et la 10e légère est venue s'établir dans cette ville pour enlever le peu de ressources que nous y avions, et qui étaient destinées à mes troupes qui ont souffert et souffrent encore un froid rigoureux avec une grande patience, et même aussi bien que les Russes. Veuillez, Monseigneur, donner des ordres, pour que ce point me reste.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Hohenstein, 28 janvier, 4 heures du matin.

Il le prévient que puisque Bernadotte va faire un mouvement rétrograde, il en fera autant pour être en mesure de combattre en masse. La cavalerie légère du général Colbert sera à Phyman et environs.

L'ennemi continue à déborder la gauche du prince de Ponte-Corvo ; plût au ciel que les Russes fussent là

soixante mille : pas un seul ne reverrait sa patrie, si Sa Majesté marche à eux avec toutes ses forces.

NEY.

MAISON A NEY.

29 janvier. Quartier général de Loebau.

Il l'avertit que le 1er corps est fortement attaqué, et parle de l'éventualité d'une retraite.

NEY A BERTHIER.

30 janvier. 2 heures du matin.

Il lui envoie copie d'une lettre du 29, écrite par Bernadotte, de Loebau. « Je le prie, ajoute-t-il, d'inviter son chef d'état major à ne plus faire, sans motif réel, de rapports aussi inquiétants que celui que j'ai reçu hier. J'attends que mes troupes soient concentrées sur Gilgenburg, pour lier ma gauche avec la droite de S. A., en envoyant à cet effet, ainsi qu'elle m'en témoigne le désir, quelques troupes sur Prontnica. »

NEY.

NEY A BERTHIER.

Gilgenburg, 31 janvier 1807, à 10 heures du matin.

Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire de Varsovie le 28, et par laquelle vous m'ordonnez de concentrer mon corps d'armée sur

Hohenstein, dans l'hypothèse où le prince de Ponte-Corvo aurait pu se maintenir à Osterode.

Les événements qui ont eu lieu depuis cette époque et dont je vous ai rendu compte, m'ont obligé, pour ne pas laisser écraser le 1er corps, d'appuyer lentement vers sa droite, afin de diviser les forces de l'ennemi; c'est ce qui m'a fait appuyer de Hohenstein sur Muhlen et de cette dernière position sur Gilgenburg.

Aujourd'hui le prince de Ponte-Corvo se retire sur Neumarckt pour éviter, dans une mauvaise position et contre des forces très-supérieures, une affaire générale, dont le résultat quel qu'il fût ne pouvait être que contraire au but des dispositions ordonnées par l'Empereur, et compromettrait évidemment la sûreté de Thorn.

Je resterai ici pour y attendre les ordres que vous m'expédierez, en réponse à ma lettre d'hier soir.

Je joins ici copie de deux lettres que m'écrit le prince de Ponte-Corvo : la première datée du 30, et la deuxième sans date : il m'assure qu'un corps de 8 à 10 mille hommes se dirige sur Mlawa par ses derrières. J'aurais regardé cela comme une erreur de copie, si un *P. S.* de la main même du prince ne semblait pas confirmer cette nouvelle qui ne peut avoir de fondement, et qui ne mérite, je crois, aucune attention.

P. S. Un bataillon du 6e que j'avais porté cette nuit à Elgenau, a dirigé des patrouilles sur Klein-Nappern, sans avoir aperçu l'ennemi ni aucune trace de sa marche. Les gens du pays assurent qu'il marche sur Deutch-Eylau et Loebau. Les patrouilles du général Colbert n'ont également rien trouvé aux environs de Tanlensée, Marwalde, Mer-

tensdorff, Frogenau et Tannenburg. Cependant les Cosaques se montrent toujours à Muhlen et à Hohenstein.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Gilgenburg, 31 janvier, 11 heures du soir.

Il paraît que le mouvement rétrograde du prince de Ponte-Corvo sur Neumarck a augmenté la sécurité de l'ennemi et l'a engagé à s'avancer encore davantage : des Cosaques, avec plusieurs escadrons de hussards et de uhlans, ont des postes à Loebau.

Les reconnaissances de cette après-midi ont trouvé l'ennemi à Muhlen, où il avait de l'infanterie : elles l'ont aussi rencontré à la hauteur de Frogenau et à celle de Marwalde, route d'Osterode.

Il n'est pas probable que le prince de Ponte-Corvo soit poursuivi davantage, et je ne crois pas non plus que l'ennemi fasse la faute de venir m'attaquer ici.

NEY.

A la même date et à la même heure, Ney écrit à Berthier :

J'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire de Prasznic le 30. Comme vous ne me prescrivez pas de me rassembler ici ou sur tout autre point, avant d'avoir reçu l'ordre de mouvement que j'attends

pour le 1er février, j'ai cru devoir ne rien changer à l'emplacement des troupes que j'ai à Neidenburg et à Soldau, qui, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous en rendre compte, ont l'ordre d'arriver ici aussitôt que la tête des colonnes du maréchal Augereau sera à Neidenburg. Si ma première marche est, comme je le crois, pour Hohenstein, ces troupes me rejoindront à Muhlen, point par lequel je devrai passer.

NEY.

BERNADOTTE A NEY.

Loebau, 31 janvier 1807.

Je reçois à trois heures du matin, mon cher maréchal, votre lettre du 30 janvier. Le changement subit et inattendu de vos dispositions me force à changer aussi les miennes et à me retirer sur Neumarck. J'étais resté ici, comptant entièrement que nous serions ensemble, et dès aujourd'hui peut-être, d'après les mouvements de l'ennemi, qui ne peut manquer d'être instruit de la marche de toute notre armée, j'aurais pu me porter sur Osterode. Mais puisque vous vous retirez de votre côté, il est clair que je ne puis plus tenir la position de Loebau ni suivre notre premier projet. Au reste, il me semble que vous n'êtes point dans le sens des intentions de l'Empereur, puisque le major général me marque que vous deviez vous rendre aujourd'hui à Hohenstein.

Agréez, mon cher maréchal, l'assurance de mon sincère attachement.

BERNADOTTE.

Ney a Berthier.

Gilgenburg, 1er février 1807, à 10 heures du matin.

Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire hier à six heures du soir, pour me faire connaître le mouvement général de l'armée. Conformément à ces dispositions, une brigade d'infanterie, partant de Neidenburg aujourd'hui, ira prendre position à Seleesin et demain à Hohenstein, où tout mon corps d'armée pourra être réuni en masse vers quatre heures de l'après-midi. Je pousserai une division le plus en avant possible sur Allenstein. J'aurai mon quartier général demain à Hohenstein.

L'ennemi continue d'observer tous les débouchés d'Osterode et de Muhlen; aujourd'hui on l'éloignera de Frogenau où il a pris poste.

Les rapports particuliers annoncent que les orces ennemies se trouvent toujours disséminées à Osterode, Libemuhl, Saalfeld, Freystadt et Deutch-Eylau.

Ney.

Augereau a Berthier.

Neidenburg, 1er février 1807.

Monseigneur, à l'instant je reçois votre ordre de départ. J'ai été surpris de voir dans votre lettre que l'Empereur était inquiet de moi. Je suis soldat et je ne sais qu'obéir; mais je représenterai à Votre Altesse que le 7e corps a fait

vingt-cinq lieues en deux jours, c'est-à-dire que la troupe a été rendue, comme vous l'aviez ordonné, le 3 janvier[1] au soir à Janowa, non pas en corps d'armée, mais par têtes de colonnes sans profondeur.

Le 7e corps d'armée partira demain : il ne fera pas douze lieues, cela est impossible ; quant à moi, j'espère arriver demain à Linderwalde.

Je ne vous parlerai, Monseigneur, ni des hommes qui sont morts en route, ni des malades que je suis obligé de laisser en arrière, ce serait trop pénible ; mais je vous dirai, Monseigneur, que des farines devaient être livrées à Modlin pour la subsistance du 7e corps. L'ordonnateur en chef y a envoyé un commissaire des guerres avec des voitures pour prendre ces farines. Eh bien ! Monseigneur, le croirez-vous ? il n'en a pas trouvé une livre, et il est revenu sans rien apporter.

Je ne vous parlerai pas non plus de la manière dont les troupes existent. Malgré tous ces obstacles, les ordres de l'Empereur seront remplis ; il est cependant pénible pour un ancien militaire qui ne connaît que ses devoirs, qui sait servir et faire servir, d'éprouver des désagréments pour bien servir.

Si vous n'avez pas été instruit de mon arrivée aussitôt que vous le désiriez, c'est que le quartier général de Votre Altesse a changé. J'ai eu l'honneur de vous envoyer un officier de mon état major pour vous en informer ; j'ai remis une deuxième lettre à un adjoint à votre état major : peut-être l'un ou l'autre a-t-il été pris par les Cosaques.

[1] *Sic.* 3 janvier, sans doute pour 30 janvier ? ou 31 ?

A la même date, Augereau, ayant appris que le quartier général était à Willenberg, écrit à Berthier :

Les corps des maréchaux Bernadotte et Ney ont rétrogradé. Ce matin, un parti de Cosaques a surpris et enlevé un poste de vingt hommes placé en avant et à très-peu de distance de Neidenburg. Ce poste appartenait au corps d'armée du maréchal Ney, qui n'était pas relevé et qui devait partir ce matin.

AUGEREAU.

BERNADOTTE A L'EMPEREUR.

Strasburg, 1er février 1807.

Il lui expose ce qu'il a fait depuis le 30. Il ajoute que les ordres que lui a communiqués le major général fixent à Osterode son point de réunion à la ligne de la grande armée, mais dans l'hypothèse où l'ennemi n'aurait encore rien tenté contre son corps d'armée ; que, dans le cas contraire, il doit avant tout s'attacher à couvrir Thorn, et attirer même l'ennemi par une marche rétrograde sur ce point.

D'après ces instructions et les rapports qui m'annonçaient qu'effectivement l'ennemi manœuvrait et cherchait à déborder mon flanc gauche, je n'ai point balancé à lever mon camp de Loebau, et j'ai marché par Neumarck sur Strasburg, où toutes mes troupes seront rendues aujourd'hui à midi. Mon arrière-garde a été suivie et harcelée par les Cosaques jusqu'à Neumarck. Le 2e régiment de hus-

sards les a chargés, il en a sabré un grand nombre et fait une douzaine de prisonniers.

Si j'apprends que le point de Thorn soit toujours menacé, je marcherai sur le flanc de l'ennemi, et je communiquerai avec les troupes dont M. le maréchal Lefebvre pourra disposer pour défendre Thorn, livrer bataille à l'ennemi s'il se présentait en force, et rejoindre ensuite mon poste à la gauche de la grande armée.

BERNADOTTE.

Le 5 février, le maréchal Ney écrit le billet suivant au crayon :

Les Prussiens débouchent sur moi par Hermenau, route de Mohrungen ; ils tirent déjà le canon à la droite de Truckeinen. Liebstadt n'a jusqu'alors que quelques pelotons de cavalerie, et l'ennemi renonce sur cette direction : il menace Deppen et Waltersdorf. La fusillade est forte, je marche aux ennemis par Wuchsnick et Waltersdorf.

Le général Lasalle continue sa route sur Liebstadt et de là sur Schwendt ; je l'ai engagé à rester avec moi, je ne sais s'il le fera.

Hauteurs de Wuchsnick, le 5 février 1807, une heure.

NEY.

Murat a l'Empereur.

Freÿmarkt, le 5 février 1807, à 8 heures du soir.

Sire, Votre Majesté ne s'était pas trompée en me disant que l'ennemi s'était retiré sur la route d'Heilsberg, car, arrivé à Open, il a fait un crochet sur Freymarkt jusqu'au milieu de la forêt, où, apprenant sans doute l'arrivée du maréchal Soult à Freymarkt, il a gagné une route qui a l'air de conduire à Karchaunen où il paraît être bivaqué. A l'entrée du bois, entre Open et Freymarkt, voyant qu'à cause de la nuit il me serait impossible de déboucher sur Freymarkt sans l'infanterie, et qu'à Freymarkt ma cavalerie ne pourrait point manger, je me suis décidé à suivre de ma personne le général Leval à Freymarkt et à laisser les divisions Klein et Milhaud avec le général Colbert à Open, et à envoyer à Benern la division d'Hautpoul, où elle sera très-mal. Le général Colbert a ordre de faire reconnaître Wormditt et Mickau.

Toute la cavalerie se mettra en marche dès six heures du matin pour se diriger sur Freymarkt et Heilsberg, quoique je sois persuadé que ce que j'avais ce soir devant moi se retire sur Landsberg, à moins que Votre Majesté ne me donne un ordre contraire. Dans tous les cas, je prie V. M. de m'envoyer ses ordres de bonne heure, ayant ma cavalerie un peu loin.

Murat.

Ney au Ministre de la Guerre.

Liebstadt, le 5 février, 11 heures du soir.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que, d'après les ordres que m'a donnés Sa Majesté, j'ai ce matin dirigé la marche de mon corps d'armée sur Liebstadt.

La tête de ma colonne touchait à peine Wuchsnick, que l'avant-garde de la division prussienne du lieutenant général de l'Estocq attaquait Waltersdorf. J'ordonnai aussitôt à ma première division de former quatre colonnes pour se diriger entre Truckeinen et Hertzogswalde. La deuxième se forma en bataille à la droite de Waltersdorf pour y attirer l'ennemi, et permettre à ma droite de déborder sa gauche et de le couper de Liebstadt.

Le général Lasalle, que j'avais trouvé le matin à Waltersdorf, a bien voulu couvrir ma droite et tenir la cavalerie ennemie en échec, tandis que je prenais l'offensive.

L'attaque de mon infanterie a été vigoureuse, l'ennemi a été culbuté de toutes les positions, au pas de charge, jusqu'à Alt-Reichau. Là, j'ai fait serrer la brigade de dragons, composée des 20e et 26e régiments de la division du général Klein. L'ennemi, voulant faire un dernier effort pour couvrir sa retraite, avait fait avancer quelques bataillons de grenadiers et d'infanterie, et présentait au combat une force de 5 à 6 mille hommes d'infanterie et 2 mille de cavalerie.

J'ordonnai de marcher à l'ennemi en débordant sa gauche. Les dragons chargèrent, après qu'une vive fusillade

eût ébranlé l'ennemi, et tout ce corps fut mis dans une déroute complète.

Le général Roguet poursuivit seul avec sa brigade les débris de l'ennemi; le reste de mon corps d'armée changea de direction à droite, à Alt-Reichau, pour se diriger sur Liebstadt. Je laissai a Alt-Reichau le 50ᵉ régiment pour garder les prisonniers.

Le général Roguet a ordre de poursuivre vivement l'ennemi jusqu'à Mohrungen, de se reposer quelques heures et de me joindre sur Liebstadt, par Hermenau et Wockallen.

Le général Marchand, en arrivant à Liebstadt, y trouva quelques escadrons prussiens et quelques fuyards russes et prussiens; ils firent une faible résistance et se sauvèrent sur Wormditt, en nous abandonnant une pièce de canon, des caissons et beaucoup de prisonniers, dont un lieutenant colonel russe et plusieurs autres officiers.

Nous avons pris à l'ennemi, en arrière d'Alt-Reichau, environ 3 mille hommes, dont un général major et plusieurs officiers supérieurs, un drapeau, deux pièces de canon, beaucoup de caissons et une grande quantité de bagages.

Je ne pense pas que l'ennemi ait pu sauver une seule pièce d'artillerie des douze dont il faisait feu pendant l'action, ni un seul homme de son infanterie, car tout a été dispersé dans les bois.

J'attends à cet égard un rapport du général Roguet. Nous avons délivré ici beaucoup de nos prisonniers : infanterie, dragons, hussards et chasseurs.

Pendant que je me battais à Alt-Reichau, environ 1,500 hommes de cavalerie prussienne sont venus attaquer

le général Lasalle, qui les contint avec sa valeur ordinaire, et les obligea même à se replier.

La cavalerie de la division occupe ce soir Alt-Reichau et Hertzogswalde.

Le lieutenant général l'Estocq voulait venir aujourd'hui à Liebstadt, et de là se diriger sur Arensdorf pour se joindre aux Russes; mais il paraît que la cavalerie prussienne qui devait suivre son mouvement s'est repliée sur Preusch-Holland, point que le reste du corps du général l'Estocq prendra probablement.

Les Russes disent qu'ils ne veulent pas accepter la bataille et qu'ils ont sacrifié les Prussiens, dans l'espérance de nous arrêter quelques jours [1].

NEY.

NEY A BERTHIER.

Liebstadt, 8 février 1807, à une heure après-midi.

La troupe étant extrêmement fatiguée de la journée d'hier, je l'ai laissée reposer jusqu'à dix heures du matin, qu'elle s'est mise en mouvement dans l'ordre suivant :

La division Marchand se dirige sur Wormditt, où elle ne doit pas tarder à arriver : elle est suivie par deux brigades de cavalerie du général Lasalle.

[1] A cette pièce est jointe la liste de trente-huit officiers prisonniers, avec leurs signatures.

La seconde brigade de la division Gardanne part à l'instant pour serrer sur la première division ; elle est remplacée ici par la 1re brigade de cette division qui arrive de Guldenbaden près Mohrungen, point sur lequel elle a constamment poursuivi l'ennemi jusqu'à onze heures du soir, en ramassant beaucoup de prisonniers, dont elle ramène une bonne colonne.

Les 20e et 26e régiments de dragons ont couvert la marche de cette brigade.

L'ennemi paraît avoir évacué pendant la nuit même Mohrungen, pour se diriger sur Preusch-Holland ; le général Lasalle éclairera cette partie.

L'ennemi n'a point suivi la brigade du général Roguet, et nous n'avons aucune nouvelle de la marche du prince de Ponte-Corvo.

La brigade du général Roguet ainsi que les dragons resteront à Liebstadt jusqu'à demain matin, qu'ils se dirigeront sur Wormditt, à moins d'événements extraordinaires, et, dans ce cas, ils marcheront aujourd'hui même pour me rejoindre.

Par la position de mes troupes et la direction que je leur ai donnée, je dois, en cas de bataille contre les Russes, arriver en masse sur Freymarckt, et, dans le cas contraire, sur Mehlsack, en débordant toujours la division prussienne du général l'Estocq.

Nous rencontrerons probablement quelque cavalerie de cette division aux environs de Wormditt, mais nous y ferons peu d'attention.

Je pars à l'instant pour Wormditt, où j'attendrai les ordres de Votre Altesse.

J'ai réuni tous les prisonniers prussiens et russes pour

les diriger sur Guttstadt et de là à Thorn, conformément aux ordres de Votre Altesse.

NEY.

LE GÉNÉRAL COLBERT AU MARÉCHAL NEY.

Open, 6 février 1807, 5 heures du matin.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'une reconnaissance poussée sur Wormditt rapporte que l'ennemi a évacué cette ville; un train d'artillerie y est passé dans la journée d'hier, ainsi que plusieurs détachements d'infanterie de différentes forces et des voitures d'équipage; d'autres bagages devaient encore passer sous l'escorte d'un régiment de grenadiers. Tout ce qui est passé à Wormditt vient de Liebstadt et se dirige sur Heilsberg, par où la retraite semble s'effectuer.

J'ai l'honneur d'être avec respect votre très-obéissant serviteur,

A. COLBERT.

MURAT A L'EMPEREUR.

Freymarkt, le 6 février 1807.

SIRE,

La cavalerie de Votre Majesté a mérité aujourd'hui les éloges que vous lui avez si souvent prodigués : Votre

Majesté a vu avec quelle audace elle a débouché et avec quelle bravoure elle est revenue à la charge. Les dragons ont chargé après le général Colbert, ils ont culbuté toute la cavalerie qu'ils avaient en face, et étaient parvenus à s'emparer de quatre pièces de canon, mais, arrêtés par le feu de trois régiments d'infanterie, ils ont dû céder et ont été ramenés par la cavalerie ennemie. Mais j'étais déjà en avant du défilé avec la division d'Hautpoul. Le 1er régiment de cuirassiers a chargé à son tour, mais, arrivé sous le feu de l'infanterie et chargé par une cavalerie bien supérieure, il a été ramené avec la brigade de la division Klein qui avait chargé avec lui. Alors je me suis porté vigoureusement en avant avec toute la division d'Hautpoul. Ce moment a été décisif; un cri général s'est fait entendre : Vive l'Empereur ! rallions-nous au prince ! Une charge générale a eu lieu, tout a été culbuté, cavalerie, infanterie et canon.

Le village a été enlevé. Cependant le général Legrand marchait à notre gauche avec un régiment d'infanterie, et est arrivé presque aussitôt que nous sur les hauteurs du village, et s'est porté en avant pour contenir l'infanterie qui marchait pour le reprendre. Les éclaireurs de gauche sont parvenus à s'emparer d'une batterie de quatre pièces de canon, mais l'ennemi a formé ses colonnes d'attaque contre le régiment qui était en avant du village. Déjà il était vigoureusement repoussé, lorsque j'ai ordonné au général d'Hautpoul de déboucher par le village sur les derrières de cette infanterie. Jamais mouvement n'a été fait plus à propos et avec plus de bravoure : les cuirassiers ont abordé cette infanterie, ont pénétré dans les carrés, et au moins 12 à 15 mille Russes sont restés morts ou blessés

sur le champ de bataille; le reste a été fait prisonnier, les canons ont été repris. Alors toute la cavalerie ennemie, soutenue par de l'infanterie, a chargé le régiment de cuirassiers; il a soutenu et repoussé la charge de la cavalerie ennemie; ce n'est que lorsque l'infanterie s'est portée en avant avec toute la cavalerie qu'il a dû faire sa retraite. Il s'est replié dans le plus grand ordre sur notre infanterie, qui a reçu cette cavalerie par un feu si bien soutenu, qu'elle a pris la fuite, après avoir perdu beaucoup de monde. L'ennemi de nouveau est resté maître des quatre pièces de canon, qui ont été enfin reprises par l'infanterie, qui s'est très-bien conduite dans toute l'affaire.

Sire, je dois les plus grands éloges aux généraux Belliard, d'Hautpoul, Klein, Saint-Sulpice, Pinard et Colbert, et à mon aide de camp de Piéton, qui est arrivé un des premiers sur la batterie avec les cuirassiers. Enfin, Sire, tout le monde a fait son devoir. Je désire que Votre Majesté ait été satisfaite de sa cavalerie, dont le moral est plus fort que jamais.

Le résultat de cette journée a été la prise de neuf pièces d'artillerie, quatre drapeaux, sept à huit cents prisonniers, et douze à quinze cents morts sur le champ de bataille.

Nous avons à regretter de notre côté le colonel Lebaron, du 6ᵉ régiment de dragons, et quelques officiers.

MURAT.

NEY A BERTHIER.

Wormditten, 7 février, 4 heures 1/2 du matin.

MONSEIGNEUR,

Je reçois à l'instant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier à six heures du soir. Je donne les ordres les plus pressants pour que mon corps d'armée se mette en marche sur-le-champ pour Sienken, en passant par Migehnen, Lichtenau, Drewenz, Stabunken et Gros-Glandau. Si j'entends un engagement considérable vers Landsberg, je ferai tous mes efforts pour arriver assez tôt pour y prendre part, et je m'occuperai sans cesse de trouver, s'il est possible, une direction encore plus courte.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Au quartier général à Landsberg, le 7 février 1807, 6 heures du soir.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que le corps d'armée s'est mis en marche à cinq heures du matin des positions qu'il occupait à Wormditten et Liebstadt pour se diriger sur Landsberg : les colonnes n'y arriveront que tard. Cependant la division du général Marchand occupera ce soir Alchen et Eichen, route de Kreutzbourg, où s'établira aussi la cavalerie légère du général Lasalle.

La division du général Gardanne, ainsi que la brigade de dragons commandée par le colonel Delorme, prendront

position en avant de Landsberg, à l'embranchement de la route de Mehlsac, direction de Kreutzbourg.

A moins d'ordres contraires de Votre Altesse, la troupe se mettra en marche demain à 6 heures précises du matin, pour se diriger sur Kreutzbourg.

L'ennemi occupait ce matin Mehlsac par quelques escadrons de cavalerie, de l'infanterie et du canon. Nos détachements de flanc ont pénétré jusqu'à la portée du canon, et ont ramené des prisonniers et plusieurs voitures de bagages.

Le reste de la division prussienne du lieutenant général Lestocq a pris la direction d'Heiligenbeil par Preuss-Holland.

Hier, dans la matinée, une colonne considérable d'artillerie et de bagages, escortée de quelques bataillons et escadrons russes et prussiens, a défilé par Wormditten sur Mehlsac, se dirigeant sur Heiligenbeil. Cette colonne devait se retirer par Landsberg, mais l'affaire qui a eu lieu à Sienken aura probablement fait opérer ce changement.

NEY.

Billet au crayon du maréchal Ney à Berthier.

Althof, le 8 février 1807.

Au Ministre de la guerre.

J'ai poussé cet après-midi le corps du général prussien l'Estocq jusqu'à Schmoditten, où l'ennemi a pris position, et où il paraît avoir fait sa jonction avec les Russes.

La première brigade de la division Marchand occupe

Schloditten, mais n'y restera que jusqu'à deux heures du matin, si l'ennemi reste en présence.

La 2e brigade de cette division reste en avant d'Althof.

La 2e brigade du général Gardanne est placée en arrière de ce village.

La première brigade est restée à Pompicken, où l'ennemi avait laissé un corps de flanquement assez considérable d'infanterie, de cavalerie et du canon. Cette brigade rejoindra cette nuit et s'établira à Draugsitten..

La cavalerie légère du général Lassalle ainsi que la brigade de dragons, en arrière d'Althof, où je resterai également.

Nous avons pris deux pièces de canon à l'ennemi et fait quelques prisonniers.

J'attends les ordres de Votre Altesse sur la position que je devrais occuper demain, en cas de bataille contre les Russes.

LE MARÉCHAL NEY.

La brigade Roguet rentre à cet instant.

Billet au crayon de Dutaillis à Soult.

Althof le 9 février 1807, 2 heures du matin.

Monsieur le Maréchal,

J'ai l'honneur de vous prévenir que la brigade du général Belair a occupé Schloditten ce soir à sept heures, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire.

Vers dix heures, il y a été attaqué par les Russes; l'ennemi a été culbuté et a perdu 5 ou 600 hommes tués : il s'est retiré.

Le maréchal Ney, qui voulait faire évacuer ce village vers deux heures du matin, a jugé à propos de l'évacuer dès ce soir. L'ennemi n'y est pas rentré jusqu'à ce moment.

Respect,

DUTAILLIS.

SOULT A BERTHIER.

Le 9 février 1807, à 8 heures du matin.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse un billet que monsieur le général Dutaillis m'a écrit aussitôt son arrivée à Althof; je la prie de vouloir bien le mettre de suite sous les yeux de Sa Majesté.

L'ennemi a sans doute réoccupé le village de Schloditten, que monsieur le maréchal Ney avait pris; mais on remarque dans sa ligne qu'il y a probablement une diminution considérable, car il n'y a presque pas de feux dans la position qu'il occupe. Tout est, du reste, fort tranquille.

SOULT.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Ney a Berthier.

Au quartier général, à Romitten, le 10 février 1807.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que les troupes du 6e corps d'armée sont réparties dans les positions suivantes :

Le général Colbert, avec sa brigade de cavalerie légère, le 2e bataillon du 6e régiment d'infanterie légère et deux pièces d'artillerie, occupe Porschkam et Pompicken, route de Landsberg à Kreutzbourg, et il viendra prendre la tête du corps d'armée à la hauteur de Schrombehnen, aussitôt que les troupes du prince de Ponte-Corvo l'auront relevé, ou lorsque l'armée marchera sur Wittenberg.

Le premier régiment de la division Marchand occupe Vierzighuben, Lewitten et Weterckeim.

La deuxième brigade de cette division : Muhlhausen, Schultitten et Schrombehnen.

La première brigade du général Gardanne à Knauten et Romitten ; la deuxième brigade Kniepitten et Fossehnen.

Le lieu du rassemblement général de l'armée est en ar-

rière de Muhlhausen, à l'embranchement des routes d'Eylau et de Domnau.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Romitten, le 11 février 1807.

Son Altesse royale le grand-duc de Berg m'a envoyé hier soir un de ses aides de camp pour m'inviter de mettre de l'infanterie à sa disposition, afin de s'émparer de Wittenberg. J'ai fait observer à Son Altesse que le passage de la Frisching qu'il venait d'effectuer avec toute sa cavalerie, à l'exception des cuirassiers restés à Muhlhausen, me paraissait contraire aux instructions de Votre Altesse et aux intentions de Sa Majesté. Cependant, pour ne pas compromettre le grand-duc, j'ai fait partir de suite le 69e régiment pour s'établir au pont de Gros-Lauth, et protéger au besoin sa cavalerie.

J'ai envoyé avant le jour un de mes aides de camp au-delà de la Frisching, pour connaître la position du corps de cavalerie de Son Altesse le grand-duc et le lieu de son quartier général.

Le général Colbert me rend compte qu'il n'a pu occuper Kreutzbourg par un simple corps d'observation, ainsi que le portaient mes instructions d'hier, parce que de fortes reconnaissances de hussards et de Cosaques entrent et sortent sans cesse par cette ville pour patrouiller; que des partis ennemis sont venus jusqu'à Porschkam attaquer ses avant-postes et enlever quelques hommes isolés qui cher-

chaient des vivres dans la campagne. Le général Colbert n'a encore aucune nouvelle de Son Altesse le prince de Ponte-Corvo.

LE MARÉCHAL NEY.

MURAT A L'EMPEREUR.

Gros-Lauth, le 12 février.

Je descends de cheval, après avoir visité mes avant-postes; l'ennemi n'avait fait qu'une simple démonstration sur tous les points, mais sur tous les points il nous a trouvés disposés à nous défendre, et est resté dans ses positions.

Je me suis porté de ma personne à nos vedettes, éloignées de cinquante ou de cent pas tout au plus de l'ennemi, afin de mieux m'assurer si Ludwigswalde est occupé par les mêmes troupes; j'ai été fort surpris de les voir si près les uns des autres sans se fusiller, et en ayant demandé la raison, le maréchal des logis qui commande les premiers piquets m'a répondu : « Il n'y a qu'un instant, les Cosaques nous ont fait signe d'approcher, ayant rejeté leurs lances en arrière; nous avons été à eux, ils nous ont offert de l'eau-de-vie, nous avons bu ensemble comme les meilleurs amis du monde; ils nous ont dit en nous serrant la main : *Braves cosaques, braves Franches*, et nous sommes depuis ce temps comme vous nous trouvez, fort tranquilles. »

Comme j'étais là, est arrivé un officier du 16e régiment de chasseurs à cheval avec un trompette, pour aller re-

mettre aux avant-postes une lettre et de l'argent pour un de leurs officiers ; l'officier ennemi s'est avancé, a très-bien reçu l'officier, a pris la main du trompette, la lui a serrée en lui disant : « *Braves Franches.* » Ce matin, le général qui commande les avant-postes a embrassé mon aide de camp Lagrange.

Je suis d'opinion que l'ennemi ne tiendra pas devant Kœnigsberg, et je l'en crois déjà parti. J'ai pris ce soir les honnêtetés des Cosaques et celles de leurs uhlans et hussards pour des adieux : je parierais que je ne me trompe pas.

MURAT.

Le 13, Murat écrit à l'Empereur qu'il sait maintenant que toute l'armée ennemie est concentrée sous la ville de Kœnigsberg, et que l'ennemi veut décidément tourner les positions du général Guyot. Tout le monde est à cheval. Dans aucun cas, l'ennemi ne parviendra à nous tourner.

Et en terminant : « J'avoue que je me suis grandement trompé, je croyais l'ennemi en retraite. »

MURAT.

MILHAUD A MURAT.

Weissenstein, 14 février.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte ce matin que nos avant-postes avaient été attaqués cette nuit à deux heures. Nous avons repoussé tout ce qui s'est présenté, et

avons pris quelques chevaux. A cinq heures, je me suis mis en marche pour faire, suivant vos ordres, la reconnaissance de Borchersdorf. J'avais chargé la seconde brigade commandée par le colonel G... (illisible) de cette reconnaissance, et je le soutenais avec les deux autres brigades. Nous avons chassé de Borchersdorf dix escadrons de hussards ou Cosaques. Je n'ai pas voulu laisser pénétrer entre deux bois mes troupes; nous avions pris plus de vingt chevaux et hussards. J'avais fait prévenir de ma reconnaissance le général Bruyère. Lorsque j'ai ordonné aux brigades de rentrer par échelons, après avoir bien examiné la position de l'ennemi, la retraite fut d'abord opérée avec le plus grand ordre, mais ce qui paraîtra incroyable et m'indigne et m'afflige, c'est qu'une misérable charge de deux cents Cosaques et de deux escadrons de hussards, d'abord repoussés par mon aile droite, a fini par mettre le désordre dans deux escadrons. J'ai mené moi-même à la charge successivement deux ou trois régiments, nous avons tout enfoncé, et, au milieu du succès, une colonne sortie du village, forte de quatre escadrons de hussards, a remis le désordre dans nos rangs, et j'ai eu la douleur de voir mes trois lignes non pas culbutées, mais faisant demi-tour les unes après les autres! J'aurais voulu mourir dans la mêlée, quatre grenadiers m'ont sauvé la vie; mais je déclare, mon prince, que je ne veux pas commander à de pareilles troupes. Ce n'est pas le mal que l'ennemi nous a fait; malgré le désordre et la fuite des dragons, la division n'aura perdu qu'une quarantaine de chevaux ; le conel du 12e, aussi brave qu'intelligent, a été blessé; nous avons eu trois ou quatre officiers blessés et une cinquantaine de tués ou blessés.

Je n'ai pu rallier les dragons qu'à une lieue de Weissenstein, près d'Underwangen. Je suis rentré avec peine dans Weissenstein, d'où j'ai chassé les Cosaques et quelques hussards.

MILHAUD.

NEY A BERTHIER.

Romitten, le 14 février 1807.

Monseigneur,

Ce matin, la division de dragons du général Milhaud se retira très en désordre de Weissenstein où elle avait été inquiétée. Le 3e de hussards s'étant porté en avant, les cinquante Cosaques qui avaient causé cette alarme se replièrent, et la division de dragons, après avoir eu beaucoup de peine à rallier ses fuyards, rentra dans ses cantonnements.

Mes deux régiments de cavalerie légère sont établis à Underwangen, communiquant avec les troupes qui sont en avant d'eux ou sur leurs flancs.

Le général Marchand me rend compte que les chevaux de son artillerie n'ont ni foin ni avoine, et qu'il est impossible de s'en procurer aux environs. Il est à désirer que cet état de choses cesse promptement.

P. S. Quatre dragons du 21e régiment viennent d'arriver à l'instant et confirment que toute la division Milhaud est dans le plus grand désordre. J'ai fait arrêter ces alarmistes et les enverrai demain au quartier général impérial.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Romitten, 16 février 1807.

Monseigneur,

J'ai vu cet après-midi, à Gros-Lauth, les dispositions générales que l'Empereur a arrêtées aujourd'hui pour le changement de position de l'armée. J'ai provisoirement expédié aux généraux Klein et Lasalle les ordres nécessaires pour que demain ils se rapprochent de Muhlhausen et couvrent l'infanterie.

A mon retour ici, j'ai expédié aux généraux des instructions particulières sur l'ensemble des opérations confiées à l'arrière-garde, et je n'ai rien négligé pour être certain que ces mouvements s'exécuteront avec fermeté, et que, si l'ennemi a l'audace de chercher à m'entourer, il trouvera une résistance capable de l'en faire repentir.

Je me tiendrai toujours à portée de voir la conduite des troupes et celle des officiers, et de donner les ordres que les circonstances pourraient nécessiter.

Je prendrai position le 17 sur le plateau en arrière d'Eylau, et communiquerai avec le prince de Ponte-Corvo à Schlautienen, et, s'il est possible, avec le maréchal Davout.

L'ennemi n'a fait aucune démonstration sur mon front et sur ma droite, mais il paraît vouloir diriger quelques forces en cavalerie sur le flanc gauche du prince de Ponte-Corvo.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Preusch-Eylau, 17 février 1807, 6 heures du soir.

Monseigneur,

Toutes les troupes occupent en ce moment les positions prescrites, savoir :

La division du général Gardanne sur les hauteurs en arrière d'Eylau, près de Topprienen et Grunhofchen. Les dragons du général Klein, à l'exception d'un régiment établi à Serpallen, sont placés par échelons sur la route de Landsberg, jusqu'à la hauteur de Gallehnen.

La division du général Marchand occupe par sa première brigade la position à droite d'Eylau, route de Domnau, et par sa seconde la gauche de cette ville, près le moulin à vent, route de Kreutzbourg : les voltigeurs de cette division gardent Schmoditten et Schloditten.

La cavalerie légère du général Lasalle est placée en arrière d'Eylau, à l'exception des brigades des généraux Colbert et Guyot, qui, après avoir fermé la marche absolue de l'armée, occupent Gosercken, Althof, Leitken, Gros-Sausgarten, Kuttschitten et Lampasch.

L'ennemi n'a point suivi en forces mon mouvement rétrograde, parce que j'ai eu la précaution de faire passer avant minuit sur la rive gauche de la Frisching la cavalerie qui était sur la rive opposée, et de faire garder par l'infanterie les gués et ponts qui s'y trouvent. Il est à supposer que l'ennemi craignait une embuscade, puisqu'il a suivi la cavalerie jusqu'à la Frisching sans l'inquiéter, et

qu'il s'est retiré en toute hâte dès qu'il a aperçu l'infanterie.

Demain, à cinq heures du matin, les troupes seront sous les armes et se dirigeront sur Landsberg, en observant l'ordre de marche établi pour aujourd'hui.

L'aide de camp Bertrand partira demain au grand jour pour transmettre à l'Empereur les rapports qui me parviendront sur les mouvements de l'ennemi. Je ne crois pas, d'après ce qui s'est passé aujourd'hui, que nous soyons suivis. Le dégel a rendu la plaine impraticable pour la cavalerie, et les grandes routes sont également mauvaises. On peut présumer que le mouvement rétrograde s'opérera sans brûler une amorce.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Landsberg, 18 février 1807, à 5 heures de l'après-midi.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que les troupes de mon corps d'armée qui étaient sous les armes avant six heures du matin, se sont mises en marche de Preusch-Eylau pour se diriger sur Landsberg, dans le même ordre que le jour précédent. Cependant, pour éviter le trop grand encombrement, l'ennemi ne s'étant point présenté, la division de dragons du général Klein, rassemblée sur les hauteurs en arrière de Gallehnen, a ouvert la marche aussitôt que la tête de colonne de la division Gardanne est sortie de sa position de Grunhofchen.

La division de cavalerie légère du général Lasalle était pour la même raison réunie à Storchnest, et a suivi sur le flanc gauche de la division Gardanne.

Le général Marchand n'a pu se mettre en mouvement avant dix heures du matin. La marche était fermée par la brigade de cavalerie légère du général Colbert, qui occupait encore à midi Eylau et Schmoditten.

Les troupes, étant extrêmement fatiguées par la difficulté des chemins, cantonneront dès aujourd'hui ainsi qu'il suit : les dragons du général Klein à Drewenz et environs ; la division de cavalerie légère du général Lasalle à Wotterlack, Paustern, Gross-Pehsten et Lichkorn.

La division d'infanterie du général Gardanne à Nost, Sienken et Gross-Glandau.

La division du général Marchand à Landsberg ; la brigade de cavalerie légère du général Colbert et un bataillon de voltigeurs à Woymanns, Lychen, Worienen et Müggen.

Demain, l'armée se dirigera sur Freymarckt pour y cantonner. J'adresserai à Votre Altesse les dispositions que j'ai arrêtées à cet effet.

J'espère que nous retirerons nos canons et les caissons de munitions des chemins affreux d'Eylau à Landsberg.

Je pense que l'humanité exige qu'on laisse à Landsberg une partie des blessés retirés d'Eylau ; les voitures sur lesquelles ils étaient chargés se sont brisées ou sont embourbées ; plusieurs de ces malheureux sont morts en chemin, et c'est les condamner à une mort certaine que de les traiter de la sorte : on emportera tous ceux qui sont transportables.

Je laisserai demain un bataillon de voltigeurs et la bri-

gade de cavalerie légère du général Guyot, qui relèvera le général Colbert, depuis Landsberg jusqu'à Burgerswalde, afin de protéger l'enlèvement de nos munitions et de nos blessés.

Quatre Cosaques sont venus aujourd'hui à midi à Eylau, escortant le général Bertrand. L'ennemi a sans doute voulu profiter de cette circonstance pour s'assurer de notre retraite ; cependant il n'a pu connaître l'évacuation d'Eylau, que nous occupions encore assez fortement à cette heure ; d'ailleurs il a été arrêté à Schloditten et renvoyé de suite sous escorte assez loin de là, vers Muhlhausen.

P. S. Un de mes aides de camp, de retour de l'arrière-garde, me fait le rapport que deux pelotons de Cosaques se sont présentés à Eylau vers trois heures de l'après-midi, sans faire le coup de pistolet ; ils n'ont pas même suivi la marche rétrograde de nos troupes. On a entendu une légère fusillade vers Orschen et Eychen, route que tient le prince de Ponte-Corvo. Je viens d'y envoyer un de mes officiers. Il paraît que nous serons obligés d'abandonner plusieurs caissons de munitions. Dans la seule marche d'aujourd'hui, il est mort plus de cinquante chevaux du train : ils tombent d'inanition, faute de nourriture. Si le chemin de demain est aussi horrible, je crains d'être obligé d'abandonner mon artillerie.

NEY.

Ney a Berthier.

Landsberg, 19 février 1807, 10 heures du matin.

Monseigneur,

J'ai reçu la lettre par laquelle vous me dites d'arrêter mon mouvement pour aujourd'hui, afin de donner à l'artillerie le temps de suivre.

Dès hier soir, j'avais ordonné au général Marchand d'établir sa division par échelons d'ici à Drewenz et d'occuper, de concert avec la cavalerie légère du général Guyot, Woymanns, Orchen, Worienen et Gallehnen; mais la division du général Gardanne ainsi que les dragons du général Klein et le reste de la cavalerie légère du général Lasalle sont en marche pour occuper les cantonnements à Freymarckt, Arensdorf et environs.

Toute la nuit a été employée à retirer l'artillerie et les caissons de munitions embourbés; on fera l'impossible pendant cette journée, la nuit et la matinée de demain, pour que la plus grande quantité suive. Toute l'artillerie est sauvée, nous ne perdons que cinq caissons sans munitions.

Mes sapeurs et deux bataillons sont employés aux réparations les plus nécessaires de la route que nous allons suivre. Tout le monde a rivalisé de zèle pour nous tirer de l'extrême embarras où nous étions hier. Aucune voiture du 6e corps ne serait restée en arrière, sans la grande quantité de voitures, de bagages, canons et caissons du 4e corps et de la garde impériale, qui ont fait rester nos

chevaux pendant six heures dans la boue sans manger, en sorte qu'ils tombaient d'inanition, lorsqu'il a fallu traverser les plus mauvais passages.

L'ennemi ne suit point. Le prince de Ponte-Corvo a couché hier à Bucholz; il me mande qu'il ne pourra, qu'avec des peines incroyables, retirer son artillerie. Je lui ai fait connaître ma position et la détermination que j'ai prise pour attendre mon artillerie.

Je remercie Votre Altesse des soins qu'elle a bien voulu prendre de nous assurer du pain et de l'eau-de-vie à Freymarckt; je partirai à midi pour m'y rendre.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Freymarckt, 19 février 1807.

Monseigneur,

Toute l'artillerie de mon corps d'armée était aujourd'hui à midi en-deçà de Landsberg; demain elle filera de bonne heure. Le 6e régiment d'infanterie légère et les voltigeurs resteront à Drewenz pour protéger sa marche.

Une vingtaine de Cosaques se sont présentés aux deux compagnies de voltigeurs établies à Oschen; ils se sont aussi montrés en avant de Woymanns.

Les Cosaques sont venus en plus grand nombre sur la route d'Heilsberg; un poste de chasseurs établi à Galassen a été chargé par eux; trente-six de nos hommes ont été pris, et une partie du reste blessés. Notre cavalerie légère

est entièrement démoralisée; on ne peut plus compter sur elle.

Le général Ferret, du corps d'armée du maréchal Soult, en passant aujourd'hui par Freymarckt, a fait piller d'autorité le pain et l'eau-de-vie que vous aviez destinés aux troupes de mon corps d'armée. L'officier de dragons, chargé de la conservation et de la remise de ces denrées, lui a inutilement montré l'ordre qu'il avait reçu de vous à cet égard. Le général Ferret a déclaré qu'il allait faire enlever le pain et le vin de vive force, si on refusait de le livrer.

Je demande que cet officier général soit puni exemplairement d'une conduite aussi contraire au bon ordre, et qui aurait les suites les plus funestes, si elle trouvait des imitateurs.

NEY.

Le 20 au soir, Ney écrit à Berthier qu'il vient de recevoir un rapport du général Guyot, qui, avec sa cavalerie, fermait la marche du corps d'armée, et que la surprise du détachement du 22ᵉ de chasseurs n'a pas occasionné une perte aussi considérable qu'on l'avait cru. L'arrière-garde de ce général a été attaquée par 300 Cosaques ou hussards, sur les hauteurs en arrière de Landsberg. Un escadron qui la soutenait a chargé avec vigueur, et dès lors le mouvement rétrograde s'est opéré avec tranquillité jusqu'à Drewenz. La troupe venait d'entrer dans ce village, lorsque l'ennemi s'est montré de nouveau. Une autre charge,

soutenue par les voltigeurs, l'a encore dispersé. Le général Guyot se loue beaucoup de l'infanterie.

NEY A BERTHIER.

Freymarckt, 21 février 1807, 6 heures du matin.

Monseigneur,

J'ai reçu les dispositions générales arrêtées par l'Empereur pour l'emplacement des corps de la grande armée. J'ai donné les ordres nécessaires à l'exécution de celles qui me concernent.

Je conserverai Arensdorf aujourd'hui par une brigade d'infanterie, qui demain suivra sa destination sur Queetz et Allenstein.

La division du général Marchand se rapprochera aujourd'hui de Guttstadt, qu'elle ne pourra occuper que ce soir, le maréchal Davout m'ayant écrit qu'il ne pouvait évacuer cette ville que cet après-midi.

J'envoie aussi, sur l'invitation de ce maréchal, un régiment d'infanterie et la brigade de cavalerie légère du général Colbert à Heilsberg, pour protéger l'enlèvement de cinquante mille rations de farine. Demain cette troupe rentrera dans les cantonnements qui lui sont assignés.

Je n'ai aucune nouvelle de la position des dragons du général Grouchy.

Je pars ce matin pour me rendre à Guttstadt. J'aurai l'honneur d'adresser, dans le jour ou dans la matinée de demain, à Votre Altesse l'état des cantonnements que

j'ai désignés pour remplir les intentions de Sa Majesté, sur la position du 6e corps d'armée.

NEY.

BERTHIER A NEY.

Liebstadt, 21 février 1807, à 2 heures du matin.

L'Empereur a vu avec peine par votre dernière lettre, monsieur le maréchal, que quelques Cosaques avaient eu l'air de prendre l'offensive. Il ne faut pas laisser pousser votre arrière-garde par trois ou quatre cents Cosaques. S. M. désire donc que dans la journée vous disposiez la cavalerie à vos ordres de manière à les attaquer vigoureusement et à les pousser plusieurs lieues, jusqu'à ce qu'on les trouve appuyés soit par de l'infanterie, soit par une force de cavalerie. L'Empereur met de l'importance à cette opération, qui mettra un frein à l'audace de ces Cosaques. S. M. désire que vous encouragiez sa cavalerie, que vous lui fassiez penser que vous avez grande opinion de ce qu'elle peut faire. Enfin, monsieur le maréchal, S. M. désire que vous calculiez votre opération de manière à faire quelque mal aux partis de Cosaques qui vous suivent. La poussée que vous leur donnerez servira d'ailleurs de reconnaissance pour connaître les mouvements de l'ennemi.

L'Empereur me charge de vous dire qu'il vous a confié le point de Guttstadt comme le plus important de sa position; qu'il est nécessaire que vous ayez une correspondance très-suivie pour m'instruire de tout ce qui se

passe; que vous devez porter une grande surveillance à faire bien servir. Vous savez assez par vous-même que, dans nos armées, rien ne se fait bien que par celui qui commande. Une fois que vous aurez bien établi votre système de défense, vous devez opposer des postes de voltigeurs pour couvrir les principales communications. Veillez à ce que les grands-gardes ou postes de cavalerie, non-seulement se trouvent soutenus par de l'infanterie, mais aussi prescrivez qu'elles changent de place, de manière que l'ennemi ne puisse les trouver la nuit où elles se montraient la veille. Après les précautions défensives, il reste à combiner quelque opération d'avant-garde, si l'ennemi s'aventurait, et à enlever des postes; faire par là des prisonniers et être instruit de ses mouvements. Il faut pour ces opérations: prudence, audace, et surtout votre extrême vigilance.

Le Major général,

BERTHIER.

NEY A BERTHIER.

Freymarckt, le 21 janvier 1807, 7 heures du matin.

A Son Altesse Sérénissime le Prince de Neuchâtel, Ministre de la guerre.

Monseigneur,

Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire aujourd'hui à 2 heures du matin, par laquelle elle m'invite à disposer de ma cavalerie de

manière à repousser vigoureusement les partis de Cosaques qui oseraient suivre mon arrière-garde.

Votre Altesse aura remarqué dans ma lettre de ce matin que la brigade de cavalerie légère qui me reste est en marche sur Heilsberg avec un régiment d'infanterie pour protéger l'enlèvement des farines que le maréchal Davout y a rassemblées.

Le général Lasalle est également en mouvement pour se rendre à Neidenburg, destination que le grand-duc de Berg lui a assignée.

L'ennemi, depuis l'échec qu'il a éprouvé hier, n'a plus paru ; il n'osera probablement rien entreprendre sur mon infanterie qui méprise complétement les Cosaques. Il n'en est pas de même de la cavalerie légère, non pas qu'elle soit frappée de terreur, mais parce que les chevaux, qui n'avaient pas de nourriture depuis six jours, loin d'être en état de galoper, peuvent à peine porter leurs cavaliers. La cavalerie s'est reposée hier et a trouvé du fourrage dans ses cantonnements.

Votre Altesse croira facilement, j'espère, que je ne suis pas d'humeur à laisser harceler mon arrière-garde, lorsqu'il y a possibilité de repousser l'ennemi avec la même arme.

Je sens toute l'importance du point de Guttstadt, et Votre Altesse peut être certaine que mes dispositions seront telles que je n'aurai point de surprise à craindre et que je serai en mesure de chasser l'ennemi s'il tentait de nous en chasser. Je resterai à Guttstadt et irai partout où le bien du service l'exigera.

Un aide de camp du maréchal Davout m'a appris ce matin que les Prussiens occupent Bartenstein avec de l'in-

fanterie et de la cavalerie : il est probable qu'ils pensent que notre retraite est décidée. Mais, s'ils remontent davantage l'Alle, ils trouveront les mêmes soldats qui les ont battus et les battront encore.

Le Maréchal Ney.

Ney a Berthier.

Guttstadt, 22 février 1807.

Monseigneur,

En arrivant hier soir à Guttstadt, j'y trouvai le maréchal Davout et une partie de ses troupes ; je fis arrêter les miennes hors de la ville, à l'exception d'un régiment d'infanterie qui se rendit avec la cavalerie légère du général Colbert à Heilsberg pour y relever la division du général Gudin. Aujourd'hui le 3e corps s'est dirigé sur Allenstein, et mes troupes occuperont demain les positions indiquées dans les dispositions générales dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie.

L'ennemi n'a point fait aujourd'hui de mouvement sur l'Alle, et il ne s'est pas non plus montré sur ma gauche vers Landsberg ; cependant les rapports que je reçois annoncent la marche sur Bartenstein du corps prussien du lieutenant général Lestocq, auquel s'est joint un bataillon russe.

J'ai parcouru aujourd'hui les diverses positions autour de Guttstadt, et je me suis déterminé à choisir celle des hauteurs en arrière de cette ville, la droite sur la direc-

tion de Knopen et la gauche vers le lac de Sawanna, ayant la route de Liebstadt et celle d'Osterode par Queetz sur mes deux flancs.

Je ne crois pas que l'ennemi puisse me forcer à évacuer Guttstadt ; je ne négligerai aucune mesure de surveillance, et j'espère que, s'il se présente, il sera reçu avec une vigueur capable de le faire repentir de son entreprise. J'aurai soin d'instruire les maréchaux Soult et Davout de tout ce qu'il sera utile de leur faire connaître.

P. S. Il est 6 heures, qu'un de mes aides de camp de retour d'Heilsberg, me fait le rapport ci-joint sur le mouvement des Prussiens à Heilsberg. Je contremande en conséquence la prise de possession des cantonnements. L'armée étant presque en totalité réunie ici, je vais attendre jusqu'à demain pour connaître les desseins de l'ennemi. S'il arrive sur Guttstadt, probablement comme il l'a fait aujourd'hui par Heilsberg sur les deux rives de l'Alle, j'empêcherai de contrarier ses vues jusqu'à ce qu'il soit à bonne portée de mes troupes et de mon artillerie : alors j'ordonnerai l'attaque générale et je l'enfoncerai sur tous les points. J'espère que la leçon qu'il recevra le fera tenir tranquille.

Ney.

Copie du Rapport d'un aide de camp arrivant d'Heilsberg.

Vers deux heures de l'après-midi, l'ennemi a montré devant le poste de cavalerie établi par le général Colbert

à Markheim environ deux cents chevaux ; ce poste s'est replié et est venu annoncer l'arrivée de l'ennemi. Le général Colbert a fait sur-le-champ prendre les armes à sa cavalerie et à un bataillon du 39ᵉ régiment qui était à Heilsberg, et s'est porté vers le point attaqué. L'ennemi s'y était renforcé d'un peloton de cavalerie et de deux à trois cents hommes d'infanterie. Le général Colbert rangea ses troupes en bataille et défendit le défilé qui conduit à la ville. Il fut prévenu dans le même moment que l'ennemi marchait sur notre gauche par la rive gauche de l'Alle avec deux escadrons de cavalerie, trois cents hommes d'infanterie et une pièce de canon. Sur cet avis ce général envoya l'ordre au bataillon du 39ᵉ, qui se trouvait à Bewernicken et Launau, de se retirer par la rive gauche de l'Alle si l'ennemi l'attaquait et de se replier sur les troupes de la brigade qui se trouvent sur cette rive. Le général Colbert, se voyant attaqué par sa gauche et par sa droite, et ayant l'ordre positif de ne point se compromettre dans le poste d'Heilsberg qu'il n'occupait que provisoirement, ordonna la retraite, qui s'est exécutée très-lentement et avec tout l'ordre possible. En se retirant il brûla le pont d'Heilsberg pour éviter d'être harcelé par la cavalerie prussienne.

En venant rendre compte de ce qui se passait, j'ai fait monter à cheval le 7ᵉ de hussards qui se trouvait à Liebenberg, et ce régiment s'est porté en avant pour soutenir s'il était besoin le général Colbert.

Les généraux Lasalle et Marcognet ont été également prévenus.

Le général Colbert a eu la précaution de faire brûler deux ponts sur l'Alle dans les environs d'Heilsberg.

Il n'est pas à ma connaissance que nous ayons perdu un seul homme.

Guttstadt, 22 février, à 6 heures du soir.

Signé : VOGT.

AU GÉNÉRAL COLBERT.

Heilsberg, 23 février 1807.

Monsieur le Général,

Sa Majesté le Roi de Prusse mon Maître m'ayant chargé d'une lettre pour Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie, que je dois lui présenter en personne, je vous supplie, Monsieur le Général, de me faire savoir quand et où je pourrai passer vos avant-postes pour me rendre auprès de Sa Majesté l'Empereur votre Auguste Maître. J'attends votre réponse, Monsieur le Général, par l'officier porteur de cette lettre, en étant avec parfaite considération,

Monsieur le Général,
Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
DE KLEIST,
Colonel et aide de camp général de S. M. le roi de Prusse.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, le 23 février 1807, à 10 heures du matin.

A Son Altesse Sérénissime le Prince de Neuchâtel, Ministre de la guerre.

Monseigneur,

Toutes les mesures avaient été prises ce matin pour bien recevoir l'ennemi s'il se présentait; mais il s'est borné à établir ses avant-postes de cavalerie légère mêlée d'infanterie, sur les hauteurs en arrière de Bewerniken, Langwiese et Lawden, rive gauche de l'Alle, et à Wosseden, Reichenberg et Süssenberg, rive droite. J'ai ordonné au général Colbert de le chasser de ces trois derniers lieux, et de ne pas permettre que l'ennemi passe sur la rive gauche de la Sensée.

Tout étant tranquille, j'ai ordonné aux troupes de se mettre en marche pour prendre les cantonnements dont j'ai eu l'honneur d'adresser hier l'état à Votre Altesse.

La brigade de cavalerie légère du général Guyot avait suivi le général Marchand dans sa position de Zechern, malgré l'ordre que je lui avais expédié dès le 21 de rejoindre le 4e corps d'armée à Wormditten; cette brigade est partie ce matin pour Liebstadt.

Les Cosaques poussent des patrouilles par Drewenz et Burgerswalde sur Arensdorf et Wolfsdorf; ils sont venus hier faire le coup de pistolet entre Rosenberg et Gronau.

Je viens de faire placer les trois compagnies de voltigeurs du 25e léger à Scharnick, Lingnau et Neuendorf,

avec cinquante chevaux, pour communiquer avec le maréchal Soult à Elditten et pour diriger des reconnaissances sur Arensdorf et Drewenz.

J'adresse aux maréchaux Soult et Davout l'emplacement de mes troupes. Je vais retourner à Guttstadt.

P. S. J'ai reçu hier l'avis ci-joint que la division du général Klein devait suivre le mouvement de mon corps d'armée; mais elle est bien sans doute rendue à Elbing, sa première destination. J'adresse aussi à Votre Altesse plusieurs pièces qui étaient jointes à cette lettre.

Je n'ai encore aucune nouvelle de la division du général Grouchy; dès qu'elle sera ici, j'enverrai la cavalerie du général Lasalle à Neidenburg, conformément aux dispositions générales arrêtées par l'Empereur pour les cantonnements de ses troupes.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 23 février 1807, 8 heures du soir.

Monseigneur,

L'ennemi a continué d'occuper Amt-Heilsberg, Medien, Wargitten et Süssenberg; cet après-midi il est venu faire le coup de fusil avec nos avant-postes. Le général Colbert l'ayant laissé approcher de Liebenberg, Kolm et Stoltzhagen, a repris tout à coup l'offensive et l'a poussé très-vigoureusement jusqu'au-delà de la Sensée; il a fait quelques prisonniers, tué ou blessé plusieurs hommes.

Après cette expédition, ce général est rentré dans ses

positions, et l'ennemi de son côté a porté ses avant-postes en arrière de Reichenberg et de Süssenberg. Demain, à la pointe du jour, le général Lasalle se joindra au général Colbert soutenu par un régiment d'infanterie et quelques pièces de canon, pour chasser tous les postes prussiens qui se trouvent en-deçà de la Sensée.

Un parlementaire s'est présenté à la chute du jour annonçant l'arrivée de M. de Kleist, colonel aide de camp général du roi de Prusse. Je vous fais passer la lettre par laquelle cet officier déclare être porteur de dépêches pour l'Empereur; j'ai ordonné au général Colbert de le recevoir cette nuit même et de me l'envoyer sur-le-champ. Demain avant le jour je le dirigerai sur Osterode par Queetz, Deppen, Gallinden et Taberbrück. L'officier qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre fera préparer les chevaux sur cette route.

Ney.

Ney a Berthier.

Guttstadt, 24 février 1807.

J'ai prescrit au général Colbert de renoncer à toute entreprise sur l'ennemi, mais d'être constamment en mesure de repousser avec vigueur toute espèce d'agression. Il n'y a aujourd'hui absolument rien de nouveau, et l'ennemi paraît de son côté se tenir sur la défensive.

Le général Colbert a répondu d'après mes ordres à la première lettre du colonel de Kleist : que, si cet officier pouvait donner sa parole qu'il avait des explications verbales à donner sur la lettre dont il était porteur pour l'Em-

pereur, il serait admis aux avant-postes; et que, dans le cas contraire, la lettre seulement serait reçue, pour être envoyée sur-le-champ à S. M. La réponse ci-jointe ayant levé toutes les difficultés, M. de Kleist se rend à Osterode, accompagné d'un de mes aides de camp.

NEY.

AU GÉNÉRAL COLBERT.

Heilsberg, 24 février 1807.

Monsieur le Général,

J'ai l'honneur de vous dire, en réponse à la lettre que M. le lieutenant de Saint-Paul m'a remise de votre part, que Sa Majesté le Roi mon maître, en me confiant la lettre pour Sa Majesté l'Empereur Napoléon, m'a chargé d'explications verbales relatives au contenu de ladite lettre. Je vous prie donc, Monsieur le Général, de vouloir me faire savoir si je serai à même de pouvoir exécuter les ordres du Roi mon maître, en continuant mon voyage pour me rendre près de Sa Majesté l'Empereur et Roi, ou si, ne pouvant passer les avant-postes de l'armée française, je dois renoncer de m'acquitter de la mission dont le Roi mon maître m'a chargé. C'est avec la plus parfaite considération que je suis,

Monsieur le Général,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DE KLEIST,

colonel et aide de camp général.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 25 février 1807.

Hier, dans l'après-midi, l'ennemi a resserré plusieurs de nos cantonnements sur la rive gauche de l'Alle, depuis Launau, Zechern, Peterswalde, jusqu'à Gronau, qui ont été abandonnés sans perte de notre part, ainsi que Freudenberg et Wonnenberg, sur la rive droite. L'ennemi poussait en même temps de forts partis de cavalerie sur Elditten, et il attaquait même le poste de Scharnick, d'où il a été repoussé. D'un autre côté, il étendait sa gauche jusqu'à Séeburg. Tous ces mouvements m'avaient fait présumer que son intention était de m'attaquer ce matin, mais il s'est borné à occuper avec de la cavalerie les points qu'on avait évacués. Son but est sans doute de nous priver de la petite quantité de subsistances que le soldat tirait de ces villages. Cet état de choses m'a déterminé à faire quelques changements à mes dispositions du 23.

L'ennemi a montré hier devant mes avant-postes beaucoup plus de cavalerie que je ne pouvais lui en opposer; cependant, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, nous n'avons fait aucune perte. J'ai été instruit que, pendant les escarmouches qui ont eu lieu, quelques bataillons prussiens avec de l'artillerie se sont dirigés par Launau sur Freymarckt.

Mon corps d'armée, Monseigneur, est dans une pénurie extrême : le pain manque totalement; à peine trouve-t-on de la viande; il n'existe plus ici de fourrages et surtout d'avoine. Je vous supplie de faire faire sur Guttstadt quel-

ques versements de pain ou farine et d'avoine. Cet objet est de la plus haute importance et mérite toute votre attention. Si je pouvais étendre mes troupes et prendre d'autres cantonnements que ceux que la proximité de l'ennemi me force d'occuper aux environs de Guttstadt, il me serait sans doute beaucoup plus facile de vivre.

Votre Altesse peut se rappeler que c'est la première fois que je me plains du défaut de subsistances, et la dernière extrémité a pu seule m'y déterminer.

NEY.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL NEY.

Osterode, le 26 février 1807, à minuit.

Votre aide de camp, monsieur le maréchal, est arrivé à sept heures du soir : les renseignements que vous aurez eus et les événements qui se seront passés depuis dix heures du matin jusqu'au soir régleront votre conduite. Il est tout simple que l'ennemi avance sur tous les points de la ligne des avant-gardes de cavalerie et d'infanterie, sans que cela puisse prouver qu'il soit décidé à continuer la campagne, et quand il aurait ce projet, le dégel en retarderait l'exécution ou la lui ferait ajourner.

L'Empereur désire donc, qu'à moins de renseignements ou d'événements dont il n'a pas connaissance, vous ne quittiez pas Guttstadt de la journée de demain, car l'ennemi, dans votre position, ne peut vous forcer qu'avec un corps de troupes considérable et avec des mouvements préparatoires qui vous donneraient toujours le temps d'é-

viter un engagement et de vous porter sur la route d'Allenstein. L'ennemi, en se rendant maître de Guttstadt, se trouverait en possession d'un point important et qui, dans la mauvaise saison, devient bien utile à vos troupes. Guttstadt évacué, nos cantonnements seraient à découvert. Si cependant les événements qui se sont passés dans la journée vous portaient à quitter cette ville, il est nécessaire que vous teniez une position imposante en arrière, le plus près qu'il vous sera possible, afin que, craignant de vous voir marcher pour reprendre la ville, l'ennemi ne soit obligé de s'y tenir en force et ne puisse se porter brusquement sur Liebstadt. Si vous aviez déjà évacué Guttstadt et que l'ennemi ne l'occupât que faiblement, vous pourriez le réattaquer au moment où il s'y attendrait le moins. Dans tous les cas, l'intention de l'Empereur est que vous envoyiez à Deppen, pour flanquer nos cantonnements, toute la cavalerie légère du général Lasalle, avec un régiment d'infanterie. Hier au soir, l'ennemi s'est porté vis-à-vis Liebstadt, sur la rive droite de la Passarge, où il a montré plusieurs détachements d'infanterie, appuyés d'une assez nombreuse cavalerie ; il a mis plusieurs pièces de canon en batterie vis-à-vis nos postes ; mais, lorsqu'il a vu qu'on lui répondait, il s'est désisté de son entreprise. Jusqu'à cette heure, il paraît que le but de l'ennemi a été de chercher à savoir si nous voulions oui ou non tenir en position : rien ne prouve qu'il soit résolu à courir les chances de venir nous déposter de notre position. Au surplus, monsieur le maréchal, l'intention de l'Empereur est de livrer bataille à l'ennemi, en concentrant toutes ses forces sur le plateau d'Osterode, où il croit pouvoir réunir 90 mille hommes. Sa Majesté regarderait comme une chose

heureuse que l'ennemi s'aveuglât assez pour nous attaquer dans cette position; mais il nous serait désavantageux que, ne voulant pas courir cette chance, nous fussions trompés sur les projets de l'ennemi, et qu'en éprouvant une faible résistance, il s'emparât de la bonne position de Guttstadt.

Après vous avoir fait connaître, monsieur le maréchal, les intentions de l'Empereur, Sa Majesté s'en rapporte entièrement à votre expérience et à votre zèle pour son service. Vous ne devez pas considérer votre corps comme isolé, mais bien comme lié à l'ensemble du système. Enfin, soit que vous restiez à Guttstadt, soit que vous l'ayez évacué, vous devez garnir le pont de Guttstadt.

Le Major général,

ALEX. BERTHIER.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 26 février, une heure du matin.

Tous les rapports que je reçois confirment que l'ennemi continue ses mouvements sur ma gauche. Hier, à la chute du jour, une seconde colonne d'infanterie prussienne de quelques bataillons a défilé de Heilsberg sur Launau et Freymarckt.

Le général Roguet, placé à Queetz, m'annonce qu'environ 400 hommes de cavalerie sont venus avant la nuit attaquer pour la seconde fois le village de Scharnick. Mon infanterie, après avoir repoussé cette cavalerie jusqu'à Wolfsdorf, y a trouvé des forces plus considérables et a

été obligée de rester sur la défensive. L'ennemi a eu beaucoup de tués et de blessés.

Le poste de Lingnau, en poussant ses reconnaissances sur Pétersdorf, a trouvé environ deux cents hommes de cavalerie.

Le général Roguet me mande également qu'il a entendu le canon du côté de Liebstadt, et que la communication avec cette ville par Wolfsdorf et Elditten est totalement interceptée.

Hier, à la chute du jour, l'ennemi a fait une nouvelle reconnaissance sur tout le développement de mes avant-postes, sur la rive droite de l'Alle; il a montré environ douze cents chevaux, depuis Heilsberg juqu'à Séeburg. Les environs de Wartenburg et d'Allenstein ont été tranquilles jusqu'à ce moment, et nos reconnaissances de cavalerie ont été jusqu'à Passenheim sans rien rencontrer.

Le lieutenant général Lestocq est arrivé hier à Heilsberg où se trouvent quelques régiments d'infanterie; le reste de son corps d'armée est en marche de Bartenstein. On m'assure que cette division, qui a reçu des renforts de Kœnigsberg, est forte de douze à quatorze mille hommes, et qu'elle appuyera à la gauche des colonnes russes qui doivent incessamment reprendre l'offensive et se diriger sur Wormditt et Mehlsack.

Les magistrats du pays ont été convoqués au nom du général Bennigsen, pour pourvoir à la subsistance des colonnes russes, qui, suivant la lettre de convocation, sont en pleine marche sur Mehlsack. Cet écrit a été intercepté aux avant-postes du général Colbert; peut-être a-t-il été publié à dessein de nous tromper. Les rapports du maréchal Soult et du prince de Ponte-Corvo contribueront sans

doute à fixer votre opinion à cet égard. Quoi qu'il en soit, j'ai l'honneur de vous adresser l'écrit original avec la traduction.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 26 février 1807, 10 heures du matin.

Pour acquérir quelque certitude sur les forces et les desseins de l'ennemi, j'ai fait attaquer ce matin, avant la pointe du jour, par le 6e d'infanterie légère, le village de Peterswalde; l'ennemi y avait beaucoup plus de forces qu'on ne le croyait; cependant le village a été emporté, et trois bataillons russes qui s'y trouvaient ont essuyé une grande perte. Nous avons fait prisonniers le général major baron de Korff, son aide de camp, plusieurs autres officiers et quelques centaines de soldats. Les Russes se sont repliés sur Zechern, où ils ont montré de plus grandes forces. On continue à se tirailler, et je ne serais pas étonné que nous ne fussions à notre tour obligés de céder du terrain. Cependant j'ai donné l'ordre le plus positif de conserver pour aujourd'hui les positions que j'ai eu l'honneur de vous faire connaître par ma lettre d'hier. Mais, comme il devient certain que les lettres interceptées que j'ai eu l'honneur de vous adresser ce matin à une heure, contiennent la vérité, je crois nécessaire, pour ne pas compromettre évidemment mon corps d'armée, de me replier demain sur Allenstein, conformément aux dispositions ci-jointes. Ce mouvement sera donc exécuté, à moins que

vous ne jugiez convenable de m'expédier des ordres contraires que j'aurais le temps de recevoir.

Le major de Korff m'a dit qu'il avait passé avant-hier par Landsberg avec quatre régiments d'infanterie et un de hussards, et qu'il formait la gauche de l'avant-garde.

Depuis deux jours, je suis tellement serré sur Guttstadt, qu'il serait dangereux de diriger ma marche par Queetz sur Osterode, parce que les chemins sont impraticables. D'ailleurs, ma communication avec Liebstadt est interceptée, et l'ennemi paraît avoir dirigé assez de forces sur ce point.

Les Prussiens paraissent vouloir suivre le mouvement des Russes, en remontant la rive gauche de l'Alle et se dirigeant sur Liebstadt; ils n'ont montré que fort peu d'infanterie, depuis Heilsberg jusqu'à Seeburg, mais assez de cavalerie pour fatiguer extrêmement la troupe.

J'envoie à Osterode le général russe prisonnier; il est disposé à donner tous les renseignements qu'on lui demandera, pourvu qu'on ne lui fasse pas de mal : ce sont là ses expressions; ainsi, avec quelques caresses, on peut en tirer des lumières.

P. S. On me prévient que les Prussiens, sur la rive droite de l'Alle, attaquent nos avant-postes. Les Russes, sur la gauche, continuent à tirailler depuis Zechern, Peterswalde et Gronau ; on aperçoit une colonne d'environ six mille hommes qui marche sur Freymarckt par Launau.

NEY.

Ney a Berthier.

Guttstadt, le 26 février 1807, 8 heures du soir.

Les prisonniers de guerre russes assurent que le général Essen a fait sa jonction avec le général Bennigsen.

Le canon s'est fait entendre vers Liebstadt à huit heures du matin ; toutes les reconnaissances que j'ai dirigées sur Elditten pour communiquer avec le 4e corps ont été ramenées par l'ennemi ; elles ont toutes vu des forces assez considérables en infanterie et cavalerie russes. J'ai appris que le général Saint-Hilaire avait fait rompre tous les ponts sur la Passarge.

Je donne avis de mon mouvement et des positions que mes troupes occuperont demain 27, aux maréchaux Soult et Davout.

Le 6e d'infanterie légère s'est couvert de gloire à l'attaque de Peterswalde ; l'ennemi a laissé environ deux cents hommes sur le champ de bataille, et il a dû avoir le triple de blessés. Outre le général que je vous ai envoyé, nous avons pris deux lieutenants colonels et plusieurs autres officiers. Les Russes, ayant reçu de Zechern un renfort de douze cents hommes, se sont avancés pour reprendre Peterswalde. Le 6e régiment, qui avait ordre de ne pas se compromettre, s'est retiré jusqu'à la forêt qui couvre Schmolainen, et s'y est maintenu malgré plusieurs attaques ; le feu a duré sans relâche depuis quatre heures du matin jusqu'à six heures du soir.

Le village de Gronau ayant été menacé d'être tourné par une colonne d'infanterie et de cavalerie, on s'est borné

à occuper fortement Altkirch, que l'ennemi n'a point attaqué, non plus que les positions de Neuendorf, Lingnau, Scharnick, Warlack et Waltersmuhl, occupées par le général Roguet.

Les Prussiens ont attaqué vers six heures du matin tous mes avant-postes, sur la rive droite de l'Alle ; ils ont été repoussés partout par les généraux Colbert et Lasalle. Cependant j'ai fait replier le 39[e] sur Schmolainen, à l'exception de quelques compagnies restées dans la forêt pour couvrir le mouvement rétrograde que je ferai effectuer demain à quatre heures du matin.

L'ennemi continue de marcher sur Freymarckt, par Launau. La tranquillité qui règne aux environs de Wartenburg prouve qu'il n'a pas beaucoup de monde au-delà de Seeburg, où il paraît borner sa gauche.

Le 6[e] régiment a eu dans l'affaire d'aujourd'hui de 100 à 150 hommes au plus hors de combat.

P. S. Le général Lasalle me rend compte que l'ennemi est entré cet après-midi à Wartenburg, et qu'il y a environ 2,000 hommes, tant infanterie que cavalerie, dans cette partie.

Le général Roguet me mande, qu'en prenant possession de Wolfsdorf, il y a trouvé deux escadrons ennemis, qui se sont repliés sur Petersdorf. L'ennemi a eu plusieurs blessés.

NEY.

—

NEY A BERTHIER.

Allenstein, 27 février, 1 heure de l'après-midi.

Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire hier à minuit. — Guttstadt a été évacué ce matin à 4 heures comme je vous l'avais annoncé hier. L'ennemi est resté en forces dans la forêt de Schmolainen devant le 6e léger jusqu'à 2 heures du matin que ce régiment s'est replié sur Guttstadt, fermant la marche de la colonne qui se dirigeait sur Allenstein.

Je viens d'ordonner au général Roguet qui, avec les 25e léger et 27e de ligne, devait se rendre à Peterswalde, de rétrograder sur Deppen et Heiligenthal.

La 2e brigade de la division Gardanne se dirigera demain sur Schlitt et Blanckenberg, de manière que cette division pourra en un jour se rendre à Guttstadt par Queetz et Glottau.

Le général Lasalle avec ses trois brigades de cavalerie légère se rendra demain dans la même position que le général Roguet et occupera Deppen pour éclairer les directions d'Elditten, Wolfsdorf et Guttstadt. Les dragons du général Grouchy qui se trouvent aujourd'hui à Watrienen viendront demain à Allenstein et environs.

D'après ces dispositions, si l'Empereur ordonne que je reprenne Guttstadt, je serais en mesure de m'en rendre rendre maître du 1er au 2 mars en concentrant mes forces sur Queetz à l'exception d'un régiment d'infanterie que je laisserais à Allenstein. Cependant, comme il est à présumer que l'ennemi inquiéterait ma gauche pendant cette entre-

prise, il serait, je crois, nécessaire de me faire appuyer sur la direction d'Elditten et Wolfsdorf par quelques troupes du maréchal Soult. S'il est prouvé que l'ennemi n'ait absolument que des troupes légères pour former un cordon d'observation sur le développement de la Passarge et de l'Alle, il est probable qu'il sera aisément forcé à la retraite et que l'échec qu'on pourra lui faire éprouver l'empêchera de continuer à harceler sans cesse nos cantonnements.

La ville de Guttstadt, comme j'ai eu l'honneur de vous en rendre compte, n'offre aucunes ressources en subsistances ; la nécessité d'occuper pour vivre des cantonnements éloignés nuit à la sûreté de ce poste.

Peut-être me trompai-je (*sic*), mais il me paraît incontestable qu'il vaudrait mieux que mon corps d'armée fût en colonne depuis Queetz jusqu'à Taberbrück, en gardant Allenstein avec un régiment d'infanterie. Guttstadt, dont j'ai bien reconnu tous les environs, doit être attaqué par la rive gauche de l'Alle : or, si, occupant la position de Queetz, je devais faire cette opération, il me serait facile de cacher mon mouvement et je pourrais aisément, partant à deux heures du matin, arriver avant le jour sur la hauteur qui domine la ville, que l'ennemi serait forcé d'évacuer précipitamment sous peine d'être entièrement détruit. En cas d'événement, j'aurais pour appui naturel le 4e corps, sans que le maréchal Soult fît aucun mouvement en ma faveur.

Si au contraire j'opère par la rive droite, il m'est impossible de cacher mes desseins ; j'aurais plusieurs combats à livrer avant d'arriver à Guttstadt, et, si j'avais affaire à un ennemi supérieur, je serais livré à mes propres forces.

Quoi qu'il en soit, je vais prendre tous les moyens possibles d'avoir de bons renseignements sur les forces que l'ennemi a à Guttstadt et aux environs, et, quels que soient les ordres de l'Empereur, ils seront exécutés avec vigueur et exactitude.

Je regrette vivement, Monseigneur, que votre réponse à ma lettre d'hier n'ait pu être expédiée avant minuit ; j'avais espéré recevoir à temps vos instructions ; et en effet un officier, sans trop se hâter, eût pu trouver mon corps d'armée à Guttstadt où j'aurais attendu les événements, puisque Sa Majesté le désirait.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Allenstein, 27 février, 10 heures du soir.

En vous écrivant ce matin, je n'ai pu vous rendre un compte détaillé de l'exécution du mouvement rétrograde de Guttstadt sur Allenstein parce que les rapports ne m'étaient pas encore parvenus; les officiers d'état-major restés aux arrière-gardes viennent de me les apporter.

La brigade du général Belair ayant beaucoup fatigué hier, le général Colbert a fermé la marche sur la route principale avec le 39e de ligne et le 10e de chasseurs à cheval; il a quitté Guttstadt à midi et demi.

Après deux heures de marche, l'arrière-garde a été vivement attaquée par une nuée de Cosaques dont la force était au moins de douze cents hommes ; les voltigeurs et quelques compagnies du 39e les ont reçus à bout portant

et ont fait un feu très-vif et très-meurtrier qui a jeté le désordre parmi eux. Le 10e de chasseurs a alors chargé avec toute la vigueur et l'ensemble possible, a sabré une trentaine de Cosaques et en a pris quatre. Cette première résistance a ralenti les attaques de l'ennemi, qui s'est borné pendant quelques instants à nous suivre d'assez près et à faire le coup de pistolet. Enfin, à la sortie du village de Spiegelberg, les Cosaques ont fait une seconde charge générale avec des cris affreux ; mais cette nouvelle tentative leur a encore été plus funeste que la première : ils ont essuyé tout le feu d'un bataillon du 39e et ont laissé beaucoup d'hommes et de chevaux. Le 10e de chasseurs a de nouveau fait une charge fort belle. L'ennemi dès lors s'est borné à nous suivre de loin, et bientôt il s'est totalement arrêté. Le général Colbert me dit : « Je me moque de tous les Cosaques de la terre avec un régiment aussi bien commandé que le 39e. »

Le général Lasalle avec sa cavalerie légère et huit compagnies de voltigeurs était en communication avec le général Colbert, couvrant le flanc gauche et se retirant par Eschenau, Gratken, Tollack et Alt-Wartenburg ; il a été attaqué par la cavalerie prussienne mêlée de Cosaques, qui a été repoussée partout.

Dans toute cette retraite nous n'avons eu que trois chasseurs du 10e régiment blessés de coups de lance ; cinq chevaux ont été tués.

Plusieurs Cosaques, dont les chevaux ont été tués dans les différentes charges, refusant absolument de se rendre, ont été tués à coups de baïonnette.

Je vous fais passer copie d'un rapport qui mérite de l'attention en ce qu'il est d'un témoin oculaire ; l'officier qui

me l'a fait est ici ; il affirme surtout avoir vu un parc d'artillerie de vingt-cinq pièces auprès de Bischofstein, ce qui annonce la présence sur ce point d'une force assez considérable.

J'ai l'honneur de vous mettre sous les yeux copie de mes dispositions sur l'emplacement de mes troupes pour demain. Si Votre Altesse juge convenable d'y faire quelques changements, j'attendrai ses ordres ici demain jusqu'à midi ; après quoi je me rendrai à Schlitt, où j'ai fixé mon quartier général.

P. S. Je rouvre ma lettre, Monseigneur, pour vous accuser réception de celle que vous m'avez écrite aujourd'hui à 3 heures du soir. Les dispositions que je vous soumets remplissant les intentions de Sa Majesté, je n'y changerai rien ; en effet, je serai en mesure de marcher au premier ordre sur Liebstadt et Mohrungen, et je garderai en même temps Allenstein. Quant à l'attaque sur Guttstadt, vous aurez reçu dans l'intervalle ma lettre de cet après-midi, qui contient quelques réflexions sur la manière que je crois la meilleure de tenter cette entreprise ; je recevrai sans doute demain matin la réponse et les instructions de V. A.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schlitt, 1er mars 1807.

La brigade de cavalerie légère du général Wattier, se rendant hier à Heiligenthal, a été attaquée à Spiegelberg par 300 Cosaques ; le 11e régiment de chasseurs a fait une charge vigoureuse à la suite de laquelle l'ennemi s'est retiré, laissant dix hommes sur le champ de bataille.

Le général Lasalle m'annonce ce matin que l'ennemi a un poste entre Queetz et Anckendorf, ainsi que plusieurs autres sur la même ligne : il y a un gros de Cosaques à Wolfsdorf qui pousse de fortes patrouilles sur Warlack et Waltersmuhl, et empêche de pousser des reconnaissances sur Elditten.

P. S. Le général Wattier ne devait point passer par Spiegelberg, mais par Redikainen ; mais il a été égaré par son guide.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schlitt, le 1er mars 1807, 5 heures du matin.

Monseigneur,

Je reçois à l'instant l'ordre que Votre Altesse m'a adressé hier à six heures du soir. En examinant, Monseigneur, la

disposition de mes cantonnements au 28 février, et en calculant les distances et le temps qu'il faut pour que les ordres parviennent, vous remarquerez qu'il m'est impossible de réunir aujourd'hui toutes mes troupes pour me conformer sur-le-champ aux intentions de l'Empereur qui ordonne que j'occupe Guttstadt comme avant-garde, que je place ma ligne de manière à appuyer ma droite sur les hauteurs en arrière de cette ville, et prolonger ma gauche jusqu'à la Passarge, du côté d'Elditten, et que je garnisse de postes d'infanterie la rive gauche de l'Alle, jusqu'à Allenstein.

Je donne les ordres nécessaires pour concentrer la troupe, et, demain ou après-demain au plus tard, j'attaquerai l'ennemi ; je ferai tous mes efforts pour atteindre en tout point le but que se propose Sa Majesté.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Deppen, 2 mars 1807, 4 heures du matin.

Je reçois les dispositions que l'Empereur a arrêtées pour faire faire demain une attaque simultanée par ses divers corps d'armée. Je suis entièrement en mesure de marcher à l'ennemi à quelle heure que ce soit. Je suis déterminé, à moins d'ordres contraires, à attaquer un peu avant le jour, afin d'ôter à l'ennemi la connaissance de l'ensemble de mon opération.

L'ennemi occupe Queetz, et il a une double chaîne de vedettes sur les hauteurs qui dominent Anckendorf par Komalmen et Waltersmühl. J'ai fait reconnaître un lieu de rassemblement en arrière d'Anckendorf, afin de tomber brusquement sur Queetz et de là sur Glottau, pour m'emparer de Guttstadt.

Je crois qu'il faut renoncer à faire quelques prisonniers[1] aujourd'hui, à moins que l'occasion ne s'en présente naturellement; une tentative à cet égard donnerait lieu à une affaire de cavalerie, et la mienne est très-inférieure en force à celle de l'ennemi. Dès qu'un de nos officiers se présente pour observer, on aperçoit les vedettes se tripler; on en remarque jusqu'à 150 placées à cinq ou six pas l'une de l'autre. Les hauteurs sur lesquelles l'ennemi a ses avant-postes empêchent de voir ses mouvements.

Je donne ordre à la brigade du général Belair de venir s'établir aujourd'hui à Munsterberg et à Schwuben, en laissant cependant du monde à Allenstein, jusqu'à l'arrivée du régiment d'infanterie de la division Morand. Le général Belair attaquera demain l'ennemi en flanc, entre Glottau et Guttstadt, dès qu'il entendra que je suis en mesure d'opérer sur Queetz avec la principale colonne.

NEY.

[1] Ceci fait allusion à l'ordre du jour signé Berthier, en date du 1er mars 1807, où il est recommandé à Ney de faire quelques prisonniers.

NEY A BERTHIER.

Schlitt, le 2 mars 1807, 2 heures de l'après-midi.

Monseigneur,

Je viens de reconnaître les positions en arrière de Queetz, par lesquelles ma colonne débouchera demain pour en chasser l'ennemi et m'emparer de Guttstadt.

L'ennemi craignait probablement une attaque aujourd'hui, puisqu'il n'a point entretenu de feux sur le front de ses postes pendant la nuit dernière. On ne voit absolument que des Cosaques qui forment la chaîne des postes, depuis Queetz, Komalmen et Waltersmuhl. Aucun mouvement n'a été remarqué, et la plus grande tranquillité règne partout. Des rapports particuliers annoncent qu'il y a quelque infanterie à Guttstadt et aux environs.

Je viens d'arrêter les dispositions dont je vous adresse copie, pour mon attaque de demain. La troupe est dans les meilleures dispositions et je réponds de battre l'ennemi, eût-il vingt mille hommes devant moi. Le soldat espère qu'après cette affaire il aura du repos, des vivres et la faculté de travailler aux réparations de l'habillement et de la chaussure, qui en ont un besoin extrême.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 4 mars 1807.

Monseigneur,

Un corps de troupes russes, sorti d'Heilsberg, est venu ce matin prendre position sur les hauteurs en avant de Launau. J'étais, vers les sept heures du matin, en avant de Zechern ; l'ennemi montrait alors sept à huit mille hommes. Il a commencé à attaquer les avant-postes sur la ligne de Zechern à Peterswalde ; bientôt après il a fait filer quelques bataillons d'infanterie dans la forêt, vis-à-vis le premier de ces villages ; il s'est alors engagé une fusillade assez vive avec le 50e régiment et un bataillon du 27e. Quelques coups de canon ont été tirés de part et d'autre.

L'ennemi, ne pouvant nous débusquer de Zechern, cherchait à nous attirer sur Launau ; il n'a réussi ni dans l'un ni dans l'autre projet ; il a fait également sans succès charger plusieurs fois ses Cosaques, ce qui a donné lieu à une canonnade fort vive.

L'ennemi a tenu constamment ses principales forces dans la position de Launau, et toute la journée s'est passée à faire des feux sans aucun résultat. Les charges, que les Cosaques ont eu la témérité de faire sur notre infanterie, leur ont coûté fort cher. Les bataillons russes ont certainement aussi souffert beaucoup. Notre perte est à peu près de cent hommes tués ou blessés.

Je viens de contremander la reprise des cantonnements

qui devait avoir lieu demain; cette disposition sera exécutée le 6, si l'ennemi s'éloigne.

Je serai demain de bonne heure à Zechern, pour juger de la force de l'ennemi et tâcher de pénétrer ses desseins. Votre Altesse trouvera ci-joint une note contenant quelques renseignements sur l'ennemi.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 4 mars 1807.

Une reconnaissance de dragons avait été poussée ce matin sur la division de Freymarckt. Voici le résumé du rapport de l'officier qui la commandait :

L'ennemi a eu cette nuit, à Funsfeld, trois grands bivouacs sans feux; il a commencé sa retraite à une heure du matin; une partie de sa troupe s'est retirée sur Benern, l'autre a pris la route de Gronau.

Divers généraux russes sont passés pendant la nuit à Benern, entre autres les princes Galitzin, qui en sont partis à minuit.

NEY.

NEY A L'EMPEREUR.

5 mars 1807.

Sire,

Guttstadt et les autres cantonnements du 6ᵉ corps ne présentent plus aucun moyen de faire subsister les troupes : cette circonstance et la présence continuelle de l'ennemi lui rendent les secours qu'on peut tirer d'ailleurs plus nécessaires qu'à tout autre corps. Peut-être Votre Majesté pense-t-elle qu'il a participé à la distribution des ressources venues de la gauche ; il n'en est pas ainsi, et j'ose la supplier d'ordonner :

1° Que des convois réguliers seront sur-le-champ organisés pour diriger sur Guttstadt les approvisionnements en grains ou farines nécessaires pour le 6ᵉ corps, dont la consommation journalière est de 18,000 rations ;

2° Qu'il sera également fait des distributions d'eau-de-vie et d'avoine ;

3° Que le transport se fera jusqu'à Guttstadt. On n'a pas fait rétrograder une seule des voitures ou chevaux des équipages militaires et du pays, qui ont été fournis pour l'évacuation des blessés (*sic*).

Sire, la situation de mon corps d'armée, sous le rapport des subsistances, est telle que je trahirais tous mes devoirs en ne la faisant pas connaître à Votre Majesté.

Daignez agréer, etc....

LE MARÉCHAL NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 5 mars 1807.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que l'ennemi continue à occuper, avec environ dix mille hommes d'infanterie et de cavalerie, la position de Launau. Je n'ai pu distinguer ce qu'il a vers Heilsberg; cependant la fumée des bivouacs annonce qu'il s'y trouve une réserve. Les avant-postes de l'ennemi bordent la forêt sur la route de Launau à Freymarckt, jusque vis-à-vis Peterswalde et Zechern; ses sentinelles et ses vedettes sont à demi-portée de pistolet des nôtres. Je pourrais écraser ces avant-postes par un feu de mitraille, mais j'ai défendu toute agression qui pourrait amener une affaire partielle, dans l'opinion où je suis que, si le maréchal Soult appuyait mon attaque sur Launau, l'ennemi ne sauverait ni infanterie ni canons.

Hier, l'ennemi, sentant combien sa position était critique, et croyant que je n'avais à Zechern que quelques compagnies d'infanterie, commença, dès sept heures du matin, à attaquer ce poste; il y mit beaucoup d'impétuosité, mais il fut repoussé avec une grande perte; néanmoins la fusillade continua sans relâche.

L'ennemi multipliait ses mouvements offensifs; il manœuvra par sa droite et fit mine de vouloir pénétrer dans la forêt, entre Zechern et Peterswalde, pour couper le 50ᵉ régiment; mais quatre compagnies d'élite du 25ᵉ légère et le 27ᵉ de ligne, soutenus par le 59ᵉ, donnèrent si brusquement su la colonne d'infanterie russe, qu'elle se

retira dans un désordre extrême, quoique secondée par une nuée de Cosaques.

Une affaire générale allait s'engager, et je n'étais pas en mesure de soutenir mes troupes, tandis que l'ennemi continuait à renforcer les siennes. J'ordonnai en conséquence à mes réserves de rester dans les positions défensives, et je me bornai à faire faire un feu bien nourri de mousqueterie et d'artillerie.

Cependant l'ennemi, manœuvrant très-mal, vint sept à huit fois avec peu d'ordre et en poussant des cris affreux, jusqu'à quinze pas de mes bataillons ; il fut reçu avec une fermeté et un sang-froid admirables, particulièrement par le 50ᵉ régiment. Le champ de bataille atteste encore que, dans ces différentes tentatives, les Russes ont fait une perte énorme.

A trois heures de l'après-midi, le feu cessa vis-à-vis Peterswalde, et l'ennemi commença à réunir tous ses moyens pour réattaquer Zechern ; il fit, jusqu'à sept heures et demie du soir, un grand nombre de tentatives qui furent inutiles, malgré son acharnement. Enfin, à dix heures et demie, il tenta un dernier effort, gravit la hauteur et pénétra jusqu'à quarante pas du 50ᵉ régiment, qui fut dans cet instant ce qu'il avait été pendant toute cette journée. Ce dernier combat est celui qui a coûté le plus cher à l'ennemi ; le général Labassée lui avait tendu le piége de faire retirer toutes les sentinelles.

L'aspect du champ de bataille a pu ce matin faire apprécier avec quelque certitude la perte de l'ennemi ; elle est au moins de 2,000 tués ou blessés; les prisonniers disent que plusieurs de leurs bataillons sont réduits à moitié.

Le 50e régiment a eu 150 hommes hors de combat; le 59e, 12; le 27e régiment, 30, et les compagnies d'élite du 25e légère, 20.

L'artillerie, dirigée par le lieutenant Comin, a tiré avec beaucoup de justesse; elle a fait sauter deux caissons à l'ennemi et a fait taire cinq pièces de son artillerie.

Ce matin, nos soldats ont fait un trait de générosité digne d'être cité : quinze blessés russes que nous n'avions pu faire évacuer comme les autres, faute de moyens de transport, étaient restés sur le champ de bataille; après avoir partagé avec eux leurs pommes de terre et les avoir fait panser, ils les ont portés aux premières vedettes, où des officiers russes sont venus les recevoir, témoignant toute leur sensibilité de ce bon procédé.

Voici les dispositions que j'ai prises ce matin pour me concentrer davantage et être en mesure de repousser toute agression de la part de l'ennemi.

Le 59e est venu remplacer le 50e, que j'ai placé en deuxième ligne, derrière Zechern et Peterswalde.

Le 6e d'infanterie légère est venu prendre position à la tête du bois, pour remplir l'intervalle de Zechern à Peterswalde. Le 76e a remplacé ce régiment à Schmolainen.

Le 27e de ligne à Peterswalde.

Le 25e légère à Mawern, Rosenbeck et Gronau, soutenu par le 39e à Altkirch.

Le 69e à Guttstadt. La cavalerie légère du général Lasalle, avec deux régiments de dragons, à Zechern et Peterswalde; deux autres régiments de dragons sont en réserve à Schmolainen.

Le 3e de hussards et le 10e de chasseurs, à Mawern,

Rosenbeck et Gronau, communiquant avec les troupes du maréchal Soult à Benern.

J'attends les ordres de l'Empereur.

P. S. L'ennemi a attaqué cet après-midi les postes du 27e régiment : il a été repoussé; il y a eu, de part et d'autre, quelques blessés.

NEY.

NEY A DAVOUST.

Guttstadt, 5 mars 1807.

Hier, mon cher maréchal, je me suis battu depuis sept heures du matin jusqu'à dix heures et demie du soir, les Russes s'obstinant à me chasser de Zechern, et moi me bornant à défendre fortement cette position. Je ne vous fatiguerai point du détail des attaques multipliées qui ont eu lieu, presque sans intervalle; pendant ce temps, l'ennemi, chargeant avec fureur et culbuté chaque fois par le feu de la mousqueterie et de l'artillerie, a éprouvé une très-grande perte, qui s'élève au moins à deux mille hommes tués ou blessés.

Ce matin les Russes occupaient encore, avec dix mille hommes d'infanterie et de cavalerie, la position de Launau; nos sentinelles et les siennes sont à portée de pistolet. La journée d'aujourd'hui a été tranquille, à quelques coups de fusils près.

Mes troupes sont concentrées et j'attends les événements. J'occupe Zechern, Peterswalde, Altkirch, Schmolainen et Guttstadt.

Je m'empresserai, mon cher maréchal, de vous instruire de tout ce qu'il y aura d'important, et de vous faire part des renseignements qui me parviendraient sur l'ennemi.

Je vous réitère l'assurance de ma sincère amitié.

P. S. Des gens du pays, venant de la campagne, assurent que le corps de gauche de l'armée russe, en position à Bischofstein, a fait un mouvement depuis hier pour se concentrer à Bartenstein. J'envoie un agent secret à Heilsberg, pour savoir si le général en chef Bennigsen y est toujours. Je vous serais obligé de faire transmettre ces renseignements au Ministre de la guerre, n'ayant pas d'occasion plus sûre.

Dans une lettre datée de Schmolainen, 6 mars, le maréchal se plaint de nouveau, très-vivement, au Ministre, de l'incapacité du général Gardanne, qui, la veille, a failli compromettre le succès; il lui reconnaît cependant de la bravoure. « Mais, ajoute le maréchal, c'est une des qualités les moins essentielles pour un général. »

Voici un extrait de cette lettre :

« Aujourd'hui, j'ai donné l'ordre au général Gardanne de se rendre à Thorn; il a demandé d'aller au quartier général impérial pour se plaindre de mes procédés. J'ai

l'honneur de vous déclarer, Monseigneur, qu'il m'est impossible de servir avec un général de cette trempe. »

Le maréchal ajoute qu'une considération qui doit frapper le Ministre, c'est que Gardanne, comme le plus ancien général de division, prendrait le commandement, si lui-même était tué ou blessé.

NEY.

Copie de la dépêche remise à M. de Montesquiou.

Zechern, le 6 mars 1807, sept heures du matin.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que l'ennemi paraît avoir choisi la position de Launau pour y appuyer la gauche de son armée, et que sa droite se prolonge sur la direction de Launau. Les forces de l'ennemi se sont accrues depuis hier, du moins à en juger par les feux de bivouac.

L'ennemi a travaillé la nuit à la construction d'une redoute à embrasures placée derrière la route de Launau, vis-à-vis le moulin à vent de Zechern; il y a en batterie cinq pièces de 7 qui tirent de temps à autres (*sic*) sur les postes; le boulet porte même jusqu'au-delà de Zechern. Cette batterie nous oblige à replier les nôtres en arrière et à la droite de Zechern.

L'ennemi s'étend dans la forêt, vers Mawern, et on m'annonce à l'instant qu'il fait un mouvement d'infanterie

sur cette partie. Il ne cesse de me provoquer au combat; mais je resterai sur une défensive respectable et redoutable, jusqu'à ce que Votre Majesté m'ait fait appuyer et ait donné ses ordres sur l'ensemble des opérations.

Des renseignements, quoique indirects, annoncent que le corps du général Tolstoy, qui était à Bischofstein, s'est concentré sur Bartenstein dès le 3, et doit se trouver à Heilsberg et Langwiese.

J'ai donné ordre au général Gardanne de se rendre à Thorn : le général Roguet le remplace dans le commandement de cette division.

Daignez agréer, etc., etc....

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, 6 mars 1807.

Depuis hier l'ennemi n'a plus montré de Cosaques vis-à-vis Peterswalde et Zechern : ils ont été remplacés par des hussards et dragons. On a aussi remarqué près de Launau beaucoup de cavalerie coiffée de chapeaux; on présume que ce sont des cuirassiers.

Les dispositions de l'ennemi à Launau m'ont déterminé à faire quelques changements à la position de mes troupes. Ainsi le 39e de ligne est venu s'établir sur les hauteurs, entre Gronau et Peterswalde, de manière à pouvoir soutenir ce dernier poste, s'il était attaqué en force. La cavalerie légère du général Lasalle est à Zechern, Peters-

walde et Schmolainen; j'ai envoyé les dragons à Altkirch et Gronau.

Demain, je ferai relever les troupes sur le front de la ligne ennemie, conformément aux dispositions de l'ordre de mouvement ci-joint.

P. S. Un agent secret me rentre à l'instant d'Heilsberg : il y a dans cette ville peu d'infanterie, mais beaucoup de Cosaques. L'armée russe, d'après ce qu'il a appris, est rassemblée en arrière de Launau; des abatis considérables ont été faits sur tout ce front, et beaucoup d'artillerie garnissait les positions adjacentes. Demain, il retournera pour avoir d'autres renseignements; il n'a pu me dire si le général Bennigsen est à Heilsberg, mais plusieurs autres généraux se trouvent à Heilsberg et à Langwiese.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, 6 mars 1807.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse un Cosaque pris ce matin, et le rapport du chef de bataillon Delorme, aide de camp du général Marcognet, que j'ai chargé de faire une reconnaissance sur Sperlings, pour savoir si l'ennemi se borne à garder la rive gauche de l'Alle; mais il paraît positif, d'après les renseignements du Cosaque, que le général Tolstoy est en ligne, avec les troupes du général en chef Bennigsen, dans la position de Launau, à

l'exception de deux régiments d'infanterie qui campent à Sperlings, et environ 2 mille Cosaques qui battent le pays dans les directions de Sternberg et de Seeburg. Par la position de l'ennemi sur mes derrières et en force devant moi, je me trouve dans une situation critique et très-pressante; il faut que Sa Majesté se décide sur l'ensemble des opérations à faire dans une circonstance semblable, afin d'éviter un désastre à mon corps d'armée, s'il était attaqué en même temps par les deux rives de l'Alle. Ce matin, l'ennemi a établi une redoute à embrasure en avant de Launau; elle est garnie de cinq pièces de 7 qui tirent de temps à autre sur Zechern et les postes d'infanterie qui gardent ce point.

L'ennemi a prolongé sa ligne d'infanterie dans la forêt, jusqu'à la hauteur de Mawern. Ce matin, il a établi trois pièces de canon en dehors de la forêt, dans une position saillante qui sépare Zechern de Peterswalde. Hier, l'ennemi a déjà fait une forte démonstration pour tourner Zechern par sa gauche, et isoler les troupes en position à Peterswalde, quoique j'aie placé un régiment pour remplir cet intervalle. Il est à craindre que l'ennemi ne parvienne à forcer le centre de ma position, en même temps qu'il opérerait sur mes derrières par la rive droite de l'Alle. Alors je n'aurais de retraite, toutefois si elle était possible, que sur la direction d'Altkirch.

Les divers mouvements de l'ennemi sur Peterswalde m'ont déterminé d'apporter quelques changements à ma position d'hier. Aussi j'ai fait porter ce matin le 39e de ligne sur les hauteurs, entre Gronau et Peterswalde, de manière à soutenir ce poste s'il était attaqué par des forces supérieures.

J'attends des ordres de Votre Altesse avec la dernière impatience.

P. S. L'attaque que l'ennemi a faite hier, depuis midi jusqu'à 5 heures du soir, a été infiniment meurtrière pour l'ennemi : il avait, comme à Zechern, renouvelé ses attaques; le 27e l'a constamment repoussé; nous avons eu environ 120 hommes en tués et blessés. Ce qu'il y avait d'extraordinaire pendant l'attaque sur Peterswalde, c'est que l'ennemi était sous les armes devant Zechern sans tirer un coup de fusil, ce qui prouve évidemment son projet de tourner cette dernière position, en dirigeant son attaque sur Peterswalde.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, 7 mars.

La première division de mon corps d'armée a relevé, ce matin, la deuxième, comme j'avais eu l'honneur de vous l'annoncer hier. L'ennemi est resté sous les armes pendant tout ce mouvement; il s'attendait sans doute à être attaqué. Il n'a pas été tiré un coup de fusil.

L'ennemi fait des abatis considérables; les paysans sont rassemblés par les Cosaques pour travailler aux retranchements et batteries qu'il fait construire sur tout le développement de son front. Ce sont les Cosaques et les hussards qui fournissent aujourd'hui la chaîne des vedettes vis-à-vis de.... (*laissé en blanc*). On aperçoit quel-

ques mouvements d'infanterie ; mais ils paraissent n'avoir pour but que de rectifier les positions.

On distingue du moulin à vent, en avant de Zechern, des feux de bivouac pour 20 mille hommes d'infanterie ; la cavalerie paraît nombreuse. Les rapports de mes espions, des gens du pays et des prisonniers, annoncent unanimement qu'une grande partie de l'armée russe se trouve dans la position de Launau, ayant ses réserves à Langwiese et environs.

Le camp ennemi de Sperlings n'a fait aucun mouvement ; mes patrouilles d'infanterie côtoient les deux rives de l'Alle, le plus près possible de cette position pour l'observer. L'encaissement de cette rivière, de ce côté-là, rassure contre les entreprises qui pourraient être tentées ; je n'ai négligé aucune précaution pour éviter les surprises et être prêt à repousser toutes attaques, jusqu'à ce que l'Empereur ait pris un parti quelconque.

J'ai oublié d'ajouter à mon rapport du 5, sur l'attaque de Zechern, repoussée par le 50e régiment, que la dernière tentative de l'ennemi a été faite par une colonne de grenadiers russes, ce qui prouve qu'il y aurait une réserve pour appuyer les bataillons d'infanterie légère placés dans la forêt, en avant et sur la droite de Launau. Les bonnets et gibernes trouvés sur le champ de bataille, et le reste de l'uniforme des morts, ne permettent pas de douter de ce fait.

Je joins ici plusieurs lettres qui ont été remises ce matin aux avant-postes par un officier russe ; j'ai profité de cette occasion pour faire passer celles que vous m'avez envoyées hier. Un moment après l'échange de ces lettres, des généraux russes, suivis d'un groupe d'officiers, sont

venus examiner les positions ; ils étaient attirés sans doute par les mouvements de mes troupes. Les officiers russes cherchent toutes les occasions de s'entretenir avec les nôtres ; ils ont demandé le numéro du régiment qui les a si bien reçus ; ils sont, disent-ils, jaloux de lui rendre un jour la pareille. Ces officiers parlent beaucoup de paix ; ils sont d'une honnêteté parfaite. On remarque que leur moral est ébranlé et qu'ils ont beaucoup perdu de cette fierté qu'ils montraient d'abord. Nos troupes, au contraire, annoncent une extrême confiance : cette différence d'esprit promet les plus heureux résultats.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, le 8 mars 1807, 8 heures du matin.

L'ennemi a beaucoup augmenté ses forces en infanterie dans la forêt de Launau, qui se prolonge sur le développement de Zechern et de Peterswalde. Hier soir, on distinguait les feux formant des groupes considérables, placés par échelons, et derrière ceux-là des lignes continues, depuis Launau jusque sur la direction de Raunau, et aussi vers Linden-Waldchen. On juge qu'il y a 15 mille hommes d'infanterie devant moi, à la portée de fusil ; on ne peut évaluer le reste, à cause de l'éloignement.

Cette nuit, on a distinctement entendu, dans la hauteur de Zechern, un grand bruit de coups de hache et de chute d'arbres ; on croit que ce sont des abatis, mais il

me paraît plus probable que l'ennemi fait élargir une communication pour déboucher vivement sur Peterswalde, tandis qu'il amuserait le poste de Zechern.

D'après les dispositions de l'ennemi, la position de mes troupes devient critique : je suis absolument isolé, formant des échelons très en pointe qu'il serait difficile de concentrer dans une position défensive, sans courir les plus grands risques.

Nous sommes d'ailleurs si près de l'ennemi qu'il me serait impossible de faire un mouvement rétrograde sans en être aperçu. Pour le persuader que je suis en mesure de le recevoir, et lui laisser même l'idée d'un mouvement offensif de ma part, j'ai fait construire pendant les nuits des 5, 6 et 7, une redoute à embrasures pour recevoir dix pièces de canon; cet ouvrage, établi sur la hauteur à la droite de Zechern, sera achevé ce soir. J'ai également fait faire des boyaux et des épaulements sur le front et la gauche de ce village où l'infanterie se trouve à l'abri et pourrait se défendre longtemps.

Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire hier à 11 heures du soir ; elle m'apprend que le maréchal Soult doit faire aujourd'hui une forte reconnaissance d'infanterie et de cavalerie sur la droite de l'ennemi. Je ne pense pas que cette seule démonstration puisse forcer l'armée russe à quitter sa position; il n'est plus douteux qu'elle est en mesure de recevoir la bataille.

Les armées de l'Empereur ne sont pas en présence, et cet état de choses est d'autant plus embarrassant pour moi, que l'Empereur désire qu'il n'y ait pas d'engagement sérieux. Le résultat de la tentative du maréchal Soult gui-

dera ma conduite. J'envoie un de mes aides de camp sur le point de la reconnaissance pour en avoir promptement des nouvelles. Si, comme cela me paraît certain, l'ennemi garde sa position, je le saurai assez tôt pour faire un mouvement rétrograde sur Guttstadt, où je resterai jusqu'à la dernière extrémité.

Comme il n'est pas entré dans le plan de l'Empereur de marcher avec ses colonnes depuis le 4 du courant pour manœuvrer sur la droite de l'ennemi ou lui livrer bataille le 6 ou le 7, il est tout naturel que l'ennemi, me sachant seul devant lui, cherche à profiter de l'occasion.

Je crois que la prudence exige que je ne compromette point de braves troupes qui dans une bataille pourraient contribuer aux succès de Sa Majesté.

Votre Altesse me dit dans le dernier paragraphe de sa lettre qu'il est important de ne rien engager de sérieux si l'ennemi est en forces supérieures; il n'y a plus de doute à cet égard.

Il m'aurait été fort agréable que l'Empereur eût chaque jour envoyé sur les lieux un officier chargé de voir par ses propres yeux. Le général Bertrand n'a vu que le premier rassemblement de l'ennemi le 5; les choses sont bien changées depuis.

Votre Altesse me laisse la faculté de prendre la position primitivement indiquée par l'instruction de Sa Majesté; je pense que c'est le seul moyen d'éviter un désagrément irréparable, fort à craindre si j'étais attaqué. Je réponds que les officiers et soldats feront leur devoir, mais la supériorité du nombre cause des pertes considérables.

J'espère recevoir dans la journée des nouvelles qui déterminent positivement ma conduite. Dans tous les cas,

assurez l'Empereur que je ne céderai le terrain qu'après l'avoir jonché d'ennemis.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, 8 mars 1807.

Je viens de faire avec le général Mouton la reconnaissance des postes vers Zechern. L'ennemi paraît moins nombreux qu'hier; cependant il est très-difficile de juger ses forces, à cause des forêts qui couvrent toute la droite de la position de Launau. On voit beaucoup de fumée, et tous les officiers postés à Zechern assurent que la nuit dernière les feux de l'ennemi paraissaient infiniment plus considérables que la nuit précédente.

Nous avons remarqué un rassemblement de cavalerie assez considérable; mais au bivouac, sur la hauteur de Launau, une colonne de plusieurs escadrons semblait venir de la droite et marchait sur Launau. La plus grande tranquillité règne partout.

J'avais envoyé un de mes aides de camp vers Benern pour connaître le résultat de la reconnaissance que devait faire le maréchal Soult; il y a rencontré le général Bertrand qui se rendait aux avant-postes ennemis comme parlementaire. Ce général, dans un billet qu'il m'écrit, m'annonce que la reconnaissauce a été contremandée; qu'il paraissait que l'ennemi faisait un mouvement sur Villenberg, et que le maréchal Davout a reçu ordre de

se porter sur Osterode. Il supposait que j'avais reçu cet avis.

J'ai l'honneur de représenter à Votre Altesse que si le maréchal Davout quitte l'Alle, je serai obligé d'y envoyer du monde pour couvrir mes derrières. Je vous prie d'ordonner, au contraire, qu'un ou deux régiments de ce corps d'armée viennent s'établir depuis Guttstadt jusqu'à Allenstein, afin que je puisse augmenter mes réserves en cas d'attaque sur mon front.

M. de Montesquiou, que j'ai expédié avant-hier de Zechern avec une lettre pour l'Empereur, a sans doute été fait prisonnier entre Benern et Freymarckt. Je lui avais fait prendre cette direction parce que le maréchal Soult m'avait mandé qu'il garderait ce dernier endroit, mais j'ai appris depuis qu'il est occupé par l'ennemi.

P. S. Je reçois à l'instant la lettre de Votre Altesse, en date d'hier, par laquelle elle me prévient du contre-ordre donné au maréchal Soult de la rencontre sur Freymarckt. Quant au mouvement préparatoire sur Osterode, les malades et les blessés ont toujours été dirigés sur ce point; mon parc de réserves est à proximité de ce point, à G..... (*illisible*); je lui donne l'ordre d'aller en arrière d'Osterode. Je ne ferai point de mouvement d'armée que je n'aie reçu l'ordre positif sur cette disposition.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, 9 mars, 4 heures de l'après-midi.

L'ennemi n'a fait aucun changement dans sa position de Launau, et ses avant-postes sont absolument les mêmes.

Ce matin, vers 10 heures, 150 Cosaques ont attaqué les dragons au poste de Benern; ils ont été bien reçus et se sont retirés précipitamment.

La difficulté de faire vivre les chevaux m'a fait envoyer une partie de la cavalerie dans les villages vers la Passarge et à proximité de Guttstadt : demain je ferai exécuter l'ordre de mouvement que j'ai l'honneur de vous mettre sous les yeux. Ces nouvelles dispositions ne changent rien à l'ensemble de mes moyens défensifs, et me permettent au contraire de disposer plus facilement de mes échelons placés en réserve pour soutenir les troupes si elles étaient obligées de céder à un ennemi supérieur.

Un régiment d'infanterie de la division du général Morand est venu prendre poste à Knopen, sur l'Alle, au-dessus de Guttstadt; d'après cette position, je suis parfaitement tranquille sur tout ce qui pourrait se passer depuis Allenstein jusqu'à Zechern.

NEY.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

CARTES ET PLANS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

